

J

666, 3

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟΥ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ



026000213086



J. P. De Smet

Jean-François Joseph De Volcke

1756
25014 B 77



ex nono p[er] m[er]ito p[ro]p[ri]o; q[ui]a habitavit p[er] h[oc]



~~Rollin~~
DE
LA MANIERE
D'ENSEIGNER
ET
D'ETUDIER
LES BELLES LETTRES,

Par rapport à l'esprit & au cœur.

Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université, Professeur d'Eloquence au Collège Royal, & associé à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres.

TOME TROISIÈME.
DE L'HISTOIRE.



A PARIS,
Chez JACQUES ESTIENNE, rue saint
Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XXVIII.
Avec Approbation & Privilège du Roy.



Αρ. Βιβλ. Βιβλίου:

36356

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ





AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.



J'AVOIS compté d'abord qu'un volume seul me suffiroit pour ce que j'avois à dire sur l'Histoire , & je craignois même que ce n'en fût peut-être encore trop. Mais , quelques retranchemens que j'aie faits , l'abondance & la richesse des sujets que j'ai eus à traiter , m'ont insensiblement entraîné plus loin que je ne pensois. J'ai éprouvé , en composant cet Ouvrage , quelque chose de ce qui arrive à ceux qui se trouvent à une table servie magnifiquement , & couverte d'un grand nombre de mets exquis , où il est difficile de s'en tenir sévèrement au pur nécessaire , & de garder les règles d'une exacte sobriété. Les mor-

à ij



AVERTISSEMENT.

ceaux d'histoire auxquels je me suis attaché, fournissent un si grand nombre de faits considérables, de modèles éclatans de toutes sortes de vertus, de principes utiles pour la conduite de la vie; qu'il ne m'a pas été possible de me renfermer dans les justes bornes que je m'étois d'abord prescrites à moi-même. Comme le principal but que je me propose dans cette partie de mon Ouvrage, est de former l'esprit & le cœur des jeunes gens, de leur inspirer du goût pour la lecture, & surtout pour celle de l'histoire, & de leur bien faire connoître le fruit qu'ils en doivent tirer; je me suis peut-être un peu trop livré à la beauté & à la solidité des matières que je traitois, parce qu'elles m'ont paru fort propres à mon dessein, & j'ai besoin que l'indulgence du Lecteur me pardonne cette espèce d'intempérance.

Je n'ai point cru devoir garder de règles uniformes dans les faits que je raporte, ni dans les réflexions que j'y ajoute. Quelquefois les récits sont assez longs: dans



AVERTISSEMENT.

d'autres endroits ils sont fort courts & fort abrégés : quelquefois même ils sont confondus avec les réflexions. Je ne donne point ici des préceptes ni des modèles sur la manière de composer l'histoire : je propose seulement quelques essais de la méthode qu'on peut suivre en l'enseignant aux jeunes gens ; & pourvu que ces essais puissent leur être de quelque utilité , il me semble que par là les irrégularités qu'on y pourra remarquer , rentrent en quelque sorte dans la règle.

On trouvera ici , si je ne me trompe , beaucoup de traits d'histoire curieux & intéressans , beaucoup de réflexions également ingénieuses & solides , où je n'ai d'autre part ni d'autre mérite , que de les avoir ramassés de différens endroits pour les faire entrer dans mon Ouvrage. Tous ces passages , si admirables pour l'ordinaire dans les anciens auteurs , perdent beaucoup de leur beauté en passant de la langue originale dans une langue étrangère par une traduction



AVERTISSEMENT.

souvent foible , ou même défectueuse. Ce sont comme autant de fleurs délicates , qu'il est difficile de manier pour les joindre ensemble , sans flétrir & sans amortir en quelque chose leur vivacité. Ou, pour parler plus juste , ce sont des fruits excellens , qui , outre le suc & le goût qui en sont inséparables, ont une fraîcheur & un coloris , dont il est à craindre que la main qui les cueille ne leur fasse perdre une grande partie. J'espere néanmoins que malgré cet inconvénient , que j'aurois bien souhaité pouvoir éviter , le Lecteur plus attentif aux choses mêmes qu'au stile, ne laissera pas de goûter encore & d'estimer ce qu'il y a de beau & de solide dans les faits , dans les maximes , dans les réflexions que l'antiquité m'a fournies , & dont j'ai cru devoir faire un recueil assez ample en faveur des jeunes gens, qui ne peuvent pas encore avoir une grande connoissance de l'histoire.

Je déclare ici dès le commencement , & je le répéterai souvent



AVERTISSEMENT.

dans la suite, que c'est pour eux principalement que j'écris. Ainsi je ne croirai point avoir perdu mon tems, ni ma peine, si mon travail peut leur devenir utile. Je puis me rendre ce témoignage, que je n'ai rien omis pour arriver à ce but. Ce que je ne pouvois tirer de mon propre fonds, je n'ai point fait difficulté de l'emprunter d'ailleurs; & je me croi obligé d'avouer que ce qu'il y a de plus beau dans cet Ouvrage, ne vient point de moi. Ecrivains grecs & latins, auteurs anciens & modernes, livres imprimés & manuscrits, amis absens & présens, j'ai tout mis à contribution, pour faire entrer dans mon Ouvrage le plus de beautés & de richesses qu'il m'a été possible.

J'aurois pu ne point entamer dans ce Tome-ci ce qui regarde l'histoire Romaine: mais comme il me reste beaucoup de matiere * pour le Tome suivant, j'ai été bien aise de remplir davantage celui-ci, afin de me réserver plus de place dans l'autre; & d'ailleurs les morceaux de l'histoire Romaine que je tou-

à iij

* On peut voir page 10 ce qui doit entrer dans ces deux Tomes.



AVERTISSEMENT.

che, étant entièrement détachés les uns des autres, peuvent aussi, sans aucun inconvénient, être placés & lus séparément.

Il m'en reste deux bien importants pour le Tome qui suivra celui-ci, & qui sont déjà tout prêts. Le premier regarde le tems de l'histoire Romaine que Polybe avoit choisi pour sujet de son grand Ouvrage, c'est-à-dire depuis le commencement de la seconde guerre Punique, jusqu'à la destruction du royaume de Macédoine, par la défaite & par la mort de Persée son dernier Roi. Polybe me fournit encore l'autre morceau dans un endroit célèbre, où cet Auteur, aussi bon politique qu'habile historien, prévoit & prédit, sur la connoissance qu'il avoit de l'état présent de l'empire Romain, que le gouvernement républicain seroit place à la domination monarchique.

Il nous manque, ce me semble, un Ouvrage qui seroit d'une grande utilité, & je pourrois même dire d'une absolue nécessité, pour les jeunes gens. C'est une histoire an-



AVERTISSEMENT.

cienne composée en françois pour leur usage, d'où l'on écarteroit toutes les questions épineuses de critique, & les faits peu importants, & où l'on tâcheroit de faire entrer une partie de ce qu'il y a de plus beau dans les Auteurs anciens; & il faut avouer qu'il s'y rencontre des beautés infinies, soit pour les pensées, soit pour les principes, qui sont bien propres à élever l'ame, & à inspirer de grands & de nobles sentimens pour tous les états & pour toutes les conditions de la vie. J'ai dit qu'un pareil Ouvrage me paroissoit d'une absolue nécessité pour les jeunes gens, je parle surtout de ceux qui étudient dans les Colleges. Car la multiplicité des choses qu'on est obligé d'enseigner dans les classes, ne laisse point aux Professeurs, quelque érudition & quelque bonne volonté qu'ils puissent avoir, le tems d'enseigner de vive voix l'Histoire à leurs écoliers: & cependant on convient assez généralement que cette étude fait une des plus essentielles parties de l'éducation de la jeu-



AVERTISSEMENT.

nessé. Il seroit donc à souhaiter qu'il y eût un Ouvrage composé exprès pour les jeunes gens, dont on leur prescriroit tous les jours une certaine lecture & une certaine tâche, & dont on leur feroit rendre compte de tems en tems. Cet Ouvrage ne devoit être, ni un simple abrégé, chargé presque uniquement de dates & de noms, ce qui ne peut guères servir qu'à ceux qui savent déjà l'Histoire; ni d'une trop grande étendue, car de jeunes gens occupés de beaucoup d'autres études nécessaires, ne peuvent pas donner un tems considérable à celle de l'histoire. Si l'on me jugeoit capable d'un pareil Ouvrage, & que Dieu me donnât assez de vie & de santé pour l'entreprendre, au défaut d'un meilleur Ouvrier, je m'en chargerois volontiers quand j'aurai achevé celui que j'ai entre les mains. Car je comprends parfaitement de quel usage & de quelle importance il seroit, pour d'autres personnes même que celles qui étudient dans les Colleges; & j'ai toujours une vraie



AVERTISSEMENT.

peine de n'avoir aucun livre de cette sorte à proposer à de jeunes gens de bonne volonté, qui au sortir des études souhaiteroient s'instruire de l'histoire, & qui ne sont pas en état de la puiser dans les sources mêmes. L'histoire * Grecque a encore plus besoin de ce secours, que l'histoire Romaine, qui pour l'ordinaire est plus connue, & dont on a quelques parties écrites de mains de maîtres; au lieu qu'on n'a presque aucune idée de la première. Je sens bien ce qui devrait entrer dans un tel Ouvrage, pour le rendre en même tems agréable & utile: mais il y a une grande différence entre le sentir, & le pouvoir heureusement exécuter.

Avant que de finir cet Avertissement, je dois dire un mot de la seconde édition des deux premiers volumes de cet Ouvrage, qui commence aussi à paroître. Je les ai retouchés le plus exactement qu'il m'a été possible, & j'ai profité des remarques & des réflexions que plusieurs personnes ont eu la bonté de me communiquer. Les change-

* J'entens par ce mot toutes les histoires anciennes qui sont distinguées de l'histoire Romaine, & je prie qu'on ne pisse cette manière de parler.



AVERTISSEMENT.

mens que j'y ai faits sont en assez grand nombre, mais peu considérables, & ne regardent point le fonds de l'Ouvrage, ni les principes. J'ai corrigé quelques citations, qui n'étoient pas justes; & en retranchant, en ajoutant, ou en changeant quelques mots & quelques phrases, j'ai tâché d'éclaircir des endroits, dont apparemment l'obscurité avoit donné lieu à la critique. J'ai fait peu d'additions. La plus grande est la traduction de deux lettres de Cicéron à son ami Atticus, & de deux passages de son second livre sur la nature des dieux, que j'ai cru devoir ajouter dans l'endroit du 1^{er} Tome où je donne quelques règles pour bien traduire, & où j'en ai apporté des exemples.

Quand mes deux premiers volumes parurent pour la première fois, l'incertitude du succès me causa de grandes craintes. Maintenant c'est l'accueil favorable que je ne puis me dissimuler qu'on leur a fait, qui m'inquiète pour ce troisième volume, dans la juste appréhension où je suis de ne pas répondre comme



AVERTISSEMENT.

je le souhaiterois à l'attente du public. Si le desir de lui plaire en tâchant de rendre quelque service à la jeunesse, est un titre pour mériter ses suffrages, j'ose par cet endroit me flater de n'être pas tout-à-fait indigne de son approbation.



APPROBATION.

J'AI lû & examiné, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, ce troisieme volume, *De la maniere d'étudier & d'enseigner les Belles Lettres, &c.* Comme il roule entierement sur l'Histoire, outre qu'il aura plus d'agrémens pour toute sorte de personnes, on y trouvera encore de plus grands avantages que dans les deux premiers pour le dessein que l'Auteur s'est proposé, qui est de former l'esprit & le cœur des jeunes gens. Donné à Paris ce premier jour d'Août 1727.

COUTURE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU,
Roy de France & de Navarre: A nos
amez & feaux Conseillers, les Gens tenants



nos Cours de Parlement, Maîtres des Re-
quêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-
Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Séné-
chaux, leurs Lieutenans Civils, & autres
nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T.
Notre cher & bien amé le Sieur * * * Nous
ayant fait représenter qu'il auroit composé
un Ouvrage intitulé, *De la maniere d'ensei-
gner & d'étudier les Belles Lettres par rapport
à l'esprit & au cœur*, & dont il souhaiteroit
faire imprimer & donner au Public, s'il Nous
plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege
sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de
le faire imprimer en bon papier & en beaux
caracteres suivant la feuille imprimée & at-
tachée pour modele sous le contrescel des
Présentes. A C E S C A U S E S, voulant
traiter favorablement ledit Exposant, Nous
lui avons permis & permettons par cesdites
Présentes de faire imprimer ledit Livre ci-
dessus spécifié en un ou plusieurs volumes,
conjointement ou séparément, & autant de
fois que bon lui semblera, sur papier & ca-
racteres conformes à ladite feuille imprimée
attachée pour modele sous le contrescel des-
dites Présentes & de le vendre, faire vendre
& débiter par-tout notre Royaume, pendant
le tems de dix années consécutives, à com-
pter du jour de la datte desdites Présentes,
Faisons defenses à toutes sortes de personnes
de quelque qualité & condition qu'elles
soient, d'en introduire d'impression étrangere
dans aucun lieu de notre obéissance; comme
aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres,
d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire
vendre, débiter, ni contrefaire ledit Livre



en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposé, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposé, & de tous dépens, dommages, & interêts; à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Règlemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril dernier; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée es mains de notre très-cher & seel Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & seel Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous



mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez. & féaux Conseillers & Secretaires, soi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. **CAR** tel est notre plaisir. **DONNE'** à Paris le vingtième jour du mois de Decembre l'an de grace mil sept cent vingt-cinq, & de notre Regne le onzième. Par le Roy en son Conseil, **DE SAINT-HILAIRE.**

Registré, ensemble la Cession, sur le Registro VI, de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris No. 353. fol. 282. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février. 1723. A Paris le 4. Janvier mil sept cent vingt-six.

BRUNET, Syndic.

J'ai cédé mon droit du présent Privilege au Sieur Jacques Estienne Libraire de Paris, pour en jouir suivant nos conventions. A Paris ce 4. Janvier 1726.

C. ROLLIN.

DE





DE LA MANIERE D'ENSEIGNER

ET D'ETUDIER
LES BELLES LETTRES.



LIVRE QUATRIÈME. DE L'HISTOIRE.

AVANT-PROPOS.



Il n'est pas sans raison que *De l'hist.*
l'histoire a toujours été *tité de l'hist.*
regardée comme la lu- *soire.*
mière des tems, la dépo-
sitaire des événemens, le

témoin fidele de la verité, la source
des bons conseils & de la prudence,
la regle de la conduite & des mœurs.
Sans elle, renfermés dans les bornes

Historia testis rem- | vicia, nuncia verustatis.
porum, lux veritatis, | Cic. lib. 2. de Orat. num.
viva memoria, magistra | 16.

Tome III.



2 De l'utilité de l'histoire.

du siècle & du pays où nous vivons, resserrés dans le cercle étroit de nos connoissances particulieres & de nos propres réflexions, nous demeurons toujours dans une espece d'enfance, qui nous laisse étrangers à l'égard du reste de l'univers, & dans une profonde ignorance de tout ce qui nous a précédé, & de tout ce qui nous environne. ^b Qu'est-ce que ce petit nombre d'années qui composent la vie la plus longue, qu'est-ce que l'étendue du pays que nous pouvons occuper ou parcourir sur la terre, sinon un point imperceptible à l'égard de ces vastes régions de l'univers, & de cette longue suite de siècles qui se sont succédé les uns aux autres depuis l'origine du monde? Cependant c'est à ce point imperceptible que se bornent nos connois-

^a Nescire quid antea quam natus sis acciderit, id est semper esse puerum. Cic. in Orat. ii. 120.

^b Terram hanc cum populis urbibusque... puncti loco ponimus, ad universa referentes: innotent portionem ætas nostra quam puncti habet, si tempori comparatur omnia. Senec. de cons. ad Marc. cap. 20.

Nullum seculum magnis ingenis clusum est: nullum non cogitationi pervisum. Idem.

Si magnitudine animi egredi humanæ imbecillitatis angustias libet, multum per quod spatium temporis est... Licet in contortum omnia ævum pariter incedere. Id. de brev. vit. cap. 14.



De l'utilité de l'histoire. 3

ances, si nous n'appellons à notre secours l'étude de l'histoire, qui nous ouvre tous les siècles & tous les pays; qui nous fait entrer en commerce avec tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'antiquité; qui nous met sous les yeux toutes leurs actions, toutes leurs entreprises, toutes leurs vertus, tous leurs défauts; & qui, par les sages réflexions qu'elle nous fournit, ou qu'elle nous donne lieu de faire, nous procure en peu de tems une prudence anticipée, fort supérieure aux leçons des plus habiles maîtres.

On peut dire que l'histoire est l'école commune du genre humain; également ouverte & utile aux grands & aux petits, aux princes & aux sujets, & encore plus nécessaire aux grands & aux princes qu'à tous les autres. Car comment à travers cette foule de flatteurs qui les assiegent de toutes parts, qui ne cessent de les louer & de les admirer, c'est-à-dire de les corrompre & de leur empoisonner l'esprit & le cœur; comment, dis-je, la timide vérité pourra-t-elle approcher d'eux, & faire entendre sa foible voix aux milieu de ce tumulte



4. De l'utilité de l'histoire.

& de ce bruit confus ? Comment osera-t-elle leur montrer les devoirs & les servitudes de la roiauté ; leur faire entendre en quoi consiste leur véritable gloire ; leur représenter que s'ils veulent bien remonter jusqu'à l'origine de leur institution , ils verront clairement ^a qu'ils sont pour les peuples, & non les peuples pour eux ; les avertir de leurs défauts ; leur faire craindre le juste jugement de la postérité ; & dissiper le nuage épais que forme autour d'eux le vain phantôme de leur grandeur , & l'enivrement de leur fortune ?

Elle ne peut leur rendre ces services si importans & si nécessaires que par le secours de l'histoire , qui seule est en possession de leur parler avec liberté , & qui porte ce droit jusqu'à juger souverainement des actions des rois mêmes , aussi-bien que la renommée , que Seneque appelle , *liberrimam principum iudicem* . On a beau faire valoir leurs talens , admirer leur esprit ou leur courage , vanter leurs exploits & leurs conquêtes : si tout

Senec. de Const. ad Marc. cap. 4.

^a Assiduis bonitatis argumentis probavit, non rempublicam suam esse, | sed se reipublicz. Senec. de Clem. lib. 1. cap. 19.



De l'utilité de l'histoire. §

cela n'est point fondé sur la vérité & sur la justice, l'histoire leur fait secrètement leur procès sous des noms empruntés. Elle ne leur fait regarder la plupart des plus fameux conquérans que comme des fléaux publics, des ennemis du genre humain, ^a des brigands des nations, qui poussés par une ambition inquiète & aveugle, portent la désolation de contrées en contrées, ^b & qui semblables à une inondation ou à un incendie, ravagent tout ce qu'ils rencontrent. Elle leur met sous les yeux un Caligula, un Neron, un Domitien, comblés de louanges pendant leur vie, devenus après leur mort l'horreur & l'exécration du genre humain : au lieu que Tite, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle, en sont encore regardés comme les délices, parcequ'ils n'ont usé de leur pouvoir que pour faire du bien aux hommes. Ainsi l'on peut dire que l'histoire, dès leur vivant même, leur tient lieu de ce tribunal établi autre-

^a Prædogenitium levis-
vis se. *Jerem.* 4. 7.

^b Philippi sui Alexan-
dræ latrocinia ceterorum.
que, qui exitio gentium
clari, non minores succe-
pelles mortalium, quàm

inundatio qua planum
omne perfusum est, quàm
conflagratio qua magna
pars animantium exaruit
Senec lib. 3. Nat. Quæst.
in Prasæ.



6 *De l'utilité de l'histoire.*

fois chez les Egyptiens , où les princes , comme les particuliers , étoient cités & jugés après leur mort , & que par avance elle leur montre la sentence qui décidera pour toujours de leur réputation. ^a Enfin c'est elle qui imprime aux actions véritablement belles le sceau de l'immortalité , & qui flétrit les vices d'une note d'infamie que tous les siècles ne peuvent effacer. C'est par elle que le mérite méconnu pour un tems , & la vertu opprimée , appellent au tribunal incorruptible de la postérité , qui leur rend avec dédommagement la justice que leur siècle leur a quelquefois refusée , & qui , sans respect pour les personnes , & sans crainte d'un pouvoir qui n'est plus , condamne avec une sévérité inexorable l'abus injuste de l'autorité.

Il n'est point d'âge , point de condition , qui ne puisse tirer de l'histoire les mêmes avantages ; & ce que j'ai dit des princes & des conquérans , comprend aussi , en gardant de justes proportions, toutes les personnes con-

^a Præcipuum munus | ritate & infamia merus
annalium reor , ne virtu- | sit. Tacit. *Annal.* lib. 30
tes sileantur , utque pravis | cap. 65.
dictis factisque ex poste-



Situées en dignité : Ministres d'Etat, Généraux d'armées, Officiers, Magistrats, Intendants, Prélats, Supérieurs ecclésiastiques tant séculiers que réguliers, les peres & meres dans leur famille, les maîtres & maitresses dans leur domestique, en un mot tous ceux qui ont quelque autorité sur les autres. Car il arrive quelquefois à ces personnes d'avoir dans une élévation très bornée plus de hauteur, de faste, & de caprices que les rois, & de pousser plus loin l'esprit despotique & le pouvoir arbitraire. Il est donc très avantageux que l'histoire leur fasse à tous d'utiles leçons ; que d'une main non suspecte elle leur présente un miroir fidele de leurs devoirs & de leurs obligations ; & qu'elle leur fasse entendre qu'ils sont tous pour leurs inférieurs, & non leurs inférieurs pour eux.

Ainsi l'histoire, quand elle est bien enseignée, devient une école de morale pour tous les hommes. Elle décrit les vices, elle démasque les fausses vertus, elle détrompe des erreurs & des préjugés populaires, elle dissipe le prestige enchanteur des richesses & de tout ce vain éclat qui éblouit



§ De l'utilité de l'histoire:

les hommes, & démontre par mille exemples plus persuasifs que tous les raisonnemens, qu'il n'y a de grand & de louable que l'honneur & la probité. De l'estime & de l'admiration que les plus corrompus ne peuvent refuser aux grandes & belles actions qu'elle leur présente, elle fait conclure que la vertu est donc le véritable bien de l'homme, & qu'elle seule le rend véritablement grand & estimable. ^a Elle apprend à respecter cette vertu, & à en démêler la beauté & l'éclat à travers les voiles de la pauvreté, de l'adversité, de l'obscurité, & même quelquefois du décri & de l'infamie: comme au contraire elle n'inspire que du mépris & de l'horreur pour le crime, fût-il revêtu de pourpre, tout brillant de lumière, & placé sur le trône.

^a Si, quemadmodum visus oculorum quibusdam medicamentis acui solet & reputari, sic & nos aciem animi liberare impedimentis voluerimus, poterimus perspicere virtutem, etiam obrutam corpore, etiam paupertate opposita, & humilitate & infamia objacentibus: cernimus, inquam, pul-

critudinem illam, quamvis sordido obiectam. Rursus æquè malitiam, & arumnosū animi vœternum perspicimus, quamvis multus circa divitiarum radiantium splendor impediatur, & intuentem, hinc honorum, illinc magnarum potestatum, falsa lux verberet. *Senec. Epist. 115.*



De l'utilité de l'histoire. 9

Mais, pour me borner à ce qui est de mon dessein, je regarde l'histoire comme le premier maître qu'il faut donner aux enfans, également propre à les amuser & à les instruire, à leur former l'esprit & le cœur, à leur enrichir la mémoire d'une infinité de faits aussi agréables qu'utiles. Elle peut même beaucoup servir, par l'attrait du plaisir qui en est inséparable, à piquer la curiosité de cet âge avide d'apprendre, & à lui donner du goût pour l'étude. Aussi, en matière d'éducation, c'est un principe fondamental, & observé dans tous les tems, que l'étude de l'histoire doit précéder toutes les autres, & leur préparer la voie. Plutarque nous apprend que le vieux Caton, ce célèbre Censeur, dont le nom & la vertu ont tant fait d'honneur à la république Romaine, & qui prit un soin particulier d'élever par lui-même son fils sans vouloir s'en reposer sur le travail des maîtres, composa exprès pour lui & écrivit de sa propre main en gros caractères de belles histoires; afin,

ut facerent in ipsis rebus
que discuntur & cognoscuntur,
invitamenta iocunde,
quibus ad discenda

dum cognoscendumque
moveamus. (Cic. lib. 1. de
Sen. Sen. & Mal. n. 33.)



disoit-il, que cet enfant dès le plus bas âge fût en état, sans sortir de la maison paternelle, de faire connoissance avec les grands hommes de son pays, & de se former sur ces anciens modeles de probité & de vertu.

Il n'est pas nécessaire que je m'arrête plus long-tems à prouver l'utilité de l'histoire : c'est un point dont on convient assez généralement, & que peu de personnes révoquent en doute. L'important est de savoir ce qu'il faut observer pour rendre cette étude utile, & pour en tirer tout le fruit qu'on en doit attendre. C'est ce que je vais essayer de faire.

Division de l'Ouvrage.

POUR METTRE quelque ordre dans ce que j'ai à dire sur l'histoire, je diviserai ce traité en quatre parties. La première sera sur le goût de la solide gloire & de la véritable grandeur, & servira à précautionner les jeunes gens contre les fausses idées que l'étude même de l'histoire pourroit leur donner sur ce sujet. La seconde regardera l'histoire sainte. La troisième traitera de l'histoire profane. Dans la dernière je dirai quelque chose de la fable, de l'étude des antiquités Grecques & Romaines, des Auteurs



De l'utilité de l'histoire. 11

où l'on doit puiser la connoissance de l'histoire, & de l'ordre dans lequel on les doit lire.

Je ne parle point ici de l'histoire de France, parceque l'ordre naturel demande qu'on fasse marcher l'histoire ancienne avant la moderne, & que je ne croi pas qu'il soit possible de trouver du tems pendant le cours des Classes pour s'appliquer à celle de France. Mais je suis bien éloigné de regarder cette étude comme indifférente, & je voi avec douleur qu'elle est négligée par beaucoup de personnes, à qui pourtant elle seroit fort utile, pour ne pas dire nécessaire. Quand je parle ainsi, c'est à moi-même le premier que je fais le procès : car j'avoue que je ne m'y suis point assez appliqué, & j'ai honte d'être en quelque sorte étranger dans ma propre patrie, après avoir parcouru tant d'autres pays. Cependant notre histoire nous fournit de grands modèles de vertus, & un grand nombre de belles actions, qui demeurent la plupart ensevelies dans l'obscurité, soit par la faute de nos historiens, * qui n'ont pas eu, comme les

* *Quia proventere ibi magna scriptorum ingenia,*



Greco & les Romains, le talent de les faire valoir ; soit par une suite du mauvais goût qui fait qu'on est plein d'admiration pour les choses qui sont éloignées de notre tems & de notre pays, pendant que nous demeurons froids & indifférens pour celles qui se passent sous nos yeux, & dans le siecle où nous vivons. Si l'on n'a pas le tems d'enseigner aux jeunes gens dans les Classes l'histoire de France, il faut tâcher au moins de leur en inspirer du goût, en leur en citant de tems en tems quelques traits, qui leur fassent naître l'envie de l'étudier quand ils en auront le loisir.

per terrarum orbem (veterum) facta pro maximis celebrantur. Sallust. in bello Catilin.





PREMIERE PARTIE.
 SUR LE GOÛT
 DE LA SOLIDE GLOIRE
 ET DE
 LA VERITABLE GRANDEUR:

TOUT le monde convient qu'un des premiers soins de quiconque pense à former les jeunes gens dans l'étude des belles lettres, est d'établir d'abord des principes & des regles du bon goût, qui leur puissent servir de guides dans la lecture des auteurs. Il est d'autant plus nécessaire de leur donner un pareil secours pour l'histoire, qui peut être regardée comme une étude de morale & de vertu, qu'il est infiniment plus important de juger sainement de la vertu que de l'éloquence; & qu'il est beaucoup moins honteux & moins dangereux de se méprendre sur les regles du discours, que sur celles des mœurs.

Notre siècle, & encore plus notre nation, ont un besoin extrême d'être détrompés d'une infinité d'erreurs &



14 *I. Partie. DU GOÛT*
 de faux préjugés qui deviennent tous
 les jours de plus en plus dominans,
 sur la pauvreté & les richesses; sur
 la modestie & le faste; sur la simpli-
 cité des bâtimens & des meubles, &
 sur la somptuosité & la magnificen-
 ce; sur la frugalité, & les raffinemens
 de la bonne chère; en un mot sur
 presque tout ce qui fait l'objet du
 mépris ou de l'admiration des hom-
 mes.^a Le goût public devient sur cela
 la règle des jeunes gens. Ils regar-
 dent comme estimable, ce qui est
 estimé de tous. Ce n'est pas la raison,
 mais la coutume qui les guide.^b Un
 seul mauvais exemple seroit capable
 de corrompre l'esprit des jeunes gens,
 susceptible de toutes sortes d'impres-
 sions: que n'y a-t-il donc point à
 craindre pour eux dans un tems où

^a Recti apud nos lo-
 cum tenet error, ubi pu-
 blicus factus est. *Senec.*
Epist. 123.

Nulla res nos majori-
 bus malis implicat, quam
 quòd ad rumorem com-
 ponimur: optima ratio ea,
 quæ magno assensu rece-
 pta sunt... nec ad ratio-
 nem, sed ad similitudinẽ
 vivimus. *Id. lib. de vit.*
beat. cap. 1.

^b Unam exemplum,
 aut luxuriæ, aut avaritiæ,
 multum mali facit...
 quid tu accidere his mo-
 ribus credis in quos publi-
 cè factus est impetus?...
 adeo nemo nostrum ferre
 impetum vitiorum tam
 magno comitatu venien-
 tium potest. *Senec. Ep.* 7.

Desinit esse remedio
 locus, ubi, quæ fuerant
 vitia, mores sunt. *Ep.* 39.



DE LA SOLIDE GLOIRE. 15
les vices sont passés en usage, & où
la cupidité s'efforce d'éteindre tout
sentiment d'honneur & de probité.

Quel besoin n'ont-ils pas de cette
science, dont le principal effet est
de dissiper les faux préjugés qui nous
séduisent, parcequ'ils nous plaisent;
de nous guérir & de nous délivrer des
erreurs populaires que nous avons
succées avec le lait; de nous appren-
dre à faire le discernement du vrai &
du faux, du bon & du mauvais, de
la solide grandeur & d'une vaine en-
flure; & d'empêcher que la conta-
gion du mauvais exemple & des cou-
tumes vicieuses n'infecte l'esprit des
jeunes gens, & n'étouffe en eux les
heureuses semences de bien & de
vertu qu'on y remarque. ^d C'est dans

^a Certus ut ingenti quo-
dam nequicia certamine:
major quotidie peccandi
cupidas, minor vete-
runds est. *Id. lib. 2. de
Ira. cap. 8*

^b Sapientia animi ma-
gistra est. . . Quæ sine
ars, quæ videtur,
ostendit Vanitatem ex-
sentibus, dat magnitudi-
nem solidam: nec igno-
rari sinit, inter magna
quid interit & tumida.
Epist. 90.

Inducenda est in occu-
patum locum virtus, quæ

mendacia contra verum
placenta exstipet: quæ
nos à populo, cui nimis
credimus, separet, ac sin-
ceris opinionibus reddat.
Epist. 94.

^c Tanta est corruptela
malæ consuetudinis, ut
ab ea tanquam igniculi
extinguantur à natura do-
ti, extoranturque & con-
firmantur vitia contraria.
Cic. lib. 1. de leg. 2. 33.

^d Socrates hanc sum-
mam dixit esse sapientiæ,
bona malaque distingui-
re. *Senec. Epist. 71.*



cette science, qui consiste à juger des choses, non par l'opinion commune, mais par la vérité; non par ce qu'elles paroissent au dehors, mais par ce qu'elles sont réellement, que Socrate mettoit toute la sagesse de l'homme.

J'ai donc cru devoir commencer ce traité sur l'histoire par établir des principes & des regles pour juger sainement des belles & des bonnes actions, pour bien discerner en quoi consiste la solide gloire & la véritable grandeur, & pour démêler précisément ce qui est digne d'estime & d'admiration, & ce qui ne mérite que l'indifférence & le mépris. Sans ces regles les jeunes gens peu précautionnés, n'ayant pour guides que leurs propres penchans, ou les opinions populaires, pourroient prendre pour modèle tout ce qui est conforme à ces fausses idées, & se remplir des passions & des vices de ceux dont l'histoire rapporte des actions éclatantes, qui ne sont pas toujours vertueuses ni estimables.

Il n'y a, à proprement parler, que l'Évangile & la parole de Dieu qui puisse nous prescrire des regles sûres & invariables pour juger sainement



DE LA SOLIDE GLOIRE, 17
 de toutes choses ; & il semble que
 c'est uniquement dans un fonds si ri-
 che que je devrois puiser les instru-
 ctions que j'entreprends de donner aux
 jeunes gens sur un sujet si important.
 Mais, afin de leur faire mieux com-
 prendre combien les erreurs que je
 combats ici sont condamnables, &
 combien elles sont contraires même
 à la droite raison, je ne tirerai mes
 principes que du paganisme, qui nous
 enseignera que ce qui rend l'homme
 véritablement grand & digne d'ad-
 miration, ce n'est point les richesses,
 la magnificence des bâtimens, la
 somptuosité des habits ou des meu-
 bles, le luxe de la table, l'éclat des
 dignités ou de la naissance, la répu-
 tation, les actions brillantes, telles
 que les victoires & les conquêtes, ni
 même les qualités de l'esprit les plus
 estimables : mais^a que c'est par le
 cœur que l'homme est tout ce qu'il
 est, & que plus il aura un cœur véri-
 tablement grand & généreux, plus il
 aura de mépris pour tout ce qui pa-

<p>^a Cogita in te, præter animum, nihil esse mi- tabile : cui magno nihil magnum est. Senec. Ep. 8. Hoc nos docet, beatus</p>	<p>esse illum, cui omne bo- num in animo est... illum erudum, & excelsum, & mirabilia calcantem. Id. Epist. 45.</p>
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------



roît grand au reste des hommes. Je n'avois d'abord tiré mes exemples que de l'histoire ancienne : mais des personnes habiles & intelligentes m'ont conseillé d'y en ajoûter d'autres tirés de l'histoire moderne , & sur-tout de celle de France , & elles m'en ont elles-mêmes fourni plusieurs , dont je reconnois ici leur être redevable.

Quoique j'aie puisé tous mes principes, & la plûpart des exemples dans le paganisme , & que j'aie évité de proposer pour modèles tant de Saints illustres que le christianisme nous fournit pour tous les états & toutes les conditions ; il ne s'ensuit pas que mon dessein ait été de me borner à des vertus purement paiennes. On peut considérer les choses d'une manière plus humaine , sans en examiner la dernière fin & les plus sublimes motifs. On s'éleve ainsi par degrés à une vertu plus pure & plus parfaite ; & en se rendant attentif & docile à la raison , l'on se prépare à le devenir à la religion & à la foi , qui commandent les mêmes choses , mais en proposant de plus grands motifs , & de plus dignes récompenses.



Au reste je prie le Lecteur de se souvenir que cet ouvrage n'est point fait pour les savans , qui sont très instruits du fond de l'histoire , & qui pourroient trouver ennuyeux ce grand nombre de faits que je cite , parcequ'ils n'ont rien de nouveau pour eux :
 a mais que mon dessein est d'instruire principalement de jeunes étudiants , qui souvent n'auront presque d'autre idée de l'histoire que celle que je leur en donne dans ce livre ; ce qui m'oblige d'être plus long , de rapporter plus d'exemples , & d'y joindre plus de réflexions que je n'aurois fait sans cela.

§. I.

RICHESSES. PAUVRETE.

b COMME les richesses sont le prix de ce qui est le plus estimé & le plus

a Nos institutionem professi, non solum scientibus ista, sed etiam discipulis tradimus: ideo que paulo pluribus verbis debet haberi venia. *Senec. lib. 11. cap. 1.*

b Hæc ipsa res tot magistratus, tot judices detinet, que magistratus & judice læti, pecunia: que ex quo in honore esse cœpit, verus rerum honor cecidit. . . Admirationem

nobis parentes auri argenteique fecerunt: & teneris infusa cupiditas aliunde sedidit, crevitque nobiscum. Deinde totus populus, in alia discors, in hoc convenit: hoc suspiciunt, hoc suis optant. . . Denique eò mores redacti sunt, ut paupertas maledictio probroque sit, contempta divitiibus, invisa pauperibus. *Senec. Epist. 115.*



recherché dans la vie, des dignités, des charges, des terres, des maisons, des ameublemens, de la bonne chere, du plaisir; il n'est pas étonnant qu'elles soient elles-mêmes plus estimées & plus recherchées que tout le reste. Ce sentiment, déjà trop naturel aux enfans, est nourri & fortifié en eux par tout ce qu'ils voient & par tout ce qu'ils entendent. Tout retentit des louanges des richesses. L'or & l'argent font l'unique ou le principal objet de l'admiration des hommes, de leurs desirs, de leurs travaux. On les regarde comme ce qui fait toute la douceur & la gloire de la vie, & la pauvreté au contraire comme ce qui en fait la honte & le malheur,

Senec. Epist.
115.

Cependant l'antiquité nous fournit un peuple entier (chose étonnante!) qui se récrie contre de tels sentimens. Euripide avoit mis dans la bouche de Bellérophon un éloge magnifique des richesses, qu'il terminoit par cette pensée : *Les richesses font le souverain bonheur du genre humain; & c'est avec raison qu'elles excitent l'admiration des dieux & des hommes.* Ces derniers vers révolterent tout le peuple d'Athenes. Il s'éleva d'une voix



DE LA SOLIDE GLOIRE. 21
 commune contre le Poëte , & l'au-
 roit chassé de la ville sur le champ ,
 s'il n'avoit prié qu'on attendît la fin
 de la piece , où le panegyriste des ri-
 chesses périssoit misérablement. Mau-
 vaise & pitoiable excuse ! L'impres-
 sion que de telles maximes font sur
 l'imagination étant vive & prompte ,
 n'attend pas les remedes lents que
 l'auteur croit y apporter dans la con-
 clusion de la piece.

Le peuple Romain ne pensoit pas
 moins noblement. Son ambition étoit
 d'acquérir beaucoup de gloire , & peu
 de bien. ^a Chacun cherchoit , dit un
 historien , non à s'enrichir , mais à
 enrichir sa patrie ; & ils aimoient
 mieux être pauvres dans une Répu-
 blique riche , qu'être eux-mêmes ri-
 ches pendant que la République se-
 roit pauvre. On sait que c'est à l'école *Horat. Od. 12b*
 & dans le sein de la pauvreté que *lib. 1.*
 furent formés les Camilles , les Fa-
 brices , les Curius ; & qu'il étoit or-
 dinaire aux plus grands hommes de
 mourir sans laisser de quoi fournir

a Patria rem unusquisque	paupere impetio versaci
que, non suam, augere	malchat. Val. Max. lib.
propriabat pauperque in	4. cap. 4.
dyte, quam dives in	



22 *I. Partie. Du Gôûr*
aux dépenses de leurs funeraillcs, ni
de quoi doter leurs filles.

Telle étoit aussi la disposition de
nos anciens Magistrats, & on lit avec
plaisir dans l'histoire des Premiers
Présidens du Parlement de Paris, que
le célèbre JEAN DE LA VACQUERIE
» mourut plus riche d'honneur & de
» réputation que de biens de fortune.
» Car ayant délaissé trois filles, héri-
» tieres seulement de ses vertus, le
» roi LOUIS XI. son maître, pour
» reconnaissance des services qu'il lui
» avoit rendus, prit le soin de les
» marier selon leur condition & de
» ses propres deniers.

Un mot de l'Empereur Valérien
nous marque l'estime qu'on faisoit
encore de la pauvreté dans ces der-
niers tems de l'Empire. Il avoit nom-
mé au Consulat Aurélien, celui-là
même qui depuis fut Empereur ; &
comme il étoit pauvre, il chargea le
Garde du trésor de lui fournir tout
l'argent dont il auroit besoin pour
les dépenses qu'il falloit faire en en-
trant dans cette charge, & il lui écri-
vit en ces termes : ^a » Vous donnerez

^a Aureliano, cui con- | paupertatem, qua ille
sulum deculimus, ob | magnus est, ceteris ma-



DE LA SOLIDE GLOIRE. 23
à Aurélien, que j'ai nommé Consul, &
tout ce qui sera nécessaire pour les ce
spectacles dont la coutume le char- ce
ge. Il mérite ce secours A CAUSE ce
DE SA PAUVRETE', QUI LE REND ce
VERITABLEMENT GRAND, ET QUI ce
LE MET AU-DESSUS DE TOUS LES ce
AUTRES. 66

Voilà comme dans tous les tems,
& dans tous les Etats, ont pensé ceux
qui avoient l'ame véritablement no-
ble & élevée. Ces grands hommes,
persuadés^a que rien ne marque da-
vantage de la petitesse & de la bas-
sesse d'esprit que d'aimer les riches-
ses, & que rien au contraire n'est
plus grand ni plus généreux que de
les mépriser, faisoient consister la
plus sublime vertu à supporter avec
noblesse la pauvreté, & à la regar-
der comme un avantage, & non
comme un malheur. Selon eux, le
second degré de la vertu consistoit
à faire un bon usage des riches-
ses, quand on en possédoit; & ils

jos, dabis ob editionem
Circensium, &c. *Vopsc.*
in vita Imper. Aurel.
a Nil est tam angu-
stis animi tamque parvi,
quam aurate divitiar. ni-

hil honestius magnificen-
tiusque quam pecuniam
contemnere, si non habeas;
si habeas, ad beneficentiam
liberalitatemque conversa-
tere. *Cic. lib. 1. Offic. n. 68.*



Lib. 2. Epist.

4.

riche fonds , qui suppléoit à ce qui manquoit à son revenu , & qui fournissoit à toutes ces liberalités qui nous étonnent dans un particulier. *Quod cessat ex redivu, frugalitate suppletur: ex qua, velut ex fonte, liberalitas nostra decurrit.*

Qu'on demande aux jeunes gens ce qu'ils pensent d'un tel exemple , en leur faisant comparer ce noble & cet aimable usage des richesses avec celui qu'en font ces hommes dénaturés , qui vivent comme s'ils n'étoient nés que pour eux seuls ; qui n'estiment les biens que parcequ'ils servent d'instrumens à leurs passions, pour entretenir leur luxe , l'amour des délices , une vaine ostentation , une curiosité inquiète ; qui ne sont d'aucune ressource ni pour leurs proches , ni pour leurs amis , ni pour leurs plus anciens & plus fideles domestiques ; & qui croient ne rien devoir ni au sang , ni à l'amitié , ni à la reconnoissance , ni au mérite , ni à l'humanité , ni même à la patrie.

Hommes illustres de M. Porrault.

M. de Turenne aiant pris le commandement de l'armée d'Allemagne, trouva les troupes en si mauvais état, qu'il vendit sa vaisselle d'argent pour



habiller les soldats, & pour remonter la cavalerie, ce qu'il a fait plus d'une fois. Quoiqu'il n'eût que ⁴ quarante mille livres de rente de sa maison, il ne voulut jamais accepter des sommes considérables que les amis lui offroient, ni rien prendre à crédit chez les marchands; de peur, disoit-il, que s'il venoit à être tué, ils n'en perdisent une bonne partie. Je sai que tous les ouvriers qui travailloient pour sa maison, avoient ordre de porter leurs mémoires avant qu'on partit pour la campagne, & qu'ils étoient payés régulièrement.

Pendant qu'il commandoit en Allemagne, une ville neutre, qui crut que l'armée du Roi alloit de son côté, fit offrir à ce Général cent mille écus, pour l'engager à prendre une autre route, & pour le dédommager d'un jour ou deux de marche qu'il en pourroit conter de plus à l'armée. *Je ne puis en conscience*, répondit M. de Turenne, *accepter cette somme, parce que je n'ai point eu intention de passer par cette ville.*

*Lettre de
Doursault.*

L'action du grand Scipion en Es-

* Lorsqu'il mourut, on le trouva pas chez lui qui comptant.



28 I. Partie. Du Gôûr

pagne , lorsqu'il ajouta à la dot d'une jeune Princesse qu'il avoit fait prisonniere la rançon que ses parens avoient apportée pour la racheter , ne lui a fait guères moins d'honneur que ses plus fameuses conquêtes. Une action toute pareille du Chevalier Bayard ne mérite pas moins de louange. Quand Bresse fut prise d'assaut sur les Vénitiens , il avoit sauvé du pillage une maison où il s'étoit retiré pour se faire penser d'une blessure mortelle qu'il avoit reçue au siege , & avoit mis en sureté la Dame du logis , & ses deux jeunes filles qui y étoient cachées. A son départ cette Dame, pour lui marquer sa reconnoissance , lui offrit une boete où il y avoit deux mille cinq cens ducats , qu'il refusa constamment. Mais voyant que son refus l'affligoit d'une maniere sensible , & ne voulant pas laisser son hotesse mal contente de lui , il consentit à recevoir son present , & ayant fait venir les deux jeunes filles pour leur dire adieu, il donna à chacune d'elles mille ducats pour aider à les marier , & laissa les cinq cens qui restoient pour être distribués à des Communautés qui auroient été pillées.

*Vie de Coev.
Bayard.*



DE LA SOLIDE GLOIRE. 29

Mais, pour mieux concevoir combien le desintéressement a de noblesse & de grandeur, considérons-le, non dans des Généraux d'armée & des Princes, dont la puissance & la gloire semblent peut-être relever l'éclat de cette vertu; mais dans des personnes du plus bas rang, à l'égard de qui rien ne peut exciter l'admiration que la vertu même. Un pauvre homme, qui étoit portier à Milan chez un Maître de pension, trouva un sac où il y avoit deux cens écus. Celui qui l'avoit perdu, averti par une affiche publique, vint à la pension, & ayant donné de bonnes preuves que le sac lui appartenoit, le portier le lui rendit. Plein de joie & de reconnoissance, il offrit à son bienfaiteur vingt écus, que celui-ci refusa absolument. Il se réduisit donc à dix, puis à cinq. Mais le trouvant toujours inexorable: *Je n'ai rien perdu*, dit-il d'un ton de colere en jettant par terre son sac, *Je n'ai rien perdu, si vous ne voulez rien recevoir*. Le portier reçut cinq écus, qu'il donna aussitôt aux pauvres.

S. Aug.
Serm. 178.

J'ai entendu raconter à un Lieutenant Général des armées du Roi, que

B ij



dans une occasion, où les soldats s'amusoient à dépouiller les corps de ceux qui avoient été tués, l'Officier qui les commandoit, pour les animer à poursuivre vivement l'ennemi, & en même tems pour les dédommager, leur avoit jetté 40 ou 50 pistolles qu'il avoit dans sa poche. Le plus grand nombre refusa de prendre part à cette liberalité, qu'ils trouvoient deshonorante pour eux, comme s'ils avoient besoin de présens pour faire leur devoir, & pour servir leur Roi. Feu M. de Louvois aiant été informé de cette action, les combla de louanges, leur fit distribuer à chacun une certaine somme à la vûe des troupes, & eut soin de les avancer dans l'occasion.

Chacun sent bien, en lisant de telles histoires, l'effet qu'elles produisent sur son cœur. Que l'on compare une conduite si noble & si généreuse avec la bassesse de sentimens de tant de personnes qui ne cherchent & n'estiment dans les grandes places que l'occasion & la facilité de s'enrichir, & l'on n'aura pas de peine à conclure avec Cicéron, qu'il n'y a point de vice plus infamant, sur-tout



DE LA SOLIDE GLOIRE. 31
 pour ceux qui sont constitués en dignité, & chargés de procurer le bien des autres, que l'avarice. *Nullum igitur vitium tetrius quam avaritia, praeserim in principibus, & rempublicam gubernantibus. Habere enim quaestui rempublicam, non modò turpe est, sed sceleratum etiam & nefarium.* Lib. 2. Offic. n. 77.

Cette attache à l'argent est un défaut qui deshonne aussi infiniment les gens de lettres, comme au contraire rien ne leur fait plus d'honneur que de regarder avec indifférence les richesses.

Séneque, après avoir fait de si fréquens & de si magnifiques éloges de la pauvreté, avoit bien raison de se reprocher à lui-même l'indigne attachement qu'il avoit pour les biens, & ces acquisitions sans nombre qu'il avoit faites de terres, de jardins, & de maisons magnifiques, ne craignant point d'employer pour cela les usures les plus criantes, & de deshonnorer entièrement, sinon la philosophie, du moins le philosophe.

Tout ce qu'il dit dans un de ses

Ubi est (dit-on parlant à Néron) animus ille invidiosus, qui in agro-
 dictis conuenit? Tales loco fignore exuberat
 hortos inuenit, & per huc
 suburbana incedit, & in
 in agro-
 loco fignore exuberat
 Tant. Moral. l. 14. c. 130.

B iij



Lib. de vita
beata. c. 17-
23.

Traités pour justifier la conduite, ne fera jamais croire qu'il étoit sans attache pour les biens, & qu'il ne leur avoit donné entrée que dans sa maison, & non dans son cœur. *Sapiens non amat divitias, sed mavult: non in animum illas, sed in domum recipit.*

Dictionnaire
de Bayle.

Je suis fâché qu'Amyot, qui dans son siècle a fait tant d'honneur à la littérature, ait un peu terni sa gloire par cette rouille de l'avarice. C'étoit un pauvre garçon, fils à ce que l'on croit d'un boucher, & qui s'étoit avancé par son mérite. Il étoit devenu Evêque d'Auxerre, & Grand Aumônier de France. Charles IX. qu'il avoit élevé & instruit, l'appelloit toujours son Maître, & se jouant quelquefois avec lui, il lui reprochoit en riant son avarice. Un jour qu'Amyot demandoit un Benefice de grand revenu, ce Prince lui dit : *Eh quoi, mon Maître! vous disiez que si vous aviez mille écus de rente, vous seriez content: je croi que vous les avez, & plus.* Sire, répondit-il, *l'appetit vient en mangeant.* Et toutefois il obtint ce qu'il desiroit. Il mourut riche de plus de deux cens mille écus.



Nous avons dans l'Université un homme que je n'ose nommer, parcequ'il est encore en vie, mais dont je ne puis passer sous silence le noble & rare desintéressement. Après avoir enseigné avec beaucoup de réputation la Philosophie dans le College de Beauvais, où il avoit été élevé comme enfant de la maison, & dont il fut depuis désigné Principal; dans le tems même qu'il remplissoit la premiere dignité de l'Université, il fut appelé à la Cour pour travailler à l'éducation du Prince qui occupe maintenant le trône d'Espagne; & depuis il a eu l'honneur d'être employé auprès de notre jeune Roi actuellement regnant. Les deux Cours de France & d'Espagne se sont empressées de lui marquer leur reconnaissance en lui offrant des Benefices & des pensions, qu'il a toujours constamment refusés, alléguant pour raison que ses gages lui suffisoient, & beaucoup au-delà, pour vivre selon son état, dans lequel ses différens emplois, quelque éclatans qu'ils fussent, ne lui ont jamais rien fait changer.



BÂTIMENS.

Il est rare de juger sainement de ce qui brille au dehors , & de ce qui frappe les yeux par un éclat extérieur. Il y a peu de personnes qui entendent parler des fameuses pyramides d'Egypte, sans être transportées d'admiration , & sans se récrier sur la grandeur & sur la magnificence des princes qui les bâtirent. Je ne sai si cette admiration est bienfondée, & si ces masses énormes de bâtimens , qui coulerent des sommes immenses , qui firent périr un nombre infini d'hommes employés à ces travaux ,^a & qui n'étoient que pour la pompe & l'ostentation , sans être destinés à aucun usage solide ; si, dis-je , de tels bâtimens méritent qu'on en parle avec tant d'éloges.

La vraie élévation ne consiste pas à desirer ou à faire ce qu'une imagination déréglée , ou une erreur populaire , représentent comme grand & magnifique. Elle ne consiste pas à tenter des choses difficiles par l'at-

^a Pyramides Regum | ostentatio. *Plin. lib. 36.*
pecuniaz otiosa ac stulta | *hist. nat. cap. 12.*



DE LA SOLIDE GLOIRE. 35
trait même de la difficulté. Elle ne se
sent pas excitée par l'idée du mer-
veilleux, & par le plaisir de surmon-
ter l'impossible, comme l'histoire l'a
remarqué de Neron, à qui tout ce
qui étoit sans apparence se montrait
sous l'idée de grandeur. *Erat incredi-*
bilium cupitor. *Tacit. An.*
lib. 15. c. 42.

Cicéron ne trouve d'ouvrages &
de bâtimens véritablement dignes
d'admiration, que ceux qui ont pour
but l'utilité publique: des acqueducs,
des murailles de villes, des citadel-
les, des arsenaux, des ports de mer.

Il remarque que Périclès, le pre-
mier homme de la Grece, fut juste-
ment blâmé d'avoir épuisé le trésor
public pour embellir la ville d'Athe-
nes, & l'enrichir d'ornemens super-
flus. Les Romains, dès la fondation
de l'Empire, eurent un goût bien dif-
férent. Ils vivoient au grand, mais
dans les choses qui regardent ou la
religion, ou l'utilité publique. Tite-
Live remarque que sous Tarquin le
superbe on acheva un ouvrage pour
faire écouler les eaux de la ville, &
que l'on bâtit les fondemens du Ca-
pitole avec une magnificence que les
siècles postérieurs ont eu de la peine



36 I. Partie. Du Goût
à éгалer : & aujourd'hui l'on admire
encore la beauté & la solidité des
grands chemins construits par les
Romains en différens endroits , &
qui subsistent presque dans leur en-
tier depuis tant de siècles.

Lib. 1. Offic.
L. 138.

Il faut à peu près porter le même
jugement par rapport aux bâtimens
des particuliers. Cicéron , en exami-
nant quelle doit être la maison d'un
homme constitué en charge , & qui
tient un rang distingué dans l'Etat ,
veut qu'on y cherche avant tout
l'utilité & l'usage : à quoi l'on peut
ajouter une seconde vûe , qui regarde
la commodité & la dignité : ^a mais il
recommande sur-tout d'y éviter une
sompuosité & une magnificence ,
dont l'exemple ne manque jamais de
devenir contagieux & funeste, chacun
se piquant dans ce genre non seule-
ment d'atteindre ; mais de surpasser
les autres. Lucullus , dit Cicéron ,
a-t-il beaucoup d'imitateurs de ses
excellentes qualités ? mais combien

^a Cavendum est etiam,
præsertim si ipse ædifices,
ne extra modum sumptu
& magnificentia prodeas:
quo in genere multum
mali etiam in exemplo
est. Studiosè enim pleris-

que , præsertim in hac
parte , facta principum
imitantur : ut L. Luculli
summi viri virtuté quis ?
ac quàm multi villarum
magnificentiam imitati
sunt ! *Ibid.*, n. 149.



n'en a-t-il point pour ce qui regarde la somptuosité des bâtimens ? On pourroit citer de notre tems beaucoup de familles qui ont été ou entièrement ruinées, ou notablement incommodées, par la fureur de bâtir, soit à la ville soit à la campagne, des maisons magnifiques, qui absorbent le bien le plus liquide d'une famille, & passent bien-tôt à des étrangers, qui profitent de la folie des premiers maîtres. Et c'est ce qui doit porter les personnes chargées de l'éducation des jeunes gens à les précautionner de bonne heure contre un goût si commun & si dangereux.

Les anciens Romains en étoient bien éloignés. Plutarque dans la vie de Paul Emile fait mention d'un *Ælius Tuberon*, grand homme de bien, dit-il, & qui soutint la pauvreté plus noblement & plus généreusement que nul autre Romain. Ils étoient seize proches parens, tous du nom & de la famille *Ælia*, qui n'avoient qu'une petite maison à la ville, & autant à la campagne, où ils vivoient tous ensemble avec leurs femmes, & un grand nombre de petits enfans.

α κτὴν δευτὴν, ἡ βασιλοκρατία καὶ βασιλεία πρὸς
λαοποιίαν.



Cic. lib. 1. de
Offic. n. 139.

38 I. Partie. Du Goût

Chez ces anciens Romains, ce n'étoit point la maison qui faisoit honneur au maître, mais le maître qui faisoit honneur à la maison.^a Une cabane chez eux devenoit aussi auguste qu'un temple, parceque la justice, la générosité, la probité, la bonne foi, l'honneur y habitoient: & peut-on appeller petite une maison, qui renfermoit tant & de si grandes vertus?

Le goût pour la modestie des bâtimens & l'éloignement de toute somptuosité en ce genre, a passé de la République à l'Empire, & des particuliers aux Empereurs mêmes.

Plin. in Paneg.
87r.

Trajan mettoit sa gloire a édifier peu, afin d'être plus en état d'entretenir les anciens édifices. *Idem tam parcus in adificando, quam diligens in tuendo.* Il ne faisoit point de cas de tout ce que l'on donne à l'ostentation & à la vanité.^b Il connoissoit, dit

^a Istud humile tugurium. . . jam omnibus templis formosius erit, cum illic iustitia conspicienda fuerit, cum continentia, cum prudentia, pietas, omnium officiorum rectè dispensandorum ratio. Nullus angustus est locus, qui hanc tam ma-

gnarum virtutum turbam capit. Senec. De consol. ad Helv. cap. 9.

^b Scis ubi vera Principis, ubi sempiterna sit gloria: ubi sint honores in quos nihil flammis, nihil senectuti, nihil successoribus liceat. Arcus enim, & statuas, aras etiam



Plinc, en quoi consistoit la véritable gloire d'un Prince. Il savoit que des statues, des arcs de triomphe, des bâtimens, sont sujets à périr par les flammes, par le tems, par la fantaisie d'un successeur : mais que celui qui méprise l'ambition, qui modere ses passions, qui donne des bornes à une puissance qui n'en a point, est loué de tout le monde durant sa vie, & encore plus après sa mort, lorsque personne n'est contraint de le louer.

L'événement fit voir qu'il avoit pensé juste. Alexandre Sévere aiant fait rétablir plusieurs ouvrages de Trajan, y fit remettre par tout le nom de ce Prince, sans souffrir qu'on y substituât le sien. Tous les grands Empereurs ont eu la même modération ; & l'on voit encore aujourd'hui qu'il y a beaucoup plus de médailles frappées à la gloire des princes qui ont réparé les édifices publics, & les monumens de leurs prédécesseurs, qu'à l'honneur de ceux qui en ont fondé de nouveaux.

templeque demolitur &
obscurat oblivio, negli-
git capique posteritas.
Contra, contentor am-
bitionis, & inhinc po-
cessum domitor ac frona-

tor animus, ipsa vestu-
tate florescit, nec abulha
magis laudatur, quàm
quibus intulit de. esse
est. Plin.



Sueton.

Nous avons déjà remarqué ailleurs qu'Auguste, pendant près de cinquante ans de regne, se contenta toujours d'un même appartement & des mêmes meubles.

*Suet. in vit.
Vesp. cap. 2.*

Vespasien & Tite se firent un honneur & un plaisir de conserver à la campagne la petite habitation qui leur venoit de leurs peres, sans y faire aucun changement.

Ces maîtres du monde ne se trouvoient pas logés trop à l'étroit dans une maison qui n'avoit été bâtie que pour un simple particulier. On voit encore aujourd'hui les vestiges de la maison de campagne d'Adrien, qui ne passe pas la grandeur de nos maisons ordinaires, & qui n'égale point celle de plusieurs particuliers de nos jours.

Maintenant des hommes qui n'ont d'autre mérite que leurs richesses, (& souvent sortis de quelle origine!) bâtissent à la ville & à la campagne de superbes palais. Malheur à quiconque se trouve près d'eux. Tôt ou tard la maison, la vigne, & l'héritage du voisin sont absorbés dans ces vastes bâtimens, & servent à agrandir leurs jardins & leurs parcs.



Ce que l'histoire nous apprend du Cardinal d'Amboise, Archevêque de Rouen, & Ministre d'Etat sous Louis XII. est un exemple bien rare. Un Gentilhomme de Normandie avoit une terre voisine de la belle maison de Gaillon, qui dès lors appartenoit à l'Archevêché de Rouen. Il n'avoit point d'argent pour marier sa fille; &, pour en trouver, il offrit au Cardinal de vendre sa Terre à vil prix. Un autre auroit peut-être profité de cette occasion: mais le Cardinal sachant le motif du Gentilhomme, lui laissa sa Terre, & lui donna gratuitement l'argent dont il avoit besoin.

*Vie du Card.
d'Amboise par
Baudier.*

Nous avons eu de nos jours un Prince, dont la France regrettera éternellement la perte, par beaucoup d'autres endroits, & en particulier à cause de l'éloignement extrême qu'il avoit pour tout faste, & pour toute dépense inutile. On lui proposoit d'embellir un appartement par des cheminées plus ornées & plus à la mode: comme il n'y avoit point de nécessité, il aima mieux conserver les anciennes. Un bureau de quinze cens livres qu'on lui conseilloit d'a-

*Mgr. le Duc
de Bourgogne.*



cheter, lui parut d'un trop grand prix : il en fit chercher un vieux dans le garde-meuble, & il s'en contenta. Il en étoit ainsi de tout : & le motif de cette épargne, étoit de se mettre en état de faire de plus grandes libéralités. Quelle bénédiction pour un royaume, & quel présent du ciel, qu'un Prince de ce caractère ! En fait de solide gloire & de véritable grandeur, combien un tendre amour pour les peuples, qui va jusqu'à s'épargner tout pour les soulager, est-il préférable à toute la magnificence des plus superbes bâtimens !

C'est ce que le Roi Louis XIV. près de mourir, c'est-à-dire dans un tems où l'on juge sainement des choses, fit entendre au Roi actuellement regnant. Entre plusieurs autres avis qu'il lui donna, * dont on a cru avec raison devoir conserver à jamais la mémoire : *J'ai trop aimé la guerre*, lui dit-il, *ne m'imites pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites*. Dans le dernier entretien qu'il eut à Seaux tête à tête avec son

* Dernières paroles de Louis XIV. de l'Imprimerie du Cabinet du Roi.



DE LA SOLIDE GLOIRE. 43
petit-fils qui partoit pour l'Espagne,
il lui avoit recommandé la même
chose : & le Roi d'Espagne a rapporté
à une personne de qui l'on tient ceci,
que son grand-pere lui avoit dit ces
paroles les larmes aux yeux.

§. III.

AMEUBLEMENS. HABILLEMENS. EQUIPAGES.

Rien de tout cela ne rend un homme plus grand ni plus estimable, parceque rien de tout cela ne fait partie de lui-même, mais est hors de lui, & lui est entierement étranger. Cependant voila en quoi la plûpart des hommes font consister leur grandeur. Ils se regardent comme confondus & incorporés avec tout ce qui les environne, ameublemens, habillemens, équipages. Ils enflent & grossissent le plus qu'ils peuvent par tout cet appareil l'idée qu'ils se forment d'eux-mêmes. Par là ils s'estiment fort grands, & se flattent de paroître tels aux yeux des autres.

• Mais pour juger sainement de leur

• Nemo istorum, quos | alciore fastigio ponunt,
divitiis honorisque in | magnus est. Quare ergo



44 I. Partie. DU GOÛT

grandeur, il faut les examiner en eux-mêmes, & mettre à l'écart pour quelques momens leur train & leur suite. On reconnoît pour lors qu'ils ne paroissent grands & élevés, que parcequ'on les considéroit sur leur base. Quand ils sont réduits à eux seuls, à leur propre fonds, à leur juste mesure; ce vain phantôme disparoît. Ils sont riches & parés au dehors, comme le sont les murailles de leurs appartemens: au dedans ce n'est souvent que petitesse, que bassesse, que pauvreté, que vuide affreux de tout mérite; & quelquefois même cet éclat extérieur cache les plus grands crimes & les plus honteux desordres.

magnus videtur? Cum basi illum sua metiris... Hoc laboramus errore, sic nobis imponitur, quod neminem æstimamus eo quod est, sed adjicimus illi & ea quibus adornatus est. Atqui cum voles veram hominis æstimationem inire, & scire qualis sit, nudum inspice. Ponat patrimonium, ponat honores, & alia fortunæ mendacia. Senec. Epist. 76.

Auro illos, argento, & ebore ornari: intus boni

nihil est. Isti, quos profelicibus aspiciatis, si, non qua occurrunt, sed qua latent, videritis, miserisunt, sordidi, turpes, ad similitudinem parietum suorum extrinsecus culti. Itaque, dum illis licet stare, & ad arbitrium suum ostendi, nitent & imponunt: cum aliquid incidit quod disturbet ac detegat, tunc apparet quantum altæ ac veræ fœditatis alienus splendor absconderit. Id. lib. de Provid. cap. 6.



DE LA SOLIDE GLOIRE. 45

Dieu, dit quelque part Sénèque, ne pouvoit mieux décrier ni dégrader tous ces biens extérieurs qui font l'objet de nos vœux, qu'en les accordant souvent, comme il fait, à des misérables & à des scélérats, & en les refusant pour l'ordinaire aux plus gens de bien. En effet, où ceux-ci en seroient-ils réduits, si l'on ne jugeoit des hommes que par le dehors ? & combien de fois le plus solide mérite a-t-il été méconnu, & exposé même au mépris, parcequ'il étoit caché sous un vil habit, & sous un extérieur peu frappant ?

Philopœmen, le plus grand homme de guerre qui de son tems fût dans la Grèce, qui illustra si fort la République des Achéens par son rare mérite, & que les Romains mêmes ont appelé par admiration le dernier des Grecs : Philopœmen, dis-je, étoit pour l'ordinaire vêtu fort simplement, & marchoit assez souvent sans suite & sans train. Il arriva seul en cet état dans la maison d'un ami qui l'avoit invité à prendre un repas chez lui. La maîtresse du logis qui atten-

Plot. in vita Philop.

Nulla modo magis ad turpissimos defert, ab
potest Deus concupit | optimis abigit. *Ibid. cap.*
et aducere, quam si illa | s.



doit le Général des Achéens, le prit pour un domestique, & le pria de vouloir bien l'aider à faire la cuisine, parceque son mari étoit absent. Philopœmen sans façon quitta son manteau, & se mit à fendre du bois. Le mari étant survenu dans cet instant, s'écria, dans la surprise que lui causa un tel spectacle : ^a Qu'est-ce donc, seigneur Philopœmen, & que veut dire ceci ? C'est, répliqua-t-il, que je paie l'intérêt de ma mauvaise mine.

*Plutarch. in
Apophthegm.*

Scipion Emilien, pendant cinquante-quatre ans qu'il vécut, ne fit aucune acquisition, & ne laissa en mourant que quarante-quatre marcs de vaisselle d'argent, & trois marcs de vaisselle d'or, quoiqu'il eût été le maître de toutes les richesses de Carthage, & qu'il eût enrichi ses soldats plus qu'aucun autre Général d'armée. Aiant été député par le Senat Romain, avec un plein pouvoir, pour remettre le bon ordre dans les villes & dans les provinces, & pour être l'inspecteur des nations & des rois, quoiqu'il fût né d'une des plus illustres maisons de Rome, qu'il eût été ado-

^a Τι τίς π (ἴερ) φιλε. | διαζέζων ἰκίτης) ἢ νεκρῶς ;
τι γὰρ ἄλλο (ἴερ) ὄφιος δίρας δίδωμι.



pté dans une des plus riches, & qu'il eût un si auguste caractère à soutenir au nom de l'Empire Romain, il ne mena avec lui qu'un ami, encore étoit-ce un philosophe, & cinq domestiques: l'un desquels étant mort dans le voyage, il se contenta des quatre qui lui restoient, jusqu'à ce qu'il en eût fait venir un de Rome pour le remplacer. Aussi-tôt qu'il fut arrivé à Alexandrie avec cette médiocre suite, la renommée le découvrit malgré les précautions que sa modestie avoit prises, & attira au-devant de lui toute la ville à la descente du vaisseau, ^a Sa personne seule, sans autre escorte que celle de ses vertus, de ses exploits, & de ses triomphes, lui suffit pour faire disparaître, même aux yeux du peuple, le vain éclat du Roi d'Egypte qui étoit venu à sa rencontre avec toute la cour, & pour attirer sur lui seul les yeux, les acclamations, & les applaudissemens de tout le monde.

Ces exemples nous apprennent qu'on ne doit point juger des hom- *Suet. Epist.*
47.

a Cum per socios & exteras gentes iter faceret, non mancipia sed victoribus numerabantur, nec quorum auri & argenti,

sed quantum amplitudinis pondus secum ferret, estimabatur. Val. Max. lib. 4. cap. 1. n. 13.



48 I. Partie. Du Gout

mes par le dehors, comme on n'estime point un cheval par sa parure. Un rare mérite peut être caché sous un vil habit, comme un vêtement précieux peut couvrir de grands vices. Ils nous montrent en second lieu qu'il faut plus de courage & de force d'esprit qu'on ne pense, pour se mettre au-dessus des opinions populaires, & pour ne point être touché d'une espèce de honte qu'il a plû au monde d'attacher à une manière de vivre simple, pauvre, frugale. Sénèque, tout philosophe qu'il étoit, ou qu'il vouloit paroître, avoit conservé quelque chose de cette mauvaise honte; & il en fait lui-même l'aveu au sujet d'un chariot de paysan dont il se servoit quelquefois pour aller à sa maison de campagne, mais qui le faisoit rougir malgré lui quand d'honnêtes gens le rencontroient sur le chemin dans cet équipage: preuve certaine,

a Vix à me obtineo, ut hoc vehiculum velim videri meum. Durat adhuc perversa tecti verecūdia. Quoties in aliquem comitarum lautiores incedimus, invitus erubescō: quod argumentum est, illa quæ probo, quæ lau-

do, nondū habere certam fidem & immobilem. Qui sordido vehiculo erubescit, pretioso gloriatur. Parum adhuc profeci: nondum audeo frugalitatem palam ferre: etiam nunc curō opiniones viciorum. Senec. Epist. 87.

dit-il,



dit-il, qu'il n'étoit pas bien sincèrement convaincu de tout ce qu'il avoit dit & écrit sur les avantages d'une vie pauvre & frugale. Celui qui rougit d'un chariot de paysan, ajoute-t-il, fait donc cas d'un chariot magnifique. C'est avoir fait peu de progrès dans la vertu, que de n'oser se déclarer ouvertement pour la pauvreté & la frugalité, & d'être encore attentif à ce que diront les passans.

Agésilas roi de Lacédémone étoit *Plut. in vita Agésil.* en cela plus philosophe que Sénèque.

L'éducation de Sparte l'avoit aguerré contre cette mauvaise honte. Pharnabazé, Gouverneur de l'une des provinces du Roi de Perse, avoit souhaité traiter de la paix avec lui. L'entrevue se fit en pleine campagne. Le premier parut avec tout le faste & tout le luxe de la cour des Perses. Il étoit vêtu d'une robe de pourpre brodée d'or & d'argent. On étendit par terre de superbes tapis, & on y joignit de riches coussins pour s'asseoir dessus. Agésilas, vêtu tout simplement, n'y fit point tant de façon : il s'assit par terre sur le gazon. Le faste du Persan en rougit, & ne pouvant soutenir une telle comparaison,



50 . 1. Partie. DU GOÛT
rendit hommage à la simplicité du
Lacédémonien en l'imitant. C'est
qu'un autre cortége, bien plus bril-
lant que tout l'or & l'argent de
Perse, environnoit Agésilas, & le
rendoit respectable. Je veux dire son
nom, sa réputation, les victoires, &
la terreur de ses armes, qui faisoit
trembler le Roi de Perse jusques sur
son trône.

¹ Dio.

² Plin. paneg.

³ Capitol.

⁴ In vit. M.

Aur. Vill. epi-

tom. & Eu: 707.

Les Empereurs ¹ Nerva, ² Trajan,
³ Antonin, ⁴ Marc-Aurèle, firent ven-
dre les palais, la vaisselle d'or &
d'argent, les meubles précieux, &
toutes les superfluités dont ils pou-
voient se passer, & que leurs prédé-
cesseurs avoient accumulées par la
seule envie de posséder seuls ce qu'il
y a de plus rare & de plus beau. Ces
mêmes Princes, aussi-bien que Ves-
pasien, Pertinax, Sévere, Alexandre,
Claude II. Tacite, que leur mérite
seul éleva à l'empire, & que tous les
siècles ont admirés comme les meil-
leurs & les plus grands Princes, ont
toujours aimé une grande simplicité
dans leurs habits, dans leurs meu-
bles, dans tout leur extérieur, &
n'ont eu que du mépris pour tout ce
qui sentoit le faste & le luxe. En re,



DE LA SOLIDE GLOIRE. Si
 tranchant toutes ces dépenses inuti-
 les, ils trouvoient un plus grand fonds *Plin. paneg.*
 dans leur modestie, que les plus ava-
 res dans leurs rapines; & sans cher-
 cher à se relever par un éclat exté-
 rieur, ils ne se montroient Empe- *Dio. lib. 66.*
 reurs que par le soin des affaires.
 Dans tout le reste ils s'égaloyent aux
 autres citoyens, & vivoient en sim-
 ples particuliers. Mais plus ils s'ab-
 baïssoyent, plus ils paroïssoyent grands
 & augustes.

Vespasien dans les jours solennels *Sueton. cap. 2.*
 buvoit dans une petite tasse d'argent *vii. Vesp.*
 que lui avoit laissé sa grand-mere qui
 l'avoit élevé. La suite de Trajan étoit *Plin. paneg.*
 fort modeste & médiocre. Il n'en-
 voïoit point devant lui faire retirer
 le monde pour lui faire place, & il
 vouloit bien être quelquefois obligé
 de s'arrêter dans les rues pour laisser
 passer le train des autres.

Marc-Aurèle portoit encore plus *M. Aur. vit.*
 loin l'éloignement de tout ce qui a *Dio. Trajan.*
 quelque air de luxe & de faste. Il cou- *cap.*
 choit sur la dure: dès l'âge de douze
 ans il prit l'habit de philosophe: il se
 passoit de gardes, d'ornemens impé-
 riaux, des marques d'honneur qu'on

α τῆς ὑπερήφανης καὶ ἀκαταστάτου ἐπιθυμίας.

Cij



32 7. Partie. Du Gôûr
portoit devant les Césars & les Au-
gustes. Et ce n'étoit point par l'igno-
rance du grand & du beau qu'il se
conduisoit ainsi, mais par un goût
plus vif & plus pur qu'il avoit de l'un
& de l'autre, & par l'intime persua-
sion où il étoit que la plus grande
gloire, aussi-bien que le principal
devoir de l'homme, sur-tout s'il a
quelque pouvoir, & s'il se trouve
dans une place distinguée, c'est d'imi-
ter la divinité en se mettant en état
d'avoir besoin de très-peu de chose
pour lui, & en faisant aux autres tout
le bien dont il est capable.

*Vie du Card.
d'Ossat.*

Arnaud d'Ossat, si célèbre par son
adresse merveilleuse dans les négocia-
tions, quoiqu'il ne fût point meu-
blé à beaucoup près en Cardinal, ne
voulut pourtant point accepter l'ar-
gent, le coche, (c'est-à-dire le car-
rosse) & les chevaux, ni le lit de da-
mas rouge, que le Cardinal de Joyeuse
lui envoia présenter trois semaines
après sa promotion. Car, dit-il, encore
que je n'aie point tout ce qu'il me fau-
droit pour soutenir cette dignité, si est-ce
que je ne veux pour cela renoncer à l'ab-
stinence & modestie que j'ai toujours gar-
dée. Une telle disposition est bien plus



DE LA SOLIDE GLOIRE. 33

rare & bien plus estimable, qu'un magnifique équipage, & qu'un riche ameublement.

Le Tribun du peuple qui se rendit l'avocat des Dames Romaines contre le sévère Caton, pour leur faire restituer après la seconde guerre Punique le droit d'user d'or & d'argent dans leurs habits, semble insinuer que la parure étoit comme leur partage naturel, dont elles ne pouvoient se passer; & que ne pouvant aspirer aux dignités, au sacerdoce, à l'honneur du triomphe, il y auroit non seulement de la dureté, mais de l'injustice, à leur refuser une consolation, que la seule nécessité des tems leur avoit fait retrancher. Cette raison put toucher le peuple, mais elle ne fait pas d'honneur au sexe, qu'elle taxe de petitesse & de foiblesse d'esprit, en faisant voir combien il est sensible aux plus petites choses. *Virorum hoc animos vulnerare posses: quid mulierularum censuris, quas etiam parva movent?*

Cependant l'histoire nous apprend que les Dames Romaines se dépouillèrent généreusement de tous leurs bijoux, & donnerent tout leur or & leur argent; dans une première oc-

C üj

Liv. lib. 34.

n. 7.

Liv. lib. 3.

n. 25.



caſion, pour mettre la République en état de ſ'acquitter d'un vœu qu'elle avoit fait à Apollon, & on leur accorda pour cela d'honorables diſtin-

Ibid. n. 30. ctions ; & dans une autre, pour racheter Rome d'entre les mains des Gaulois, ce qui procura aux Dames le droit & le privilege de pouvoir être louées publiquement après leur mort auſſi-bien que les hommes.

*Liv. lib. 24.
n. 18.*

Dans la ſeconde guerre Punique les veuves porterent de même leur or & leur argent au treſor public, pour aider l'État dans l'extrême beſoin où il ſe trouvoit.

*Valer. Max.
lib. 4. cap. 4.*

La fameuſe Cornélie, fille du grand Scipion, & mere des Gracques, eſt connue de tout le monde. Il n'y avoit point à Rome de nobleſſe plus illuſtre, ni de maiſon plus riche que la ſienne. Une Dame de Campanie l'é- tant venu voir, & logeant chez elle, étala avec pompe tout ce qu'il y avoit alors de plus à la mode & de plus grand prix pour la toilette des femmes ; or & argent, bijoux, diamans, braſſelets, pendans d'oreilles, & tout cet attirail que les anciens appelloient *mundum muliebrem*. Elle ſ'attendoit à en trouver encore da-



DE LA SOLIDE GLOIRE. 55
vantage chez une personne de cette
qualité, & demanda avec beaucoup
d'empressement à voir sa toilette.
Cornélie fit durer adroitement la
conversation jusqu'au retour de ses
enfants, qui étoient aux écoles publi-
ques : & quand ils furent rentrés,
» Voila, dit-elle en les lui montrant,
» ma parure & mes bijoux : *Et hæc,*
inquit, ornamenta mea sunt. Il ne faut
que se demander à soi-même ce qu'on
pense naturellement au sujet de ces
deux Dames, pour reconnoître com-
bien la noble simplicité de l'une l'em-
porte au-dessus de la vaine magnifi-
cence de l'autre. Quel mérite en ef-
fet & quel esprit y a-t-il à amasser
à force d'argent beaucoup de pierre-
ries & de bijoux, à en tirer vanité,
& à ne savoir parler d'autre chose ?
Et au contraire quelle force d'esprit
n'y a-t-il point, sur-tout pour une
Dame de la première qualité, de se
mettre au-dessus de ces bagatelles,
de faire consister son honneur & sa
gloire dans la bonne éducation de ses
enfants, de n'épargner aucune dépense
pour y réussir, & de montrer que la
noblesse & la grandeur d'ame est de
sous les sexes ?



Opusc. de Loy-
sel.

» L'Archevêque de Bourges (de
 » Beaunes) dans la harangue qu'il fit
 » aux Etats de Blois contre le luxe ,
 » principalement en ce qui étoit des
 » coches , (c'est-à-dire des carrosses)
 » dont plusieurs personnes de médio-
 » cre condition commençoient à se
 » servir , relève extrêmement la mo-
 » destie de la Premiere Présidente de
 » Thou , laquelle , pour montrer
 » exemple aux autres Dames de qua-
 » lité , s'étoit toujours contentée de
 » se faire porter en trouffe à cheval
 » lorsqu'elle faisoit ses visites dans la
 » ville. Ce qu'il y a de beau & de
 louable dans ce trait d'histoire , n'est
 pas de faire ses visites montée en
 croupe sur un cheval ; telles étoient
 les mœurs de ce tems-là : mais c'est
 la force & la grandeur d'ame de cette
 Dame , qui croioit que c'étoit soute-
 nir la dignité de son rang , & être
 véritablement Premiere Présidente ,
 que de donner aux autres l'exemple
 de modestie & de simplicité.

§. IV.

DU LUXE DE LA TABLE. 1

Il fut porté à Rome dans les der-
 niers tems de la République à un ex-



oès qui paroît à peine croiable : & sous les Empereurs on enchérit encore sur ce qui s'étoit pratiqué jusques-là.

Lucullus, qui d'ailleurs avoit d'excellentes qualités, crut au retour de ses campagnes devoir substituer à la gloire des armes & des combats celle de la magnificence, & il tourna tout son esprit de ce côté-là. Il employa des sommes immenses pour les bâtimens & pour les jardins : il fit encore de plus grandes dépenses pour sa table. Il vouloit que chaque jour elle fût servie avec la même somptuosité, n'y eût-il personne de dehors. Comme son maître d'hotel s'excusoit un jour de la modicité d'un repas sur ce qu'il n'y avoit point de compagnie : Ne t'avois-tu pas, lui dit-il, que Lucullus devoit manger aujourd'hui chez Lucullus ? Cicéron & Pompée, ne pouvant croire ce qu'on disoit de la magnificence ordinaire de ses repas, voulurent un jour le surprendre, & s'assurer par eux-mêmes de ce qui en étoit. L'ayant rencontré dans la place publique, ils lui demanderent à diner, & ne souffrirent pas qu'il donnât pour cela aucun ordre

*P. in vis.
Luculli.*



38 I. Partie. DU GOUT

à ses gens. Il se contenta donc d'ordonner qu'on les fît manger dans la sale d'Apollon. Le repas fut servi avec une promptitude & une opulence qui surprit & effraia les conviés. Ils ne savoient pas que *la sale d'Apollon* étoit le mot du guet, & signifioit que le festin devoit monter à cinquante mille* drachmes.

* vingt-cinq mille francs.

Si la bonne chere & le luxe de la table peuvent procurer quelque solide gloire, Lucullus étoit le plus grand homme de son tems. Mais qui ne voit quelle petitesse d'esprit, & même quelle folie il y avoit à faire consister son honneur & sa réputation à persuader le public que tous les jours il faisoit pour lui seul des dépenses énormes & insensées? Voila pourtant de quoi il se repaissoit. Je ne sai si les convives, qui admiroient sans doute & louoient beaucoup une telle magnificence, étoient plus sages que lui. Car c'est ce qui entretenoit sa folie & sa maladie. *Irritamentum est omnium, in que insanimus, admirator & conscius.* Et il en est ainsi de tout ce qui compose cette magnificence extérieure par laquelle on veut se rendre considérable, vastes apparte-

Senec. Epist.
94.



mens, meubles précieux, riches vétemens. ^a Tout cela est pour la montre, & non pour l'usage : pour les spectateurs, & non pour le maître. Réduisez-le à la solitude, vous le rendez frugal & modeste, & vous faites tomber tout ce vain appareil.

Voici une autre espece de folie. Une *Plat. in vit. Anton.* personne entrant dans la cuisine d'Antoine, fut surprise d'y voir huit sangliers qu'on faisoit rotir en même tems. Elle crut que le nombre des convives devoit être fort grand : ce n'en étoit point là la raison. C'est que chez Antoine, pendant qu'il étoit à Alexandrie, il falloit que vers l'heure du souper il y eût toujours un repas magnifique prêt à servir, afin qu'au moment qu'il plairoit au maître de la maison de se mettre à table, il trouvât les viandes les plus exquisés cuites à propos.

Je ne parle point de ces dépenses poussées jusqu'à l'extravagance & à la fureur : un plat composé de lan-

^a Quid miraris? quid superfluum est? ostenduntur ista res, non possidentur. Sicut. Epist. 810.

Ambitio & luxuria secundam delictibus sanabis

ista, si absconderis. Id. Epist. 94.

Affuelcarnus à nobis removere pompam, & usus eorum non ornamenta meriti. Id. De tranquillo animo. cap. 9.



gues des oiseaux les plus rares qui fussent dans l'univers ; plusieurs perles d'un prix infini fondues , & infusées dans une liqueur , pour avoir le plaisir d'avaller en un seul coup un million.

A ces monstres de faste & de luxe , qui deshonnorent l'humanité , opposons la modestie & la frugalité d'un Caton , l'honneur de son siècle & de sa République : je parle de l'ancien , surnommé ordinairement le Censeur. Il se glorifioit de n'avoir jamais bu d'autre vin que celui de ses ouvriers & de ses domestiques , de n'avoir jamais fait acheter de viande pour son souper qui passât * trente sesterces , de n'avoir jamais porté de robe qui eût coûté plus de cent drachmes d'argent. Il avoit appris , disoit-il , à vivre ainsi , par l'exemple du célèbre Curius , ce grand homme qui chassa Pyrrhus de l'Italie , & qui remporta trois fois l'honneur du triomphe. La maison qu'il avoit habitée dans le pays des Sabins , étoit voisine de celle de Caton , & par cette raison il le regardoit comme un modèle que le titre du voisinage devoit encore lui rendre plus respectable. C'est ce

*Plat. in vit.
Caton. Cens.*

* trois livres
quinze sols.



DE LA SOLIDE GLOIRE. 61
Curius que les ambassadeurs des Samnites trouverent dans une maison petitement & pauvrement bâtie, assis au coin de son feu où il faisoit cuire des racines ; & qui refusa avec hauteur leurs présens , ajoutant que quiconque se pouvoit contenter d'un tel repas n'avoit pas besoin d'or ; & que pour lui il estimoit plus honorable de commander à ceux qui avoient de l'or , que de l'avoir soi-même.

Ces exemples , comme trop anciens , pourront faire peu d'impression sur la plupart des hommes de notre siècle : mais ils en faisoient une si profonde sur plusieurs des plus grands Empereurs Romains , que quoiqu'ils fussent au comble des richesses & de la puissance , qu'ils dussent soutenir la majesté d'un vaste empire , & qu'ils eussent devant les yeux les profusions en tout genre de leurs prédécesseurs ; il croioient ne pouvoir aspirer à devenir véritablement grands , qu'autant que s'élevant au-dessus de la corruption de leur siècle , ils se rapprocheroient de ces vénérables modèles de l'antiquité , formés par la vertu même sur les règles de la raison la plus pure , &



62 I. Partie. DU GOÛT
sur le goût le plus juste de la solide
gloire.

C'est en étudiant ces grands origi-
naux que Vespasien se déclara l'en-
nemi du faste, des délices, de la bon-
ne chere, & qu'il voulut dans tout
son' extérieur imiter la modestie & la
frugalité des anciens. C'est par ces
vertus qu'il arrêta le cours du luxe
public & des dépenses excessives, sur
tout celles de la table. ^a Et ce desor-
dre, qui avoit paru à Tibere au-dessus
des remedes, qui s'étoit infiniment
accru depuis sous les mauvais prin-
ces, & que les loix armées de toute
la terreur des peines n'avoient pû
réprimer, céda à l'exemple seul de
sa sobriété & de sa simplicité, & au
desir qu'on eut de lui plaire en l'imi-
tant. Il dégrada de même & desho-
nora le luxe & la molesse, en ôtant
le brevet d'une charge à un jeune
homme qui étoit venu tout parfumé
pour l'en remercier, & en ajoutant :
J'aimerois mieux que vous sentissiez l'ail.
Les Empereurs Nerva, Trajan,

Tacit. Ann.
lib. 3. cap. 52.

Sueton. lib. 8.
cap. 8.

Præfecturam.

a Præcipuus adstricti moris auctor Vespasianus fuit, antiquo ipse cultu victuque; obsequium in- de in principem, & amu-	landi amor, validior quàm pœna ex legibus, & metus. Tacit. Annals, lib. 3. cap. 55.
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------



DE LA SOLIDE GLOIRE. 63

Antonin, Marc-Aurèle, Sévere, Alexandre, Pertinax, Aurélien, Tacite, Claude II. Probe, tous princes qui ont fait le plus d'honneur au trône, conduits par le même goût, & disciples des mêmes maîtres, se sont toujours piqués d'avoir une table des plus frugales & des plus modestes, & en ont sévèrement banni la somptuosité & les délicatesses de la bonne chère. La plupart même d'entr'eux se contentoient à l'armée des nourritures * les plus communes qu'on donne aux soldats; & afin qu'ils n'en pussent douter, Alexandre faisoit tenir sa tente ouverte pendant ses repas. Quand il n'étoit point à l'armée, la dépense journaliere de sa maison, dont le détail * nous étonne, étoit si modique, qu'à peine suffiroit-elle aujourd'hui à un simple particulier. Il n'avoit aucune vaisselle d'or, & celle d'argent n'alloit pas à trois cens mars: de sorte que, quand il vouloit traiter beaucoup de monde, il empruntoit de la vaisselle à ses amis

* Fromage,
lard, séves,
legumes.

* Quatre pintes de vin
par jour, trente livres de
viande, & 80 livres de
pain. On y ajoutoit seule-
ment un asin les jours de
fête. & dans les plus grands
des solennités un Faisan
ou deux, & deux Chapons.
Lampid. in vita Alexan.



64 I. Partie. Du Gout

avec leurs gens pour servir, n'ayant gardé dans le palais qu'autant d'officiers qu'il lui en falloit dans son ordinaire. Ce n'étoit point par un esprit d'épargne qu'il en uſoit ainſi ; car jamais prince ne fut plus libéral. Mais il étoit convaincu, comme il le répétoit ſouvent, que ce n'étoit pas dans l'éclat ni dans la magnificence que conſiſtoit la grandeur & la gloire de l'Empire, mais dans les forces de l'Etat, & dans la vertu de ceux qui gouvernent. * Ptolémée, roi d'Egypte, long-tems auparavant avoit donné l'exemple d'une pareille modéſtie. Il n'avoit dans ſon palais que peu de vaiſſelle, dont la quantité étoit bornée à ſon uſage particulier. Et quand il donnoit à manger à ſes amis, il en envoioit querir chez eux, ^a en déclarant qu'il eſt plus digne d'un roi d'enrichir les autres, que d'être riche lui-même.

Lamp. in vit.
Alexand.

* fils de Lagus.
Plin. 12
Apoſt. hegm.

Syneſius.

Ce que l'hiſtoire raporte de l'Empereur Probe, * qui tient un des premiers rangs entre les plus grands princes, & ſous qui l'Empire Romain

a Τῷ πλεῖστῷ ἔλιγα τὸ ἐλιπίζειν εἶναι βασιλικώτερον.

* Syneſius le nomme Caſin : mais M. de Tillemont, après le P. Peſan, prétend que cela convient mieux à Probe.



DE LA SOLIDE GLOIRE. 65
monta au comble de son bonheur,
n'est pas moins digne d'admiration.
Pendant la guerre qu'il fit aux Per-
ses, comme il s'étoit assis à terre sur
l'herbe pour y prendre son repas,
qui n'étoit composé que d'un plat
de pois cuits la veille, & de quelques
morceaux de porc salé, on vint lui
annoncer l'arrivée des ambassadeurs
de Perse. Sans changer ni de posture,
ni d'habit qui consistoit en une casa-
que de pourpre mais de laine, & en
un bonnet qu'il portoit parcequ'il
n'avoit pas un cheveu; il commanda
qu'on les fit approcher, & il leur dit
qu'il étoit l'Empereur, & qu'ils pou-
voient dire à leur Maître, que s'il ne
pensoit à lui, il alloit rendre en un
mois toutes ses campagnes aussi nues
d'arbres & de grains, que sa tête
l'étoit de cheveux; & en même tems
il ôta son bonnet, pour leur mieux
faire comprendre ce qu'il leur disoit.
Il les invita à prendre part à son re-
pas s'ils avoient besoin de manger;
sinon, qu'ils n'avoient qu'à se retirer
à l'heure même. Les ambassadeurs
firent leur rapport à leur Prince, qui
fut tout effrayé, aussi-bien que ses
soldats, d'avoir affaire à des gens si



66 *I. Partie.* DU GOÛT
ennemis des délices & du luxe. Il
vint lui-même trouver l'Empereur,
& accorda tout ce qu'on lui deman-
doit.

Dans le parallele de tout ce que
j'ai rapporté jusqu'ici sur le faste & sur
la simplicité, où l'on voit d'un côté
tout ce qu'il y a de plus brillant, les
richesses, les superbes bâtimens, les
meubles & les vétemens les plus pré-
cieux, la table le plus somptueuse-
ment & le plus délicatement servie;
& où l'on n'aperçoit d'autre part que
pauvreté, simplicité, frugalité, mo-
destie, mais accompagnées de victoi-
res, de triomphes, de consulats, de
dictatures, de l'empire même du
monde entier: je demande, en ne
consultant que le bon sens & la
droite raison, de quel côté on met-
tra le noble & le grand, & auquel
des deux l'on croira devoir accorder
son estime & son admiration. La dé-
libération ne sera pas difficile. Et
c'est ce sentiment naturel, & non
étudié, que je regarde comme la
regle du bon goût sur la solide gloire
& la véritable grandeur.

Quand je cite ces anciens exem-
ples de modestie & de frugalité,



DE LA SOLIDE GLOIRE. 67

mon dessein n'est pas d'exiger qu'on s'y conforme en tout. Notre siècle & nos mœurs ne comportent plus une vertu si mâle & si robuste. Il y a d'ailleurs des bienséances à garder, & l'on peut dans chaque état & dans chaque genre ramener les choses à une honnête & louable médiocrité, qui en justifie & en rectifie l'usage. Mais combien devoit-on avoir de honte & de regret, en voiant jusqu'à quel point nos mœurs ont dégénéré de la vertu de ces anciens payens? & combien devoit-on faire d'efforts pour se rapprocher au moins en quelque degré de ces premières règles, si l'on est assez malheureux pour n'avoir plus le courage ou la liberté d'y atteindre?

Mon dessein, en rapportant ces exemples, est premièrement d'apprendre aux jeunes gens qu'ils ne doivent point regarder comme méprisables ni comme malheureux ceux qui mènent une vie pauvre & frugale. C'est la réflexion que fait Sénèque à l'occasion de ces exemples mêmes dont je parle. * Croions-nous, dit-il, que

a Scilicet majores no- | nunc vita nostra susten-
str, quorum virtus etiam | cat, infelices erant, qui



68 I. Partie. DU GOÛT
 nos ancêtres, dont les vertus soutien-
 nent encore aujourd'hui un empire
 que nos vices auroient fait perir de-
 puis long-tems, fussent fort à plain-
 dre, parcequ'ils se préparoient eux-
 mêmes à manger, parcequ'ils n'a-
 voient que des lits fort durs, parce-
 qu'on ne voioit ni or ni diamans
 dans leurs maisons & dans leurs tem-
 ples?

J'ai bien senti qu'on pourroit me
 faire une objection sur tout ce que je
 dirois des anciens Grecs & Romains.
 Car, quoiqu'on ait du respect pour
 les exemples de la frugalité, de la
 simplicité, de la pauvreté d'Aristide,
 de Cimon, de Curius, de Fabricius,
 de Caton, &c. il est assez naturel d'en
 rabattre quelque chose par la per-
 suasion où l'on est que dans des Ré-
 publiques pauvres il ne leur étoit
 gueres possible de vivre autrement;
 & il reste un doute dans la plupart
 des esprits, si ces exemples peuvent
 être d'usage pour notre siècle qui est
 plus riche & plus abondant, & où
 l'on se rendroit ridicule de vouloir

sibi manu sua parabant | quorum templa nondum
 cibum, quibus terra cu- | gemmis nitabant? Senec.
 bile erat, quorum teſta | De conſolat. ad Helv. cap.
 nondum auro fulgebant, | 10,



DE LA SOLIDE GLOIRE. 29

les imiter. Mais il me semble que l'exemple des Empereurs doit rendre mes preuves complètes & sans réplique. En effet, si ces maîtres du monde, dont les richesses égaloient la puissance, qui succédoient à des Empereurs qui avoient porté le luxe, les délices, la bonne chère, & les folles dépenses aux derniers excès, aimoient néanmoins la frugalité, la modestie, la simplicité, la pauvreté, que peut-on répliquer de raisonnable contre les maximes que j'ai avancées sur ce sujet?

Je demande si ces grands princes dont je viens de parler, si ces hommes extraordinaires, si ces génies supérieurs n'avoient pas le goût de la véritable grandeur & de la solide gloire : si toutes les nations & tous les siècles se sont trompés dans les éloges magnifiques qu'ils en ont faits : si quelqu'un osa jamais les accuser d'avoir avili ou la noblesse de leur naissance, ou la dignité de leur rang, ou la majesté de l'Empire : si ce ne sont pas au contraire ces qualités-là même qui les ont rehaussés davantage, & qui leur ont attiré plus universellement l'estime, l'amour,



l'admiration de la postérité. Un particulier aujourd'hui se pourroit-il flatter d'être meilleur juge qu'eux de la véritable gloire, & se devoit-il croire ou malheureux, ou deshonoré, de se trouver dans une si illustre compagnie, & de se voir à côté d'un Trajan, d'un Antonin, d'un Marc-Aurèle? Fera-t-on plus de cas d'un Apicius, qui se donnant pour maître consommé dans l'art de bien préparer un repas, gâta & corrompit son siècle par cette malheureuse science?

*Senec. de cor-
sol. ad Helv.
cap. 10.*

Qui scientiam popina professus, disciplina sua seculum infecit. Préférera-t-on aux grands exemples que j'ai cités, ceux de Caligula, de Neron, d'Otthon, de Vitellius, de Commode, d'Eliogabale? Car, par un bonheur inestimable, tous les bons Empereurs généralement & sans exception ont été du caractère que je recommande ici; & généralement tous les méchans Empereurs se trouvent dans la classe opposée, avec tous les vices que je condamne.

En second lieu mon dessein est de faire estimer aux jeunes gens dans les grands hommes de l'antiquité les fonds même & le principe d'où par



toit le généreux mépris qu'ils faisoient de ce que presque tous les hommes admirent & recherchent. Car c'est ce fonds, c'est cette disposition de l'ame, qui est véritablement estimable. On peut au milieu des richesses & des grandeurs être détaché & modeste : comme l'on peut dans l'obscurité d'une vie pauvre & malheureuse conserver beaucoup d'orgueil & d'avarice.

L'Empereur Antonin est regardé comme l'un des plus grands princes qui aient jamais régné. Il fut en telle vénération à toute la postérité, que ni le peuple Romain ni les soldats ne pouvoient souffrir d'Empereur qui ne portât son nom ; & Alexandre Sévère trouva même ce nom trop auguste, pour oser le prendre. Antonin, par une égalité d'esprit & une grandeur d'ame qui le rendoient indépendant de toutes les choses extérieures, se contentoit pour l'ordinaire de ce qu'il y a de plus simple & de plus médiocre. Comme il ne recherchoit rien de particulier dans sa nourriture, dans son logement, dans son lit, dans ses domestiques, dans ses habits, ne voulant que les

*Dis. lib. 70.
Capitol. in vit.
T. Ant.*

*Capitol. in
vit. Maxim.
Diad. Geta.
Lamprid. in
vit. Alexand.*

*M. Aurel.
lib. 1. c. 18 &
lib. 6. c. 24.*



étrofes communes & qui se rencontroient les premières : auffi ufoit-il des commodités qui se préfentoient, fans les rejeter par vanité ; prêt à ufer de tout avec modération, & à fe priver de tout fans chagrin.

C'est ce fonds & cette difpofition d'efprit que la femme de Tubéron, dont j'ai déjà parlé, admiroit fur tout dans fon mari, felon la remarque judicieufe de Plutarque. ^a » Elle ne » rougiffoit point, dit cet hiftorien, » de la pauvreté de fon mari : mais » elle admiroit en lui la vertu qui le » faifoit consentir à rester pauvre : c'est-à-dire, le motif qui le retenoit dans fa pauvreté, en lui interdisant les moiens de s'enrichir, qui font ordinairement peu honnêtes, & mêlés d'injustice. Car les voies légitimes d'amasser du bien étoient très-rares pour un noble Romain, à qui celles du négoce & des manufactures étoient fermées, & qui ne pouvoit attendre pour récompense des services qu'il rendoit à l'État, ni gratification, ni pension, ni aucune autre sorte de bien faits que les Officiers ont coutum

^a Οὐκ ἐπιχριστομένη τῆν | δουλιχίαν τῆν ἀσπίαν
πρὸς τὸν αἰσῶτος, ἀλλὰ | ἥς πρὸς ἡν.

aujourd'hy



aujourd'hui de recevoir de la libéralité de nos Rois. Il ne pouvoit gueres devenir riche qu'en pillant les provinces comme les autres Magistrats & les autres Généraux. Et c'est cette grandeur d'ame, ce desintéressement, cette délicatesse, cet amour de la justice, qui lui faisoient rejeter tous les indignes moyens de sortir de la pauvreté, que cette Dame admiroit, & avec grande raison. Infiniment élevée au dessus des sentimens ordinaires, elle deméloit à travers les voiles de la pauvreté & de la simplicité la grandeur d'ame qui en étoit la cause, & se croioit obligée de respecter encore davantage son mari par l'endroit même qui l'auroit peut-être rendu méprisable à d'autres. *Θαυμάζου τον τὸν ἀπὸ τοῦ δὲ οὐκ ἔστιν ἄλλο.*

Il me semble que ce sont ces sortes de traits qu'il faut principalement faire remarquer aux jeunes gens dans la lecture de l'histoire, parceque rien n'est plus capable de leur former le goût & le jugement, & c'est à quoi doit tendre tout le travail des maîtres.

Il est bon aussi de fortifier ces instructions par des exemples tirés de



l'histoire moderne , & sur-tout des grands hommes dont la mémoire est encore récente. Qui n'a pas entendu parler de la simplicité & de la modestie de M. de Turenne dans son train & dans ses équipages ? » Il se cache , dit M. Fléchier dans son Oraison funébre ; mais sa réputation le découvre. Il marche sans suite & sans équipage ; mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. On compte , en le voiant , les ennemis qu'il a vaincus , non pas les serviteurs qui le suivent. Tout seul qu'il est , on se figure autour de lui ses vertus & ses victoires qui l'accompagnent. Il y a je ne sai quoi de noble dans cette honnête simplicité ; & moins il est superbe , plus il devient vénérable. Il avoit le même caractère en tout ; dans ses bâtimens , dans ses meubles , dans sa table. M. de Catinat , digne disciple d'un tel maître , l'imita dans cette simplicité ; comme dans ses vertus guerrières.

J'ai entendu dire à des Officiers qui avoient servi sous ces deux grands hommes , qu'à l'armée leurs tables étoient servies proprement , mais



DE LA SOLIDE GLOIRE. 75
très - simplement ; qu'elles étoient
abondantes , mais militaires ; qu'on
n'y mangeoit que des viandes com-
munes , & qu'on n'y bûvoit que du
vin tel qu'il naissoit dans le pays où
les troupes se trouvoient.

Le Maréchal de la Ferté, que son
grand âge & les infirmités avoient
mis hors d'état de servir , avoit un
fils , dont il faisoit préparer les équi-
pages pour la campagne. Son maî-
tre-d'hôtel aiant fait par ordre du
fils une ample provision de truffes ,
de morilles , & de toutes les autres
choses nécessaires pour faire d'excel-
lens ragoûts , lui en apporta le mé-
moire. Le Maréchal n'eut pas plutôt
vû de quoi il s'agissoit , qu'il jetta le
mémoire avec indignation, en disant :
» Ce n'est pas ainsi que nous avons
» fait la guerre. De la grosse viande
» apprêtée simplement , c'étoient-là
» tous nos ragoûts. Dites à mon fils,
» que je ne veux entrer pour rien
» dans une dépense aussi folle que
» celle-là, & aussi indigne d'un hom-
» me de guerre. On tient ceci d'un
Officier qui l'a entendu dire au Ma-
réchal de la Ferté.

Le même homme a remarqué

Dij



76 I. Partie. DU GOÛT

que dans la dernière guerre les Officiers qui se trouvoient rassemblés à Paris, ne s'entrenoient presque que de la bonne chère qu'ils avoient faite pendant la campagne.

Louis XIV, dans le Code militaire qu'il a laissé, & qui renferme divers réglemens pour les gens de guerre, outre ce qui regarde la vaisselle d'argent, les équipages, & les habits, recommande en particulier à la simplicité & la frugalité des repas, entre pour cela dans un fort grand détail, & défend sous de grosses peines les dépenses & la somptuosité des tables. C'est qu'un Prince habile dans l'art de régner, comprend aisément de quelle importance il est

à Sa Majesté voulant par toutes voies ôter les moyens aux Officiers Généraux de ses armées de se constituer en des dépenses inutiles & superflues, comme celles qui se font en leurs tables, s'étant introduit une méchante coutume de faire dans les armées des repas plus magnifiques & somptueux qu'ils ne font ordinairement en leurs maisons; ce qui non-seulement incommode les plus riches, mais ruine entièrement les moins accommodés, qui à

leur exemple, & PAR UNE FAUSSE RÉPUTATION, croient être obligés de les imiter. . . Défend Sa Majesté aux Lieutenans Généraux, &c. qu'ils tiendront table, d'y faire servir autre chose que des potages & du rôti, avec des entrées & entremets qui ne seront que de grosses viandes, sans qu'il puisse y avoir aucunes assiettes volantes ni hors d'œuvre, &c. Réglemens du 24 Mars 1672, & du premier Avril 1705.



pour l'Etat de bannir des armées tout luxe & toute magnificence ; ^a de réprimer la folle ambition de ceux qui croient se distinguer ^b par une fausse politesse, & par l'étude de tout ce qui énerve & amollit les hommes ; & de couvrir de honte des profusions qui consomment en peu de mois ce qui serviroit pendant plusieurs années.

§. V.

DIGNITÉS, HONNEURS.

Les dignités, & les marques de respect qui y sont attachées, peuvent avoir de quoi flater agréablement l'ambition & la vanité de l'homme ; mais elles ne lui procurent point par elles-mêmes une véritable gloire, ni une solide grandeur, parcequ'elles lui sont étrangères, qu'elles ne sont pas toujours la preuve & la récompense du mérite, qu'elles n'ajoutent rien aux bonnes qualités ni du corps

^a Ambitione solida luxuriosos apparatus conviviatorum, & instrumenta libidinum, ut instrumenta belli, luctantur. Tacit. *in vit. Agric.* lib. 1. cap. 22.

^b Paulatum discellam ad

delinimenta vitiorum, balnea, & conviviorum elegantiam, idque apud imperitios humilitas vocatur. Tacit. *in vit. Agric.* cap. 21.



ni de l'esprit, qu'elles ne remédient à aucuns de ses défauts, & que souvent au contraire elles ne servent qu'à les multiplier & à les rendre plus remarquables, en les rendant publics, & les exposant à un plus grand jour. Ceux qui jugent sagement des choses, sans se laisser éblouir par un vain éclat, ont toujours regardé les dignités comme un poids, dont ils se trouvoient plutôt chargés qu'honorés; & plus elles étoient élevées, plus ce poids leur a paru pesant & terrible. Il n'y a rien de plus grand ni de plus brillant aux yeux des hommes, que l'autorité souveraine & la roiauté; & il n'y a rien en même-tems de plus pénible ni de plus accablant. La gloire qui l'environne fait qu'on admire avec raison ceux qui ont eu le courage de la refuser: les travaux & les peines dont elle est inséparable font qu'on admire encore davantage ceux qui en remplissent tous les devoirs.

Ces jeunes Sidoniens qui refusèrent le sceptre qui leur étoit offert, avoient bien compris, comme Héphestion le leur dit, qu'il y avoit infiniment plus de gloire à mépriser la



roiauté, qu'à l'accepter : *Primi intel-* *Q. Curt. lib.*
4. 2. 1.
lexistis quanto majus esset regnum fasti-

dire, quàm accipere. Et la réponse d'Abdalonyme, qu'on avoit tiré de la poussière pour le faire monter sur le trône, marque assez quels étoient ses sentimens. Alexandre lui ayant demandé comment il avoit porté son état de pauvreté & de misère :
 « Plaise aux Dieux, répondit-il, que je puisse porter la roiauté avec autant de force & de courage ! *Vii-*
nam, inquit, eodem animo regnum
pati possim ! Ce mot, *regnum pati*,
 « porter, souffrir la roiauté, » est plein de sens, & signifie qu'il la regardoit comme un fardeau plus pesant & plus dangereux que la pauvreté.

On verra dans la suite combien il fallut faire de violence à Numa Pompilius second roi des Romains, pour lui faire accepter une autorité qui lui paroïssoit d'autant plus formidable, qu'elle lui donnoit un pouvoir presque sans bornes, & que sous le titre spécieux de Roi & de Maître, elle le rendoit effectivement le serviteur & l'esclave de tous ses sujets.

Tacite & Probe, qui ont fait tant *Popl. in vis.*



Taciti & Pro-
bi.

d'honneur à leur place, furent tous deux élevés à l'Empire malgré eux. Le premier eut beau représenter son âge avancé & sa foiblesse, qui le mettoient hors d'état de marcher à la tête des armées :^a tout le Sénat lui répondit que c'étoit à son esprit & à sa prudence que l'Empire étoit confié, & que c'étoit son mérite que l'on choisissoit, & non son corps. Une lettre que Probe écrivit à un des principaux Officiers de l'Empire, nous apprend quels étoient ses véritables sentimens. » Je n'ai jamais » désiré, lui dit-il, la place où je » suis; je n'y suis monté qu'à regret, » & je n'y demeure que parceque j'y » suis forcé par la crainte de jeter » la République dans de nouveaux » périls, & de m'y exposer moi- » même.

*Vie de Charles V.
V. par Lessi.*

Après la mort de l'Empereur Maximilien, on vit naître de puissantes brigues de la part de ceux qui prétendoient à l'Empire. Les deux plus considérables Concurrents furent François I, & Charles V. Les Electeurs,

^a Quis melius quàm senex imperat? Imperatorem te, non militem facimus. Tu jube, milites pugnent: animum tuum, non corpus eligimus.



pour mettre fin à ces contestations, résolurent de les exclure tous deux comme étrangers, & de mettre la Couronne Impériale sur la tête d'un homme de leur nation, & du nombre des Electeurs. Ils choisirent donc d'une commune voix Frédéric de Saxe, surnommé le Sage, qui demanda deux jours pour se déterminer, & au troisième il remercia les Electeurs avec beaucoup de modestie, en leur représentant qu'à l'âge où il étoit il ne se sentoit pas assez de force pour soutenir un si grand poids. Toutes les remontrances qu'on lui fit n'ayant pû vaincre sa résistance, les Electeurs le prièrent de nommer la personne qu'il jugeroit en conscience la plus propre, l'assurant qu'ils s'en rapporteroient à son avis. Frédéric refusa long-tems de le faire; mais enfin, forcé par les vives instances des Electeurs, il se déclara pour le Roi Catholique.

Ce que nous avons dit de l'Autocratie Souveraine, il faut le dire de toutes les places de l'Etat, & de toutes les Magistratures. Les Princes les plus éclairés ont écarté les ambitieux, & cherché ceux qui suivoient



Lamprid. in
vita. Alex. Sev.

les emplois. Ils ont vû, malgré les ténèbres de l'infidélité, » que la République ne pouvoit être sûrement » confiée qu'à ceux qui avoient assez » de mérite pour n'oser s'en charger. Et ils cherchoient avec tant de loïn des hommes dignes des premières places, qu'ils en trouvoient à qui il falloit faire violence pour les leur faire accepter, comme Plin le fait remarquer de Trajan.

Tous ces exemples nous montrent qu'il n'y a rien de véritablement grand dans les dignités que le danger qui les environne ; qu'il faut mettre la véritable gloire à savoir les mépriser généreusement, ou à ne s'en charger que pour l'utilité publique ; que la solide grandeur consiste à renoncer à la grandeur même ; qu'on en est esclave dès qu'on la desire, & qu'on est au-dessus d'elle quand on la méprise.

§. VI.

VICTOIRES, NOBLESSE D'EXTRACTION, TALENS DE L'ESPRIT, REPUTATION.

Je réunis sous un même titre ces



DE LA SOLIDE GLOIRE. 83
avantages , quoique très - différens
entre eux , parcequ'ils ont tous quel-
que chose d'extrêmement flateur &
de séduisant , & qu'ils paroissent avoir
quelque chose de plus propre & de
plus personnel à ceux qui les posse-
dent. Mais, quoiqu'ils soient d'un or-
dre bien supérieur aux autres biens
dont j'ai parlé jusqu'ici , ce n'est point
encore là pourtant ce qui fait la so-
lide gloire & la véritable grandeur.

VICTOIRES.

S'il y a quelque chose qui soit ca-
pable d'élever l'homme au dessus de
l'homme même , & de lui donner une
supériorité qui le distingue du reste
des mortels , il semble que c'est la
gloire qui revient des combats & des
victoires. Un Prince , un Général ,
qui marche a la tête d'une nombreu-
se armée , dont tous les yeux sont
tournés vers lui ; qui d'un seul signal
fait remuer ce vaste corps dont il est
l'ame , & met en mouvement cent
mille bras ; qui porte par-tout la ter-
reur & l'effroi ; qui voit tomber de-
vant lui les plus forts remparts & les
plus hautes tours ; devant qui en un
mot tout l'univers étonné & trem-
ble.

D vj



84 I. Partie. Du Gout

blant garde le silence : un tel homme paroît quelque chose de bien grand , & semble approcher beaucoup de la divinité.

Cependant , quand on examine de sang froid , sans préjugés , & avec des yeux éclairés par la raison , ces fameux heros de l'antiquité , ces illustres conquérans , on trouve souvent que cet éclat si brillant des actions guerrieres n'est qu'un vain phantôme , qui peut imposer de loin , mais qui disparoît & s'évanouit à mesure qu'on s'en approche ; & que toute cette prétendue gloire n'a souvent pour principe & pour fondement que l'ambition , l'avarice , l'injustice , la cruauté.

C'est ce que Sénèque remarque des plus grands guerriers , & de ceux qui ont eu le plus de part à l'admiration de tous les siècles. On trouve , dit-il , assez de heros qui ont porté au loin le fer & le feu , qui ont forcé des villes regardées avant eux comme imprenables , qui ont conquis & ravagé de vastes provinces , & qui sont arrivés jusqu'au bout de l'univers , couverts du sang des nations. Mais ces hommes vainqueurs de tant

Senes. epist.
94.



DE LA SOLIDE GLOIRE. 85
 de peuples, étoient eux-mêmes vaincus par leurs passions. Ils n'ont trouvé personne qui leur résistât : mais eux-mêmes n'avoient pû résister à l'ambition & à la cruauté.

Peut-on appeller autrement que *Ibid.*
 fureur ce mouvement impétueux qui pouffoit Alexandre dans des pays éloignés & inconnus pour les ravager ? Etoit-il sage, d'enlever à chaque particulier, à chaque pays, ce qu'il avoit de plus cher & de plus précieux, & de porter par-tout la désolation, en commençant par la Grece même, à laquelle il étoit redevable de son éducation ? Quelle rage de gloire, que celle pour qui le monde entier étoit trop petit ! Il demandoit un jour à un pirate qu'il avoit pris, quel droit il croioit avoir d'infester ainsi les mers : Le même, répliqua le pirate avec une libre fier-

a Elegantes & veraciter
 Alexandro illi Magno
 quidam comprehensus
 pirata respondit. Nam
 eodem idem rex hominum
 interrogasset, quid ei videretur,
 ut mare haberet infestum : Ille libere
 contumacia : Quod tibi,
 inquit, ut orbem terra-

rum. Sed quia id ego
 exiguo navigio facio,
 latro vocor, quia tu
 magna classe, imperator.
 Fragment de Cicéron des
 troisieme livre de la République,
 est par saint Augustin, liv. 4. de la
 Cité de Dieu, chap. 4.



té, » que tu as de piller l'univers!
 » Mais parceque je le fais avec un
 » petit navire, on m'appelle Brigant:
 » & toi, qui le fais avec une grande
 » flote, on te donne le nom de Con-
 » quérant. Réponse très-spirituelle,
 & encore plus véritable !

^a Qu'est-ce qui étouffa dans le cœur
 de César tous les sentimens de fide-
 lité, de soumission, de justice, d'hu-
 manité, & de reconnoissance qu'il
 devoit à sa République, qui l'avoit
 tiré de la foule des citoyens pour lui
 confier les plus grands commande-
 mens, & pour lui prodiguer les di-
 gnités & les honneurs, sinon une am-
 bition démesurée, & une illusion de
 fausse gloire, qui lui inspira un desir
 ardent de voir tous les autres au-
 dessous de lui, & qui lui fit dire,
 qu'il aimeroit mieux être le premier
 dans un village, que le second à Ro-
 me ? Quel autre motif le porta à
 tourner contre le sein de sa patrie les
 armes mêmes qu'elle lui avoit mises
 à la main contre les ennemis de l'E-
 tat, & d'employer toute la puissance

a Quid C. Cæsarem in | & ambitio, & nullus
 sua facta pariter ac pu- | supra ceteros eminendi
 blica immisit? Gloria, | modus. *Senec. epist. 94.*



& toute la grandeur qu'il ne tenoit que d'elle seule, pour la mettre aux fers après l'avoir fait nager dans le sang de ses enfans ? Il pensoit sans doute, comme disoit Civilis chef des révoltés contre les Romains, que tout est permis à un homme qui a les armes à la main, & qu'on ne rend point compte de la victoire : *victoria rationem non reddi.*

Tacit. *hif.*
lib. 4. cap.
14.

· Tout homme équitable & sensé, qui lira attentivement & de suite toutes les vies des hommes illustres Grecs & Romains de Plutarque, s'il s'examine & s'interroge lui-même, sentira au fond de son cœur que ce n'est point à Alexandre ni à César qu'il donne la préférence sur tous les autres ; qu'ils ne sont ni les plus grands, ni les plus accomplis, ni ceux qui font le plus d'honneur à la nature humaine ; & qu'il ne les juge pas les plus dignes de son estime, de son amour, de sa vénération, ni des justes louanges de la postérité.

· D'ailleurs, la valeur guerrière laisse souvent des hommes, que des victoires ont rendu célèbres, très-foibles & très-médiocres dans d'autres tems, & par rapport à d'autres objets.



^a Mêlés de bonnes & de mauvaises qualités ils font effort pour paroître grands, quand ils se donnent en spectacle : mais ils rentrent dans leur petitesse naturelle, dès qu'ils se négligent & qu'ils n'ont plus de témoins. On est étonné, quand on les voit seuls & sans armées, combien il y a de distance entre un Général & un grand homme.

Pour porter sur ces fameux Conquerans un jugement équitable & éclairé, il est nécessaire d'apprendre aux jeunes gens à séparer avec soin ce qu'ils ont d'estimable d'avec ce qui est digne de censure. En rendant justice à leur courage, à leur activité, à leur habileté dans les affaires, à leur prudence, il faut les plaindre d'avoir souvent ignoré l'usage qu'ils devoient faire de ces grandes qualités, & d'avoir employé au vice & à leurs passions des talens toujours estimables en eux-mêmes, mais qui n'auroient dû servir qu'à la vertu. Faute de distinguer des choses si différentes, il n'est que trop ordinaire

^a Malis bonisque artibus mixtus, &c. Palam laudares. : secreta- | malè audiebant. Tacite. hist. lib. 1. cap. 10.



DE LA SOLIDE GLOIRE. 89
 de confondre leurs véritables motifs
 avec les prétextes, la fin secrète qu'ils
 se propofoient avec les moiens qu'ils
 emploioient, leurs talens avec l'abus
 qu'ils en ont fait. Et par une erreur
 encore plus pernicieufe, en nous
 laiffant trop éblouir par leurs belles
 actions, dont l'éclat couvre ce qu'el-
 les ont de vicieux & d'injuſte, nous
 leur accordons une eſtime entiere &
 ſans exception, & nous accoutumons
 les perſonnes peu attentives à mettre
 le vice à la place de la vertu, & à
 combler de louange ce qui ne mérite
 que du blâme. Ce qui peut rendre les
 victoires glorieuſes & dignes d'ad-
 miration, c'eſt la juſtice de la guerre,
 & la ſageſſe du Conquérant. Car il
 faut poſer pour principe, que la gloi-
 re ne peut jamais être ſéparée de la
 juſtice; *Nihil honeſtum eſſe poſeſt, quod* *Offic. lib. 1.*
juſtitiâ vacat: & ^{n. 62.} que ſi c'eſt la cupi-
 dité, & non l'utilité publique, qui
 fait affronter les périls, une telle diſ-
 poſition ne mérite point le nom de
 courage & de force, & ne peut

a Animus paratus ad
 periculum, à ſua cupidi-
 tate, non utilitate com-
 muni impellitur, auda-
 cia potiùs nomen ha-
 beat, quàm fortitudinis.
Ibid. n. 62.



être appelée qu'audace & férocité.

*Hist. du Cheval.
val. Bayard.*

Une parole célèbre du Chevalier Bayard mourant montre bien la vérité de ce que je viens de dire. Il avoit été blessé mortellement en combattant pour son Roi, & étoit couché au pié d'un arbre. Le Connétable Duc de Bourbon, qui poursuivoit l'armée des François, passant près de lui, & l'ayant reconnu, lui dit qu'il avoit grande pitié de lui, le voiant en cet état, pour avoir été si vertueux Chevalier. Le Capitaine Bayard lui répondit : *Monsieur, il n'y a point de pitié en moi : car je meurs en homme de bien. Mais j'ai pitié de vous, de vous voir servir contre votre Prince, & votre patrie, & votre serment.* Et peu après ledit Bayard rendit l'esprit. La gloire est-elle ici du côté du vainqueur, & le sort du mourant ne lui est-il pas infiniment préférable ?

NOBLESSE DE L'EXTRACTION.

Il faut avouer qu'il y a dans^a la noblesse de l'extraction & dans l'ancienneté des familles je ne sai quel attrait

a Erat hominum opiniononi nobilitate ipsa, | commendatus. Cic. pro
blanda conciliatricula, | Sext. n. 21.



DE LA SOLIDE GLOIRE 91

puissant pour se concilier l'estime, & pour gagner les cœurs. Ce respect qu'il est naturel d'avoir pour les Nobles, ^a est une sorte d'hommage qu'on se croit encore obligé de rendre à la mémoire de leurs ancêtres à cause des grands services qu'ils ont rendus à la République, & comme la continuation du paiement d'une dette dont on n'a pu s'acquitter pleinement à leur égard, & qui par cette raison doit se répandre sur toute leur postérité.

Outre le titre de reconnoissance, qui nous engage à ne pas borner notre respect pour les grands hommes au tems où ils vivent, comme eux-mêmes n'y bornent pas leur zèle, mais s'efforcent de devenir utiles aux siècles futurs; ^b l'intérêt public demande qu'on paie à leurs descendants ce tribut d'honneur & de considération, qui est pour eux un engagement à soutenir & à perpétuer

Senec. de benef. lib. 4. cap. 30.

^a Qua in oratione ple-
rique hoc perficiunt, ut
tantum majoribus co-
rum debitum esse videat-
ur, unde etiam, quod
peccata solverent, se-
cundum. *De leg. Agr.*
ad populi, n. 1.

nobilitati favemus, &
quia utile est reipublice
nobiles homines esse di-
gnos majoribus suis, &
quia valet apud nos cla-
torum hominum, & bo-
ne de rep. meritum,
memoria etiam moruo-
rum. *Cic. pro Sext. n. 22.*

^b Omnes boni semper



92 I. Partie. DU GOÛT
dans leur famille la réputation de
leurs ancêtres, en se piquant d'y per-
pétuer aussi les mêmes vertus qui
ont illustré leurs ayeux.

Mais, afin que cet honneur qu'on
rend à la Noblesse, soit un véritable
hommage, il doit être volontaire,
& partir du cœur. Dès qu'on prétend
l'exiger à titre de dette, ou l'arra-
cher par force, on perd tout le droit
qu'on y avoit, & il se change en haine
& en mépris. L'orgueil d'un homme
qui croit que tout lui est dû à cause
de sa naissance, & qui du haut de son
rang méprise le reste des hommes,
choque trop l'amour propre, pour
ne pas révolter contre lui tous les es-
prits. Est-ce en effet une si grande
gloire que de compter une longue
suite d'aïeux illustres par leurs vertus,
quand on leur ressemble peu? Le mé-
rite des autres devient-il le nôtre?
^a Les images des ancêtres rangées en
grand nombre dans une sale, ren-
dent-elles un homme plus estimable?
Si l'honneur des familles consiste à
pouvoir remonter d'âge en âge jus-

^a Non facit nobilem | facit nobilem. Senec. 99
atrium plenum fumosis | 44.
imaginibus... Agimus



DE LA SOLIDE GLOIRE. 93

ques dans les siècles les plus reculés,
& à se perdre dans les ténèbres d'une
antiquité obscure & inconnue, ^a nous
sommes tous également nobles de ce
côté-la, parceque nous avons tous
une origine également ancienne.

^b Il faut donc en revenir à l'unique
source de la véritable noblesse, qui
est le mérite & la vertu. On a vû des
Nobles deshonorer leur nom par des
vices bas & rampans, & des roturiers
illustrer & annoblir leur famille par
leurs grandes qualités. Il est beau de
soutenir la gloire des ancêtres par
des actions qui répondent à leur ré-
putation : mais aussi il est glorieux
de laisser à ses descendans un titre
qu'on n'a point reçu de ses ayeux ;
de devenir le chef & l'auteur de sa
noblesse ; & pour me servir d'un mot
de Tibere qui vouloit couvrir le dé-
faut de naissance de Curtius-Rufus,
très-grand homme d'ailleurs, d'être
^c ne de soi-même.

Senec con-
srov. 6. lib. 1.

Je ne puis pas, disoit autrefois un

^a Eadem omnibus prin-
cipis, eademque origo.
Nemo aliter nobilitat,
nisi cui restit ingenium,
& artibus bonus aptus.
Senec. lib. 1. de benef. cap.
21.

^b Nobilitas sola est at-
que unica virtus. Juve-
nal. lib. 1. Sat. 8.

^c Curtius-Rufus vide-
tur mihi ex se natus. Tac-
tus. Annal. lib. 11.



illustre Romain , à qui la Noblesse reprochoit son peu de naissance ,
 » produire en public les images de
 » mes ancêtres , leurs triomphes , ni
 » leurs consulats : mais je puis , s'il
 » en est besoin , produire les récom-
 » penses militaires dont on m'a ho-
 » noré , & les cicatrices des blessures
 » que j'ai reçues dans les combats.
 » ^a Ce sont là mes images , & mes
 » titres de noblesse , que je n'ai point
 » reçu de mes ancêtres , mais que
 » je me suis acquis par les travaux
 » & les dangers que j'ai essuiés.

Liv. lib. 4.
n. 3. Il y avoit à Rome , dès les com-
 mencemens de la République , une
 espece de guerre déclarée entre la
 Noblesse & le peuple. Les Nobles
 d'abord croioient se deshonorer en
 s'alliant à des familles plébeiennes.
 Ils se regardoient comme une autre
 espece d'hommes. Il sembloit qu'ils
 souffrissent avec peine que la popu-
 lace respirât avec eux le même air ,
 & reçût la même lumière du soleil.
 Et ils avoient mis entre le peuple &
 les honneurs une barriere , que le mé-

^a Hæ sunt meæ imagi- | mis meis laboribus & pe-
 nes , hæc nobilitas , non | riculis quæ sivi. *Sallust. in*
 hereditate relicta , ut illa | *bello Jugurth.*
 illis , sed quæ ego pluri-



rite eut bien de la peine dans la suite à forcer. Il resta toujours quelque chose de cette opposition & de cette antipathie entre les deux ordres, & Salluste remarque, en parlant de Metellus, que ses rares qualités étoient souillées & ternies par un air de hauteur & de mépris; défaut, ajoute-t-il, qui n'est que trop ordinaire aux Nobles. *Cui quanquam virtus, gloria, atque alia optanda bonis superabant, tamen inerat contemtor animus & superbia, commune nobilitatis malum.*

Sallust. in bello Jugurth.

Il faut donc bien se mettre dans l'esprit, que la noblesse qui vient de la naissance est infiniment au dessous de celle qui vient du mérite: & pour s'en bien convaincre, il ne faut que les comparer ensemble. Le Pape Clement VIII. fit une promotion de plusieurs Cardinaux, dans laquelle il comprit deux François, savoir M. d'Osilat, & le Comte de la Chapelle, qui depuis se fit appeller le Cardinal de Sourdis, du nom Seigneurial de sa maison: l'un, en qui le Pape ne desiroit que l'extraction de plus grande maison, parce qu'il y trouvoit abondamment tout le reste; l'autre, à qui tout manquoit, excepté la naissance.

Vie du Card. d'Osilat par M. Amelot.



96 I. Partie. Du Gout

A qui des deux aimeroit - on mieux ressembler ?

*Histoire de
Xim. par M.
Flechner liv.
6.*

Le Cardinal de Granvelle, en parlant du Cardinal Ximenès, avoit accoutumé de dire : *Que le tems a souvent caché sous les voiles de l'oubli l'origine des grands hommes ; que celui-ci étoit sans doute issu de sang royal, ou que du moins il avoit un cœur de Roi dans la personne d'un particulier.*

S'il y a beaucoup de grandeur d'ame à oublier sa noblesse, & à ne s'en point prévaloir ; on peut dire aussi qu'il n'y en a pas moins pour ceux qui se sont élevés par leur mérite, à ne pas oublier la bassesse de leur extraction, & à n'en pas rougir.

*Sueton. cap.
12.*

Vespasien, non-seulement ne la dissimuloit pas, mais s'en faisoit quelquefois honneur : & il se mocqua publiquement de ceux qui par une fausse généalogie vouloient faire remonter sa maison jusqu'à Hercule.

*Suet. c. 2.
vit. V. c. pas.*

Le même Empereur, sans avoir honte d'un objet qui renouvelloit sans cesse le souvenir de son origine continua, depuis qu'il fut parvenu à l'Empire, d'aller tous les ans passé l'été dans sa petite maison de campagne près de Rieti où il étoit né, &



il n'y voulut faire ni augmentation, ni embellissement. Tite son fils s'y fit porter dans sa dernière maladie, afin de finir ses jours dans le lieu qui avoit vu naître & mourir son pere. Pertinax, le plus grand homme de son siècle, & qui fut bientôt après Empereur, pendant les trois ans qu'il demeura en Ligurie, logea dans la maison de son pere; & en ornant les environs par un grand nombre d'édifices publics, il laissa au milieu la cabanne paternelle, monument illustre & de son peu de naissance, & de sa grandeur d'ame. On diroit que ces Princes affectoient de rappeler le souvenir de leur ancien état, tant la grandeur de leur mérite personnel dédaignoit tout appui étranger, & sentoient qu'elle pouvoit se soutenir par elle-même. En effet on ne voit pas que dans tout l'empire Romain personne leur ait jamais reproché l'obscurité de leur origine, ou qu'on ait pour cette raison diminué quelque chose de la vénération que leurs vertus leur attiroient.

Benoît XII, du pays de Foix, étoit fils d'un Meunier, d'où vient qu'il fut appelé le *Cardinal blanc*. Il n'ou-

Tome III.

E

*Surv. vit.
Tit. c. 11.*

*Capitol. vit.
Pertin.*

Tabernam.

*DiB. de Al-
rari.*



blia jamais sa première condition ; & quand il s'agit de marier sa nièce , il la refusa à de grands Seigneurs qui la demandoient , & la donna à un Marchand. Il disoit que les Papes devoient être semblables à Melchisedech qui n'avoit point de parens , & il se servoit pour l'ordinaire de ces paroles du Prophete , *Si les miens ne dominant point , je serai sans tache , & je serai purifié d'un très-grand crime.*

Ps. 18.

Histoire du Conc. de Const. par J. l'Enfant.

* Brogni est un village près d'Anneci, entre Chamberi & Geneve.

Jean de Brogni * , Cardinal de Viviers , qui présida au Concile de Constance en qualité de Doien des Cardinaux , avoit été porcher dans son enfance. Des religieux le rencontrèrent exerçant ce vil emploi , & aiant remarqué en lui beaucoup d'esprit & de vivacité , ils lui proposèrent d'aller à Rome dans le dessein de l'y faire étudier. Le jeune garçon accepta la proposition , & pour faire son voiage alla de ce pas acheter des souliers chez un Cordonnier , qui lui fit crédit d'une partie du prix , & ajouta en riant qu'il le paieroit lorsqu'il seroit devenu Cardinal. Il le devint en effet , & non-seulement il n'oublia point la bassesse de sa première condition , mais il voulut en perpétuer l



Souvenir. Dans une chapelle qu'il fit bâtir à Geneve * au devant du portail de l'Eglise de S. Pierre, il fit graver son aventure, s'étant fait représenter jeune, & piés nuds, gardant des pourceaux, sous un arbre; & tout autour de la muraille il avoit fait mettre des figures de fouliers, pour marque de la faveur que lui avoit fait le Cordonnier. Ce monument subsiste encore à Geneve.

* Il avoit eu pendant quelque tems l'administration de cet Evêché.

TALENS DE L'ESPRIT.

Quelque brillante que soit la gloire des armes & de la naissance, il y a dans celle qui vient de la science & des talens de l'esprit quelque chose de plus intéressant. Elle semble naître davantage de notre propre fonds, & nous appartenir toute entière. Elle n'est point bornée, comme celle des armes, à certains tems & à certaines occasions, & n'est point, comme elle, dépendante de mille secours étrangers. Elle donne à l'homme une supériorité infiniment plus flatteuse que celle qui naît des richesses, de la naissance, des dignités, parce que tout cela est hors de nous, au lieu que l'esprit est notre propre bien, ou

.E ij



100 I. Partie. Du Gôûr
plûtôt qu'il est nous-même, & con-
stitue notre essence.

Cependant ce n'est point l'esprit
seul qui fait la solide gloire des hom-
mes. Je le suppose excellent par lui-
même, & orné de tout ce qu'il y a
de plus rare & de plus exquis dans les
sciences, philosophie, mathémati-
ques, histoire, belles lettres, poésie,
éloquence. Tout cela fait l'homme
savant, mais non l'homme de bien :

Senec. Epist.
106.

Non faciunt bonos ista, sed doctos. Et
qu'est-ce que l'homme savant, s'il
n'est que savant, sinon assez souvent
un homme vain, entêté, plein de
lui-même, méprisant tous les autres
&, pour le dire en un mot, un animal
de gloire? C'est ainsi que Tertullien
définit quelque part les savans du Pa-
ganisme : *animal gloria.*

Y a-t-il rien de plus pitoiable, &
en même tems de plus digne de mé-
pris, qu'un tel homme, sottement
enflé de sa science & de son habileté,
avide & insatiable de louanges, qui
ne se nourrit que de vent & de fumée
& qui ne songe à vivre que dans l'op-
pinion des autres. Philippe, pere d'
Alexandre le Grand, fit merveilleuse-
ment sentir le ridicule de ce défa-

Alian. lib.
12. cap. 51.
Athen. lib.
7. cap. 10.



à un Medecin nommé Ménécrate, qui avoit eu la vanité de prendre le surnom de *Jupiter sauveur*, à cause de quelques cures heureuses qu'il avoit faites, & qu'il attribuoit uniquement à son savoir. L'ayant invité à manger chez lui, il lui fit dresser une table à part, sur laquelle on ne servit qu'une cassollete fumante d'encens. Le Medecin d'abord se crut fort honoré : mais comme on le laissa tout le reste du repas à jeun, il sentit bien ce que signifioit la fumée de cet encens ; & après avoir servi de risée aux convives, il remporta du festin avec le titre de *Jupiter* sa faim toute entière, & la juste honte qu'il avoit si bien méritée, en attribuant à sa seule habileté un succès qui lui venoit d'ailleurs.

Ce qu'il y a donc dans la science & dans les talens de l'esprit capable de faire honneur, n'est point la science même, ni les talens de l'esprit, mais le bon usage qu'on en fait ; & l'on peut dire que la modestie, plus que toute autre chose, en relève infiniment le prix & l'éclat. On aime à voir les grands hommes avouer quelquefois qu'ils se sont trompés, com-



Lib. i. m. d. n.
p. 1.

me le fait le célèbre Hippocrate à l'occasion d'une suture de tête, où il s'étoit mépris. ^a Un tel aveu, comme le remarque Celse en rapportant le trait dont je parle, suppose dans celui qui le fait un fonds de mérite non commun, & une élévation d'ame qui sent bien que ces pertes ne sont point capables de lui faire de tort : au lieu qu'un petit esprit qui ne peut se dissimuler sa pauvreté, n'a garde de rien hazarder ni de rien perdre volontairement du peu qu'il possède.

Acad. Quest.
lib. 2. n. 5.

On aime aussi à voir les savans disputer entr'eux sans aigreur, sans emportement, sans passion, comme Cicéron marque qu'il étoit disposé à le faire : *Nos & refellere sine pertinacia, & refelli sine iracundia, paratissimus.* Notre siècle nous a fourni plusieurs exemples de cette vertu : mais quand il n'y auroit que celui du Pere Mabillon, il feroit infiniment d'honneur à la littérature. On fait combien,

a De futuris se decipium esse Hippocrates memoriz prodidit, more magnorum virorum, & fiduciam magnarum rerum habentium. Nam levia ingenia, quia nihil

habent, nihil sibi detrahunt. Magno ingenio, multa que nihilominus habituro, convenit etiam veri erroris simplex contestatio. Cels. lib. 8. cap. 4.



dans ses disputes avec le fameux Abbé de la Trape, sa douceur & sa modération lui donnerent d'avantage sur son adversaire. Il en eut un autre, qui pouvoit disputer avec lui aussi-bien de modestie que de science : c'est le P. Papebroch, qui avoit donné lieu à la composition de la Diplomatique.

» Je vous avoue, dit ce savant Jésuite dans une lettre latine qu'il écrivit au P. Mabillon sur ce sujet, en lui laissant la liberté de la publier, que je n'ai plus d'autre satisfaction d'avoir écrit sur cette matiere, que celle de vous avoir donné occasion de composer un ouvrage si accompli. Il est vrai que j'ai senti d'abord quelque peine en lisant votre livre, où je me suis vu réfuté d'une maniere à ne pas répondre : mais enfin l'utilité & la beauté d'un ouvrage si précieux ont bientôt surmonté ma foiblesse ; & pénétré de joie d'y voir la verité dans son plus beau jour, j'ai invité mon compagnon d'études à venir prendre part à l'admiration dont je me suis trouvé tout rempli. C'est pourquoy ne faites pas difficulté, toutes les fois que vous en aurez l'occasion, de dire publiquement



» que je suis entierement de votre
» avis.

Il y a des modesties artificieuses & étudiées, qui couvrent un orgueil secret : celle-ci montre une ingénuité & une simplicité, qui fait bien voir qu'elle part du cœur. Je ne puis finir cet article qui regarde le P. Mabillon, sans remarquer que feu M. l'Archevêque de Reims (le Tellier) en le présentant au Roi Louis XIV, lui dit : » J'ai l'honneur, Sire, de pré-
» senter à votre Majesté le Moine de
» son royaume le plus savant & le
» plus modeste.

Un autre caractere encore bien aimable dans un savant, c'est d'être toujours prêt à faire part aux autres de son travail, à leur communiquer ses remarques, à les aider de ses réflexions, & à contribuer de tout son pouvoir à la perfection de leurs ouvrages. Je ne sai si quelqu'un a porté plus loin ce caractere que M. de Tillemont. Ses recueils, ses extraits, qui étoient le fruit du travail de plusieurs années, devenoient le bien propre de quiconque en avoit besoin. Il ne craignoit point, comme cela est assez ordinaire aux savans, que ses



DE LA SOLIDE GLOIRE. 105
 ouvrages ne perdissent le mérite de
 l'invention & la grace de la nouveauté,
 s'il les montrait à d'autres avant que de
 les avoir rendu publiques. La même
 louange est due à M. d'Hérouval. * Si le
 mépris de la gloire & de la vaine réputation
 l'a empêché de rien produire au jour par
 lui-même, son zèle pour le bien public
 lui a fait prendre part à presque tous les
 ouvrages qui ont paru de son tems, en
 communiquant aux Auteurs ses lumières,
 ses remarques, & ses manuscrits.

* *Ant. de Vion, Auditeur des Comptes.*

REPUTATION.

C'est ici de tous les biens humains celui qui est regardé, même parmi les plus honnêtes gens, comme le plus cher & le plus précieux; & par rapport auquel l'indifférence, & encore plus le mépris, paroissent interdits. * Que peut-on attendre en effet de quiconque est insensible au jugement que le public, & sur-tout les gens de bien portent de sa conduite? Ce n'est pas seulement, comme le

a Adhibendo est quædam reverentia & optimi cuiusque, & reliquorum. Nam negligere quid de se quisque sentiat, non solum arrogans est, sed etiam omnino dissolutus. *Offic. lib. 2. c. 99.*

E v



dit Ciceron , l'effet d'une fierté & d'une arrogance insupportable , c'est encore la marque d'un homme sans probité & sans honneur.

Mais aussi un desir trop empressé de louange , qui en est avide & affamé , & qui semble en quelque sorte la mendier , loin d'être la marque d'une grande ame , est la preuve la plus certaine d'un esprit vain & léger , qui se repaît de vent , & qui prend l'ombre pour la réalité.

Cependant c'est là le foible de la plûpart des hommes , & quelquefois même de ceux qui se distinguent par un mérite particulier , & ce qui les porte souvent à chercher la gloire où elle n'est pas.

*Plur. in vit.
Alex.*

Philippe de Macédoine n'avoit pas le goût fort délicat dans le choix des moiens qui peuvent attirer une solide réputation. Il ambitionnoit toute sorte de gloire , & en toute sorte de matiere. Il tiroit vanité , comme un déclamateur , de la force de son éloquence. Il comptoit les victoires que ses chariots remportoient aux jeux Olympiques , & il avoit grand soin de les faire graver sur ses monnoies. Il donnoit des leçons aux joueurs



d'instrumens, & prétendoit réformer les maîtres : ce qui lui attira de l'un d'eux cette ingénieuse réponse, qui sans l'offenser étoit fort capable de le desabuser : *A Dieu ne plaise que vous soyez jamais assez malheureux, Sire, pour savoir ces choses-là mieux que moi.*

Il fit lui-même une pareille leçon à son fils, pour avoir marqué dans un repas trop d'habileté dans la musique.

N'as-tu pas honte, lui dit-il, de chanter si bien ? En effet il y a des connoissances qui font le mérite d'un particulier, & où il est permis d'exceller à quiconque n'a point d'autre soin, mais qu'un Prince ne doit qu'effleurer ; parce que ce seroit se dégrader que d'affecter d'y être trop habile, & qu'il doit son tems à des choses plus sérieuses & plus importantes.

• Neron, qui d'ailleurs avoit de l'esprit & de la vivacité, a été blâmé d'avoir négligé des occupations convenables à son rang, pour s'amuser à graver, à peindre, à chanter, & à conduire des chariots. Un Prince qui a le goût de la vraie gloire, n'af-

• Neron puerilibus studiis aut regimena equorum
 cum annis vividum animi exercere. Tacit. Ann.
 mem in alia deorsum : nat. lib. 15. cap. 1.
 culari, & progere, can-

E vj



pire point à une telle réputation. Il fait à quelles connoissances il doit s'attacher, de quelles il doit s'abstenir : & quelque penchant qu'il se sente pour les sciences, même les plus estimables, il ne s'y livre point, mais les étudie en prince, c'est-à-dire avec cette sobriété & cette sage retenue que Tacite admiroit dans son beau-

Vit. Agric. cap. 4. pere Agricola : *Retinuit, quod est difficillimum, ex sapientia modum.*

Tusc. Quæst. lib. 5. n. 103. Cicéron trouve une vanité pitoyable dans la secrète joie que ressentoit Démosthène de s'entendre louer en passant par une pauvre vendeuse d'herbes. Lui-même étoit encore plus sensible à la louange que l'Orateur Grec.

Étr. Orat. pro Planc. n. 64-66. Il l'avoue de bonne foi dans une occasion, où il peint merveilleusement le cœur humain. Il revenoit de Sicile, où il avoit été Questeur, dans la pensée qu'il n'étoit parlé que de lui dans toute l'Italie, & que par-tout il n'étoit fait mention que de sa Questure. Passant à Pouzolle, où les bains attiroient beaucoup de beau monde ; Y a-t-il long-tems, lui dit quelqu'un, que vous êtes parti de Rome ? quelle nouvelle y dit-on ? Moi, dit-il tout



surpris, je reviens de ma province. Qui, reprit l'autre, je me le rappelle, c'est d'Afrique. Point du tout, répliqua Cicéron d'un ton de dépit & de colere, c'est de Sicile. Eh quoi, ajouta un troisième qui se prétendoit mieux informé que les autres, ne savez-vous pas qu'il a été Questeur à Syracuse, & il n'en étoit rien : car ç'avoit été dans une autre partie de la Sicile. Cicéron confus & honteux ne trouva d'autre expédient pour se tirer d'affaire, que de se mêler dans la foule : & il ajoute que cette aventure lui fut plus utile que n'auroient été tous les complimens auxquels il s'étoit attendu.

Il ne paroît pas pourtant qu'il en fût moins porté depuis à rechercher les louanges. Tout le monde sait avec quel soin il faisoit toutes les occasions de parler de lui-même, jusqu'à en devenir insupportable. Mais rien ne marque mieux son caractère que sa lettre à l'Historien Luceius, où il lui découvre naïvement & sans détour son foible au sujet des louanges. Il le pressoit d'écrire l'histoire de son Consulat, & de la publier de son vivant : afin, disoit-il, qu'étant mieux

*Epist. 12.
lib. 5.*



connu des hommes je puisse moi-même jouir de ma gloire & de ma réputation : *ut & ceteri viventibus nobis ex libris tuis nos cognoscant , & nosmetipsi vivi gloriola nostra perfruamur.* Il le prie avec instance de ne s'en pas tenir scrupuleusement aux loix rigoureuses de l'histoire , d'accorder quelque chose à l'amitié aux dépens même de la vérité , & de ne point craindre de dire de lui plus de bien que peut-être il n'en pense. *Itaque te plane etiam atque etiam rogo , ut & ornēs ea vehementius etiam quàm fortasse sentis , & in eo leges historia negligas amonique nostro plusculum etiam , quàm concedit veritas , largiaris.*

Ad Brut.
epist. 3.

Epist. 4. lib.
15. ad Famili.

Voilà ce que sont presque tous les hommes , souvent sans s'en apercevoir. Car , à entendre Ciceron , il étoit tout-à-fait éloigné d'un tel foible. *Nihil est in me inane* , dit-il à Brutus , *neque enim debet.* Jamais personne , dit-il encore en écrivant à Caton , n'a été moins sensible que moi à la louange & aux vains applaudissemens du peuple. *Si quisquam fuit unquam remotus & natura , & magis etiam (ut mihi quidem sentire videor) ratione atque doctrina , ab inani laude*



DE LA SOLIDE GLOIRE. III

& sermonibus vulgi, ego profectò is sum.

Pour mieux comprendre combien il y a de petitesse & de foiblesse dans cette vanité, il ne faut qu'ouvrir les yeux, & considérer combien il y a de grandeur d'ame & de noblesse dans une conduite opposée. Quelques traits choisis que j'en rapporterai le feront mieux sentir.

1. *Souffrir avec peine la louange, & parler de soi-même avec modestie.*

Cette vertu, qui semble jeter un voile sur les plus belles actions, & qui n'est attentive qu'à les couvrir, sert malgré elle à les relever davantage, & à leur donner un lustre qui les rend plus éclatantes.

Niger, qui prit le titre d'Empereur en Orient, refusa le panegyrique que l'on vouloit prononcer à sa louange, & il s'en rendit encore plus digne par les motifs de son refus. Faites, dit-il, le panegyrique des anciens Capitaines, afin que ce qu'ils ont fait, nous apprenne ce que nous devons faire. Car c'est se moquer de faire l'éloge d'un homme vivant, & surtout d'un prince : ce n'est pas le louer parce qu'il fait bien, mais c'est le fla-



ter afin d'en tirer quelque récompense. Pour moi, je veux être aimé durant ma vie, & loué après ma mort.

*Second traité
de la charité
& de l'amour
propre, ch. 5.*

» Ceux, dit M. Nicole dans ses
essais de Morale, » qui ont oui par-
» ler de la guerre aux deux premiers
» Capitaines de ce siècle, (M. le Prin-
» ce, & M. de Turenne) ont toujours
» été ravis de la modestie de leurs
» discours. Personne n'a jamais re-
» marqué qu'il leur soit échappé sur
» ce sujet la moindre parole qu'on
» pût soupçonner de vanité. On les
» a toujours vû rendre justice à tous
» les autres, & ne se la rendre jamais
» à eux-mêmes ; & l'on auroit sou-
» vent cru, en leur entendant faire
» le récit des batailles où ils avoient
» eu le plus de part par leur conduite
» & par leur valeur, qu'ils n'y étoient
» pas même présens, ou qu'ils y
» étoient demeurés sans rien faire.
» Ces gens qu'on voit si occupés de
» quelques occasions où ils se sont
» signalés qu'ils en étourdissent tout
» le monde, comme Cicéron faisoit
» de son Consulat, font voir par là
» que la vertu ne leur est gueres na-
» turelle, & qu'il leur a falu de grands



efforts pour guinder leurs ames jus-
 qu'à l'état où ils sont si aises de se
 faire voir. Mais il y a bien plus de
 grandeur à ne faire pas de réflexion
 sur les plus grandes actions, en sorte
 qu'il semble qu'elles nous écha-
 pent, & qu'elles naissent si natu-
 rellement de la disposition de notre
 ame, qu'elle ne s'en aperçoit point.

2. Contribuer de bon cœur à la répu-
 tation des autres.

Scipion l'Africain, pour obtenir à
 son frere la conduite de l'importante
 guerre qu'on alloit faire contre An-
 tiochus le Grand, s'étoit engagé à
 servir sous lui comme un de ses Lieu-
 tenans. Dans cette fonction subalter-
 ne, loin de songer à partager avec
 son frere l'honneur de la victoire,
 il se fit un devoir & un plaisir de lui
 en laisser la gloire toute pure & toute
 entiere, & de se l'égalier à lui-même
 en tout par la défaite d'un ennemi
 non moins redoutable qu'Annibal,
 & par le titre d'Asiatique aussi glo-
 rieux que celui d'Africain.

Marc-Aurèle, par une semblable
 délicatesse, & par un desintéressement
 de gloire aussi généreux, renouça au

Liv. lib. 37.

Vna M.
 Aurel.



plaisir qu'il s'étoit fait de mener en Orient Lucille sa fille , qu'il donnoit en mariage à Lucius Verus occupé pour-lors à faire la guerre aux Parthes , de peur d'étoufer par sa présence la réputation naissante de son gendre , & de paroître s'attirer , à son préjudice , l'honneur d'avoir achevé cette importante guerre.

*Xenoph. in
Eyræp.*

On fait avec quelle fidelité & quelle soumission Cyrus rapportoit à Cyaxare son oncle & son beau pere toute la gloire de ses exploits : avec quelle attention Agricola , qui acheva la conquête de l'Angleterre, faisoit honneur à ses supérieurs de tous ses succès , & avec quelle modestie il cédoit une partie de sa propre réputation pour relever la leur.

*Tacit. in vita
Agricol.*

*Plut. in prac.
resp. ger.*

Plutarque raconte la conduite pleine de modération qu'il garda lui-même dans la députation dont il fut chargé de la part de sa ville vers le Proconsul de la province. Son Collegue aiant été obligé de rester en chemin , il s'acquitta seul de la commission , & y réussit. A son retour , lorsqu'il fut près de rendre publiquement compte de sa députation , son pere l'avertit de ne point parler en



son nom seul , mais de s'expliquer
comme si son Collegue avoit été pré-
sent , & qu'ils eussent tout concerté
& tout exécuté ensemble. Et le motif
d'un conseil si sage étoit , ^a qu'un tel
procédé , non - seulement est plein
d'équité & d'humanité , mais ôte en-
core à la gloire du succès , ce qui a
coutume d'affliger & d'irriter l'en-
vie.

^b Ce que Cicéron dit de l'union
parfaite qui étoit entre Hortensius
& lui , & de l'attention mutuelle
qu'ils avoient à s'entr'aider dans la
noble carrière du barreau , à se com-
muniquer réciproquement leurs lu-
mières , & à se faire valoir l'un l'au-
tre , est un exemple bien rare parmi
les personnes d'une même profession,
& bien digne en même tems d'être
imité. ^c Un Historien remarque
qu'Atticus leur ami commun , étoit
le nœud & le lien de cette union si
intime ; & que c'étoit lui qui faisoit

^a Οὐ γὰρ μόνον ἐπὶ τῶν
ἑαυτοῦ ἰσχυρῶν ἢ ἰσοδυναμῶν
ἀλλὰ καὶ ἐν τοῖς ἑσπέραις
ἀλλήλοις ἀσκήσας τῶν ἰσχυρῶν
ἢ ἑαυτοῦ ἀλλήλοις ἀσκήσας
ἢ ἑαυτοῦ ἀλλήλοις ἀσκήσας
ἢ ἑαυτοῦ ἀλλήλοις ἀσκήσας
ἢ ἑαυτοῦ ἀλλήλοις ἀσκήσας

^c Efficiebat , ut inter
quos tanta laudis esset
emulatio , nulla inter-
cederet obsequatio , esset-
que talium virorum co-
pula. Corn. Nep. in vita
Ast. cap. 3.



que la vive émulation de gloire qui se trouvoit entre ces deux illustres Orateurs, n'étoit point altérée par de bas sentimens d'envie & de jalousie.

De clar.
Orat. n. 85-
88.

Lélius, ami intime du second Scipion, avoit plaidé à deux différentes reprises une cause fort importante; & les Juges avoient deux fois ordonné un plus ample informé. Les parties l'exhortant à ne se point rebuter, il leur persuada de remettre leur affaire entre les mains de Galba, qui étoit plus propre que lui à la plaider, parce qu'il parloit avec plus de force & de véhémence. En effet Galba, dans une seule Audience, emporta tous les suffrages, & gagna pleinement sa cause. Il faut avouer qu'un tel desintéressement, en fait de réputation, a quelque chose de bien grand. Mais, dit Cicéron, c'étoit la coutume de ce tems de rendre sans peine justice au mérite d'autrui. *Erat omnino tum mos, ut faciles essent in suum cuique tribuendo.*

Horat. Sa-
tyr. 6. lib. 1.

J'ai toujours admiré la droiture & la candeur d'ame de Virgile, qui ne craignoit point, en produisant Horace à la Cour de Mécène, de se donner un rival, qui pourroit disputer



avec lui de la gloire du bel esprit, & , sinon lui enlever entierement, du moins partager avec lui les faveurs & les bonnes graces de leur commun protecleur. Mais, dit Horace, on ne se conduiroit point ainsi chez Mécène. Jamais il n'y eut de maison plus éloignée de ces bas sentimens que la sienne, ni où l'on vécut d'une maniere plus pure & plus noble. Le mérite & le crédit de l'un ne faisoient point ombre à l'autre. Chacun avoit sa place, & en étoit content.

Non isto vivimus illic,
 Quo tu rere, modo. Domus hac nec pu-
 rior ulla est,
 Nec magis his aliena malis. Nil mi officit
 unquam,
 Ditor hic aut est quia doctior. Est locus
 uni
 Cuique suus.

3. *Sacrifier sa réputation à l'utilité
 publique.*

Il y a des occasions où l'homme

<p>à Aquisimo animo ad honestum consilium per mediam infamiam ten- dam. Nemo mihi vide- tur plus estimare virtu- tem, orno illi magis esse devotus, quam qui boni viti famam perdidit, ne</p>	<p>conscientiam perderet. <i>Senec. Epist. 81.</i> A quo animo audien- da sunt imperitorum convicia, & ad honesta valenti concurrendus est iste contemptus. <i>Id.</i> <i>Epist. 76.</i></p>
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------



de bien, pour conserver sa vertu, est obligé de sacrifier sa réputation; où, pour ne pas renoncer à sa conscience, il faut qu'il renonce pour un tems à sa gloire; & où il doit marcher d'un pié ferme où son devoir l'appelle à travers les reproches & l'infamie, en méprisant courageusement le mépris qu'on fait de lui. Rien ne marque davantage qu'il tient à la vertu même, & que c'est elle seule qu'il cherche, qu'un sacrifice si généreux, & qui coûte tant à la nature.

In vita Pericl.

Plutarque observe que Periclès, dans une occasion où tous les citoiens crioient contre lui, & condamnoient sa conduite, semblable à un habile pilote qui dans la tempête n'est attentif qu'aux regles de son art pour sauver le vaisseau, & qui méprise les pleurs, les cris, les prieres de tout l'équipage; que Periclès, dis-je, après avoir pris toutes les précautions pour la sûreté de l'Etat, suivit son plan, se mettant peu en peine des murmures, des plaintes, des menaces, des chansons injurieuses, des railleries, des insultes, des accusations intentées contre lui.

*Liv. lib. 22.
n. 34.*

C'étoient les salutaires conseils que



le sage Fabius donnoit au Consul Paul Emile près de partir pour l'armée. Il l'exhortoit de mépriser les railleries & les reproches injustes de son Colleague, de s'élever au dessus des bruits qui pourroient flétrir sa réputation, & de négliger les efforts qu'on feroit pour le décrier & le deshonorer.

C'est le parti que Fabius lui-même avoit suivi dans la guerre contre Annibal, & qui sauva la République. Malgré l'insulte que Minucius lui avoit faite, la plus sensible qu'on puisse imaginer, il le tira des mains d'Annibal, ^a mettant à l'écart son ressentiment, & ne consultant que son zele pour le bien public.

Ces exemples sont connus, mais ils n'ont presque plus d'imitateurs. On ne tient point à l'Etat par de véritables liens, & souvent on ne le sert que pour les propres intérêts. Au moindre dégoût l'on quitte le service; & ce dégoût n'est souvent fondé que sur une fausse délicatesse qui se blesse d'une préférence très-illégitime. Il en est peu qui parlent &

^a Habuit in consilio | posuit. Senec. lib. 2. de
 fortunam publicam, do- | 170, cap. 11.
 morem utronque se-



qui pensent comme ce Lacédémônien, qui n'ayant point eu de place dans un nouveau Conseil qu'on établissoit, dit qu'il étoit ravi qu'il se fût trouvé trois cens citoyens plus gens de bien que lui.

§. VII.

EN QUOI CONSISTE LA SOLIDE GLOIRE ET LA VÉRITABLE GRANDEUR.

Tout ce qui est extérieur à l'homme, tout ce qui peut être commun aux bons & aux méchans, ne le rend point véritablement estimable. C'est par le cœur qu'il faut juger de l'homme. De là partent les grands desseins les grandes actions, les grandes vertus. La solide grandeur, qui ne peut être imitée par l'orgueil, ni égalée par le faste, réside dans le fond de qualités personnelles, & dans la noblesse des sentimens. Être bon, libéral, bienfaisant, généreux; ne faire cas des richesses que pour les distribuer, des dignités que pour servir patrie, de la puissance & du crédit que pour être en état de réprimer vice & de mettre en honneur la vert

et



Être véritablement homme de bien, sans chercher à le paroître ; supporter la pauvreté avec noblesse, les affronts & les injures avec patience ; étouffer ses ressentimens, & rendre toute sorte de bons offices à un ennemi dont on peut se venger ; préférer le bien public à tout ; lui sacrifier ses biens, son repos, sa vie, sa réputation même s'il le faut : voilà ce qui rend l'homme grand, & véritablement digne d'estime.

Séparez la probité des actions les plus belles, des qualités les plus estimables, que deviennent-elles sinon un objet de mépris ? L'excès du vin dans Alexandre, le meurtre de ses meilleurs amis, la soif insatiable des louanges & de la flatterie, la vanité de vouloir passer pour le fils de Jupiter, quoiqu'il n'en crût rien ; tout cela nous permet-il de regarder ce Prince comme véritablement grand ? Quand on voit Marius, & après lui Sylla, faire couler à grands flots le sang des citoyens Romains pour établir leur puissance, peut-on compter

Omnes, inquit Ale | hoc hominem me esse
xander, jurant me Jovis | clamat. Sann. Ep. 19.
esse filium ; sed vulgus

Tome III.

F



pour quelque chose leurs victoires
& leurs triomphes ?

Au contraire , quand on entend dire à l'Empereur Tite cette parole devenue si célèbre, ^a *Mes amis , voila une journée que j'ai perdue* , parce qu'il n'y avoit fait de bien à personne ; à un autre , que l'on pressoit de signer un arrêt de mort , ^b *Je voudrois ne savoir pas écrire* ; à l'Empereur Théodose , après qu'un jour de Pâque il eut délivré les prisonniers, *Plût à Dieu que je pusse ouvrir aussi les tombeaux pour rendre la vie aux morts* : quand on voit Scipion , encore jeune , surmonter courageusement une passion qui domte presque tous les hommes ; & dans une autre occasion faire des leçons de continence & de sagesse à un jeune Prince qui s'étoit écarté de son devoir : qu'on voit un Tribun du peuple , ennemi déclaré de ce même Scipion , prendre hautement sa défense contre ceux qui l'accusoient injustement , & qui avoient conspiré sa perte : ^c enfin quand nous lisons

^a Amici, diem perdidi. |
Sueton. in vit. Titi, n. 8.

^b Vellem nescire literas. |
Senec. lib. 2. de Clem. |
cap. 1.

^c Quis est tam dissimilis homini, qui non moveatur & offensione turpitudinis, & comprobatione honestatis ? ... Au



dans l'histoire quelques actions de libéralité, de générosité, de désintéressement, de clémence, d'oubli des injures, est-il en notre pouvoir de leur refuser notre estime & notre admiration, & ne nous sentons-nous pas encore après tant de siècles émus & attendris par le simple récit de ces actions?

Notre histoire nous fournit une infinité de belles paroles & de belles actions de nos Rois, & de plusieurs grands hommes, lesquelles font bien connoître en quoi consiste la véritable grandeur, & la solide gloire.

Si la bonne foi & la vertu étoient bannies de tout le reste de la terre, disoit Jean I, Roi de France, sollicitez de violer un traité, elles devroient se retrouver dans le cœur & dans la bouche des Rois.

Mor.

Ce n'est point, dit Louis XII. à un Courtisan qui l'exhortoit à punir quelqu'un dont il avoit été mécontent avant que de monter sur le trône; Ce n'est point au Roi de France à venger les injures du Duc d'Orléans.

Ibid.

obliviscamur quando peccato		animi aliquid factum cogno-
scimus, quando legimus, quando		scimus? Lib. 1. de fo-
novamur, cum pietate,		o. 62.
sumamus, cum iustitia		



Le P. Daniel. François I. après la bataille de Pavie écrivit à la Reine Régente sa mere une lettre, qui ne contenoit que ce peu de mots : *Madame, tout est perdu, hormis l'honneur.* C'est là véritablement écrire & penser en Roi, qui, en comparaison de l'honneur, estime peu tout le reste.

Ibid. Au sujet des conditions honteuses qu'on exigeoit de lui pour le mettre en liberté, il chargea l'Agent de l'Empereur de mander à son Maître la résolution où il étoit de passer plutôt toute sa vie en prison, que de rien démembrer de ses Etats; & d'ajouter que, quand il seroit assez lâche pour le faire, il étoit certain que ses sujets n'y consentiroient jamais.

*Sto Marthe
liv. 5. de ses
Elog.*

Loin de savoir mauvais gré à François de Montelon, qui seul entre tous les Avocats de son tems avoit eu la hardiesse de plaider la cause de Charles de Bourbon contre François I. & Louise de Savoie sa mere, il l'en estima davantage; & le fit Avocat Général, puis Président au Mortier, & enfin Garde des Sceaux.

*Hist. d'An-
bigné.*

Comme on reprochoit à Henri IV le peu de pouvoir qu'il avoit à la Rochelle; *Je fais dans cette ville,* dit-il.



tout ce que je veux, en n'y faisant que ce que je dois.

Nos Magistrats, en plus d'une occasion, ont montré la vérité de ce que Cicéron dit dans ses Offices, Qu'il y a une valeur domestique & privée, qui n'est pas de moindre prix que la valeur militaire. Achille de Harlai Premier Président, menacé par les séditieux d'un prochain & capital supplice: (ce sont les termes de l'Auteur) *je n'ai, dit-il, ni tête, ni vie, que je préfère à l'amour que je dois à Dieu, au service que je dois au Roi, & au bien que je dois à ma patrie.* Dans la journée des barricades il ne répondit aux injures & aux menaces des principaux auteurs de la ligue que ces paroles si dignes de louange: *A son ame est à Dieu, son cœur au Roi, & son corps entre les mains de la violence, pour en faire ce qu'elle voudra.* Quand Bussy le Clerc eut l'audace d'entrer dans la Grand-Chambre, pour y faire lire la liste de ceux qu'il disoit avoir ordre d'arrêter, & qu'il eut nommé le Premier Président & dix ou douze autres, tout le reste de la Compagnie se leva,

*Histoire des
Prem. Présid.*

Mémoires.

*Sancti domesticæ for. | militariibus. Of. lib. 1.
juridici, non inferiores | 2. 18.*

F iij



126 *I. Partie. DU GOÛT*
& les suivit généreusement à la ba-
stille.

Tout le monde fait que le Premier
Président Molé, dans une émeute po-
pulaire, sans craindre pour sa vie,
alla se montrer à la populace muti-
née, & l'arrêta par sa seule présence.
C'est de lui que le Cardinal de Rets
parle ainsi dans ses Mémoires : » Si
» ce n'étoit pas une espece de blas-
» phême de dire qu'il y a quelqu'un
» dans notre siècle plus intrépide que
» le grand Gustave, & M. le Prince,
» je dirois que ç'a été Molé Premier
» Président.

Cette fermeté est moins étonnante
dans les Magistrats d'un Parlement,
dont le caractère propre est une fide-
lité inviolable à l'égard des Rois, &
un courage invincible dans les plus
grands dangers. Mais peut-on assez
admirer la rare générosité qu'inspira
aux Bourgeois de Calais l'amour de
leur patrie, & la vûe du bien public ?

Le P. Daniel. La ville réduite par la famine à la
derniere extrémité, demandant à ca-
pituler, le Roi d'Angleterre, irrité
de la longue résistance qu'elle avoit
faite, ne lui voulut accorder de quar-
tier qu'à une seule condition. » C'est,



dit-il, qu'ils se partent de la ville « six des plus notables Bourgeois, les « chefs tout nuds, & tous déchaussés, « les hars au col, & les clefs de la « ville & du Chastel en leurs mains, « & de ceux je serai en ma volonté, « & le remanant je prendrai à merci. «

Quand on eut assemblé la ville, un des principaux Bourgeois, nommé Eustache de saint Pierre, prit la parole. Il parla avec un courage & une fermeté qui auroit fait honneur à ces anciens citoyens Romains du tems de la République, & dit qu'il s'offroit à être la premiere victime pour le salut du reste du peuple; & que, plutôt que de voir périr tous les compatriotes par le fer & par la faim, il vouloit être un des six qu'on livreroit à la vengeance du Roi d'Angleterre. Cinq autres, animés par ses discours & par son exemple, se présenterent avec lui. On les conduisit, dans l'équipage qui avoit été prescrit, au milieu des cris confus & lamentables du peuple. Le Roi d'Angleterre étoit près de les faire exécuter: mais la Reine touchée de compassion, & fondant en larmes, se jeta à genoux aux piés du Roi, & obtint leur grace.



Lorsque le Grand Condé commandoit en Flandre l'armée Espagnole, & faisoit le siège d'une de nos places, un Soldat aiant été maltraité par un Officier Général, & aiant reçu plusieurs coups de canne pour quelques paroles peu respectueuses qui lui étoient échappées, répondit avec un grand sang-froid qu'il sauroit bien l'en faire repentir. Quinze jours après ce même Officier Général chargea le Colonel de tranchée de lui trouver dans son Régiment un homme ferme & intrépide pour un coup de main dont il avoit besoin, avec promesse de cent pistolles de récompense. Le Soldat en question, qui passoit pour le plus brave du Régiment, se présenta; & aiant mené avec lui trente de ses camarades dont on lui avoit laissé le choix, il s'acquitta de sa commission, * qui étoit des plus hazardeuses, avec un courage & un bonheur incroyables. A son retour, l'Officier Général, après l'avoir beaucoup

* Il s'agissoit de s'assurer, le chemin couvert, s'acquitta si bien de sa commission, si les ennemis faisoient des mines sous le glacis. Le Soldat s'étant jeté à l'entrée de la nuit dans le chemin couvert, s'acquitta si bien de sa commission, qu'il rapporta le cha peau & l'outil d'un mineur qu'il avoit sué dans le mur.



loué, lui fit compter les cent pistolles qu'il lui avoit promises. Le Soldat sur le champ les distribua à ses camarades, disant qu'il ne seroit point pour de l'argent, & demanda seulement, que, si l'action qu'il venoit de faire paroïssoit mériter quelque récompense, on le fit Officier. *Au reste,* ajouta-t-il en s'adressant à l'Officier Général qui ne le reconnoissoit point, *Je suis ce Soldat que vous maltraitez si fort il y a quinze jours ; & je vous avois bien dit que je vous en ferois repentir.* L'Officier Général, plein d'admiration, & attendri jusqu'aux larmes, l'embrassa, lui fit des excuses, & le nomma Officier le même jour. Le Grand Condé prenoit plaisir à rapporter ce fait, comme la plus belle action de Soldat dont il eût jamais oui parler. Je le tiens d'une personne à qui M. le Prince, fils du Grand Condé, l'a souvent raconté.

Le même coup de canon qui tua M. de Turenne, avoit emporté un bras à M. Saint-Hilaire Lieutenant général de l'artillerie. Son fils s'étant mis à pleurer & à crier : *Taisez-vous, mon enfant,* lui dit-il, & en lui montrant M. de Turenne étendu



mort, *Voilà celui qu'il faut pleurer.*

*Mémoires
manuscrites,
que j'ai déjà
cités tom. 1.
page 74.*

J'ai parlé ailleurs d'un célèbre Henri de Mesmes, l'un des plus illustres Magistrats de son tems. Le Roi (Henri II, si je ne me trompe) lui ayant offert une place d'Avocat Général, il prit la liberté de représenter à sa Majesté que cette place n'étoit point vacante. Elle l'est, répliqua le Roi, parce que je suis mécontent de celui qui la remplit. *Pardonnez-moi, Sire*, répondit Henri de Mesmes après avoir fait modestement l'apologie de l'accusé; *J'aimerois mieux grater la terre avec mes ongles, que d'entrer dans cette charge par une telle porte.* Le Roi eut égard à sa remontrance, & laissa l'Avocat Général dans sa place. Celui-ci étant venu le lendemain pour remercier son bienfaiteur, à peine Henri de Mesmes put-il souffrir qu'on songeât à lui faire des remercimens pour une action, qui étoit, disoit-il, d'un devoir indispensable, & auquel il n'auroit pû manquer sans se deshonorer lui-même pour toujours.

*Cl. Pelletierii
v. 10.*

Un Président à mortier songeoit à se démettre de sa charge, dans l'esperance de la faire tomber à son fils. Louis XIV, qui avoit promis à M.



le Péletier, alors Contrôleur Général, de lui donner la première qui viendroit à vaquer, lui offrit celle-ci.

M. le Péletier, après avoir fait ses très-humbles remerciemens, ajouta que le Président qui se démettoit, avoit un fils, & que sa Majesté avoit toujours été contente de la famille.

On n'a pas coutume de me parler « ainsi, » reprit le Roi surpris d'une telle conduite & d'une telle générosité; ce sera donc pour la première « occasion. » Elle ne tarda pas long-tems; & deux ans après, M. le Président le Coigneux étant mort sans laisser de fils, un si noble desintéressement fut récompensé.

Je le répète encore, quand on lit de telles actions, est-il possible de résister à l'impression qu'elles font sur le cœur? C'est ce cri & ce témoignage « d'une nature droite, saine, pure, & non encore altérée par de mauvais exemples & de mauvais principes, qui doit faire la règle de nos jugemens, & qui est comme la base de ce goût de la solide gloire & de la vé-

« Quæ disciplina edper
clarior, ut sincera, & in-
cogita, & nullis pravita-
tibus detorta uniuscujus-

que natura, toto statim
pectore assipiet atque ho-
nestas. Dialog. de Orato-
ribus, cap. 28.

F vj



ritable grandeur dont je parle. Il ne faut que se rendre attentif à cette voix, la consulter en tout, & s'y conformer.

Je sai bien qu'il faut autre chose que des préceptes & des exemples pour élever ainsi l'homme au dessus des passions les plus vives, & que Dieu seul peut lui inspirer ces sentimens de noblesse & de grandeur : les paiens mêmes nous l'apprennent.

Senec. Epist. 41. Bonus vir sine Deo nemo est. An potest aliquis supra fortunam, nisi ab illo adjutus, exurgeret? Ille dat consilia magnifica & erecta.^a Mais on ne peut trop inculquer ces principes aux jeunes gens; & il seroit à souhaiter qu'ils n'entendissent jamais parler autrement, & que ces préceptes retentissent continuellement à leurs oreilles.^b Le fruit principal de l'histoire est de conserver & de fortifier en eux ces sentimens de probité & de droitu-

^a Conducere arbitrator talibus aures tuas vocibus undique circumsonare, nec eas, si fieri posset, quidquam aliud audire. *Cic. lib. 3. off. c. 5.*

^b Omnium honestatum rerum semina animi

gerunt, quæ admonitione excitantur: non aliter quàm scintilla flatu levi adjuta ignem suum explicat. *Senec. Epist. 94.*

Hæc est sapientia, in naturam converti, & eò restitui, unde publicus error expulserit. *Ibid.*



re que nous apportons en naissant ;
 ou, lorsqu'ils s'en sont déjà écartés,
 de les y ramener peu à peu, & de
 rallumer en eux ces précieuses étin-
 celles, par de fréquens exemples de
 vertu. ^a Un maître habile dans l'art
 de manier les esprits, & c'est là sa
 grande science, profite de tout pour
 inspirer à ses disciples des principes
 d'honneur & d'équité, & pour faire
 naître en eux une sincère estime de
 la vertu, & une grande horreur du
 vice. ^b Comme ils sont dans un âge
 tendre & docile, & que la corruption
 n'a pas encore jeté en eux de pro-
 fondes racines, la vérité se saisit alors
 facilement de leur esprit, & s'y éta-
 blit sans peine, pour peu que du côté
 du maître elle soit aidée par de sages
 réflexions, & des avis donnés à pro-
 pos.

Quand, à chaque point d'histoire
 qu'on leur lit, ou du moins dans ceux

^a Civitatis rectorem
 decet... verbis, & hi
 mollioribus, curare in-
 genus, ut facienda ius-
 titia, cupiditatemque
 honoris & equi conciliet
 animis, faciatque vitio-
 rum odium, prorsum
 virtutum. Senec. lib. 2.

de tra. cap. 4.

^b Facillimè tenens con-
 ciliantur ingenia ad ho-
 nesti relique amorem.
 Adhuc docilibus, levio-
 terque corruptis, injicit
 in animum veritas, & advo-
 catum idoneum dacta est.
 Senec. Epist. 106.



134 *I. Partie.* DU GOÛT

qui sont plus importans, & qui portent avec eux quelque vive lumiere, on leur demande à eux-mêmes ce qu'ils en pensent ; ce qu'ils y trouvent de beau, de grand, de louable ; ce qui leur y paroît au contraire digne de blâme & de mépris : il est rare que les jeunes gens ne répondent d'une maniere sensée & raisonnable, & qu'ils ne jugent de chaque chose très-sainement & très-équitablement. C'est cette réponse, c'est ce jugement, qui est en eux, comme je l'ai déjà dit, le cri de la nature & comme la voix de la droite raison, & qui ne peut leur être suspect parce qu'il n'est point suggéré, qui devient pour eux la règle du bon goût par rapport à la solide gloire & à la véritable grandeur. Quand ils voient un Régulus aller se présenter aux plus cruels tourmens plutôt que de manquer à sa parole, un Cyrus & un Scipion faire profession publique de continence & de sagesse, tous ces anciens Romains, si illustres & si généralement estimés, mener une vie pauvre, frugale, sobre ; & que d'un autre côté ils voient des actions de perfidie, de débauche, de dissolution,



d'une basse & sordide avarice dans des personnes grandes & considerables selon le siecle, ils n'hésitent pas un moment en faveur de qui ils doivent se déclarer.

* Sénèque disoit, en parlant d'un de ses maitres, que lorsqu'il l'entendoit parler des avantages de la pauvreté, de la chasteté, d'une vie sobre, d'une conscience pure & irréprochable, il sortoit de ses leçons plein d'amour pour la vertu, & d'horreur pour le vice. C'est l'effet que doit produire l'histoire quand elle est bien enseignée.

Il ne s'agit donc que de rendre les jeunes gens attentifs aux excellentes leçons que nous donne le paganisme même, qui ne compte pour rien tout ce qui est hors de l'homme, & ce qui lui sert comme de cortège, richesses,

o Igo certe, cum At-
tolum audierim, in vita,
in errore, in mala vita
perorantem, saepe miser-
entissimum generis humani.
Cum vero commendare
paupertatem ceperat...
sape exire e schola pau-
peri libuit. Cum ceperat
voluptates nostras tradu-
cere, laudare castum cor-
pus, sobriam mensam,
puras mentes, non lan-

tium ab illicitis volupta-
tibus, sed etiam super va-
cutis, libebat circumferri
hanc gulam & ventrem.
Senec. ep. 108.
h Quicquid est hoc quod
circa nos ex adventicio
fulget, honores, opes,
ampla attis alieni
commodati que appa-
tus sunt. Senec. Consol. ad
Marc. cap. 10.



dignités, magnificence; ^a & qui dans l'homme même n'estime & n'admire que les qualités du cœur, c'est-à-dire la probité & la vertu: ^b dont l'éclat est tel, qu'elle honore, annoblit, & relève tout ce qui l'approche & l'environne, la pauvreté même, la misère, l'exil, la prison, les tourmens. Elle seule donne le prix à tout: elle seule est la source de la solide gloire & de la véritable grandeur. Selon le paganisme, ^c un Prince n'est grand, qu'autant qu'il est bienfaisant & libéral: il ne doit se croire puissant, que pour faire du bien; & faire marcher, à l'imitation des dieux, la qualité de Très-bon, avant celle de Très-grand: *Jupiter Optimus, Maximus*. Il doit préférer aux titres fastueux de Vainqueur, de Triomphateur, de Foudre de guerre, de Conquérant, titres pour

^a Nec quequam suum, nisi se, putet esse, ea quoque parte qua melior est. *Id. de Const. sap. cap. 6.*

^b Quicquid attigit virtus, in similitudinem sui adducit & tingit: actiones, amicitias, interdum domos totas, quas intravit disp. suitque, condecorat: quicquid tra-

xit, id amabile, con-

spicuum, mirabile facit. *Id. Epist. 60.*

^c Proximum diis locum tenet, qui se ex Deorum natura gerit, beneficus, ac largus, & in melius potens. Hæc affectare, hæc imitari, necet: maximum ita haberi, ut optimus simul habeatur.

Senec. lib. 1. de Clem. cap.

19.



l'ordinaire si funestes aux peuples, le doux nom de pere de la patrie, qui le fait souvenir qu'il est le protecteur & le pere de ses sujets, & que la plus solide gloire, aussi-bien que son devoir le plus essentiel, est de travailler à les rendre heureux.

Il semble qu'on ne peut rien ajouter à ces nobles idées que les paiens nous donnent de la grandeur & de la puissance humaine, ni aux exemples de vertu que j'ai cités jusqu'ici en si grand nombre. Mais écoutons un Sage, élevé dans l'école, non de Socrate & de Platon, mais de Jesus-Christ : c'est saint Augustin, qui, après avoir tracé le portrait d'un grand prince, nous apprend par un seul trait qu'il ajoute aux tableaux des anciens, en quoi consiste la solide gloire, & combien le Christianisme enchérit sur les vertus paiennes, dont la vanité & l'orgueil étoient l'ame & le principe.

Nous n'appellons pas grands & heureux les Princes Chrétiens, » dit *S. August. de Civit. Dei, lib. 9. cap. 24.*

« Cetera cognominibus honoris data sunt Patrem quidem patris appellamus, ut sciret deam sibi potestatem pa-

triam, que est comprehensura, liberis constituta, usque post illos seponens. Senec. lib. 6. de Clem. cap. 24.



ce Pere en parlant des Empereurs ;
» pour avoir regné long-tems , ou
» pour être morts en paix en laissant
» leurs enfans successeurs de leur cou-
» ronne , ou pour avoir vaincu les
» ennemis de l'Etat , ou pour avoir
» réprimé les séditieux : avantages qui
» leur sont communs avec les Princes
» adoreurs des demons. Mais nous
» les appellons grands & heureux ,
» quand ils font regner la justice ;
» quand , au milieu des louanges
» qu'on leur donne , ou des respects
» qu'on leur rend , ils ne s'enorgueil-
» lissent point , mais se souviennent
» qu'ils sont hommes ; quand ils sou-
» mettent leur puissance a la puissance
» souveraine du Maître des Rois , &
» qu'ils la font servir à faire fleurir
» son culte ; quand ils craignent Dieu ,
» qu'ils l'aiment , & qu'ils l'adorent ;
» quand ils préfèrent à leur royaume
» celui où ils ne craignent point d'a-
» voir de rivaux ni d'ennemis ; quand
» ils sont lents à punir , & prompts à
» pardonner ; quand ils ne punissent
» que pour le bien de l'Etat , & non
» pour satisfaire leur vengeance ; &
» qu'ils ne pardonnent que parce
» qu'ils esperent qu'on se corrigera ,



& non pour donner l'impunité aux crimes ; quand, étant obligés d'user de sévérité , ils la temperent par quelque action de douceur & de clémence ; quand ils sont d'autant plus retenus dans leurs plaisirs , qu'ils auroient plus de liberté de s'y livrer ; quand ils aiment mieux commander a leurs passions , qu'à tous les peuples du monde ; ET QUAND ILS FONT TOUTES CES CHOSES , NON POUR LA VAINNE GLOIRE , MAIS POUR L'AMOUR DE LA FELICITE' E'TERNELLE. «

Le paganisme ne pouvoit pas inspirer des sentimens si nobles , & en même tems si épurés de tout amour propre & de toute vaine gloire : *Hæc omnia faciunt , non propter ardorem inanis gloria . sed propter caritatem felicitatis æternæ.* Il n'y avoit que l'école de Jesus-Christ capable de porter l'homme à un si haut degré de perfection , que de s'oublier totalement lui-même au milieu des plus grandes actions , pour ne les rapporter qu'à Dieu seul : en quoi consiste toute sa grandeur & toute sa gloire. Car tant que l'homme demeure concentré en lui-même , il a beau faire



140 *I. Partie.* DU GOÛT
des efforts pour paroître grand , &
pour s'élever : il demeure toujours
ce qu'il est , c'est-à-dire , bassesse &
néant : & ce n'est qu'en s'unissant à
celui qui est l'unique source de toute
gloire & de toute grandeur , qu'il
peut véritablement devenir grand &
élevé.

Voilà ce qui a produit cette mul-
titude innombrable de Héros chré-
tiens de toute condition , de tout
sexe , de tout âge. On a vu ce qu'il
y avoit de plus éclatant dans le sie-
cle , venir déposer aux piés de la
croix de Jesus-Christ richesses , gran-
deur , magnificence , dignités , science ,
éloquence , réputation ; & compter
tous ces sacrifices pour rien. Un saint
Paulin , l'honneur de notre France ,
& la gloire de son siecle , pendant que
tout l'univers étoit dans l'admiration
de l'abandon généreux qu'il venoit
de faire aux pauvres des biens im-
mensés qu'il possédoit en différentes
provinces , croioit n'avoir encore rien
fait , & se comparoit à un athlete qui
se prépare au combat , ou a un hom-
me qui doit passer à la nage une ri-
viere , & qui ne sont pas l'un & l'au-
tre fort avancés pour avoir quitté
leurs habits.



Que dirai-je de cette foule de Dames illustres , dont quelques - unes comptoient parmi leurs aieux les Scipions & les Gracques , sainte Paule ; sainte Olympiade , sainte Marcelle , sainte Mélanie , qui firent tant d'honneur à l'Evangile en foulant aux piés le faste & les délices du siècle ? Quelle grandeur d'ame dans cette parole de sainte Marcelle qui avoit abandonné tous les biens aux pauvres , & qui voiant Rome prise & saccagée par les Goths , remercia Dieu de ce qu'il avoit mis ses biens en sureté , & de ce que le désastre de la ville l'avoit trouvé & non rendu pauvre ! *Quid pauperem illam non fecisset captivitas , sed invenisset.*

*S. Hieron.
lib. 3. Ep. ad
Principiam.*

Jamais triomphe égala - t - il celui que remporta l'humilité chrétienne dans la personne de sainte Mélanie l'aieule , lorsqu'elle alla à Nole visiter saint Paulin ? C'est ce Saint même qui nous en a laissé une éloquente description. Toute sa famille , c'est-à-dire , ce qu'il y avoit alors de plus grand & de plus qualifié dans Rome , étant allé au-devant d'elle , voulut par honneur l'accompagner dans ce voyage avec toute la pompe ordinaire



aux personnes de cette naissance. La voie Appia étoit couverte de chars dorés & magnifiques, de chevaux superbement enharnachés, d'un grand nombre de chariots de toute espèce. Au milieu de ce fastueux appareil marchoit une Dame vénérable par son âge, & encore plus par son air grave & modeste, montée sur un petit cheval fort maigre, & vêtue d'un simple habit de serge. Cependant tous les yeux étoient tournés & attachés sur l'humble Mélanie. Personne n'étoit attentif à l'or, à la soie, à la pourpre qui brilloient de toutes parts: l'étoffe grossière effaçoit tout ce vain éclat. On voioit dans les enfans, ce que la mere avoit quitté & foulé aux piés, pour en faire un sacrifice à Jesus-Christ.

Les grands Seigneurs, les Dames, qui formoient ce pompeux cortége, loin de rougir de l'état vil & abjet où paroissoit la sainte Veuve, se faisoient honneur d'approcher d'elle, & de toucher à ses habits; croiant par ce humble & respectueux abaissement expier l'orgueil de leur riche & superbe magnificence. C'est ainsi que dans cette occasion le faste de la gran-



leur Romaine rendit hommage à la
sauvreté évangélique.

Quelques traits de la sorte, mêlés
de tems en tems avec les histoires
profanes, corrigent & rectifient ce
qui s'y trouve de défectueux, sup-
pléent à ce qui peut y manquer du
côté du motif & de l'intention, &
donnent aux jeunes gens une idée
parfaite de la véritable & solide gran-
deur. Car, en leur rapportant les bel-
les actions & les louables sentimens
des païens, comme nous avons fait
ici, il faut avoir soin de les faire sou-
venir de tems en tems de ce principe
que saint Augustin répète si souvent,
que sans la vraie piété, c'est-à-dire,
sans la connoissance & l'amour du
vrai Dieu, il ne peut y avoir de vé-
ritable vertu, & qu'elle n'est point
elle quand elle a pour motif la gloire
humaine. Il est vrai, ajoute-t-il, que
les vertus, quoique fausses & impar-
faites, ne laissent pas de mettre ceux
qui les ont beaucoup plus en état de
rendre service au Public, que s'ils

<p>Dum illud confit in. si omnes veritates pro, seminem sine vera pi- etate, id est veri Dei veri- tate, veram posse ha-</p>	<p>tere virtutem, nec eam veram esse, quando glo- ria servit humana. S. Aug. de Civit. Dei, lib. 1. cap. 12.</p>
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------



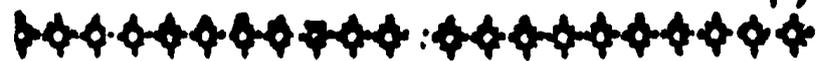
144. I. Partie. Du Gôûr, &c.
 ne les avoient pas. Et c'est en ce sens
 qu'on peut dire qu'il seroit quelque-
 fois à souhaiter que ceux qui gou-
 vernent fussent de bons payens, de
 bons Romains, & qu'ils agissent se-
 lon ces grands principes qui étoient
 l'ame de leur conduite. * Mais le
 souverain bonheur d'un Etat, c'est
 que Dieu mette en place des per-
 sonnes qui joignent à ces grandes
 qualités qu'on admire dans les an-
 ciens, une véritable & solide piété.

<p>a Illi autem, qui vera pietate præditi bene vi- runt, si habent scien- tiam regendi populos,</p>	<p>nihil est felicius rebus humanis, quam si Deo misericante habeant po- testatem. S. Aug. 101.</p>
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------



SECONDI





SECONDE PARTIE.

D E

L'HISTOIRE SAINTE.

JE RE'DUIRAI à deux chefs ce que j'ai à dire sur l'étude de l'Histoire Sainte. D'abord je poserai les principes qui me paroissent nécessaires pour profiter comme on le doit de cette étude. J'en ferai ensuite l'application à quelques exemples.

CHAPITRE PREMIER.

PRINCIPES NE'CESSAIRES POUR L'INTELLIGENCE

D E

L'HISTOIRE SAINTE.

AVANT que de marquer les observations qu'on doit faire en étudiant l'Histoire Sainte, ou en l'enseignant aux autres, je croi qu'il est à propos de commencer par en donner ici une idée générale, qui en

Tome III.

G



faſſe ſentir le caractère propre , & qui aide à faire connoître en quoi cette Hiſtoire eſt différente des autres.

ARTICLE PREMIER.

Caractères propres & particuliers à l'Hiſtoire Sainte.

IL N'EN EST pas de l'Hiſtoire Sainte comme de toutes les autres. Celles-ci ne renferment que des faits humains, & des événemens temporels, ſouvent pleins d'incertitude & de contrariétés. Mais celle-là eſt l'hiſtoire de Dieu même, de l'Être ſouverain : l'hiſtoire de ſa toute-puiſſance, de ſa ſageſſe infinie, de ſa providence qui s'étend à tout, de ſa ſainteté, de ſa juſtice, de ſa miſéricorde, & de ſes autres attributs, montrés ſous mille formes, & rendus ſenſibles par une infinité d'effets éclatans. Le livre qui renferme toutes ces merveilles, eſt le plus ancien livre du monde, & l'unique, avant la venue du Meſſie, où Dieu nous ait fait connoître d'une manière également claire & certaine ce qu'il eſt, ce que



nous sommes, & à quoi il nous a destinés.

Les autres histoires nous laissent dans une profonde ignorance de tous ces points importans. Loin de nous donner une idée nette & précise de la Divinité, elles l'obscurcissent, la dégradent, la défigurent par mille fables & mille rêveries, toutes plus absurdes les unes que les autres. Elles ne nous font connoître ni ce qu'est le monde que nous habitons, s'il a commencé, par qui & pourquoi il a été créé, comment il se soutient & se conserve, & s'il doit toujours subsister : ni ce que nous sommes nous-mêmes, quelle est notre origine, notre nature, notre destination, notre fin.

L'Histoire Sainte commence par nous révéler clairement en trois mots les plus grandes & les plus importantes vérités : Qu'il y a un Dieu ; qu'il est avant tout, & par conséquent éternel ; que le monde est son ouvrage, qu'il l'a formé de rien par sa seule parole, qu'ainsi il est tout-puissant.

au commencement Dieu a créé le ciel & la terre. Gen. 1. 1.,
v. 1.

Elle nous représente ensuite l'hom-



me, pour qui ce monde a été formé, sortant des mains de son Créateur, & composé d'un corps & d'une ame: d'un corps fait d'un peu de poussiere, preuve de sa foiblesse; d'une ame, qui est le soufflé de Dieu, & par conséquent distinguée du corps, spirituelle, intelligente; & par le fond même de sa nature & de sa constitution, incorruptible & immortelle.

Elle nous dépeint l'état heureux dans lequel l'homme a été créé juste, innocent, & destiné à un bonheur sans fin, s'il eût persévéré dans sa justice & dans son innocence: sa triste chute par le péché, source funeste de tous les maux, & de la double mort à laquelle il fut condamné avec toute sa postérité: enfin sa réparation future par un Médiateur tout-puissant, qu'elle lui promet & lui fait envisager dès lors pour sa consolation, mais dans l'éloignement d'un avenir très-reculé; & dont elle lui peint dans la suite tous les traits & tous les caractères, mais sous les sombres couleurs des figures & des symboles, qui sont comme autant de voiles qui servent en même tems à le montrer & à le cacher.



Elle nous apprend que dans cette réparation du genre humain la grande œuvre de Dieu, à laquelle tout se rapporte & tout se termine, est de se former un royaume digne de lui, un royaume qui seul subsistera pendant toute l'éternité, & auquel tous les autres feront place; dont Jesus-Christ sera le fondateur & le roi, selon l'auguste prophétie de Daniel, Dan. 7. 1-14. qui après avoir vû en esprit sous différens symboles la succession & la ruine de tous les grands empires du monde, voit enfin le Fils de l'homme s'avancer jusqu'à l'Ancien des jours, *usque ad Antiquum dierum*; noble & grande expression pour marquer l'Eternel: & il ajoute aussitôt, que Dieu lui donna la puissance, l'honneur, & le royaume; que toutes les tribus & les langues le serviront; que sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, & que son royaume ne sera jamais détruit.

Ce royaume est l'Eglise, qui commence & se forme sur la terre, & qui sera un jour transportée dans le ciel, lieu de son origine & de sa demeure éternelle. 1. Cor. 13. 24. Et alors viendra la fin & la consommation de toutes choses, c'est-à-dire de ce monde visible, qui ne sub-



siste que pour l'autre ; lorsque Jesus-Christ, après avoir détruit tout empire, toute domination, & toute puissance, aura remis son royaume, c'est-à-dire l'heureuse & sainte société des Elus, à Dieu son Pere.

C'est cette heureuse société des Justes, & celui qui a bien voulu en être le chef, le sanctificateur, le pere, & l'époux, qui sont le grand objet & le dernier terme de tous les desseins de Dieu. Dès le commencement du monde, & avant même que le péché en eût perverti l'ordre, il a eu l'un & l'autre en vûe. Saint Paul nous déclare en termes précis que le premier Adam

Rom. 5. 14. étoit la figure du second, qui est *forma*

Eph. 5. 25. *futuri*; & il nous insinue qu'Eve, tirée du côté d'Adam pendant son sommeil mystérieux, étoit une image naturelle de l'Eglise, sortie du côté de Jesus-Christ endormi sur la croix pour nous y enfanter.

Dès ces premiers tems on voit Dieu, toujours attentif à son œuvre, préparer de loin la formation de l'Eglise chrétienne, & en jeter les fondemens, en révélant à l'homme les mysteres dont la connoissance a toujours été nécessaire au salut; en lui



L'HISTOIRE SAINTE. 151
renouvellant souvent la promesse du Libérateur ; en lui marquant la nécessité de la foi au Médiateur pour obtenir la vraie justice ; en lui enseignant l'essence de la religion & l'esprit du vrai culte ; en transmettant de siècles en siècles sans altération ces dogmes capitaux par la longue durée de la vie des premiers Patriarches , remplis de foi & de sainteté ; en prenant soin par le moien de l'arche de sauver du naufrage de l'univers ces verités essentielles ; & enfin en se formant dès les premiers tems une société de Justes plus ou moins nombreuse & visible , & la conservant par une succession non interrompue.

Mais dans le tems que la terre commence à être inondée de nouveau d'un déluge d'erreurs & de crimes , plus pernicieux que le déluge des eaux dont elle venoit de sortir ; Dieu, pour remettre en sûreté les verités salutaires qui commençoient à s'obscurcir & à s'étendre dans toutes les nations , en confie le dépôt à une famille qu'il consacre entièrement à la religion. Il s'en forme un peuple particulier, renfermé dans l'enceinte d'un certain pays qu'il lui avoit préparé depuis



long-tems , séparé de toutes les autres nations par ses loix & par ses usages, conduit & gouverné d'une maniere toute singuliere , montré comme en spectacle à tout l'univers par les merveilles sans nombre qu'il y a opérées, soit pour l'établir dans la terre qu'il lui avoit promise , soit pour l'y maintenir , ou pour l'y rappeler. Il ne se contente pas de le conduire , comme les autres peuples, par une providence générale & commune : il s'en rend lui-même le chef, le législateur, le roi. Et il veut que ce peuple par sa sortie de l'Egypte , par son séjour dans le desert , par son entrée dans la terre promise , par ses guerres & ses conquêtes , par sa longue captivité à Babylone , par son retour dans sa patrie, en un mot par tous ses divers états & changemens , soit une figure de ce qui devoit arriver à l'Eglise : & que l'attente du Messie , promis aux Patriarches , figuré par les cérémonies & par les sacrifices de la loi , prédit par les Prophetes , soit le caractere propre & spécial de ce peuple , qui le distingue de toutes les autres nations.

Voila ce que l'Ecriture Sainte nous



apprend, & ce qu'elle seule pouvoit nous découvrir, parce qu'elle seule est dépositaire des révélations divines, & de la manifestation des decrets de Dieu cachés dans son sein de toute éternité jusqu'au moment où il lui a plu de les produire au jour. Est-il un objet plus grand, plus intéressant, plus digne de l'attention de l'homme, qu'une histoire où Dieu a daigné tracer lui-même de sa propre main le plan de notre destinée éternelle ?

Pour affermir la certitude de la révélation, & pour établir la religion sur des fondemens inébranlables, Dieu a voulu lui donner deux sortes de preuves, qui fussent en même tems à la portée des plus simples, & supérieures à toutes les subtilités des incrédules ; qui portassent visiblement le caractère de la Toute-puissance ; & que ni tous les efforts des hommes, ni les prestiges des démons ne pussent imiter.

Ces deux sortes de preuves consistent dans les miracles & dans les prophéties.

Les miracles sont frapans, publics, notoires, exposés aux yeux de tous, multipliés en une infinité de manières.



res, long-tems prédits & attendus; persévérans pendant une longue suite de jours, & même d'années. Ce sont des faits éclatans, des événemens mémorables, que les plus grossiers ne peuvent ignorer, dont des peuples entiers non-seulement sont spectateurs & témoins, mais dont ils sont eux-mêmes la matiere & l'objet, dont ils recueillent les fruits & sentent les effets, & qui rendent leur sort heureux ou malheureux. La famille de Noé ne pouvoit oublier la ruine du monde entier, causée par le déluge après des menaces continuées pendant un siecle, ni la maniere merveilleuse dont elle en avoit été seule préservée dans l'arche. Le feu descendu du ciel sur les villes criminelles; tout le royaume d'Egypte puni à diverses reprises par dix plaies accablantes; la mer ouverte pour donner passage aux Hebreux, & refermée pour submerger Pharaon avec toute son armée: le peuple d'Israel pendant quarante ans nourri de la manne, abreuvé par des torrens tirés des rochers, couvert par une nuée contre l'ardeur du jour, & éclairé par une colonne de feu pendant la nuit: les



habits & les souliers conservés entiers sans être usés pendant un si long voyage : le cours du Jourdain suspendu : le soleil arrêté dans sa course pour assurer la victoire : une armée de Guépes marchant devant le peuple de Dieu pour chasser les Cananéens de leurs terres : les nuées plusieurs fois converties en une grêle de pierres pour écraser les ennemis : les nations liguées contre Israel dissipées par une vaine terreur , ou exterminées par un carnage mutuel en tournant leurs armes les unes contre les autres : cent quatre-vingt-cinq mille hommes foudroies dans une nuit sous les rempars de Jerusalem : tous ces prodiges , & mille autres de cette nature , dont plusieurs étoient attestés par des fêtes solennelles établies à dessein d'en perpétuer la memoire , & par des cantiques sacrés qui étoient dans la bouche de tous les Israelites , ne pouvoient être ignorés par les plus stupides , ni révoqués en doute par les plus incrédules.

Il en est de même des prophéties. On est frappé d'étonnement , & l'on regarde comme le dernier effort de l'esprit humain , qu'un Historien cé-

Polybe



lèbre ait pu par la force de son génie, par la supériorité de ses lumières, & par sa profonde connoissance du caractère des hommes & des peuples, entrevoir & démêler dans les ténèbres de l'avenir un changement considérable qui devoit arriver dans la république Romaine. Et certainement une telle prévoiance est bien digne d'admiration, & il n'y a personne, pour peu de goût & de curiosité qu'il ait, qui ne soit bien aise d'examiner par lui-même s'il est bien vrai que cet Historien ait deviné aussi juste qu'on le dit.

L'Histoire Sainte nous présente bien d'autres merveilles. On y voit une foule d'hommes inspirés, qui ne parlent pas en doutant, en hésitant, en conjecturant; mais qui d'un ton affirmatif déclarent hautement & en public que tels & tels événemens arriveront certainement dans le tems, dans le lieu, & avec toutes les circonstances que ces Prophetes le marquent. Mais quels événemens! Les plus détaillés, les plus personnels, les plus intéressans pour la nation, & en même tems les plus éloignés de toute vraisemblance. Sous les regnes floriss-



sans d'Ozias & de Joathan, où l'Etat étoit dans la paix, dans l'abondance, & où le luxe des tables, des bâtimens, des ameublemens étoit porté à l'excès, quelle apparence y avoit-il à l'affreuse disette & à la honteuse captivité dont Isaïe menaçoit alors les Dames les plus qualifiées, & aux malheurs extrêmes qui arrivèrent effectivement sous le regne suivant ?

Is. c. 1. v.
16. 26. &c.

Lorsque, quelque tems après, Jérusalem, bloquée par la nombreuse armée de Sennacherib, étoit réduite à la dernière extrémité, sans troupes, sans vivres, sans aucune espérance de secours humain, sur-tout depuis que l'armée des Egyptiens eut été taillée en pièces; ce qu'Isaïe prédisoit étoit-il croiable, que la ville ne seroit point prise, qu'elle ne seroit pas même assiegée dans les formes, que l'ennemi ne lanceroit pas contre elle un seul trait, & que bientôt cette armée si formidable seroit exterminée tout d'un coup, & sans le concours d'aucun homme, & son Roi mis en fuite ?

La destruction entière du royaume des dix tribus, l'enlevement de celle



de Juda à Babylone après la prise & la ruine de Jerusalem, le terme précis de soixante & dix ans marqué pour la durée de sa captivité, son retour glorieux dans sa patrie, son libérateur désigné & appelé par son nom plus de deux cens ans avant sa naissance, la manière surprenante, & inouïe jusqu'alors, dont cet illustre Conquérant devoit prendre Babylone : tout cela étoit-il du ressort de la prévoiance humaine, & y voioit-on quelque apparence quand les Prophetes le prédisoient ?

Ces prédictions néanmoins, quelque éclatantes qu'elles fussent, ne servoient que de voile ou de préparation à d'autres infiniment plus importantes, auxquelles l'accomplissement des premières devoit donner un degré d'autorité & de crédit qui fût au dessus de tout ce que l'esprit humain peut imaginer ou souhaiter de plus fort pour établir une pleine conviction, & une croiance inébranlable. On sent bien que je veux parler des prédictions qui regardent le Messie, & l'établissement de l'Eglise chrétienne. Elles sont d'une évidence, & descendent dans un détail, qui passe



route admiration. Non seulement les Prophetes ont marqué le tems , le lieu , la maniere de la naissance du Messie , les principales actions de sa vie , les effets de sa prédication : mais ils ont vû & prédit les circonstances les plus particulieres de sa mort & de sa résurrection , & les ont raportées presque avec autant d'exa&itude que les Evangelistes mêmes qui en avoient été les témoins oculaires.

Mais que dire de ces grands événemens , qui sont la destinée du genre humain , qui embrassent toute l'étendue des siècles , & qui vont enfin se perdre heureusement dans l'éternité , qui étoit leur terme & leur but : l'établissement de l'Eglise sur la terre par la prédication de douze pécheurs , la réprobation du corps entier de la nation Juive , la vocation des Gentils substitués a la place d'un peuple autrefois si chéri & si privilégié , la ruine de l'idolatrie dans tout l'univers , la dispersion des Juifs dans toutes les parties de la terre pour y servir de témoins à la verité des livres saints & à l'accomplissement des prophéties , leur retour futur à la foi de Jesus-Christ qui sera la ressource & la



consolation de l'Eglise dans les derniers tems , enfin cette Eglise après bien des combats & des dangers , transportée de la terre dans le ciel pour y jouir d'une félicité & d'une paix éternelle ? Voila de quoi nous entretiennent les Prophètes , voila pourquoi les livres saints ont été écrits.

J E D E M A N D E en premier lieu si ce n'est pas manquer à la partie la plus essentielle de l'éducation de la jeunesse , que de lui laisser ignorer une histoire si respectable & si intéressante par son antiquité , par son autorité , par la grandeur & la variété des faits , & sur tout par l'union intime qu'elle a avec notre sainte religion , dont elle est le fondement , dont elle renferme toutes les preuves , dont elle nous marque tous les devoirs , & pour laquelle elle est si propre à nous inspirer dès l'âge le plus tendre un respect infini , capable de servir dans la suite de frein & de barrière contre la licence audacieuse de l'incrédulité qui prend tous les jours de nouveaux accroissemens , & qui nous menace de la perte entière de la foi.



Je demande en second lieu si c'est étudier & enseigner l'Histoire Sainte comme on le doit, que d'en rapporter les faits simplement comme des faits historiques ; de ne les proposer aux jeunes gens que comme des objets de leur curiosité ou de leur admiration, sans les leur montrer comme les appuis les plus fermes de leur croiance, comme les titres domestiques de leur véritable noblesse, comme les gages certains de leur grandeur future ; sans leur apprendre à comparer ces événemens *miraculeux & prophétiques* avec les *prodiges & les oracles* les plus vantés du paganisme, & sans leur faire sentir combien ceux, sur lesquels toute la religion des Romains par exemple étoit fondée, & que Cicéron dans de certains livres a fait valoir avec toute son éloquence, quoique dans d'autres il les détruisse absolument ; combien, dis-je, ces prodiges & ces oracles sont vains & frivoles, & combien, quand on les lui passeroit tous pour vrais, ils sont éloignés de la certitude, de la majesté, & de la multitude de ceux que l'histoire sainte nous présente à chaque page.

Je demande ensu si c'est rendre à

Lib. 1. de
Nat. Deor.

Lib. 2. de
Divinat.



l'Histoire Sainte , dictée par le Saint Esprit même , le respect qui lui est dû , que d'en examiner seulement la lettre , sans pénétrer plus avant pour en découvrir l'esprit & la véritable signification ; sur tout après la vive lumiere que les écrits des Evangélistes & des Apôtres , & après eux la tradition constante & suivie des Peres, ont répandue sur cette matiere. Nous lisons très souvent dans l'Evangile que les actions qui y sont raportées étoient l'accomplissement des figures & des prophéties de l'ancien Testament , & Jesus-Christ lui-même nous assure que c'est de lui principalement

Joan. 5. 46. que Moÿse a écrit : *si crederetis Moÿsi, crederetis forsitan & mihi ; de me enim*

Rom. 10. 4. *ille scripsit.* S. Paul nous dit en termes clairs & précis que Jesus-Christ étoit la fin de la loi , & que ce qui arrivoit aux Juifs , leur arrivoit en figure. S. Augustin , qui n'est en cela que l'interprete & le canal de la tradition de l'Eglise , nous déclare , en parlant des Saints de l'ancien Testament , que non seulement leurs paroles, mais leur vie , leurs mariages, leurs enfans , leurs actions , étoient une figure & une prédiction de ce qui



devoit arriver long-tems après dans l'Eglise chrétienne : *Horum Sanctorum, qui praecesserunt tempore natiuitatem Domini, non solum sermo, sed etiam vita, & coniugia, & filii, & facta, prophetia fuit huius temporis, quo per fidem passionis Christi ex gentibus congregatur Ecclesia; & que le peuple Hebreu, dans son tout, a été comme un grand Prophete de celui qui seul mérite d'être appelé grand: Totumque illud regnum gentis Hebraeorum, magnum quemdam, quia & magni cuiusdam, fuisse prophetiam. D'où il conclut qu'on doit chercher dans les actions de ce peuple une prophétie de Jesus - Christ & de l'Eglise: In his quae in illis, vel de illis diuinitus fiebant, prophetia venturi Christi & Ecclesiae perferenda est.*

S. Aug. de
catechis. rud.
cap. 19.

Lib. 22. con-
tra Faust. cap.
24.

Gen. 21.

Dans ce qui est dit, par exemple, d'Abraham, qu'il chassa de sa maison Agar, qui étoit sa femme légitime, quoique d'un second rang & esclave, avec Ismael son fils, sans leur donner autre chose pour leur subsistance qu'un peu de pain & d'eau: un homme de bon esprit & de bon sens, peut-il comprendre que ce Patriarche, si libéral & si plein d'humanité a l'égard des étrangers, ait traité



avec une telle dureté sa femme & son fils, si cette dureté ne cache quelque mystère ?

Quand la tradition ne nous découvrirait pas ce que signifie l'action du même Patriarche prêt à immoler Isaac, la raison seule, j'entens dans un homme éclairé de la foi, ne suffiroit-elle pas pour nous y faire reconnoître la charité du Pere éternel qui a aimé les hommes jusqu'à donner pour eux son Fils unique ?

Peut-on raconter aux enfans l'histoire du serpent d'airain attaché & suspendu à un bois dans le desert pour la guérison des Israelites que la morsure des serpens de feu faisoit mourir, sans leur expliquer en même tems de qui ce serpent étoit la figure ?

Seroit-ce entendre comme il faut l'histoire admirable de Jonas, si l'on se bornoit à ce que la lettre nous offre, & si l'on n'y voioit pas Jesus-Christ sortant plein de vie du tombeau le troisiéme jour, & la prompte & miraculeuse conversion des Gentils, qui a été le fruit de la mort & de la résurrection du Sauveur ?

Il en est ainsi de beaucoup d'autres endroits de l'histoire sainte, qui



L'HISTOIRE SAINTE. 165
e sont point entendus , s'ils ne sont
profondis. C'est l'étudier en Juif,
e non en Chrétien, que de ne pas
lever le voile dont elle est couverte,
e de se contenter d'une surface, ri-
che à la vérité & précieuse, mais qui
cache d'autres richesses d'un prix inti-
mement plus estimable.

On expliquera ces figures aux jeu-
es gens avec plus ou moins d'éten-
due, selon qu'ils seront plus ou moins
avancés, s'arrêtant sur-tout à celles
qui sont développées dans le Nouveau
Testament, & dont par conséquent
le sens ne peut pas être douteux : &
parmi celles-là même choisissant les
plus claires, & les plus proportion-
nées à leur âge. Il en est pourtant de
évidentes & de si sensibles par elles-
mêmes, quoiqu'on n'en trouve point
d'explication dans le Nouveau Testa-
ment, qu'il n'est pas possible de s'y
prendre, comme l'histoire de Jo-
seph dont nous parlerons bientôt,
& d'autres pareilles.



ARTICLE SECOND.

*Observations utiles pour l'étude de
l'Histoire Sainte.*

1. Le premier soin que l'on doit apporter dans l'étude de l'histoire en général, est d'y mettre beaucoup d'ordre & de méthode, afin de pouvoir distinguer nettement les faits, les personnes, les tems, les lieux : & c'est à quoi peuvent contribuer la chronologie & la géographie, qu'on a raison d'appeller les deux yeux de l'histoire, puisqu'elles y répandent beaucoup de lumiere, & qu'elles en écartent toute confusion.

Quand je recommande l'étude de la chronologie, je suis bien éloigné de vouloir jeter les jeunes gens dans un examen de questions difficiles & épineuses dont cette matiere est fort susceptible, & dont la discussion ne convient qu'aux savans. Il suffit aux premiers d'avoir une idée nette & distincte, non de l'année précise de chaque fait particulier, ce qui iroit à l'infini, & causeroit un grand embarras ; mais en gros & en général du siècle où sont arrivés les événemens les plus considerables.



On a coutume de diviser l'Histoire sainte depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jesus - Christ en six âges ou six parties , qui renferment en tout l'espace de quatre mille ans. Cette division n'est point difficile à retenir , & elle n'est point au dessus de la portée des enfans. On marque ensuite combien chaque âge renferme d'années , en évitant autant qu'il est possible les fractions , c'est-à-dire les petits nombres , & en se réduisant à un compte rond & simple. Ainsi le quatrième âge qui s'étend depuis la sortie de l'Egypte jusqu'au tems où l'on jetta les fondemens du Temple , a compter exactement renferme 479 ans & 17 jours. Il vaut mieux dire aux enfans que cet âge renferme environ 480 ans. On peut encore diviser cet espace en différentes parties ; mais il ne faut pas les multiplier : 40 ans que le peuple passe dans le desert sous la conduite de Moïse ; plus de 350 depuis son entrée dans la terre sainte , sous la conduite de Josué & des Juifs ; 40 ans sous le regne de Saül ; tant sous celui de David ; & quelques années de Salomon. Une pa-



reille division ne charge point la mémoire, & répand ce me semble beaucoup de clarté dans la connoissance des faits.

Entre les auteurs qui ont traité de la chronologie, Usserius & le P. Petavius sont les plus suivis. On peut choisir pour guide l'un ou l'autre de ces deux savans hommes : mais il est bon que dans un College ce soit toujours le même dans toutes les classes.

Comme dans l'Histoire Sainte il y a des faits rapportés diversement par les différens Auteurs qui en ont écrit, c'est au Maître à réunir & à concilier ces différences, en choisissant dans chaque livre les circonstances les plus instructives & les plus intéressantes. Quand on est arrivé au tems des Prophetes, leurs écrits répandent une grande lumiere sur les livres historiques, qui omettent beaucoup de faits importans, ou ne les rapportent souvent qu'en très-peu de mots : on en verra quelque exemple dans la suite.

On a imprimé depuis peu un livre intitulé, *Abrégé de l'Histoire de l'Ancien Testament*, qui peut être d'un grand usage, non-seulement pour le
jeune



eunes gens , mais aussi pour toutes les personnes qui n'ont pas ou assez le loisir , ou assez de lumiere pour étudier l'Histoire Sainte dans l'Écriture même. On a fait entrer dans cet *Abrégé* tout ce qu'il y a de plus essentiel dans l'Histoire Sainte. On s'est fait un devoir d'y garder cette simplicité de style , qui en fait le propre caractère. On a eu soin de mêler dans les récits historiques certaines paroles de l'Écriture pleines de sens , & qui donnent matière à de grandes réflexions. Enfin pour rendre cet ouvrage plus complet & plus utile , on a terminé par un extrait des Livres sapientiaux & prophétiques. Il seroit bien à souhaiter qu'on eût un pareil secours pour l'Histoire profane.

II. Dans l'étude de l'Histoire Sainte , il ne faut pas négliger les usages & les coutumes particulières au peuple de Dieu : ce qui regarde ses loix , son gouvernement , sa manière de vivre. L'excellent livre de M. l'Abbé Leuri , qui a pour titre *Mœurs des Israélites* , renferme tout ce qu'on peut désirer sur ce sujet , & me dispense en parler avec plus d'étendue.

III. IL EST BON de faire obser-

Tome III.

H



ver aux jeunes gens les principaux caractères des Juifs : par ce nom j'entens les Juifs charnels , qui faisoient le gros de la nation. L'honneur que Dieu leur avoit fait de les choisir pour son peuple , les avoit remplis d'orgueil. Ils regardoient avec un souverain mépris toutes les autres nations. Ils croioient que tout leur étoit dû. Pleins de présomption & d'estime pour eux - mêmes , ils n'attendoient la justice que de leurs propres efforts. Ils mettoient toute leur confiance dans les pratiques extérieures de la loi. Ils bornoient leurs vœux & leur espérance aux commodités temporelles , & aux biens de la terre. Dès qu'ils étoient mis à l'épreuve , & que quelque chose venoit à leur manquer , oubliant tous les bienfaits de Dieu & tous les miracles qu'il avoit opérés en leur faveur , & toujours prêts à se révolter contre lui & contre leurs chefs , ils se livroient aux plaintes , au murmure , au desespoir. Enfin , excepté les derniers tems , ils ont toujours eu pour l'idolatrie une pente que rien ne pouvoit arrêter.

C'est ce dernier trait qui contribue le plus , ce me semble , à faire con-



noître parfaitement le caractère du peuple Juif, & l'un des principaux motifs du choix que Dieu en a fait : je veux dire la dureté de cœur de ce peuple, & son penchant extrême au mal ; par où Dieu a voulu montrer que les moiens purement extérieurs ne sont point capables de corriger le cœur de l'homme, puisque tous sans exception ont été employés pendant plusieurs siècles pour guérir les Juifs de l'idolatrie, & pour leur faire observer le premier précepte, & que tous ont été inutiles. Ni les longues & accablantes miseres de la servitude de l'Egypte ; ni la joie & la reconnaissance d'une délivrance miraculeuse, & l'instruction de la loi donnée au pié du mont Sinai ; ni la substitution d'une nouvelle race, née dans le desert, élevée par Moyse, armée par la loi, intimidée par la punition de leurs peres ; ni l'entrée dans la terre promise, & la jouissance actuelle de tous les effets de la promesse ; ni les divers chatimens, ni les vertusemens & les exemples des Prophetes pendant le séjour en cette terre, ont pu arracher de leur cœur ce penchant impie. Devenus dans la terre



promise beaucoup plus méchans, plus corrompus, plus idolatres, qu'ils ne l'avoient été en Egypte, Dieu enfin est obligé de les remettre aux fers à Ninive & à Babylone : mais ce châtiment ne sert qu'à les endurcir ; & livrés à toutes sortes de crimes ils font blasphemer le nom du Dieu d'Israel parmi les nations idolatres, qu'ils surpassent en méchanceté & en impiété.

Ezech. chap.
20.

C'est Dieu même qui nous déclare dans ses Prophetes, & sur-tout dans Ezéchiél, le dessein qu'il a eu de faire connoître aux hommes par la suite de tous les événemens arrivés à son peuple, de leur faire connoître, dis-je, la profonde corruption de leur cœur, & l'impuissance des remedes purement extérieurs pour guérir un mal si ancien & si désespéré. Cette vûe est une des grandes clés des Ecritures, & qui nous fait entrer le plus avant dans le secret & dans l'esprit de l'ancien Testament. Sans cette ouverture, l'Histoire Sainte conserve des obscurités impénétrables, & demeure un livre fermé pour la plupart des lecteurs. En effet, pourquoi le choix d'un peuple si dur & si ingrat ?



Pourquoi tant de faveurs répandues sur Israël par préférence à tant de nations meilleures que lui en apparence ? Pourquoi une attache si persévérante à ce peuple , malgré une si persévérante ingratitude ? Pourquoi le faire passer par tant d'états différens ? Pourquoi cette alternative continuelle de promesses & de menaces, de consolations & d'afflictions , de récompenses & de châtimens ? Pourquoi tant d'instructions , d'avertissemens , d'invitations , de réprimandes , de miracles , de prophètes , de saints conducteurs ? Pourquoi tant de bienfaits pour un peuple qui n'en profite point , & qui n'en devient que plus méchant ? Cette profondeur de la sagesse divine qui nous étonne, doit en même tems nous instruire : & c'est de cette obscurité même répandue dans toute la conduite de Dieu sur son peuple , que sort une lumière plus vive que celle du soleil , qui nous démontre l'insuffisance de tous les remèdes extérieurs pour guérir la corruption du cœur humain.

IV. IL PAROÎT visiblement, par la manière même dont l'ancien Testament est écrit , que le dessein



de Dieu en le donnant aux hommes a été de les rendre extrêmement attentifs aux grands exemples de vertu qui s'y trouvent. L'Écriture tranche en deux mots l'histoire des impies, quelque grands qu'ils soient selon le monde : & au contraire elle s'arrête long-tems sur les moindres actions des justes. Le premier livre des Rois est l'histoire de Samuel : le second celle de David : le troisiéme & le quatriéme, celles de Salomon, de Josaphat, d'Ezéchias, d'Elie, d'Elisée, d'Isaïe. Elle semble ne parler des impies qu'à regret, par occasion, & seulement pour les condamner. Quand on compare ce qu'elle dit de Nemrod, qui bâtit les deux plus puissantes * villes du monde, & qui fonda le plus grand empire qui ait jamais été dans l'univers, avec ce qu'elle rapporte des premiers Patriarches ; on ne fait pourquoi elle passe si rapidement sur des choses très-importantes, qui ont dû rendre la vie de ce fameux Conquérant très-singuliere, & qui donneroient à l'histoire ancienne tant de lumiere & tant d'ornement, pour s'arrêter si long-tems sur des détails, en apparence peu nécessaires, ou de

* Ninive &
Babylone.
Gen.



la vie d'Abraham, ou de celle de Job, moins illustre encore que celle de son aieul. Dieu marque en cela combien les pensées sont différentes des nôtres, en nous faisant voir dans le premier ce que les hommes admirent & ce qu'ils souhaitent, & dans les autres ce qu'il approuve & ce qu'il juge digne de sa complaisance & de votre attention.

L'Écriture prescrit des règles, & fournit des modèles pour toute sorte d'états & de conditions. Rois, Juges, riches, pauvres, gens mariés; peres, enfans; tous y trouvent des instructions excellentes sur tous leurs devoirs. C'est une pratique fort utile, & en même tems fort agréable, d'accoutumer les jeunes gens à réunir d'eux-mêmes & à rapporter sur le champ plusieurs exemples sur une même matière.

LES ROIS dans l'Écriture sainte, entens ceux qui sont selon le cœur de Dieu, ne se regardent que comme des ministres du Roi souverain, & n'usent de leur autorité que pour rendre leurs sujets heureux, en les rendant meilleurs. Ils sont pleins de zèle pour la gloire de Dieu, & pour le

H iij



bien public. Qu'on étudie avec quelque attention les sentimens de piété que David fait paroître dans le transport de l'arche & dans les préparatifs pour la construction du Temple, les missions que Josaphat ordonne & fait lui-même en personne dans son royaume, les soins d'Ezéchias pour la religion dès le commencement de son regne, le zele infatigable de Josias pour rétablir le véritable culte non-seulement dans Juda, mais encore dans les dix tribus; on verra que ces Princes ne se croioient assis sur le trône que pour faire regner Dieu dans leurs Etats. Et pour montrer que la piété n'est point contraire à la vraie politique, l'Écriture affecte quelquefois de rapporter en détail les sages précautions qu'ils prenoient pour la guerre & pour la paix: fortifications de villes, magasins d'armes, troupes réglées; soins de l'agriculture, de la nourriture & de la sûreté des troupeaux, sources assurées & innocentes de l'abondance qui regnoit dans tout le pays, & qui mettoit le peuple en état de paier avec joie & facilité les impôts, toujours réglés sur les véritables besoins de l'Etat.



L'HISTOIRE SAINTE. 177
& sur les facultés de chaque particulier.

LES JUGES, les Magistrats, les Ministres, toutes les personnes constituées en autorité, trouvent des modèles parfaits dans Moÿse, dans Josué, dans les Juges jusqu'à Samuel, dans Job, Néhémie, Esdras, Elia-cim. Toute leur conduite marque un désintéressement parfait. Ils ne pensent point à établir ou à élever leur famille. Ils sont populaires, simples, modestes, sans faste, sans distinctions, sans gardes, sans jalousie dans le commandement, recevant avec joie les avis des inférieurs, & les associant volontiers à leur autorité.

RICHE S. Abraham. Job. Booz, &c.

On sait combien ABRAHAM étoit riche, & combien en même tems il étoit libéral & généreux. Il auroit regardé comme une tache & comme une honte pour lui, si un autre que Dieu l'eût enrichi. *Non accipiam ex omnibus que tua sunt*, dit-il au Roi de Sodome qui par reconnoissance lui offroit tous les biens qu'Abraham avoit retirés des mains des ennemis, *ne dicas: Ego ditavi Abraham*. Sa maison

H v.



Gen. 18. 1. 2. étoit ouverte à tous les passans & à tous les voyageurs. L'écriture nous représente ce saint homme assis dans la plus grande chaleur du jour à l'entrée de son pavillon, & placé la comme en sentinelle par la charité, pour y attendre, ou plutôt pour chercher les occasions d'exercer l'hospitalité : car il est dit qu'il couroit au devant des passans : *Quos cum vidisset, cucurrit in occursum eorum.*

Job étoit un prince puissant, & fort considéré. L'écriture nous trace en sa personne un portrait magnifique d'un homme public, constitué en autorité, & comblé de richesses.

Job. ch. 31. Il sentoit avec une vive reconnoissance que la compassion l'avoit élevé & nourri dès son enfance, & qu'il l'avoit eue pour guide dès le sein de sa mere. Il mettoit au dessus de ses plus glorieux titres d'être l'œil de l'aveugle, le pié du boiteux, le pere des pauvres, l'asyle des étrangers, le consolateur de la veuve, & le protecteur de l'orphelin destitué de tout secours. Il ne dédaignoit point d'entrer en discussion avec son serviteur & avec sa servante lorsqu'ils croioient avoir quelque sujet de plainte contre



lui, intimement convaincu qu'eux & lui avoient un maître commun, & que le même Dieu étoit leur créateur & le sien. Jamais il ne mit sa confiance dans ses grandes richesses; & les disgraces de ses ennemis ne lui causerent jamais de secrète joie. Accessible à tous sans distinction, il s'instruisoit des affaires avec une extrême soin. Revêtu de la justice comme d'un vêtement roial, & orné de l'équité de ses jugemens comme d'un diadème, il arrachoit à l'injuste sa proie d'entre les dents, & lui brisoit les mâchoires afin de le mettre hors d'état de nuire à l'avenir. Le plus doux fruit qu'il retiroit de son zele, étoit la satisfaction d'avoir délivré celui qui étoit près de perir, & d'en être comblé de benedictions: & dans le tems même qu'il étoit assis au milieu des Sénateurs & des Princes, & qu'il en étoit environné comme un roi l'est de ses gardes, il ne laissoit pas d'être le consolateur des affligés.

Βοοζ n'est pas moins admirable dans son genre. Au milieu des richesses il est laborieux, appliqué aux travaux de la campagne, simple, sans

H vj

v. 24. 25.

v. 29.

Ch. 29. v. 16.

v. 14.

v. 17.

v. 11-13.

v. 21.

Ruth. ch. 2.



luxe , sans délicatesse , sans mollesse , sans hauteur. Quelle affabilité , quelle douceur , quelle bonté envers ses domestiques ! *Que le Seigneur soit avec vous* , dit-il à ses moissonneurs. Et ils lui répondent : *Que le Seigneur vous benisse*. Beau langage de l'antiquité religieuse , mais peu connu dans nos jours !

Quelle louange ne merite point ce qu'il dit & ce qu'il fait à l'égard de Ruth , qu'il prie de ne point aller dans un autre champ pour y glaner , mais de se joindre à ses filles pour boire & manger avec elles ; & l'ordre charitable qu'il donne à ses gens de lui laisser couper de l'orge avec eux , & de jeter même exprès des épis dans le champ , afin qu'elle pût les ramasser sans honte : nous apprenant par cette sage conduite à épargner à ceux à qui nous faisons des libéralités la confusion de recevoir , & à nous - mêmes la tentation de la gloire , & même du plaisir de donner !
De vestris quoque manipulis projicite de industria , & remanere permittite , ut absque rubore colligat.

T O B I E. Le saint Esprit nous donne dans ce saint homme un modèle



parfait de la vie privée, & nous montre en lui l'assemblage de toutes les vertus & de tous les devoirs de cet état. On y voit une fermeté à se défendre dès le bas âge de la contagion du mauvais exemple : une égalité d'esprit dans les différentes situations de la vie : une générosité, dans son abondance, à soulager les malheureux, & à prêter même de grosses sommes sans intérêt : une patience à supporter une pauvreté extrême non seulement sans murmure, mais avec action de grâces : un courage invincible à exercer les œuvres de miséricorde : une douceur à souffrir les contradictions domestiques : une ferme confiance en Dieu dans les plus dures épreuves : une attention suivie à élever son fils, autant par ses exemples que par ses leçons, dans la crainte du Seigneur, dans la justice pour le prochain, dans la compassion pour les pauvres : enfin une vive & ferme attente des biens futurs qui le soutenoit & le consolait au milieu des plus grandes afflictions. *Nous sommes, dit-il, Tob. 1. 181*
les enfans des Saints, & nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise.



PAUVRES. Quel exemple que Job pour ceux à qui des disgraces imprévûes enlevent tout d'un coup leur bien ! *Le Seigneur me l'avoit donné : le Seigneur me l'a ôté. Que son nom soit ben!*

Job. 1. 21. Seigneur me l'avoit donné : le Seigneur me l'a ôté. Que son nom soit ben!

RUTH, étonnée de ce que Booz daigne jeter les yeux sur une pauvre femme étrangere, apprend aux personnes réduites, comme elle, à la mendicité, combien elles doivent être humbles & reconnoissantes, en faisant réflexion que rien ne leur est dû.

Que le sort des pauvres seroit digne d'envie, s'ils avoient, comme TOBIE, cette belle maxime dans le cœur : *Ne craignez point, mon fils. Il est vrai que nous sommes pauvres : mais nous aurons beaucoup de bien si nous craignons Dieu, si nous nous abstenons de tout peché, & si nous faisons de bonnes œuvres.*

Tob. 4. 23. Ne craignez point, mon fils. Il est vrai que nous sommes pauvres : mais nous aurons beaucoup de bien si nous craignons Dieu, si nous nous abstenons de tout peché, & si nous faisons de bonnes œuvres.

PERSONNES MARIE'ES. Les saintes femmes des patriarches. Sara, fille de Raguel. Ruth. Esther. Judith. Tobie pere & fils. Job. Un seul mot de ce dernier nous montre jusqu'où ces anciens Justes portoit la chasteté conjugale. Job étoit un prince riche & puissant, qui vivoit dans l'abondance, qui étoit environné



d'une cour attentive à lui plaire. Cependant il nous apprend lui-même qu'il avoit fait un pacté avec ses yeux, & s'étoit imposé une loi sévère, de ne jamais arrêter ses regards sur une vierge. *Pepigi sœdus cum oculis meis, ut ne Job. 31. 16 cogitarem quidem de virgine.*

Ce que j'ai dit des différens états, pour lesquels on trouve des regles & des modèles dans l'Écriture, doit s'entendre aussi des différentes vertus, & de toutes les matieres de morale.

La vertu toujours exercée, purifiée, affermie par les maux. Abel. Abraham. Joseph. Moysé. David. Job. Daniel, &c.

Le crime malheureux. Caïn. Abimelec & les Sichimites. Absalom. Achitophel. Jeroboam. Baasa. Achab.

Pardon des injures. Abraham, à l'égard de Lot. Joseph, à l'égard de ses freres. David, à l'égard de Saül.

Oppression des pauvres, des foibles, des veuves, orphelins, étrangers, crie vengeance & l'obtient. Abel contre Caïn. Jacob contre Laban & Esau. Israël contre les Egyptiens. Le sang des enfans de Gédéon contre Abimelec. Urie contre David. Nabot contre Achab & Jézabel.



La pénitence couvre les plus grands crimes, & arrête les plus terribles menaces. Les Ninivites. Les Israelites très-souvent. Achab. Manassé.

V. LA CONNOISSANCE de Dieu & de ses attributs doit être un des plus grands fruits de l'étude de l'histoire sainte.

U N I T É de Dieu. Cette vérité brille par tout dans les Ecritures, où il semble que Dieu crie à haute voix qu'il n'y a point de Dieu, point de Seigneur que lui. *Ego Dominus, & non est alius... Ego Deus, & non est alius.*

*Isai. 45. 18.
& 22.*

LA TOUTE P U I S S A N C E de Dieu, manifestée par la création, la conservation, & le gouvernement de l'univers : Par la facilité avec laquelle il élève sur le trône & en précipite qui il veut ; établit les empires, & les détruit ; rend des nations florissantes & misérables : Par l'empire souverain qu'il exerce, non seulement sur tout ce qui est extérieur & visible, mais sur les esprits & les cœurs, en les faisant passer tout d'un coup d'une résolution prise à une autre toute contraire selon ses desseins. EXEMPLES. Laban & Esau marchant contre Jacob. Conseil d'Achitophel dissipé par



celui de Chusai. Toute l'armée de Juda transportée de colere & du desir de vengeance, marchant sous Roboam contre Jeroboam, arrêtée & congédiée sur le champ par une seule parole du Prophete. L'armée d'Israel retournant à Samarie chargée de dépouilles, renvoyant deux cens mille captifs sur la simple remontrance de quelques grands Seigneurs de Samarie, &c.

BONTE de Dieu, & ses motifs. Elle se répand avec profusion, & sans s'épuiser, en prodiguant le nécessaire, le commode, le délicieux, sur des hommes qui ne le connoissent point, ou qui ne lui en rendent pas graces, ou qui l'offensent & le blasphement.

PATIENCE de Dieu. Il supporte les crimes & l'impénitence des hommes pendant plusieurs siècles, depuis les prédications d'Enoch jusqu'au déluge. La mesure des Amorrhéens n'est comblée qu'après plus de quatre cens ans. Le peuple Juif en fournit plusieurs exemples, sur-tout la ruine de Samarie & de Jerusalem, & la captivité d'Israel & de Juda, dont ces deux royaumes avoient été menacés pendant plusieurs siècles.



JUSTICE de Dieu. Quand enfin elle éclate, elle est terrible, accablante, inexorable: rien ne la peut arrêter ni détourner. Déluge. Sodome. Ninive. Babylone, &c.

Le caractère de la punition est ordinairement proportionné à la nature du crime. Toute la terre infectée par les hommes, est toute submergée par les eaux du déluge. Les villes malheureuses brulant du feu impur, sont consumées par le feu. L'adultère & l'homicide de David, sont vengés par les incestes & les meurtres de ses enfans.

LA PROVIDENCE de Dieu, entre dans tout, préside à tout jusques dans le moindre détail, règle & fait tout. Dieu appelle la famine, l'épée, la peste pour punir des ingrats, & humilier des superbes. Il suscite tout d'un coup l'esprit des peuples qui ne pensent point à la guerre, & les amène de loin pour ravager un autre peuple coupable. Il inspire aux troupes l'ardeur, le courage, l'obéissance, le mépris des fatigues & des dangers. Il donne aux chefs la vigilance, l'activité, l'audace pour entreprendre les choses les plus dif-



iciles ; la prévoiance , le discernement des expédiens les plus utiles ; l'autorité , & l'art de se faire en même tems craindre & aimer. Il leve les obstacles , facilite les entreprises , rappelle le succès. Au contraire il ôte à ceux qu'il veut perdre le conseil , la présence d'esprit , la force , le courage. Il jette le désordre & la consternation dans les armées , jusqu'à faire tourner les épées des soldats contre leurs compagnons. Il parvient à ses desseins par les moyens les plus contraires , comme l'histoire de Joseph le montre : & souvent il y parvient par des moyens qui paroissent l'effet du pur hazard , quoiqu'ils soient tous concertés & préparés par une sagesse infinie : comme l'histoire de David depuis son état de berger jusqu'à la mort de Saül le fait voir clairement.

Les Maîtres , en expliquant l'Histoire Sainte aux jeunes gens , ne peuvent trop insister sur la Providence , qui est un attribut de Dieu dont la connoissance est la plus intéressante , la plus importante , la plus nécessaire ; qui influe dans tous les événemens publics & particuliers ; que tout homme doit avoir présente dans chaque



circonstance de la vie , dans chaque action de la journée ; qui est la plus ferme base de la religion ; qui forme les liens les plus naturels & les plus étroits de la créature avec le Créateur ; qui lui fait sentir davantage sa dépendance universelle , sa foiblesse , ses besoins ; qui lui offre les occasions des plus grandes vertus , de la confiance en Dieu , de la reconnoissance , du détachement , de l'humilité , de la résignation , de la patience ; & qui fournit à la piété & au culte religieux la matière la plus ordinaire de ses exercices par la prière , par les vœux , par les actions de grâces , par les sacrifices.

CONNOISSANCE DE L'AVENIR. Un des caractères les plus incommunicables de la divinité , est la connoissance de l'avenir. Souvent Dieu fait aux fausses divinités le défi de prédire ce qui doit arriver. *Annuntiate quæ ventura sunt in futurum , & sciemus quia dii estis vos.* Il faut , en enseignant l'Histoire Sainte , y faire soigneusement remarquer aux jeunes gens les prédictions les plus célèbres , soit qu'elles regardent les événemens temporels , ou qu'elles aient rapport



la religion ; & leur faire observer le caractère des Prophetes , leur mission , le but & les dangers de leur ministère. Ils sont saints & irréprochables dans leurs mœurs , menent une vie pauvre & obscure , sans ambition , sans intérêt , sans tirer aucun avantage de leurs prédictions. Ils sont envidés à des incrédules , qui les contredisent & les persécutent , qui ne se rendent qu'après l'évidence de l'accomplissement. Leurs prédictions regardent des événemens publics , & annoncent la destinée des royaumes. Elles sont circonstanciées , publiées long-tems avant l'accomplissement , connues de tous , à la portée des plus simples. Tous ces caractères réunis semblent être de puissans motifs de crédibilité.

VI. ENFIN , Jesus-Christ étant à la fin de la loi , il faut , quand l'occasion s'en présente naturellement , faire envisager aux jeunes gens dans les histoires qu'on leur explique ; dans les sacrifices ; dans les cérémonies ; dans les actions des Patriarches , des Juges , des Rois , des Prophetes , un mot de tous ceux que Dieu a choisis pour figurer par quelque en-



droit ou Jesus-Christ, ou l'Eglise, qui est son épouse & son ouvrage.

VII. A toutes ces observations je croi devoir en ajouter une dernière sur les privileges de la PIÉTÉ, à laquelle il est très-important de rendre la jeunesse attentive. En effet, Dieu a voulu montrer par toute la suite de l'histoire de l'ancien Testament, que toutes les promesses & toutes les récompenses, même pour la vie présente, étoient attachées à la PIÉTÉ; que tous les biens temporels viennent de Dieu comme de leur unique source, & qu'il ne les faut attendre que de lui seul, quoiqu'il en réserve à ses serviteurs dans l'éternité de plus dignes de sa magnificence, & de plus proportionnés à la vertu. C'étoit cette piété, dont le propre caractère consistoit dans une ferme confiance en Dieu, qui régloit seule la destinée de son peuple, & qui décidoit absolument de la félicité publique, & du sort de l'Etat. Tout étoit mesuré sur elle, les saisons favorables, l'abondance, la fécondité, la victoire sur les ennemis, la délivrance des plus grands dangers, l'affranchissement de tout joug étranger,



a jouissance de tous les avantages qu'on peut goûter dans le sein d'une profonde paix. Elle obtenoit tout, & surmontoit tout. C'est par elle que Jonathas seul avec son écuyer met en fuite une armée entière ; que David sans armes terrasse le géant, & se met à couvert des artifices & de la violence de Saül ; que Josaphat, sans tirer l'épée, triomphe de trois peuples ligüés contre lui ; qu'Ezéchias sauve Jérusalem & le royaume de Juda, en voyant périr cent quatre vingt cinq mille Assyriens. Au contraire l'impiété attiroit tous les fléaux de la colère de Dieu, la famine, la peste, la guerre, les défaites, la servitude, la ruine entière des plus puissantes maisons ; & le crime conduisoit toujours à une fin malheureuse.

De pareilles observations peuvent beaucoup servir à inspirer des sentimens de piété insensiblement, agréablement, sans travail, sans affectation, sans paroître prêcher, ni faire de longues moralités. C'est la principale fin que Dieu s'est proposée en tant tous les devoirs, toutes les vertus, tous les préceptes, toutes les vérités salutaires, tous les mystères,



en un mot toute la religion , à des faits dont les hommes de toute condition , de tout âge , de toute sorte de caractères sont touchés , parce qu'ils sont à leur portée , & qu'ils n'ont pas moins d'agrément que d'utilité. Omettre de telles observations , seroit priver les jeunes gens des plus grands fruits que présentent les livres saints , & leur laisser ignorer ce qui fait l'ame des Ecritures.

Après avoir marqué les principales choses qu'on peut observer en lisant & en expliquant l'Histoire Sainte , & avoir comme posé les fondemens & les principes de cette étude , il me reste à en faire l'application à quelques histoires particulières , afin de montrer comment on peut mettre en pratique les regles que j'ai données. C'est ce que je vais tâcher d'exécuter avec le plus d'ordre & de clarté qu'il me sera possible.



CHAPITRE I



CHAPITRE SECOND.

APPLICATION DES PRINCIPES

A QUELQUES EXEMPLES.

DEUX grands hommes, fort célèbres dans l'Écriture sainte, me fournissent les exemples auxquels j'appliquerai les règles que je viens de donner: Joseph, & Ezéchias. A ces deux histoires j'ajouterai un article sur les Prophéties.

ARTICLE PREMIER.

Histoire de Joseph.

COMME cette histoire est fort connue & fort connue, je serai obligé d'en omettre ou d'en abrégé plusieurs circonstances quoique très-intéressantes, pour ne point trop allonger ce récit.

1. Joseph vendu par ses frères: conduit en Egypte chez Putiphar: mis en prison. Gen. chap. 37. 39. & 40.

JACOB avoit douze enfans, dont Joseph & Benjamin étoient les plus aimés: il avoit eu ces deux derniers de Rachel. L'amour particulier que



Jacob témoignoit à Joseph, la liberté que celui-ci prit d'accuser devant lui ses freres d'un crime que l'écriture ne nomme point, & le récit qu'il leur fit de songes qui marquoient sa future grandeur, exciterent leur jalousie & leur haine.

Un jour qu'ils le virent venir à eux dans la campagne où ils païssoient leurs troupeaux, ils se dirent l'un à l'autre : Voici notre songeur qui vient ; allons, tuons-le, & le jettons dans une vieille citerne : après cela on verra à quoi lui auront servi ses songes. Sur la remontrance de Ruben, ils se contentèrent de le jeter dans la citerne, après lui avoir ôté sa robe. Bientôt même ils l'en retirèrent, pour le vendre à des marchands Ismaelites qui alloient en Egypte, à qui en effet ils le vendirent vingt pieces d'argent. Après cela ils prirent sa robe, & l'ayant trempée dans le sang d'un chevreau, ils l'envoierent à Jacob, & lui firent dire : Voici une robe que nous avons trouvée ; voiez si ce n'est pas celle de votre fils. Il la reconnut, & dit : C'est la robe de mon fils. Une bête cruelle l'a dévoré : une



ête a dévoré Joseph. Il déchira ses
 tementens ; & s'étant couvert d'un
 lice , il pleura son fils fort long-
 ems.

Les Ismaelites emmenerent Joseph
 en Egypte, où ils le vendirent à un des
 premiers Officiers de la Cour de Pha-
 on , nommé Putiphar. *Le Seigneur,*
et l'écriture, étoit avec Joseph, & tout
réussit à son avantage. Son maître,
 qui voioit bien que Dieu étoit avec
 Joseph, le prit en affection. Il le fit In-
 tendant de sa maison, & il se repo-
 sa absolument sur lui du soin de
 toutes ses affaires. Aussi Dieu benit
 la maison de Putiphar, & il multi-
 plia ses biens de tous côtés à cause
 de Joseph.

Il y avoit déjà long-tems qu'il
 étoit dans cette maison, lorsque sa
 maîtresse l'ayant regardé avec un mau-
 vais desir, le sollicita en l'absence
 de son mari à commettre le crime.
 Mais Joseph en eut horreur, & lui
 dit : Comment serois-je assez mal-
 heureux, pour abuser de la confiance
 que mon maître a en moi, & pour
 trahir contre mon Dieu ? Elle conti-
 nua ainsi pendant plusieurs jours à le
 solliciter, sans pouvoit rien obtenir.



Enfin, un jour que Joseph étoit seul, elle le prit par le manteau, & le pressoit de consentir à son mauvais desir. Alors Joseph, lui laissant le manteau entre les mains, s'enfuit. Cette femme, outrée de dépit, jeta un grand cri, & aiant appelé les gens de sa maison, elle leur dit que Joseph avoit voulu lui faire violence, & qu'il avoit pris la fuite aussitôt qu'il l'avoit entendu crier. Lorsque son mari fut de retour, elle lui persuada la même chose, en lui montrant le manteau comme une preuve de ce qu'elle disoit. Putiphar, trop crédule aux paroles de sa femme, entra dans une grande colere, & le fit enfermer dans la prison où étoient ceux que le Roi faisoit arrêter. Mais le Seigneur fut avec Joseph: il en eut compassion, & il lui fit trouver grace devant le Gouverneur.

Pendant que Joseph étoit en prison, deux des grands Officiers de la Cour de Pharaon, savoir le grand Echançon & le grand Pannetier, furent conduits, par ordre du Roi. Le Gouverneur en confia le soin à Joseph, comme de tous les autres prisonniers. Quelque tems après



urent tous deux dans la même nuit
 un songe qui les jeta dans de gran-
 des inquietudes. Joseph leur en don-
 na l'explication. Il prédit à l'Echan-
 son, que dans trois jours il seroit ré-
 tabli dans l'exercice de sa charge ; &
 au grand Pannetier, que dans trois
 jours Pharaon le feroit attacher à
 une croix, où sa chair seroit déchirée
 par les oiseaux. Les choses arrivèrent
 comme il l'avoit dit. Le grand Pan-
 netier fut mis à mort, & l'autre ré-
 tabli. Joseph avoit prié l'Echanson
 de se souvenir de lui, & d'obtenir
 du Roi son élargissement : car j'ai été
 levé, dit-il, par fraude & par vio-
 lence du pays des Hebreux ; & j'ai
 été renfermé dans cette prison sans
 être coupable. Mais cet Officier étant
 entré en faveur, ne pensa plus à son
 serpece.

REFLEXIONS.

DEMANDI. Que faut-il penser
 de la conduite de Dieu sur Joseph,
 qui sa vertu n'attire que de mau-
 vais traitemens, soit de la part de ses
 freres qui le haïssent & le traitent
 avec la dernière cruauté, soit du côté
 de la femme de Putiphar sa maitresse,



qui le calomnie impunément , & le fait renfermer dans un cachot comme un scélérat ?

RE'PONSE. Dieu par cette conduite a voulu nous donner d'importantes instructions.

1°. Son dessein est de détromper les hommes de la fausse idée qu'ils ont de la Providence, & de la fausse idée qu'ils ont de la vertu. Ils croient que Dieu néglige le soin des choses humaines, lorsque ceux qui le craignent sont dans l'oppression & dans la misère. Ils croient que la vertu doit toujours rendre heureux en cette vie ceux qui en ont une sincère. L'Écriture détruit ces faux préjugés par l'exemple de Joseph, sur qui les yeux de Dieu sont très-attentifs, & qui est néanmoins haï par ses frères, vendu, exilé, calomnié, mis en prison ; qui a conservé une vertu très-pure, sans en être plus heureux pendant plusieurs années ; & qui n'est même tombé dans la captivité & dans le danger de perdre la vie, que parce qu'il est demeuré fidèle à ses devoirs. Il est vrai que Dieu rompit dans la suite ses liens, & l'éleva à une suprême autorité. Mais Joseph étoit préparé à souffrir.



oppression jusqu'à la fin de sa vie, consentoit à mourir dans la prison, Dieu le vouloit : & il n'eût pas été moins précieux à ses yeux, ni moins cher des biens éternels qu'il espéroit de la miséricorde, quand il eût paru être abandonné jusqu'au dernier moment.

Q. Paroit-il effectivement que Dieu ait pris un soin particulier de Joseph pendant ses disgrâces ?

R. L'Écriture semble avoir pris à tâche de nous faire remarquer la protection de Dieu sur son serviteur, en nous avertissant qu'il fut toujours avec lui, & que par cette raison tout lui réussit heureusement ; qu'il lui fit trouver grace devant son maître, qui reconnut que le Seigneur étoit avec Joseph, & qu'il le favorisoit & le benédisoit en toutes ses actions ; qu'il inspira à Putiphar de lui donner, tout ce qu'il étoit, l'autorité sur toute sa maison ; que pour attacher le maître à son serviteur par une affection plus durable & plus forte, le Seigneur bénit la maison de l'Égyptien à cause de Joseph, & multiplia les biens tant dans la ville qu'à la campagne, en sorte que son maître n'avoit d'autre soin



- que de se mettre à table, & de manger. **v. 21.** Que quand Joseph fut mis en prison, le Seigneur en eut compassion, qu'il lui fit trouver grace aussi devant le Gouverneur de la prison; **v. 22.** qu'il lui inspira de remettre à Joseph le soin de tous ceux qui y étoient renfermés, sans prendre connoissance de quoi que ce fût, & de lui tout confier; en sorte qu'il ne se faisoit rien **v. 23.** sans son ordre; qu'enfin le Seigneur le fit réussir en toutes choses.

D. Malgré toutes ces faveurs, la prison n'étoit-elle pas un séjour bien triste pour Joseph?

R. Lorsqu'il fut mis en prison, tout paroissoit l'avoir abandonné: mais Dieu étoit descendu avec lui dans l'obscure retraite où on l'avoit enfermé.

- Gen. 39. 21.** *Fuit autem Dominus cum Joseph; & l'Écriture ne craint point de dire que la Sagesse éternelle se rendit comme prisonnière avec lui: *Hac descendit cum illo in foveam, & in vinculis non dereliquit illum.* Elle adoucissoit ces longues nuits passées à souffrir & à veiller. Elle éclairoit ces ténèbres que la lumière du soleil ne pouvoit percer. Elle ôtoit à la solitude & à la captivité, dont les lectures & l'occupa-*



tion ne pouvoient diminuer ni suspendre le sentiment, ce poids terrible de l'ennui qui renverse les plus fermes. Enfin, elle faisoit couler dans son cœur une paix, dont la source étoit invincible & intarissable. Lorsque Joseph fut associé au trône de Pharaon, il n'est point dit que la Sagesse y monta avec lui, comme il est dit qu'elle descendit avec lui en prison. Elle l'accompagna sans doute dans le second état : mais le premier étoit plus cher à Joseph, & doit l'être à quiconque a de la foi.

D. Quelle autre instruction Dieu veut-il nous donner dans la conduite qu'il a gardée à l'égard de Joseph ?

R. Il a voulu en second lieu nous apprendre comment sa providence conduit toutes choses à l'exécution de ses desseins, & comment elle y fait servir les obstacles mêmes que les hommes s'efforcent d'y apporter. Le dessein de Dieu étoit d'élever Joseph à un point de grandeur & de puissance que ses frères seroient réduits à se prosterner humblement devant lui. Les frères de Joseph s'y opposent : mais il n'y a, dit l'Écriture, ni sagesse, ni prudence, ni conseil contre le Seigneur.



Ce qu'ils font pour humilier Joseph; est le premier degré par lequel Dieu le conduit à l'élévation. & à la gloire: & l'horrible calomnie de son impudique maîtresse, qui mettoit, ce semble, le comble à tous ses malheurs, est ce qui le fera presque monter sur le trône.

C'est ce que Joseph lui-même fit remarquer à ses frères dans la suite; en leur disant que ce n'étoit pas eux qui l'avoient fait venir en Egypte, mais que c'étoit Dieu qui l'y avoit envoyé: *Non vestro consilio, sed Dei voluntate huc missus sum.* Cette parole est un grand sujet de consolation pour ceux qui ont de la foi. Tout ce qu'on entreprendra contre eux, deviendra un moyen pour assurer leur bonheur & leur salut. Les desseins secrets, les haines déclarées, la captivité, la calomnie, les feront arriver au terme que la grace leur a marqué. Après cela l'envie & l'injustice seront confondues; & lorsqu'elles auront porté Joseph sur le trône, elles paroîtront tremblantes devant lui.

D. Quels moyens Joseph employoit-il pour combattre la tentation qui lui est suscitée par sa maîtresse?



R. Nous trouvons dans sa conduite un excellent modèle de ce que nous devons faire quand nous sommes tentés. Joseph se défend d'abord par le souvenir de Dieu & de son devoir. Comment, dit-il à cette femme har- lie & sans pudeur, pourrois-je contre- mettre une telle action, aiant Dieu pour témoin & pour juge? C'est à ses yeux que nous deviendrions criminels vous & moi. C'est lui qui me com- mande de vous desobéir en cette oc- casion. Comment pourrois-je éviter ses regards, ou corrompre la justice, ou me mettre à couvert de son indi-

nation? *Quomodo ergo possum hoc ma- num * facere. & peccare in Deum meum?* Gen. 29. 9.
* Heb. 1100
grande sce-
lus.

Lorsque la tentation est devenue si forte, qu'il a tout à craindre de sa foiblesse, il prend la fuite, quitte tout, & s'expose à tout, plutôt que de de- meurer dans l'occasion prochaine d'offenser Dieu.

D. N'y a-t-il point encore d'autre réflexion à faire sur les malheurs & les disgraces de Joseph?

R. Quelque durs & quelque inju- tes que fussent les traitemens que Jo- seph eut à souffrir, jamais il ne lui échapa une seule parole de murmure.



Il ne s'abandonna point au découragement dans sa servitude, mais il se donna tout entier au service de son maître. Dans le grand loisir qu'ont les prisonniers, & malgré le panchant naturel qu'ont les hommes à parler de leurs aventures, il n'avoit point fait le récit des siennes. Quand il est forcé de s'en ouvrir à l'Echanfon, il le fait avec une modération & une charité qu'on ne peut assez admirer. *J'ai été enlevé par fraude & par violence, dit-il, du pays des Hebreux, & j'ai été renfermé dans cette prison sans être coupable.* Il ne nomme ni les frères qui l'ont vendu, ni sa maîtresse qui l'a calomnié. Il dit seulement qu'il a été enlevé & fait esclave, quoiqu'il fût libre; & condamné à une dure prison, quoiqu'il fût innocent. Un autre, moins humble & moins prudent que lui, auroit raconté sa vie, & insisté sur les circonstances qui lui auroient fait le plus d'honneur. S'il en eût usé ainsi, le Saint Esprit auroit laissé dans les ténèbres une vertu qui n'auroit pu les souffrir, & qui auroit voulu se consoler de ses malheurs par la vaine satisfaction de se faire admirer: au lieu qu'il a pris soin



l'apprendre à tous les siècles ce que Joseph n'a pas voulu dire en secret, & dans l'obscure caverne où il étoit enfermé.

2. *Élévation de Joseph. Premier voyage de ses frères en Egypte. Gen. ch. 41. v. 42.*

DEUX ANS se passerent depuis que l'Echanson eut été rétabli, après lesquels Pharaon eut deux songes en une même nuit. Dans l'un il vit sept bœufs gras qui sortoient du Nil, & qui furent dévorés par sept autres bœufs maigres sorties après elles du même fleuve. Dans le second il vit sept épis pleins, qui furent aussi dévorés par sept autres épis fort maigres. Aucun des Sages d'Egypte n'ayant pu expliquer ces songes, l'Echanson se souvint de Joseph, & en parla au Roi, qui le fit aussitôt sortir de prison, & lui raconta ses songes. Joseph répondit que les sept bœufs gras & les sept épis pleins signifioient sept années d'abondance, & que les bœufs & les épis maigres marquoient sept années de stérilité & de famine qui viendroient ensuite. Il conseilla au Roi d'établir un homme sage & habile, qui eût soin, pendant



les sept années d'abondance , de faire
 ferrer une partie des grains dans des
 greniers publics , afin que l'Egypte y
 trouvât une ressource pendant la sté-
 rilité. Ce conseil plut à Pharaon , &
 il dit à Joseph : C'est vous-même que
 j'établis aujourd'hui pour comman-
 der à toute l'Egypte : tout le monde
 vous obeitra , & il n'y aura que moi
 au-dessus de vous. En même tems il
 ôta son anneau * de son doigt , & le mit
 au doigt de Joseph : il le fit monter sur
 son second char , & fit crier par un
 heraut que tout le monde fléchit le
 genou devant lui. Il changea aussi
 son nom , & lui en donna un qui signi-
 fioit *Sauveur du monde*.

* Le Sceau
 du Prince étoit
 à cet anneau.

Les sept années d'abondance arri-
 verent , comme Joseph l'avoit pré-
 dit. Pendant ce tems , il fit mettre en
 réserve une grande quantité de blé
 dans les greniers du Roi. La stérilité
 vint ensuite , & la famine étoit dans
 tous les pays : mais il y avoit du blé
 en Egypte. Le peuple pressé de la
 faim , demanda à Pharaon de quoi
 vivre. Il leur dit : Allez à Joseph , &
 faites tout ce qu'il vous dira. Joseph
 donc , ouvrant tous les greniers , ven-
 doit du blé aux Egyptiens & aux au-
 tres peuples.



Jacob l'ayant appris, commanda à ses enfans d'y aller. Ils partirent au nombre de dix : car Jacob avoit retenu Benjamin auprès de lui, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident sur le chemin. Etant arrivés en Egypte, ils parurent devant Joseph, & l'adorerent. Joseph les reconnut d'abord, & en les voyant prosternés devant lui, il se souvint des songes qu'il avoit eus autrefois : mais il ne leur fit point connoître à eux. Il leur parla même fort durement, & les traita d'espions qui venoient pour examiner le pays. Ils lui repartirent : Seigneur, nous sommes venus ici pour acheter du blé. Nous sommes onze freres, tous enfans d'un même pere, qui demeure dans le pays de Chanaan. Le dernier de tous est demeuré avec notre pere, & l'autre est plus au monde. Hé bien, reprit Joseph, je m'en vais éprouver si vous dites la vérité. Envoyez l'un de vous, pour amener ici le plus jeune de vos freres : & cependant les autres demeureront en prison. Il se contenta néanmoins d'en retenir un seul. Inégalement de fraieur & de regret, ils se disoient l'un à l'autre en leur lan-



gue: C'est avec justice que nous souffrons tout ceci; parce que nous avons péché contre notre frere. Nous le voyions accablé de douleur, lorsqu'il nous prioit d'avoir pitié de lui: mais nous ne voulûmes pas l'écouter. C'est pour cela que ce malheur nous est arrivé. Ruben, l'un d'entre eux, leur disoit: Ne vous le dis-je pas alors, de ne point commettre un si grand crime contre cet enfant? cependant vous ne m'écoutez point. C'est son sang maintenant que Dieu vous redemande. Joseph, qui les entendoit sans qu'ils le sussent, ne put retenir ses larmes. Il se retira pour un moment, & revint ensuite leur parler. Alors il fit prendre Simeon, & le fit lier devant eux: puis il commanda secrettement à ses Officiers de remettre leur argent dans leurs sacs. Ils partirent donc avec leurs ânes chargés de blé.

REFLEXIONS.

D. Pourquoi Dieu laissa-t-il Joseph en prison pendant plusieurs années, sans paroître se souvenir de lui?

R. Ce terme, si long quand on est



aptif, étoit nécessaire pour affermir Joseph dans l'humilité, dans la soumission aux ordres de Dieu, & dans la patience. Il nous eût attendris, si nous l'eussions vû dans les fers, & si nous eussions connu son innocence. Mais Dieu, qui avoit pour lui une compassion infiniment plus indulgente & plus tendre, le laissoit dans un état d'où nous aurions voulu le tirer. Il connoissoit ce qui manquoit à sa vertu. Il savoit combien devoient durer les remèdes nécessaires à sa santé. Il découvroit dans l'aveuglement ses tentations & ses perils, & lui préparoit dans les liens le secours & la force dont il auroit besoin dans sa promotion. C'est ainsi qu'il en use pour les Elus, dont il veut avant tout affermir la patience & l'humilité, & qu'il n'expose à la tentation qu'après qu'ils y ont long-tems préparés.

Q. D. Comment Pharaon se déterminoit-il si aisément à choisir pour premier Ministre Joseph, & à revêtir de l'autorité souveraine un étranger & inconnu ?

R. C'est une grâce pour toute une nation qu'une salutaire pensée inspire à un Prince. Lorsque Joseph par-



loit aux oreilles de Pharaon , Dieu l'instruisoit en secret. Il le rendoit attentif aux sages avis & à la rare prudence d'un étranger & d'un captif ; & il le délivroit de tous les préjugés qui empêchent si souvent les personnes constituées en dignité de se rendre dociles à la lumière , & d'avouer qu'on en peut avoir une supérieure à la leur. Il lui faisoit comprendre qu'une sagesse purement humaine exécuteroit mal ce qui lui étoit conseillé par une sagesse divine ; & qu'il chercheroit inutilement un autre Ministre

Gen. 41. 38.

que celui que Dieu avoit choisi. *Où pourrions-nous , dit ce Prince sensé , trouver un homme comme celui-ci , qui fût aussi rempli , qu'il l'est , de l'Esprit de Dieu ?*

En parlant ainsi , il ruinoit par le fondement toutes les erreurs d'une fausse politique , qui regarde la vertu & la religion comme peu propres au gouvernement des Etats , & qui se trouve perpétuellement gênée dans ses vûes & les projets par une exacte probité. Un Roi infidèle couvre d'une éternelle honte cette folle impiété. Il est persuadé que plus on a l'esprit de Dieu , plus on est capable de con-



uire un royaume. Et la moindre attention suffit pour découvrir que la maxime opposée est l'effet du renversement de l'esprit humain.

D. Que faut-il penser de la gloire de Joseph élevé presque jusques sur le trône ?

R. Le Saint Esprit nous apprend, dans un autre livre, que les calomnies, dont on avoit noirci la réputation de Joseph, furent alors pleinement dissipées, & que la honte du mensonge retomba sur ceux qui en avoient été les auteurs. *Mendaces* *847. 10. 14.*
scindit qui maculaverunt illum. & dedit illi claritatem eternam. Ainsi toute la pompe dont il étoit environné, étoit le triomphe de la vertu. C'étoit elle qui étoit montrée à tous les peuples. C'étoit elle qui étoit élevée sur un char magnifique, d'où elle apparoissoit aux Justes de tous les siècles, à ne jamais tomber dans le découragement, & à conserver une patience invincible. C'étoit devant elle que tout le monde fléchissoit le genou : Joseph étoit le Héraut qui y exhortoit tous les hommes, dans le même sens que le Héraut qui marchoit devant lui exigeoit cette marque exté-



rieure de respect pour le premier Ministre de Pharaon.

D. Les songes de Joseph à l'égard de ses freres, furent-ils accomplis ?

R. On le reconnoît clairement, quand on les voit tous prosternés aux piés de Joseph : *Cumque adorassent eum fratres sui.* Voila ce qu'ils avoient tant appréhendé, ne sachant pas l'intérêt qu'ils avoient à le reconnoître pour maître. Plus ils se sont efforcés de l'éloigner, & de s'en rendre indépendans, plus ils ont contribué à l'établir sur leurs têtes. Ils n'ont pas voulu l'adorer, quand ils l'avoient dans leur famille : ils le vont chercher en Egypte pour se prosterner à ses piés. Ils l'ont renoncé, & lui ont voulu ôter la vie, quand son pere l'a envoié vers eux : ils sont contraints de paroître devant lui, après une espece de résurrection, pleins de crainte & de tremblement. Ils l'adorent après l'Egypte & les autres nations, dont ils suivent enfin l'exemple : & ils ne craignent que d'en être rejettés, parce qu'ils le regardent comme le Sauveur du monde ; au lieu qu'ils avoient appréhendé de lui être soumis, parce qu'ils ne considéroient dans son élé-



ation que leur propre abaissement.
 D. Que nous apprennent les re-
 pords des freres de Joseph au sujet
 du traitement qu'ils lui avoient fait
 souffrir ?

R. On voit dans les reproches qu'ils
 font à eux-mêmes, & la force de
 conscience, & le fruit de la sainte
 éducation donnée par Jacob à sa fa-
 mille, qui n'a pas toujours été fidele
 à la lumiere, mais qui ne s'est point
 forcée de l'éteindre, & qui a respe-
 cté la loi qui condannoit les actions.
est justement, se disent-ils l'un à l'autre. Gen. 42. 21.
*que nous souffrons tout ceci, parce
 que nous avons péché contre notre frere.*
 Les hommes n'effaceront jamais de
 leur cœur le sentiment que Dieu y
 imprimé de sa présence & de sa ju-
 stice. Ils ne réussiront jamais à se per-
 suader que le crime n'est rien, ou
 qu'il n'a pas été vu, ou qu'il demeu-
 rera impuni. Ils seront quelquefois
 surpris par la patience & par le si-
 lence de leur Juge, ou par la multi-
 tude de leurs complices : mais lors-
 que la vengeance commencera à écla-
 ter, ils seront les premiers à avouer
 qu'ils l'ont méritée ; & leurs compli-
 ces ne leur paroîtront que comme



des témoins préparés pour les accuser
& les confondre.

3. *Second voiage des enfans de Jacob
en Egypte. Joseph reconnu par ses freres.*
Gen. ch. 43. 44. 45.

LORSQUE les enfans de Jacob, au retour de leur voiage, lui eurent raconté tout ce qui leur étoit arrivé, l'emprisonnement de Simeon, & l'ordre exprès qu'ils avoient reçu de mener Benjamin en Egypte, cette triste nouvelle le perça de douleur, & renouvela celle que la perte de Joseph lui avoit causée. Il refusa longtemps de laisser partir son cher Benjamin, qui seul faisoit toute sa consolation. Mais enfin, voyant que c'étoit une nécessité, & qu'autrement il le verroit périr de faim avec lui, il consentit à son départ sur les assurances répétées que lui donnerent les autres enfans de le lui ramener. Ils partirent donc tous ensemble avec des présents pour Joseph, & le double de l'argent qu'ils avoient trouvé dans leurs sacs.

Etant arrivés en Egypte, ils se présentèrent devant Joseph. Lorsqu'il les eut aperçus, & Benjamin avec eux, il dit à son Intendant: Faites entrer ces gens-là chez moi, & préparez un



estim, parce qu'ils mangeront a midi avec moi. L'Intendant exécuta l'ordre, & les fit entrer. Eux, tout surpris l'un tel traitement, s'imaginoient qu'on alloit leur faire un crime de l'argent qui s'étoit trouvé dans leurs sacs. Ils commencerent donc par se justifier auprès de l'Intendant, disant qu'ils ne savoient pas comment cela étoit arrivé; & que, pour preuve de leur bonne foi, ils raportoient cet argent. L'Intendant les rassura, en leur disant: Ne craignez rien: c'est votre Dieu & le Dieu de votre pere qui vous a fait trouver de l'argent dans vos sacs: car pour moi j'ai reçu celui que vous avez donné. Aussitôt après, il leur amena Simeon leur frere. On leur apporta de l'eau: ils se laverent les piés, & attendirent l'arrivée de Joseph.

Des qu'il parut, ils se prosternerent devant lui, & lui offrirent leurs présens. Joseph, après les avoir salués avec bonté, leur dit: Votre pere, le bon vieillard dont vous m'aviez parlé, vit-il encore? comment se porte-t-il? Ils répondirent: Notre pere, votre serviteur, est encore en vie, & il se porte bien. En même tems ils



se prosternerent de nouveau. Joseph aiant aperçu Benjamin : Est-ce la, leur dit-il, votre jeune frere, dont vous m'aviez parlé ? Mon fils, ajouta-t-il, je prie Dieu qu'il vous benisse. Et il se hâta de sortir, parce que la vue de son frere l'attendrissoit si fort, qu'il ne pouvoit plus retenir ses larmes. Quelques momens après il vint retrouver ses freres, & aiant commandé qu'on servît à manger, il se mit à table avec eux.

Après que Joseph eut mangé avec ses freres, il donna secrettement cet ordre à son Intendant : Mettez du blé dans les sacs de ces gens-la, & l'argent de chacun d'eux à l'entrée de leurs sacs ; & mettez ma coupe d'argent dans le sac du plus jeune. L'Intendant fit ce qui lui étoit ordonné. Le lendemain matin ils partirent avec leurs ânes chargés de blé. Mais à peine étoient-ils sortis de la ville, que Joseph envoya son Intendant après eux, pour leur faire des reproches de ce qu'ils avoient volé sa coupe. Ils furent fort surpris de voir accusés d'une action si lâche, laquelle ils n'avoient pas seulement pensée. Nous vous avons rapporté, dirent-ils.



ent-ils, l'argent que nous avons
trouvé à l'entrée de nos sacs : com-
ment se pourroit-il faire que nous
ussions dérobé dans la maison de
notre maître de l'or ou de l'argent ?
Que celui qui se trouvera coupable
de ce vol, meure ; & nous demeure-
rions tous esclaves de Joseph notre
maître. L'Intendant les prit au mot,
et les fouilla tous en commençant
par les plus âgés ; & enfin la coupe
fut trouvée dans le sac de Benjamin.
Ils retournerent à la ville fort af-
ligés, & allerent se jeter aux piés de
Joseph. Après quelques reproches, il
leur déclara que celui, dans le sac du-
quel on avoit trouvé la coupe, demeu-
reroit son esclave. Alors Juda, aiant
demandé permission de parler, re-
présenta à Joseph que s'ils retour-
noient vers leur pere sans ramener
avec eux ce fils qu'il aimoit tendre-
ment, ils le seroient mourir de cha-
grin. C'est moi, ajouta-t-il, qui ai
respondu de lui à mon pere : que ce
soit moi, s'il vous plaît, qui demeure
esclave en sa place. Car je ne puis re-
turner sans lui, de peur d'être ré-
proché de l'extrême affliction qui ac-
ablera notre pere.



A ces paroles, Joseph ne put plus se retenir. Il commanda qu'on fit sortir tout le monde. Alors, les larmes lui tombant des yeux, il jeta un grand cri, & dit à ses freres : Je suis Joseph. Mon pere vit-il encore ? Aucun d'eux ne lui répondit, tant ils étoient saisis d'étonnement. Il leur parla donc avec douceur, & leur dit : Approchez-vous de moi. Lorsqu'ils se furent approchés, il dit : Je suis Joseph votre frere, que vous avez vendu pour être emmené en Egypte. Ne craignez point, & ne vous affligez point de ce que vous m'avez traité ainsi : car c'est Dieu qui m'a envoyé ici devant vous pour vous conserver la vie. Ce n'est point par votre conseil que cela est arrivé, mais par la volonté de Dieu. Allez dire à mon pere que Dieu m'a établi sur toute l'Egypte. Qu'il se hâte de venir. Il demeurera près de moi ; & je le nourrirai, lui & toute sa famille : car il reste encore cinq années de famine. Vous voyez de vos yeux que c'est moi qui vous parle. Annoncez à mon pere le haut rang où je suis élevé, & tout ce que vous avez vû dans l'Egypte. Hâtez-vous de me l'amener. Après leur avoir



arlé ainsi, il se jétta au cou de Benjamin, & l'embrassa en pleurant : il embrassa de même tous les autres freres ; & après cela ils se rassurerent pour lui parler.

Cette nouvelle se répandit aussitôt dans toute la Cour. Pharaon en témoigna sa joie à Joseph, & lui dit de faire venir au plutôt toute sa famille en Egypte. Joseph fit partir ses freres avec des vivres pour le voyage, & des voitures pour transporter leur bagage, leurs femmes, & leurs enfans. Lorsqu'ils furent arrivés dans le pays de Chanaan, ils dirent à Jacob : Votre fils Joseph est vivant, & il a abondé dans toute l'Egypte. A ces mots, Jacob se réveilla comme d'un profond sommeil ; & il n'en vouloit rien croire. Mais enfin, aiant entendu le récit de tout ce qui s'étoit passé, & aiant les chariots & les autres choses que son fils lui envoioit, il dit : j'ai plus rien à souhaiter, puisque mon fils Joseph vit encore : j'irai, & je verrai avant que de mourir. Il partit bientôt après avec toute sa famille, & arriva en Egypte. Après qu'il eut salué le Roi, Joseph l'établit dans le pays de Gessen le plus fer-



R E F L E X I O N S.

D. Le moment où Joseph se fait connoître à ses freres, est l'endroit de son histoire le plus touchant & le plus interessant : mais il est précédé de circonstances bien étranges. Comment en effet concilier son indifférence & son oubli à l'égard de son pere & de ses freres qu'il laisse exposés aux suites funestes d'une cruelle famine, & l'extrême dureté qu'il exerce sur eux en les calomniant & les emprisonnant ; comment, dis-je, concilier tout cela avec cette bonté & cette tendresse qu'il laisse entrevoir dans le tems même qu'il les traite si durement ?

R. C'est cette contradiction apparente qui doit nous avertir qu'il y a quelque mystere caché sous la surface d'une action, qui sans cela pourroit choquer la raison, & paroîtroit contraire aux sentimens que la nature a imprimés dans le cœur de tous les hommes.

Joseph vendu par ses freres aux Egyptiens, regardé par Jacob com-



ne mort, oublié par toute sa famille, non honoré pendant cet intervalle & restant en Egypte, est incontestablement la figure de Jesus-Christ, livré aux Gentils par les Juifs, renoncé généralement par sa nation, mis à mort par leur cruelle envie, reconnu & adoré par les Gentils comme leur Sauveur & leur Roi.

Dans le premier voyage que les enfans de Jacob firent en Egypte, il est dit que *Joseph connut bien ses frères, mais qu'il ne fut point connu d'eux*, c'est l'état des Juifs. En refusant de se soumettre à Jesus-Christ; ils ont voulu se de le voir, mais ils n'ont pu s'affranchir de son empire. Ils lisent les Ecritures, & rencontrent par-tout un Seigneur sans le connoître. Ils ont vu, & ne l'ont pas reçu. Il leur a parlé en énigmes & en paraboles, parce qu'ils étoient indignes d'entendre des mystères qu'ils refusoient de croire. Mais le voile ne demeurera pas toujours sur leur cœur.

Pendant le long intervalle que dure cet aveuglement, ils souffrent une terrible famine, non du pain matériel, mais, comme l'avoit prédit un prophète, de la parole de Dieu, dont



Amos 8. 11. l'intelligence leur est refusée. *Mittam famem in terram : non famem panis, neque sitim aqua, sed audiendi verbum Domini.* La terre de Chanaan est condamnée à une entière stérilité. Le véritable pain de vie ne se trouve que dans l'Egypte. Pour vivre, il faut nécessairement y aller : & jusqu'à ce que Benjamin le dernier des enfans de Jacob, figure des derniers Juifs, y paroisse en personne, la famine affligera toujours cette malheureuse nation.

Jusques-là Joseph paroîtra n'avoir que de la dureté pour ses freres. Il leur parlera comme à des inconnus d'un ton propre à les intimider, & *Gen. 42. 7.* avec un visage sévère : *Quasi ad alienos durius loquebarur.* C'est ainsi que Jesus-Christ traite depuis long-tems un peuple ingrat & aveugle. Il paroît ne connoître plus ses freres selon la chair. Il semble avoir oublié les peres d'une postérité infidele & sanguinaire.

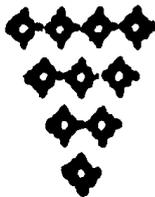
Cependant Joseph se faisoit violence pour ne point laisser paroître sa tendresse. Il ne pouvoit retenir ses larmes : il étoit obligé de se détourner, de se cacher le visage, de sortir



même de tems en tems pour essuier les pleurs. L'effort qu'il faisoit pour les cacher, étoit la figure de cette miséricorde secrète cachée dans le sein de Dieu, & réservée pour les momens marqués dans son conseil éternel. Les promesses de Dieu s'accompliront sur Israël, car ses dons sont sans repentir; & sa vérité sera immuable dans tous les siècles. Mais une juste sévérité suspend les effets d'une clémence, que nos gémissemens, unis à ceux des Prophetes, doivent hâter.

D. Joseph peut-il être regardé par d'autres circonstances de sa vie comme figure de Jesus-Christ?

R. Il y a peu de Saints de l'ancien Testament en qui Dieu ait pris plaisir de marquer autant de traits de ressemblance avec son Fils, que dans Joseph. Le simple exposé en sera une preuve bien évidente.



R A P O R T S

ENTRE JOSEPH ET JESUS - CHRIST.

JOSEPH.

JESUS-CHRIST.

Il est haï de ses freres,

1. Parce qu'il les accuse d'un grand crime.

2. Parce qu'il est tendrement aimé de son pere.

3. Parce qu'il leur prédit sa gloire future.

Il est envoyé par son pere vers ses freres qui étoient éloignés.

Ses freres conspirerent contre sa vie.

Il est vendu vingt pieces d'argent.

Il est livré à des étrangers par ses propres freres.

Sa robe est teinte de sang.

Il est condamné par Putiphar, sans que personne parle pour lui.

Il est haï des Juifs,

1. Parce qu'il leur reproche leurs vices.

2. Parce qu'il déclare qu'il est le Fils de Dieu ; & que Dieu lui-même l'appelle son Fils bien aimé.

3. Parce qu'il leur prédit qu'ils le verront assis à la droite de Dieu.

Il est envoyé de Dieu son Pere vers les brebis perdues de la maison d'Israel.

Les Juifs forment le dessein de le mettre à mort.

Il est vendu trente pieces d'argent.

Il est livré aux Romains par les Juifs.

L'humanité dont il est revêtu souffre une mort sanglante.

Il est condamné sans que personne prenne sa défense.



JOSEPH.

JESUS-CHRIST.

Il souffre en silence.

Il souffre toutes sortes d'injures & de supplices, sans se plaindre.

Placé entre deux criminels, il prédit à l'un son élévation, & à l'autre la mort prochaine.

Placé entre deux voleurs, il prédit à l'un qu'il ira en paradis, & laisse mourir l'autre dans son impénitence.

Il est trois ans en prison.

Il est trois jours dans le tombeau.

Il arrive à la gloire par les souffrances & par les humiliations.

Il falloit que le Christ souffrit, & qu'il entrât ainsi dans sa gloire.

Il est établi sur la maison de Pharaon, & sur toute l'Egypte.

Il est établi Chef de toute l'Eglise, & toute créature lui est soumise.

Pharaon seul est au dessus de lui.

Il est au dessus de toute créature, mais soumis à Dieu comme homme.

Il est appelé Sauveur du monde.

Son nom de JESUS signifie Sauveur : & il est en effet le seul par qui nous puissions être sauvés.

Tous fléchissent le genou devant lui.

Toute créature doit fléchir le genou au nom de Jesus-Christ.

La farine est partout : il n'y a du pain qu'en Egypte, où Joseph gouverne.

Il n'y a part-out que pauvreté & qu'égarement : la vérité & la grace ne se trouvent que dans l'Eglise où regne Jesus-Christ.



JOSEPH. JESUS-CHRIST
Tous sont renvoies Point de salut, point
à Joseph par Pharaon. de grace, que par Jesus
Christ.

Toutes les provin- Toutes les nations
ces viennent en Egy- entrent dans l'Eglise
pte pour y chercher pour y trouver le salut
du blé.

Les freres de Joseph Les Juifs revien-
viennent à lui, le re- dront un jour à Jesus
connoissent, l'ado- Christ, le reconnoi-
rent, s'établissent en tront, l'adoreront, &
Egypte. entreront dans l'E-
glise.

Y a-t-il dans toutes ces applica-
tions, & j'en pourrois ajouter beau-
coup d'autres, quelque chose de for-
cé & de contraint? Seroit-il possible
que le pur hazard eût ramassé ensem-
ble tant de traits de ressemblance, si
différens, & en même tems si natu-
rels? J'aurois autant dire que le
portrait le plus achevé & le plus res-
semblant ne seroit aussi que l'effet du
hazard. Il est visible qu'une main in-
telligente a répandu & appliqué à
propos toutes ces couleurs pour en
faire un tableau parfait, & que le
dessein de Dieu, en réunissant dans
la seule vie de Joseph tant de cir-
constances singulieres, a été d'y pein-



tre les principaux traits de celle de
 ion Fils. Ce seroit donc ne connoître
 qu'à demi l'histoire de Joseph, que
 de s'arrêter à la simple surface qu'elle
 présente, sans en approfondir le sens
 caché & mystérieux, qui en fait la
 partie la plus essentielle, puisque Je-
 sus-Christ est la fin de la loi & de
 toutes les écritures.

Je prie le Lecteur d'observer, que,
 quelque ressemblans & quelque na-
 urels que soient les rapports de Jo-
 seph avec Jesus-Christ, il n'en est
 point parlé ni dans l'Évangile, ni
 dans les écrits des Apôtres : ce qui
 montre, qu'outre les figures dont on
 trouve l'explication dans le nouveau
 Testament, il y en a de si claires &
 de si évidentes, qu'on ne peut pas
 raisonnablement douter qu'elles ne
 renferment aussi quelque mystère.
 Mais il faut, sur-tout quand on parle
 aux jeunes gens, être sobre & rete-
 nu sur celles du dernier genre, & in-
 sister principalement sur les figures
 dont Jesus-Christ ou les Apôtres ont
 fait l'application.

XX

K vj



ARTICLE SECOND.

*Délivrance miraculeuse de Jérusalem
sous Ezéchias.*

JE NE prens dans la vie du saint roi Ezéchias que ce fait, l'un des plus éclatans qui soient dans l'Histoire Sainte, & des plus propres à rendre sensible la toute-puissance de Dieu, & son attention sur ceux qui mettent en lui leur confiance. Je ne serai presque qu'en indiquer les principales circonstances, que le Lecteur pourra voir dans toute leur étendue, en consultant les livres historiques qui en font le récit, & sur tout les propheties d'Isaïe qui en renferment une prédiction très claire & très détaillée.

4. Reg. 18. 13. Sennacherib roi des Assyriens étoit parti de Ninive avec une armée formidable, dans le dessein d'exterminer la ville de Jérusalem avec son roi & ses habitans. Il se promettoit une victoire assurée, & insultoit déjà d'avance au Dieu de Jérusalem, disant qu'il le traiteroit comme il avoit traité tous les dieux des autres villes & des autres royaumes dont il avoit fait



la conquête. Il ne savoit pas qu'il n'é-
toit qu'un instrument dans la main
de Dieu, qu'il l'avoit appelé d'un
coup de sifflet, (c'est l'expression de
l'écriture) & l'avoit fait venir des
extrémités de la terre, non pour ex-
terminer mais pour corriger son
peuple.

Tout céda aux armes victorieuses
de ce Prince, & en peu de tems il se
rendit maître de toutes les places for-
tes qui étoient dans le pays de Juda.
L'allarme fut grande dans Jerusalem.
Ezéchiás avoit pris toutes les mesu-
res nécessaires pour mettre la ville en
état de faire une vigoureuse résistan-
ce : mais il n'attendoit sa délivrance
que du secours divin. Dieu s'étoit en-
gagé par une promesse solennelle &
plusieurs fois réitérée à défendre la
ville contre l'attaque du roi d'Assyrie,
mais à condition que ses habitans ne
compteroient que sur lui, se tien-
droient en repos, & n'auroient point
recours au roi d'Egypte. Si vous de-
meurez en paix, leur avoit-il dit,
vous serez sauvés : votre force sera dans
le silence & dans l'espérance. Il leur
avoit déclaré plusieurs fois que le se-
cours d'Egypte tourneroit à leur hon-

1f. 9. 26. 71
18. 10. 5. 6
6.

2. Paral. 32
2. 8.

1f. 30.

9. 15.

9. 15.



Is. 20. 1-6. te & à leur perte. Pour leur rendre cette prédiction plus sensible, il avoit obligé le prophete Isaïe de marcher nuds piés & sans habits au milieu de la ville, en déclarant que tel seroit le sort des Egyptiens & des Ethiopiens.

Les Grands, les politiques, ne purent se résoudre à demeurer dans l'inaction, & à compter sur la promesse
Is. 30. de Dieu. Ils amassèrent une somme considérable d'argent, & ils envoierent des députés au roi d'Egypte pour implorer son secours. Plusieurs même prirent le parti de se retirer dans ce pays-là, espérant y trouver un asyle assuré contre les maux dont ils étoient menacés. Dieu leur en fit plusieurs fois des reproches par son Prophete; mais toujours en vain. Le saint roi
4. Reg. 18. Ezéchias leur répétoit sans cesse : *Le*
33. & 19. 10. *Seigneur nous délivrera; Jérusalem ne sera pas livrée entre les mains des Assyriens. On ne l'écoutoit point.*

4. Reg. 18. Ce saint Roi, craignant d'avoir
& 19. commis quelque faute en rompant le traité qu'il avoit fait avec le roi des Assyriens, résolut, pour n'avoir rien à se reprocher, & pour mettre tout le bon droit de son côté, de lui en faire satisfaction. Il lui envia donc



les ambassadeurs à Lachis, & lui dit : J'ai fait une faute : mais retirez-vous de mes terres, & je souffrirai tout ce que vous m'imposerez. Le roi des Assyriens ordonna à Ezéchias de lui donner trois cens talens d'argent, & trente talens d'or. Il ramassa cette somme avec beaucoup de peine, & la lui envoya. Il y avoit lieu d'espérer qu'une telle démarche désarmeroit la colère de Sennacherib : mais il n'en revint que plus fier ; & ajoutant la perfidie à l'injustice, il envoya sur le champ un gros détachement de son armée contre Jérusalem, avec ordre à Rabfacès, qui commandoit ce détachement, de sommer Ezéchias & les habitans de la part du grand Roi, du roi des Assyriens, de se rendre. Cet officier s'acquitta de sa commission à des termes pleins de mépris pour le roi de Juda, & d'insultes contre le Dieu d'Israel. Ezéchias l'ayant appris, déchira ses vêtemens, se couvrit d'un sac, & entra dans la maison du Seigneur ; d'où il envoya ses principaux officiers vers Isaïe, pour lui rapporter les paroles insolentes de Rabfacès. Le Prophete leur répondit : Vous direz ceci à votre maître : Voici ce que



dit le Seigneur : Ne craignez point ces paroles que vous avez entendues, par lesquelles les serviteurs du roi des Assyriens m'ont blasphémé. Je vais lui envoyer un souffle : il entendra un bruit : il retournera en son pays, & je l'y ferai périr par l'épée.

Is. 18. 1-3.

Pendant cet intervalle, Tharaca roi d'Ethiopie avoit envoié des couriers à Jérusalem, pour assurer ses habitans qu'il marchoit à leur secours. Lui-même arriva bientôt après avec son armée, & celle des Egyptiens.

4. Reg. 19.
9-34.

A la première nouvelle qu'en reçut Sennacherib, il résolut de marcher contre lui. Mais auparavant il envoya ses ambassadeurs à Ezéchias, pour lui remettre en main une lettre qui étoit pleine de blasphemes contre le Dieu d'Israël. Ce saint Roi, pénétré de douleur, alla aussitôt au temple; étendit cette lettre impie devant le Seigneur, & lui représenta par une prière vive & touchante que c'étoit lui-même qu'on attaquoit, qu'il s'agissoit de la gloire de son nom, & qu'il osoit, par cette raison, lui demander un miracle, afin, dit-il, que tous les royaumes de la terre sachent que c'est vous seul qui êtes le Sei-



gneur & le vrai Dieu. Dans le moment même, Isaïe envoya dire à Ezechias, que Dieu avoit exaucé sa priere, & que la ville ne seroit pas même assiegée. A qui, dit Dieu en s'adressant à Sennacherib, penles-tu avoir insulté? Qui crois-tu avoir blasphémé? Contre qui as-tu haussé la voix, & élevé tes yeux insolens? C'est contre le Saint d'Israel. Tu m'as attaqué par tes insultes pleines d'impicté, & le bruit de ton orgueil est monté jusqu'à mes oreilles. Je te mettrai donc un anneau au nez, & un mors à la bouche; & je te ferai retourner par le même chemin par lequel tu es venu.

Le roi d'Ethiopie, plein de confiance dans les troupes innombrables qu'il amenoit, avoit cru qu'il n'auroit qu'à se montrer pour mettre en fuite les Assyriens, & pour rendre la liberté à Jérusalem. Il ne savoit pas l'anathème que Dieu avoit prononcé contre lui, parce qu'il avoit osé se déclarer le protecteur & le libérateur de Jérusalem & du peuple de Dieu, comme si l'un & l'autre eussent été sans espérance & sans ressource s'il ne se hâtoit d'en prendre la défense. Son armée fut taillée en pieces. Le

17. cc. 28.

19.



carnage fut si grand , & la fuite si prompte , qu'il ne resta personne pour enterrer les morts. Après le gain de la bataille , le roi d'Assyrie porta la guerre dans l'Egypte même. Le trouble & la confusion s'y répandirent par-tout. Dieu enleva aux sages si renommés de l'Egypte le conseil & la prudence , & répandit parmi eux un esprit de vertige. Il ôta aux chefs toute force & tout courage. On ne fit aucune résistance , & tout le pays fut à la discrétion d'un prince également avare & cruel , qui emmena un nombre infini de captifs , comme Isaïe l'avoit prédit.

Is. c. 20.

Is. 22. 1. 5. 7.

Quand Sennacherib eut ramené ses troupes victorieuses devant Jérusalem , on s'imagine aisément quelle fut la consternation des habitans de cette ville. Ils voioient une armée innombrable campée à leurs portes , & toutes les campagnes voisines couvertes de chariots de guerre. L'ennemi se préparoit à assiéger la ville , & pouffoit des cris contre la montagne de Sion. Le moment de leur perte paroissoit venu : mais c'étoit celui de la miséricorde divine , & de leur délivrance. La nuit même , (qui sans

4. Reg. 19.

35. 37.



doute précéda le jour où se devoit faire l'attaque générale) l'ange du Seigneur vint dans le camp des Assyriens, & y tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Sennacherib s'étant levé au point du jour, vit tous ces corps morts, & s'en retourna aussitôt à Ninive, où peu de tems après il fut tué par ses propres enfans dans le temple & sous les yeux de son Dieu.

REFLEXIONS.

1. *Sennacherib instrument de la colere de Dieu.*

Isaïe, en prédisant le départ de Sennacherib & de ses armées, parle de Dieu d'une maniere digne de la grandeur & de la majesté du Tout-puissant. Il n'a qu'à donner un signal, à lever un étendart; & tous les princes accourent. * Tous les rois de la terre ne sont à son égard que comme des moucheron. Toute leur puissance n'est devant lui que foiblesse. D'un seul coup de sifflet il les fait marcher. C'étoit une grande consolation pour ceux qui avoient alors de

Is. 7. 18.
& 10. 1. 6.

* Sibilabat Dominus in terra Assur. Is. 7. 18. & 10. 1. 6.



la foi , de savoir certainement que tous les maux qui leur arrivoient étoient ordonnés par la divine providence ; qu'ils étoient du côté de Dieu des remedes , & non de purs supplices ; que les hommes n'étoient que les ministres de sa justice ; & qu'ils étoient conduits par sa sagesse , quoiqu'ils ne pensassent qu'à satisfaire leurs passions.

Is. 10. 7-15.

C'est Dieu même qui nous découvre les pensées extravagantes de Sennacherib , qui n'étant qu'un simple serviteur , croit être le maître ; & qui , ne voyant pas la main qui l'emploie , attribue tout à la sienne , & ne craint point de se mettre à la place de Dieu. Un instrument , dit Dieu , a-t-il quelque vertu qui ne vienne pas de l'artisan qui l'emploie ? Est-ce à l'instrument , & non à l'ouvrier , qu'il faut attribuer l'ouvrage ? Quelle folie seroit comparable à celle qui porteroit l'instrument à s'élever contre la main & contre l'intelligence qui l'appliquent à certains usages ? Voilà pourtant ce que pensoit & ce que faisoit le roi d'Assyrie.



2. Les Grands ont recours aux rois
d'Ethiopie & d'Egypte.

On voit ici combien il est dangereux de préférer les vûes de la prudence humaine à celles de la foi. Dieu voit promis de délivrer Jérusalem, pourvu que ses habitans se rinsent en repos, & missent en lui uniquement leur confiance: voila le point fixe auquel il falloit se tenir. Mais le secours de Dieu étoit invisible, & paroissoit loigné. Le péril étoit présent, & augmentoit tous les jours. La ressource du côté d'Egypte étoit prochaine, & sembloit assurée. Selon toutes les règles de la politique humaine il falloit mettre tout en usage pour obtenir la protection de deux rois aussi puissans que ceux d'Egypte & d'Ethiopie. D'ailleurs n'étoit-ce pas tenter Dieu, que d'attendre un miracle? & dans extrême danger où l'on étoit, n'y avoit-il pas une espèce de folie à demeurer dans l'inaction? L'événement va voir qui de ces politiques ou Ezéchias raisonnoit le plus juste.



3. Discours impies & lettre blasphématoire de Sennacherib.

4. Reg. c. 19. Le discours & la lettre de Sennacherib, nous paroissent avec raison impies, insensés, détestables, dans la bouche d'un ver de terre contre la majesté divine. Ce Roi, aveuglé par ses heureux succès dont il ignoroit la véritable cause, pensoit du Dieu de Juda ce qu'il croioit de tous les autres dieux, dont la puissance, selon lui, étoit bornée à certaines régions, & à certains effets particuliers; & qu'on ne laissoit pas de bien battre malgré leur divinité. Il ne voioit rien dans le Dieu d'Israel qui le distinguât de la foule des dieux vaincus. Son empire étoit renfermé dans les bornes étroites d'un petit pays, & relegué dans des montagnes. Son nom n'étoit gueres connu que parmi les peuples voisins. Ce Dieu avoit déjà laissé enlever dix tribus par les rois de Ninive. Il venoit de perdre toutes les villes fortes de la tribu de Juda qui seule lui restoit; & toute sa domination, tout son peuple, tous ses adorateurs, & toute sa religion étoient réduits à une seule ville sur



terre, sans qu'il parût qu'il eût la puissance ou le pouvoir de la garantir d'une ruine que Sennacherib regardoit comme assurée.

Il est beau de voir comment Dieu applique à confondre l'orgueil insupportable de ce Prince, qui se faisoit appeler le grand Roi, le Roi par excellence; qui se considéroit comme un Conquérant invincible, comme maître de la terre, comme le vainqueur des hommes & des dieux. Ce Prince si fier & si orgueilleux, le Dieu d'Israël le traitera comme une bête féroce, & en lui mettant un cerceau au nez, & un mors à la bouche, le ramènera couvert de honte & d'infamie par le même chemin par lequel il étoit venu plein de gloire & triomphant. Voilà où se termine l'orgueil des hommes.

4. *Désaire du roi d'Ethiopie.*

Il est aisé de reconnoître dans la punition du roi d'Ethiopie la jalousie de Dieu des armées contre quiconque prétend être son rival, ou partager la gloire, en osant venir à son secours pour lui conserver son héritage, ou pour le tirer d'un pas diffi-



cile dans lequel ses promesses l'au-
roient trop engagé ; & dans le triste
fort des Israelites qui avoient eu re-
cours à l'Egypte , la condannation de
tous ceux ou qui doutent des pro-
messes faites à l'Eglise , dont Jérusa-
lem est certainement la figure , ou qui
pensent que dans certaines occasions
dangereuses & difficiles elles ont be-
soin de la force & de la sagesse hu-
maine.

*5. Armée des Assyriens détruite par
l'Ange exterminateur.*

La maniere courte & simple dont
les livres historiques racontent un
événement si merveilleux , est vérita-
blement digne de la grandeur de
Dieu : *Cette même nuit l'ange du Sei-
gneur vint dans le camp des Assyriens
& y tua cent quatre - vingt - cinq mille
hommes. Qu'en coute-t-il à Dieu pour
abbattre l'orgueil d'un Prince si fier
pour faire périr tant d'Officiers si bri-
aves , pour exterminer une armée si
nombreuse & si formidable ? Un souf-
fle. Et il l'avoit dit lui-même : Je le
enverrai un souffle , & il retournera dans
son pays.*

Mais la sublime grandeur qui pa-
roît



dans le stile du prophete qui a
 dit toutes les circonstances de ce
 événement , n'est pas moins
 de la majesté du Dieu qui fait
 éclater sa toute - puissance d'une
 maniere si merveilleuse. Que de no-
 s idées ne nous présentent point
 expressions d'Isaie ! Lorsque tout
 étoit désespéré : Je changerai en un
 instant la face de toutes choses , dit
 Seigneur : *Eritque repente confestim.*
 Tand les ennemis de Jérusalem ,
 ignorent que c'est moi qui les ai
 vaincus , s'en regarderont comme les
 vaincus , je les réduirai en poudre
 en une seule nuit. J'écarterai le
 Seigneur comme un tourbillon dissipera
 la poussiere légère. Au réveil on ne
 trouvera pas un seul Général , ni un
 Officier qui paroisse avec sa troupe
 & la confiance qu'ils avoient que
 Jérusalem étoit à eux , sera sembla-
 ble à l'imagination d'un homme affa-
 bli qui songe en dormant qu'il man-
 ge & qui en s'éveillant ne trouve
 rien . *Sicut somnia esuriens , & come-
 dit : cum autem fuerit expergesactus
 non est anima ejus.*
 C'est l'orgueil insensé de Senna-
 rib , ce sont ses blasphemes im-
 piés .

L



pies, qui réveillent le Seigneur qui paroissoit comme endormi. Et l'on comprend alors toute la force & toute l'énergie de ces paroles : *Nunc* consurgam : nunc exaltabor : nunc suble- vabor.* C'est du trône & du sanctuaire que Dieu a sur la montagne de Sion, que sortent les éclairs & le bruit effrayant du tonnerre : c'est de l'autel même qu'il a dans Jérusalem, de ce brasier sacré où brûle à sa gloire un feu perpétuel, que sortent les flammes vengeresses qui dévorent ses en-

Is. 31. 8. & 9. *nemis. Hæc dicit Dominus, cujus ignis est in Sion, & caminus ejus in Jerusa- lem.*

Is. 30. 30-32. En effet, selon Isaïe, le massacre étonnant d'une armée entière immo- lée à la juste vengeance d'un Dieu jaloux qu'on avoit outragé si indigno- ment, fut pour lui comme un sacri- fice public & solennel. La main de Dieu, dit ce Prophete, frapera tout, écrasera tout, n'épargnera rien. Le bruit effroyable de son tonnerre sera pour lui & pour ses serviteurs dont il prendra la défense, comme un

* La traduction fran- | nunc. „ Je me levan-
çoise diminue beaucoup la | „ maintenant, je signale
vivacité de cet endroit, & | „ rai ma grandeur, je f-
ne rend pas la répétition du | „ rai élever ma puissance.



concert agréable de tambours , de arpes, & d'autres instrumens de mu- que qui accompagnent dans les randes fêtes l'oblation des sacrifi- es ; & les Assyriens sacrifiés à sa ngeance seront pour lui comme e victime solennelle. *Auditam fa- et Dominus gloriam vocis sua , & ter- rem brachii sui ostendet in commina- ne furoris , & flamma ignis devorantis : cadet in turbine & in lapide grandinis. voce enim Domini pavebit Assur , regâ percussus. Et erit transitus virga idatus , quam requiescere faciet Do- nus super eum in tympanis , & citha- ; & in bellis precipuis expugnabit .* Le terme original est propre aux itifices. On peut traduire ainsi : *& lis , ou , certamine , quod sacrificio mni simile erit , expugnabit eos.*

. Raisons de la patience de Dieu à souffrir Sennacherib , & de sa len- teur à déruer Jérusalem.

Personne ne connoît les desseins de eu avant qu'ils soient exécutés ; & squ'ils s'accomplissent , on ne sait se termineront mille événemens et on ne voit ni les liaisons , ni les ges, ni les motifs, & qui paroissent



244 II. Partie. DE
devoir entraîner une ruine univer-
selle.

Dès que les maux publics commen-
cerent à se faire sentir au tems d'Ezé-
chias, ils parurent extrêmes. Lors-
que toute la campagne fut ruinée, &
toutes les villes détruites, on regar-
da ces malheurs comme ne laissant
plus aucune ressource, & comme
n'étant plus capables de remedes.
Mais quand Jérusalem vit la formi-
dable armée des Assyriens à ses por-
tes, qu'elle se vit désolée au dedans
par la famine & la peste, & sans es-
pérance du côté des hommes après
l'entiere défaite des Egyptiens venus
à son secours : alors il parut de la fo-
lie à attendre quelque protection mi-
raculeuse, puisque Dieu lui-même
s'opposoit à tous les moiens, & se
déclaroit en tout pour les ennemis.

Une foible foi ne peut soutenir
une si longue épreuve ; & ceux qui en
eurent une plus ferme & plus perse-
vérante, s'étonnerent de la lenteur
avec laquelle Dieu accomplissoit ses
promesses, & de la patience avec la-
quelle il souffroit que tout pérît, &
ne fût presque plus en état de profi-
ter de son secours. Mais ce n'est point



à l'argile à juger du tems qu'on emploie à la figurer. Ce ne sont point les premiers coups de ciseau qui polissent une pierre, ou qui en forment une belle statue : & ce n'est point un feu médiocre ou pour la durée ou pour l'activité qui fond l'or, & qui le purifie. Dieu est attentif à la sagesse & à la miséricorde, & non aux pensées des hommes, quand il fait son ouvrage. Il ne le laisse point imparfait, pour se mesurer sur leurs vaines bornes, ou sur leur impatience : & continue dans son dessein, sans mépriser néanmoins les gémissemens & les larmes de ses serviteurs, jusqu'à ce que tout ce qu'il a résolu soit accompli.

Alors il fait cesser tout l'appareil, tous les mouvemens, tous les ressorts dont il s'étoit servi pour achever son ouvrage. Il arrête les mains qu'il conduisoit : il suspend l'action des instrumens devenus inutiles : il ne permet plus que le ciseau entame une figure dont tous les traits sont finis : il brise beaucoup de choses qui ont été employées que pour un tems. C'est ainsi que Dieu en usa à l'égard de Sennacherib. Il s'étoit servi de lui



comme d'un instrument pour corriger son peuple, & pour purifier Jérusalem. Après qu'il eut réduit cette ville à un petit nombre de justes profondément humiliés sous sa main, pour-lors il songea à punir les blasphemes de ce Prince, que l'orgueil avoit conduit à l'impieeté. Lorsque le Seigneur aura accompli toutes ses œuvres sur la montagne de Sion & dans Jérusalem; je visiterai, dit-il, cette fierté de cœur insolent du roi d'Assur, & cette gloire de ses yeux altiers.

Is. 10. 12.

7. *Confiance en Dieu, caractère dominant d'Ezéchias.*

Il est remarquable que le Saint Esprit, seul bon juge du véritable mérite des hommes, pour faire l'éloge d'un Prince aussi saint qu'Ezéchias, se contente de dire qu'il a mis sa confiance dans le Seigneur le Dieu d'Israël :

4. Reg. 18. 5.

In Domino Deo Israel speravit. L'écriture ajoute qu'il porta cette vertu plus loin qu'aucun des rois de Juda qui l'ont suivi & qui l'ont précédé. En effet jamais foi ne fut mise à une si dure & si longue épreuve. Tout étoit contre lui. Il paroissoit de la folie à attendre encore le secours,



à ciel, lorsque tout étoit desespéré, et à refuser sur la parole d'un seul homme ou de se rendre aux Assyriens, ou d'implorer un secours étranger. Mais fortement appuié sur la parole de Dieu, il demeura ferme comme si il eût vû l'invisible, & il s'attacha à la promesse par l'immobilité d'une espérance invariable, sans se laisser foiblir par aucun des motifs les plus pressans. L'événement justifia sa conduite. Quand la protection de Dieu fut enfin éclatée par la destruction entière de l'armée des Assyriens, celui qui la veille étoit regardé de tous comme un insensé & un imbécille, survint tout d'un coup aux yeux de ses mêmes censeurs l'homme du monde le plus sage, de s'être fié au tout-puissant. Il en sera toujours ainsi, & quiconque espérera en Dieu, ne sera jamais confondu.

Jérusalem dévastée, figure de l'Eglise.

Le principal fruit qu'on doit tirer de cette histoire, est de comparer ce qui arrive ici à Jérusalem avec ce qui est arrivé à l'Eglise dans tous les tems : à y voir ses périls, ses ressources, & sa promesse d'une victoire assurée sur



tous ses ennemis. Un verset du Pseau
me 47, qui certainement est prophé
tique, & regarde cet événement
peut nous aider à faire cette compa
raison: *Faites le tour de Sion, exami
nez son enceinte: faites le dénombrement
de ses tours.* C'est le Prophete qui par
le au nom du Prince & des chefs du
peuple, qui après une délivrance
subite & si miraculeuse exhortent
ce qui reste de citoiens à faire le tour au
dehors & au dedans de Jérusalem
pour être témoins eux-mêmes du
bon état où sont ses fortifications.
Voiez, leur disent-ils, si les ennemis
y ont fait une seule breche, s'ils en
ont abattu une seule tour, s'ils peu
vent se vanter d'avoir prévalu sur
quelque chose sur la vigilance & sur
la force de celui qui en est le protec
teur: *Circumdate * Sion, & circumite
eam: numerate turres ejus.*

*C'est ainsi
que S. Jérôme
a traduit ce
verset.*

L'Eglise, depuis sa naissance, a été
souvent attaquée, assiegée de toutes
parts, près de périr selon les appa
rences. Mais tous ses ennemis ont eu
le sort de Sennacherib: & après beau
coup d'agitations & de craintes, sa
foi est demeurée toujours pure, sa
doctrine a prévalu sur toutes les er-



eurs ; ses fondemens n'ont pas été branlés ; & l'on n'a pu remarquer qu'elle ait fait aucune perte , ni qu'on ait obligée d'abandonner aucun de ses dogmes , ou de se départir de l'ancienne tradition qui lui sert de rempart contre les nouveaux ennemis qui succèdent les uns aux autres.

Il en sera ainsi dans tous les siècles , & ce sera un égal malheur , ou d'attaquer l'Eglise , ou de desespérer de la protection de Dieu sur elle , & de croire qu'il ait besoin du secours des hommes pour la défendre. Tous ceux qui pensèrent ainsi de Jérusalem , périrent : mais la foi de ceux qui attendirent le secours de Dieu , & qui ne douterent point de ses promesses , les sauva , & les enrichit des dépouilles de leurs ennemis.

ARTICLE QUATRIÈME

Prophéties.

ON PEUT distinguer deux sortes de Prophéties.

Les unes sont purement spirituelles , & ne regardent que Jesus-Christ , ou l'Eglise. Telle est la première & la plus ancienne de toutes , où Dieu, *Gen. 3. 15.*

L v



après le péché du premier homme, maudit le serpent, & déclara que de la femme naîtroit celui qui lui écraseroit la tête ; c'est-à-dire le Sauveur du monde, qui viendrait un jour détruire la puissance du démon. Telles

Gen. 49. 10. sont aussi celle de Jacob, qui désigne le tems où le Messie doit venir ; &

Dan. 9. 24-27. celle de Daniel, qui marque dans un détail merveilleux le tems où ce même Messie sera mis à mort, & les suites de cette mort.

Il y a une autre espèce de Prophéties, qu'on peut appeller historiques, qui prédisent des événemens temporels ; lesquels, pour l'ordinaire, sont eux-mêmes une prédiction & une figure d'autres événemens plus importants & spirituels. On en a vû plusieurs de cette sorte dans l'histoire de Sennacherib, dont le Prophete Isaïe avoit marqué long-tems auparavant un grand nombre de circonstances, qui ne se trouvent point dans les livres historiques. On a dans le même Prophete une autre prophétie fort célèbre, qui regarde la prise de Babylone par Cyrus désigné par son nom deux cens ans avant sa naissance, & qui prédit la délivrance du peuple



Juif. Il est aisé de voir que ces deux grands événemens , qui renferment presque toutes les prophéties d'Isaïe, la délivrance miraculeuse de Jérusalem sous le saint roi Ezéchias , & la prise de Babylone suivie de la liberté des Juifs qui y étoient retenus captifs, étoient la figure & le gage d'autres événemens qui ont rapport à la religion.

On pourroit rapporter à une troisième espèce de prophéties celle que je vais exposer , dont une partie est purement historique , & l'autre purement spirituelle. C'est la célèbre prédiction de Daniel au sujet de la statue composée de différens métaux. Je la choisis préférentiellement aux autres , parce qu'elle a un rapport particulier à l'histoire profane dont je dois bientôt parler.

PROPHÉTIE DE DANIEL

Au sujet de la Statue composée de différens métaux.

Lorsque Daniel étoit encore fort Dan. ch. 2. jeune, le roi de Babylone eut un songe mystérieux dont il perdit l'idée distincte, & conserva néanmoins un souve-

L vj



nir confus qui l'inquiétoit. Il voulut que tous ceux qui passoient pour habiles lui dissent ce qu'il avoit oublié, & lui en donnassent l'explication, les condannant tous à mourir s'ils ne le faisoient. Daniel, qui étoit compris dans cet ordre général, se mit en priere avec trois jeunes Hébreux qui couroient avec lui le même danger ;^a & il apprit par une révélation divine ce qu'il ne pouvoit savoir par aucune voie naturelle :^b & tous les sages de Babylone étoient convenus que tout autre moien étoit impossible.

» Voici donc, ô Roi, lui dit Daniel,
 » ce que vous avez vû. Il vous a paru
 » comme une grande statue. Cette sta-
 » tue grande & haute extraordinaire-
 » ment se tenoit debout devant vous,
 » & son regard étoit effroiable. La
 » tête en étoit d'un or très pur : la poi-
 » trine & les bras étoient d'argent :
 » le ventre & les cuisses étoient d'ai-
 » rain : les jambes étoient de fer, &
 » une partie des piés étoit de fer, &

^a Tunc Danieli myste-
 rium per visionem nocte
 revelatum est. Dan. c. 2.
 v. 19.

Est Deus in cælo reve-
 lans. mysteria. v. 28.

^b Nec reperietur quis-
 quam qui indicet sermo-
 nem in conspectu regis,
 exceptis diis, quorum
 non est cum hominibus
 conversatio. v. 11.



autre d'argile. Vous étiez attentif «
 à cette vision , lorsqu'une pierre «
 l'elle-même , & sans la main d'au- «
 cun homme , se détacha de la mon- «
 tagne , & que frappant la statue dans «
 ses piés de fer & d'argile , elle les «
 mit en piéces. Alors, le fer, l'argile, «
 l'airain, l'argent , & l'or se briserent «
 tout ensemble, & devinrent comme «
 de la paille menue & légère que le vent «
 emporte hors de l'aire pendant l'été, «
 & ils disparurent sans qu'ils s'en trou- «
 vât plus rien en aucun lieu : mais la «
 pierre qui avoit frappé la statue, de- «
 vint une grande montagne qui rem- «
 plit toute la terre. »

A cette première révélation Daniel
 ajouta l'explication du songe. » C'est
 vous , dit-il au Roi , qui êtes la tête «
 d'or. Il s'élèvera après vous un au- «
 tre royaume moindre que le vôtre, «
 qui sera d'argent : & ensuite un troi- «
 sième royaume qui sera d'airain , & «
 qui commandera à toute la terre. «
 Le quatrième royaume sera comme «
 le fer : il brisera & réduira tout en «
 poudre , comme le fer brise & dom- «
 ine toutes choses. » Il explique ensuite
 ce que signifioient les piés partie de fer
 & partie d'argile , & continue ainsi :



» Dans le tems de ces royaumes le
 » Dieu du ciel suscitera un royaume
 » qui ne sera jamais détruit ; un roiau-
 » me qui ne passera point dans un au-
 » tre peuple ; qui renversera , & qui
 » réduira en poudre tous ces roiau-
 » mes, & qui subsistera éternellement.

Cette prophétie de Daniel renferme deux parties , & peut paroître mêlée d'historique & de spirituel. Dans la première il désigne clairement les quatre grandes monarchies , savoir des Babyloniens , dont Nabuchodonosor étoit actuellement le roi ; des Perses & Medes ; des Grecs & Macedoniens ; des Romains : & l'ordre seul de leur succession en est une preuve. Dans la seconde il décrit en termes magnifiques le regne de Jesus-Christ, c'est-à-dire de l'Eglise , qui doit survivre à la ruine de tous les autres , & subsister pendant toute l'éternité.

Combien un maître chrétien est-il attentif à faire sentir aux jeunes gens dans ces sortes de prophéties la preuve évidente de la vérité de la religion ! Car où Daniel voioit-il cette succession & cet ordre des différentes monarchies ? ^a Qui lui découvroit le

^a Ipse mutat tempora | velat profunda & abscon-
 & states : transfert regna | dita : & lux cum eo est
 atque constituit. Ipse re- | Dan. 2. 21. 22.



L'HISTOIRE SAINTE. 155

changement des empires, sinon ce-
lui qui en est le maître aussi-bien que
les tems, qui a tout réglé par ses
décrets, & qui en donne la connoi-
sance à qui il lui plaît par une lumière
surnaturelle.

Comme on se propose d'instruire
aussi les jeunes gens de l'histoire pro-
phétique, on ne manque pas, à l'occasion
de la prophétie dont je viens de par-
ler, de leur faire observer que le mê-
me Prophete désigne encore dans un
autre endroit les quatre grands empi- *ch. 2*
res sous la figure de quatre bêtes : &
on insiste beaucoup sur une autre
prédiction rapportée dans le chapitre *ch. 8.*
suivant, qui regarde Alexandre le
Grand, & qui est l'une des plus claires
& des plus circonstanciées qui se trou-
vent dans l'Écriture Sainte.

Le Prophete, après avoir marqué
la monarchie des Perses, & celle des
Macédoniens, sous la figure de deux
bêtes, s'explique ainsi clairement :

Ecce aries unus habens
cornu exalta, & unum
celsius alio. Lece-
vitem hircus caprarum
nascitur ab occidente su-
per faciem totius terre,
non tanget terram. . .
amque appropinquasset
super arietem, effertus
in eum. Cumque mi-

lisset in terram, concu-
cavit. Dan. 8. 3. &c.
b Aries quem vidisti ha-
bere cornu, rex Medo-
rum est atque Persarum.
Hircus caprarum, rex
Circorum est, & cornu
grande, ipse est rex pto-
mus. Ibid. v. 20. & 21



» Le belier , qui a deux cornes inégales , représente le roi des Medes & des Perles. Le bouc qui le renverse & le foule aux piés , est le roi des Grecs ; & la grande corne que cet animal a sur le front , représente le premier auteur de cette monarchie.

Que peut opposer l'incrédulité la plus opiniatre à une prophétie si expresse & si évidente ? Par quel moyen Daniel a-t-il vû que l'empire des Perles seroit détruit par celui des Grecs ? ce qui étoit contre toute vraisemblance ? Comment a-t-il vû la rapidité des conquêtes d'Alexandre qu'il marque si dignement , en disant qu'il ne touchoit pas la terre ? *non tangebat terram.* ² Comment a-t-il vû qu'Alexandre n'auroit point de fils qui lui succedât : que son empire se démembreroit en quatre principaux royaumes : que ses successeurs seroient de sa nation & non de son sang : & qu'il y auroit dans les débris d'une monarchie formée en si peu de tems, de quoi

^a Surget rex fortis, & dominabitur potestate multa . . . & regnum ejus dividetur in quatuor ventos cœli, sed non in posteros ejus, neque secundum po-

tentiam illius qui dominatus est. *Dan.* 11. 3. 4. &c.

Quatuor reges de gente ejus consurgent, sed non in fortitudine ejus. *Dan.* 8. 224



composer des Etats, dont les uns se-
oient à l'orient, les autres au cou-
lant; les uns au midi, & les autres
au septentrion?

En expliquant cette prophétie aux
uns gens, on ne doit pas oublier
de leur faire remarquer ce que dit
l'historien Joseph à l'occasion de l'en-
tre d'Alexandre à Jérusalem. Ce
Prince s'avançoit vers cette ville
plein de colere contre les Juifs, qui
étoient déclarés en faveur de Darius,
& l'avoient aidé de leurs troupes. Le
Grand-prêtre Jaddus, en conséquence
d'une révélation qu'il avoit eue, s'é-
toit avancé revêtu de ses habits pontifi-
aux au devant d'Alexandre, avec trois
autres prêtres revêtus aussi de leurs
habits de cérémonie, & tous les Le-
vites vêtus de blanc. Dès qu'Alexan-
dre l'eut aperçu, il se prosterna devant
lui, & adora le Dieu dont il étoit le
ministre, & dont il portoit le nom res-
pectable sur son front. Et comme un
spectacle si inopiné avoit jeté tout
le monde dans l'étonnement, le Roi
déclara, que le Dieu des Juifs s'étoit
apparu à lui en Macédoine sous le
même habit que portoit son Grand-
prêtre, lui avoit dit de passer hardi-

*Joseph . hist.
des Juifs, liv.
11. ch. 8.*



ment le détroit de l'Hellespont, & l'avoit assuré qu'il seroit à la tête de son armée, & lui feroit conquérir l'empire des Perses. Alexandre, environné des Prêtres, entra à Jérusalem, monta au temple, & offrit des sacrifices à Dieu en la maniere que le Grand Sacrificateur lui dit qu'il le devoit faire. Ce souverain Pontife lui fit voir ensuite le livre de Daniel dans lequel il étoit écrit qu'un prince Grec détruiroit l'empire des Perses; ce qui causa une joie infinie à Alexandre.

Quand il n'y auroit qu'un simple motif de curiosité, une histoire si agréable & si variée, des prophéties si évidentes & si surprenantes, ne méritent-elles pas bien d'être rapportées aux jeunes gens? Mais quel fruit ne leur en peut-on pas faire recueillir par rapport à la religion, en leur faisant observer l'enchaînement merveilleux que Dieu a mis entre les différentes prédictions des Prophetes, dont les unes, comme je l'ai déjà remarqué, servoient à autoriser les autres, & formoient toutes ensemble un degré d'évidence & de conviction, auquel on ne peut rien ajouter. C'est la réflexion par où je terminerai cet article qui regarde les Prophéties.



REFLEXION

Sur les Prophéties.

Si les Prophetes n'avoient prédit ~~me~~ des événemens fort éloignés, il auroit falu attendre long-tems pour avoir s'ils étoient Prophetes, & ils s'auroient pu avoir aucune autorité pendant leur vie.

Si d'un autre côté ils n'avoient prédit que des événemens fort prochains, on auroit pu les soupçonner d'en être instruits par des voies naturelles; & la persuasion qu'ils ne parloient que par l'Esprit de Dieu auroit paru moins fondée.

Et s'ils n'avoient mis une liaison entre les événemens prochains, & les événemens éloignés, par des prédictions qui devoient s'accomplir dans l'intervalle; la distance entre les deux extrémités auroit fait perdre le fruit de leurs Prophéties, les premières étant oubliées, & les dernières n'étant pas attendues.

Par l'accomplissement des premières le Prophete acquerroit une autorité légitime, & faisoit espérer l'accomplissement des suivantes. Celles-ci



ajoutoient à son autorité une certitude de entière que sa lumière venoit de Dieu , & que tout ce qui lui étoit révéle pour des tems plus reculés, s'accompliroit aussi infailliblement que ce qu'il avoit prédit pour un tems plus voisin. Les monumens publics attestoient ce qui étoit accompli : l'instruction en faisoit passer la mémoire aux enfans : & ceux-ci joignant ce qui arrivoit de leurs jours, à ce qui étoit arrivé au tems de leurs peres, laissoient à leur postérité un profond respect pour les Prophetes qui l'avoient prédit , & une ferme espérance que tout ce qui étoit contenu dans leurs autres prédictions s'accompliroit.

C'est ainsi que leurs livres ont mérité d'être regardés comme des livres divins. La preuve étoit sûre & à la portée de tout le monde. On croioit l'avenir, parce qu'on voioit le présent. On étoit persuadé que la révélation étoit divine, parce qu'elle étoit infaillible, & au-dessus de toute connoissance humaine : & l'on auroit conclu tout le contraire, si quelques événemens n'avoient pas répondu à la prédiction. » Ecoutez-moi, disoit le



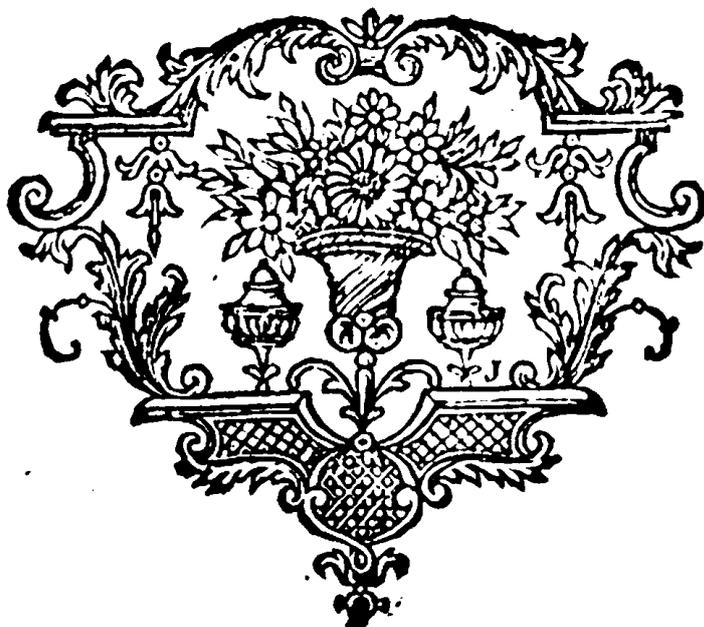
prophete Jérémie à un homme qui se
 prétendoit envoyé de Dieu, » & que
 tout le peuple m'écoute aussi. Les
 prophetes qui ont été avant nous,
 ont prédit à divers pays, & à de
 grands royaumes, la guerre, la fa-
 mine, & d'autres calamités. Il y en
 a eu au contraire qui ont prédit la
 paix. C'a toujours été par l'évène-
 ment qu'on a discerné quels étoient
 ceux que Dieu envoioit. »

Voilà l'unique regle qu'on obser-
 voit. Elle étoit simple & facile. Le
 petit peuple en faisoit l'application
 aussi sûrement que les plus habiles, &
 n'étoit pas possible de s'y mépren-
 dre.

Le peu de tems que laissent aux jeu-
 nes gens les études ordinaires des clas-
 ses, ne permet pas de leur expliquer
 avec beaucoup d'étendue un grand
 nombre d'histoires ou de prophéties,
 mais si l'on en fait un choix judicieux,
 que tous les ans on trouve le moyen
 de leur en faire lire quelques-unes, en
 les accompagnant de réflexions qui
 viennent à leur portée, ce petit nombre
 aura, ce me semble, beaucoup con-
 tribué à leur inspirer un grand res-
 pect pour la religion, à leur don-



ner beaucoup de goût pour l'Ecriture
Sainte, & à leur apprendre dans quel
esprit & avec quels principes ils de-
vront un jour la lire quand ils en au-
ront le loisir.



tout la verité ; S'appliquer à découvrir les causes de l'aggrandissement & de la chute des Empires , du gain ou de la perte des batailles , & de pareils événemens ; Etudier le caractère des peuples & des grands hommes dont parle l'Histoire ; Etre attentif aux instructions qui regardent les mœurs & la conduite de la vie ; Enfin remarquer avec soin tout ce qui a rapport à la religion.

§. I.

Ordre & clarté nécessaires pour bien étudier l'Histoire.

UNE des choses qui peuvent le plus contribuer à mettre de l'ordre & de la clarté dans cette étude , est de distribuer tout le corps d'une histoire en certaines parties & certains intervalles , qui présentent d'abord à l'esprit comme un plan général de toute cette Histoire , qui en montrent les principaux événemens , & qui en fassent connoître la suite & la durée. Ces divisions ne doivent pas être trop multipliées ; autrement elles pourroient causer de l'embarras & de l'obscurité.

Ainsi tout le tems de l'Histoire Romaine depuis Romulus jusqu'à Auguste



L'HISTOIRE PROFANE. 265
qui est de 713 ans, peut se diviser
en cinq parties. *An. de la
fondation de
Rome*

LA PREMIERE est sous les sept
Rois de Rome, & elle dure 244 ans.

LA SECONDE est depuis l'éta- 2450
blissement des Consuls jusqu'à la pri-
mière Rome, & elle dure 120 ans. Elle
renferme l'établissement des Consuls,
des Tribuns du peuple, des Décem-
virs, des Tribuns militaires avec la
suppression de Consuls : le siège & la
chute de Veies.

LA TROISIEME est depuis la 364.
chute de Rome jusqu'à la première
guerre Punique, & elle dure 124 ans.
Elle renferme la prise de Rome par les
Gaulois, la guerre contre les Samni-
tes, & celle contre Pyrrhus.

LA QUATRIEME est depuis le 488.
commencement de la première guerre
Punique jusqu'à la fin de la troisième,
elle dure 120 ans. Elle renferme la
première & la seconde guerre Puni-
que, les guerres contre Philippe roi de
Macédoine, contre Antiochus roi d'A-
sie, contre Persée dernier roi de Macé-
doine, contre les Numantins en Espa-
gne, & enfin la dernière guerre Puni-
que, terminée par la prise & la ruine
de Carthage.

Tom. III.

M



608. LA CINQUIÈME est depuis la ruine de Carthage jusqu'au changement de la République Romaine en monarchie sous Auguste, & elle dure 115 ans. Elle renferme la guerre d'Achaïe, & la ruine de Corinthe : les troubles domestiques excités par les Gracques : les guerres contre Jugurtha, contre les Alliés, contre Mithridate : les guerres civiles entre Marius & Sylla, entre César & Pompée, entre Antoine & le jeune César. Cette 743. dernière guerre se termina par la bataille d'Actium, & par l'autorité souveraine du jeune César, surnommé depuis Auguste.

J'ai déjà observé, en parlant de l'Histoire Sainte, l'usage qu'on devoit faire de la Chronologie. Je ne répète point ici ce que j'ai dit sur ce sujet.

La Géographie est aussi d'une nécessité absolue pour les jeunes gens; &, faute de l'avoir apprise dans ces premières années; beaucoup de gens l'ignorent tout le reste de leur vie, & s'exposent à tomber sur ce point dans des bévûes, qui les rendent ridicules. Un quart d'heure employé régulièrement tous les jours à cette



L'HISTOIRE PROFANE. 167
ude, mettra les enfans en état d'en-
tre parfaitement instruits. Après
u'on leur en aura expliqué les prin-
pes les plus généraux, il ne faudra
mais laisser passer aucune ville un
eu considerable, ni aucune riviere,
ont il sera parlé dans leurs auteurs,
ms les leur faire voir dans les cartes
ogographiques. Il faut qu'ils sachent
ienter chaque ville, c'est-à-dire en
arquer la situation par rapport aux
fférens endroits dont il sera que-
ion. Ainsi ils diront qu'Evreux est
a couchant de Paris, Châlons sur
arne au levant, Amiens au nord,
rleans au midi. Ils suivront les ri-
ieres depuis leur source jusqu'à l'en-
roit où elles se jettent dans la mer,
u dans quelque fleuve, & marque-
ont les villes considerables qui se
ncontentent sur leur passage. On peut,
orsqu'ils sont suffisamment instruits,
es faire voyager sur la Carte, ou mê-
ne de vive voix, en leur demandant
ar exemple quelle route ils tien-
roient pour aller de Paris à Con-
stantinople, & ainsi des autres pro-
vinces. Pour rendre cette étude moins
èche & moins desagréable, il est bon
y joindre de courtes histoires, qui

M ij



servent à fixer davantage dans l'esprit des enfans l'idée des villes, & qui en chemin faisant leur apprennent mille choses curieuses. Elles trouvent dans plusieurs traités de géographie que nous avons en notre langue, dont les maîtres peuvent facilement extraire celles qu'ils jugeront les plus convenables à la jeunesse.

§. II.

Observer ce qui regarde les loix, les usages, les coutumes des peuples.

CE N'EST PAS une chose indifférente, en étudiant l'histoire, que d'observer les divers usages des peuples, l'invention des arts, les différentes manières de vivre, de bâtir, de faire la guerre, de former ou de soutenir des sieges, de construire des vaisseaux, de naviger; les cérémonies pour les mariages, pour les funérailles, pour les sacrifices; en un mot tout ce qui regarde les coutumes & les antiquités. J'aurai lieu d'en dire quelque chose dans la suite.

Ce que j'ai marqué jusqu'ici n'est encore, pour ainsi dire, que le squelette de l'histoire: les observations



L'HISTOIRE PROFANE. 269
vivantes en sont comme l'ame, &
enferment ce qu'il y a de plus utile
dans cette étude.

§. III.

Chercher sur tout la verité.

CE QUI FAIT la qualité la plus
essentielle & le devoir le plus indis-
pensable de l'historien, marque en
même tems ce qui doit faire la prin-
cipale attention de celui qui s'appli-
que à l'étude de l'histoire. ^a Or per-
sonne n'ignore que ce qu'on exige
d'un historien avant toutes & sur tou-
tes choses, est que libre de toute pas-
sion & de toute prévention, il n'ait
jamais la témérité de rien avancer
de faux, & qu'il ait toujours le cou-
rage de dire ce qui est vrai. On peut
lui passer les négligences dans le stile,
mais on ne lui pardonne point le dé-
faut de sincérité; ^b & c'est la diffé-

*Quis desat primam
se historiam legem, ne
sibi falsi dicere audeat.
unde, ne quid veri non
deat: ne qua suspicio
sua sit in scribendo,
qua simulata. Lib. 2.
(Orat. 9. 62.)
^b Intellego te, frater,
ut in historia leges ob-
servandas putare, alias
potestate: quippe cum
illa ad veritatem cupi-
as referantur, in hac ad*

*delectationem pleraque.
Cic. lib. 1. de leg. 2. 4. &
9.*

*Orationi & carmini est
parva ratio, nisi elo-
quentia sit summa: histo-
ria quoque modo scripta
debet. Sunt enim ho-
mines natura curiosi, &
qualibet nuda rerum co-
gnitione capiuntur, ut
qui sermunculis etiam fa-
bellisque ducantur. Plin.
Epp. 8. lib. 1.*

M iij



rence qui se trouve entre le poëme & l'histoire. Le poëme aiant pour principal but le divertissement du lecteur, blesse & choque nécessairement s'il est sans art & sans grace; au lieu que l'histoire, de quelque maniere qu'elle soit écrite, fait toujours plaisir si elle est vraie, parce qu'elle satisfait un desir naturel à l'homme, qui est avide de savoir; & toujours curieux d'apprendre quelque chose de nouveau, mais qui ne peut souffrir qu'on le trompe en substituant le mensonge à la verité, & des imaginations creuses à la réalité des faits. Aussi voit-on qu'ordinairement les historiens, pour mériter la créance du lecteur, commencent par faire profession d'une exacte & scrupuleuse sincérité, également exemte d'amour & de haine, d'espérance & de crainte, comme on le peut remarquer dans Salluste & dans Tacite.

Ce qu'on doit donc chercher dans l'histoire préférablement à tout le reste, c'est la verité. Les bons écrivains ont raison de tâcher de la rendre plus aimable, en s'appliquant à l'orner & à la parer; & un habile



naître ne manque pas de faire sentir toutes les graces & toutes les beautés qui se rencontrent dans un historien : mais il ne souffre pas que les disciples se laissent éblouir par un vain éclat de paroles , qu'ils préfèrent des fleurs aux fruits, qu'ils soient moins attentifs à la vérité même qu'à à parure , ni qu'ils fassent plus de cas de l'éloquence d'un historien, que de son exactitude & de sa fidélité à rapporter les faits. Quintilien , dans le portrait qu'il nous trace en deux mots d'un historien grec , nous apprend à faire ce discernement. » L'histoire , dit-il , que Clitarque a écrite , est admirée pour le stile , mais « décriée par le défaut de sincérité. » *Clitarchi probatur ingenium , sudes infamatur.*

On doit donc avertir les jeunes gens d'être sur leur garde quand ils lisent des histoires écrites du vivant des Princes dont il y est parlé , parce qu'il est rare que ce soit la vérité seule qui les ait dictées , & que l'envie de plaire à celui qui distribue les graces & les faveurs n'y ait influé en rien. Les meilleurs Princes même ne sont pas toujours insensibles à la fla-



terie, & il y a dans tous les hommes un secret desir de gloire & de louange qui doit rendre suspectes de telles histoires. Si la flaterie rend méprisable un historien, la médifance doit le rendre haïssable. L'une & l'autre dit Tacite, déguisent & altèrent également la vérité; avec cette différence, qu'il est aisé de se défendre de l'une, qui est odieuse à tout le monde, & ressent l'esclavage; au lieu qu'on se prête volontiers à l'autre, qui nous séduit par une fautive image de liberté, & s'insinue agréablement dans les esprits.

Il y a des historiens, très-estimables d'ailleurs, qui par le mauvais goût de leur siècle, ou par une trop grande crédulité, ont mêlé beaucoup de fables dans leurs écrits, comme Cicéron le remarque d'Hérodote & de Théopompe.

Lib. 1. de
fig. n. 5.

Tel est; par exemple, ce que dit le premier de la naissance de Cyrus, dont j'aurai lieu de parler dans la

Veritas pluribus modis infracta . . . libidine assentandi, aut rursus odio adversus dominantes . . . Sed ambitionem scriptoris facile averferis: obrectatio & livor pro-

nis auribus accipiuntur; quippe adulationi scelerum crimen servitutis, malignitati falsa species libertatis inest. Tacit. Annal. lib. 1. cap. 1.



uite. On pardonne à l'antiquité, dit Tite-Live, d'avoir plus cherché le merveilleux que le vrai dans ses récits, & d'avoir voulu embellir & orner l'origine des grandes villes & des grands empires par des fictions plus convenables à la fable qu'à l'histoire. Mais on doit accoutumer les jeunes gens, quand on leur fait lire ces sortes d'auteurs, à faire le discernement du vrai & du faux; & il faut aussi les avertir que la raison & l'équité demandent qu'on ne rejette pas tout sans un écrivain, parce qu'il s'y trouve quelque chose de faux; & qu'on n'ajoute pas foi à tout aussi, parce qu'il s'y rencontre plusieurs choses vraies.

*In Prof.
lib. 1.*

Cet amour pour la vérité, qu'on cherche de leur inspirer en tout, peut contribuer beaucoup à les garantir d'un mauvais goût, qui autrefois étoit si commun; je veux dire de la lecture des romans & des histoires fabuleuses, qui étouffent peu à peu l'amour & le goût du vrai, & rendent l'esprit incapable des lectures utiles & sérieuses, qui parlent plus à la raison qu'à l'imagination.

On ne peut trop féliciter notre siècle.

M v.



cle, de ce que dès qu'on lui a fourni
ou des traductions des célèbres au-
teurs de l'antiquité, ou des ouvrages
modernes dignes de son application,
il a abandonné aussitôt, & même re-
jetté avec mépris, toutes ces fictions;
& de ce qu'il a reconnu que rien en
effet ne dégradoit davantage l'émi-
nence de la raison humaine, qui est
destinée à se nourrir^a de la vérité,
que de se repaître des chimères d'une
imagination dérégulée, & de s'en ren-
dre le jouet en la suivant dans tous
ses égaremens. Que si quelquefois on
hazarde encore quelques ouvrages
de cette nature, on voit, à la gloire
de notre tems, qu'ils tombent aussitôt
dans l'oubli, qu'ils sont négligés
de tous les gens sensés, & qu'ils ne
deviennent le partage que de quel-
ques esprits frivoles.

§. IV.

*S'appliquer à découvrir les causes
des événemens.*

*Polyb. hist.
lib. 3.*

P O L Y B E , qui manioit la plume

a Naturâ inest menti- bus nostris insatiabilis quædam cupiditas veri videndi. <i>Tusc. quest. lib.</i>		1. n. 44. Nihil est hominis me- ti veritatis luce dulcius. <i>Acad. quest. lib. 4. n. 32.</i>
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--	--------------------------------------------------------------------------------------------------------



ussi habilement que l'épée, & qui
 étoit pas moins bon écrivain qu'ex-
 cellent capitaine, marque en plusieurs
 endroits de ses livres que la meilleure
 manière de composer & d'étudier
 l'histoire est de ne se pas borner au
 simple récit des faits, du gain ou de
 la perte d'une bataille, de l'aggran-
 dissement ou de la chute des empires ;
 mais d'en approfondir les raisons, &
 de lier ensemble toutes les circon-
 stances & les suites ; de démêler, s'il
 se peut, dans chaque événement les
 desseins secrets & les ressorts cachés ;
 de remonter jusqu'à l'origine des cho-
 ses, & aux préparations les plus éloi-
 gnées ; de bien discerner les causes
 véritables d'une guerre d'avec les
 prétextes spécieux dont on les cou-
 vre ; & sur-tout d'être attentif à ce
 qui a décidé du succès d'une entre-
 prise, du sort d'une bataille, de la
 ruine d'un Etat. * Sans cela, dit-il,
 l'histoire fournit au lecteur un spec-
 tacle agréable, mais non une instru-
 ction utile ; elle sert à contenter la
 curiosité dans le moment, mais elle

το Αγαθόν εστιν αὐτὸ καὶ τὸ καλόν | τὸ καλὸν δὲ οὐκ ἀγαθόν ἐστὶ
 ἢ τὸ πλεονεκτήσειν ἢ τὸ κτενεῖν. | τὸ ἀγαθόν δὲ καλόν ἐστὶ
 ἢ τὸ μὴ κτενεῖν, ἢ τὸ μὴ πλεονεκτήσειν

M vj



n'est de nul usage dans la suite pour la conduite de la vie.

Il remarque que la guerre des Romains en Asie contre Antiochus étoit une suite de celle qu'ils avoient faite auparavant contre Philippe roi de Macédoine ; que ce qui avoit donné occasion à celle - ci , étoit l'heureux succès de la seconde guerre Punique ; dont la principale cause , du côté des Carthaginois , avoit été la perte de la Sicile & de la Sardaigne : qu'ainsi pour se former une juste idée des divers événemens de ces guerres , il ne faut pas les considérer séparément ni par parties , mais embrasser le tout ensemble , & en bien étudier les liaisons , les suites , & les dépendances.

Il observe au même endroit que ce seroit se tromper grossièrement que de regarder la prise de Sagonte par Annibal comme la véritable cause de la seconde guerre Punique. Le regret qu'eurent les Carthaginois d'avoir cédé trop facilement la Sicile par le traité qui termina la première guerre Punique ; l'injustice & la violence des Romains , qui profiterent des troubles excités dans l'Afrique pour enlever encore la Sardaigne aux Car-



thaginois, & pour leur imposer un nouveau tribut ; les heureux succès & les conquêtes de ces derniers dans l'Espagne : voila quelles furent les véritables causes de la rupture du traité ; comme Tite-Live, suivant en cela le plan de Polybe, l'insinue en peu de mots dès le commencement de son histoire de la seconde guerre Punique.

*Liv. lib. 21.
n. 1.*

Polybe prend de là occasion d'établir un principe fort utile pour l'étude de l'histoire, qui est qu'on doit y distinguer exactement trois choses : les commencemens, les causes, les prétextes d'une guerre. Les commencemens sont les premières entreprises qui éclatent au dehors, & qui sont les suites des résolutions formées en secret : tel étoit le siege de Sagonte. Les causes sont les différentes dispositions des esprits, les mécontentemens particuliers, les injures qu'on a reçues, l'espérance de réussir dans ses entreprises : telles étoient, dans le fait dont nous parlons, la perte de la Sicile & de la Sardaigne jointe à l'imposition d'un nouveau tribut, & l'occasion favorable d'un chef aussi habile & aussi aguerri qu'étoit Anni-



bal. Les prétextes ne sont qu'un voile qui sert à cacher les véritables causes.

Il éclaircit encore ce principe par d'autres exemples. Croit-on, dit-il, que l'irruption d'Alexandre dans l'Asie fut la première cause de la guerre contre les Perses ? Il s'en faut bien que cela ne fût ainsi : & pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux sur les longs préparatifs qui avoient précédé cette irruption, laquelle fut le commencement & le signal non la cause de la guerre. Deux grands événemens avoient fait conjecturer à Philippe que la puissance des Perses, autrefois si formidable, commençoit à pancher vers sa ruine : le retour glorieux & triomphant des dix mille Grecs sous la conduite de Xénophon à travers les villes ennemies, sans qu'Artaxerxe victorieux eût osé s'opposer à la résolution hardie qu'ils formerent de traverser en corps d'armée tout son empire pour retourner en leur pays ; & la généreuse entreprise d'Agésilas roi de Lacédémone, qui avec une poignée de monde porta la guerre & la terreur jusques dans le sein de l'Asie mineure



L'HISTOIRE PROFANE. 279
sans trouver aucun obstacle à ses
desseins, & qui ne fut arrêté dans ses
conquêtes que par les divisions de la
Grece. Philippe comparant cette lâ-
cheté & cette nonchalance des Per-
ses avec l'activité & le courage de
ses Macédoniens, animé par l'espe-
rance de la gloire & des avantages
qui devoient être le fruit certain de
cette guerre, après avoir su par une
habileté incroyable réunir en sa fa-
veur tous les esprits & tous les suf-
rages de la Grece, prit pour prétexte
de la guerre qu'il méditoit contre les
Perses les anciennes injures que les
Grecs en avoient reçues, & travailla
avec un soin infatigable aux prépa-
ratifs de la guerre, dont Alexandre
son fils, qui succéda à ses desseins
aussi-bien qu'à son royaume, profita
sagement pour les mettre en exéc-
ution. La foiblesse & la nonchalance
des Perses, furent donc la véritable
cause de cette guerre : leurs anciennes
entreprises contre la Grece, en fu-
rent le prétexte : & l'entrée d'Alexan-
dre dans l'Asie, en fut le commen-
cement.

Il développe de la même maniere
les prétextes appareus & les vérita-



bles causes de la guerre des Romains
contre Antiochus.

*Dionys. Ha-
licarn. lib. 5.
antiquis. Ro-
man.*

Denys d'Halicarnasse pose les mêmes principes que Polybe. Il déclare en plusieurs endroits que pour tirer de la lecture des histoires le profit qu'on en doit espérer, & pour la rendre utile au maniement des affaires publiques, il ne faut pas borner la curiosité aux faits & aux événements, mais qu'il en faut pénétrer les raisons, étudier les moyens qui les ont fait réussir, entrer dans les vûes & dans les desseins de ceux qui les ont conduits, examiner avec attention le succès que Dieu leur a donné, (ces paroles sont remarquables dans un payen) & n'ignorer aucune des circonstances qui ont donné le branle & le mouvement aux entreprises dont il s'agit.

*Lib. 11. an-
tiquis. Rom.*

Un homme d'esprit & de sens, dit-il ailleurs, se contente-t-il de savoir que dans la guerre contre les Perses, les Athéniens & les Lacédémoniens remportèrent contre eux trois victoires, deux sur mer, & l'autre sur terre; & qu'avec une armée composée au plus de cent dix mille soldats ils battirent celle du roi des Perses qui trai-



dit après lui plus de trois cens mille hommes ? Ne souhaite-t-il pas , ou de cela , d'être instruit des endroits où ces batailles se donnerent ; des causes qui firent pancher la victoire du côté du petit nombre , & qui donnerent lieu a un événement si surprenant ; du nom & du caractère des chefs qui se signalerent de part & d'autre ; en un mot de toutes les circonstances mémorables & de toutes les suites d'une action si importante ? Car , ajoute-t-il , c'est un grand plaisir pour un homme sensé & judicieux , de lire une histoire écrite de cette manière , d'être conduit comme par la main au début & au terme de chaque action , & au lieu de simple lecteur d'il seroit , de devenir comme le témoin & le spectateur de tout ce qui lui est raconté.

M. Bossuet , Evêque de Meaux , remarque de même dans son discours sur l'histoire universelle , qu'il ne faut pas considérer seulement l'élévation & la chute des empires , mais qu'il faut encore plus s'arrêter sur les causes de leurs progrès , & sur celles de leur décadence. » Car , dit-il , ce « même Dieu qui a fait l'enchaîne- »



» ment de l'univers , & qui , toute
» puissant par lui-même , a voulu ,
» pour établir l'ordre , que les parties
» d'un si grand tout dépendissent les
» unes des autres : ce même Dieu a
» voulu aussi que le cours des choses
» humaines eût sa suite & ses propor-
» tions. Je veux dire que les hom-
» mes & les nations ont eu des qua-
» lités proportionnées à l'élévation
» à laquelle ils étoient destinés ; &
» qu'à la réserve de certains coups
» extraordinaires où Dieu vouloit
» que sa main parût toute seule , il
» n'est point arrivé de grands chan-
» gemens qui n'aient eu leurs causes
» dans les siècles précédens. Et com-
» me dans toutes les affaires il y a ce
» qui les prépare , ce qui détermine
» à les entreprendre , & ce qui les
» fait réussir : la vraie science de
» l'histoire est de remarquer dans
» chaque tems ces secrettes disposi-
» tions qui ont préparé les grands
» changemens , & les conjonctures
» importantes qui les ont fait arri-
» ver. En effet , il ne suffit pas de re-
» garder seulement devant les yeux ,
» c'est - à - dire de considérer ces
» grands événemens qui décident



L'HISTOIRE PROFANE. 289
ut-à-coup de la fortune des em-
res. Qui veut entendre à fond les
oses humaines, doit les reprendre
plus haut ; & il lui faut observer
inclinations & les mœurs, ou,
ur dire tout en un mot, le cara-
re, tant des peuples dominans
général, que des Princes en par-
ulier, & enfin de tous les hommes
traordinaires, qui par l'impor-
nce du personnage qu'ils ont eu à
re dans le monde, ont contribué
bien ou en mal aux changemens
s Etats & à la fortune publique.
Cette dernière réflexion nous con-
it naturellement à ce que j'ai dit
il falloit en cinquième lieu remar-
er dans l'étude de l'histoire.

§. V.

*Etudier le caractère des peuples & des
grands hommes dont parle l'histoire.*

Pour ce qui regarde le caractère
es peuples, je ne puis rien faire de
ieux que de renvoyer le lecteur aux
remarques que M. Bossuet a faites
ur ce sujet dans la seconde partie de
on discours sur l'histoire universelle.
cet ouvrage est l'un des plus admi-



rables qui aient paru de notre tems, je ne dis pas seulement par la beauté & par la sublimité du stile, mais encore plus par la grandeur des choses mêmes, par la solidité des réflexions, par la profonde connoissance du cœur humain, & par cette vaste étendue qui embrasse tous les siècles & tous les empires. On y voit avec un plaisir infini passer comme en revue tous les peuples & toutes les nations du monde avec leurs bonnes & mauvaises qualités; avec leurs mœurs, leurs coutumes, leurs inclinations différentes: Egyptiens, Assyriens, Perses, Medes, Grecs, Romains. On y voit tous les royaumes du monde sortir comme de terre, s'élever peu à peu par des accroissemens insensibles, étendre ensuite de tous côtés leurs conquêtes, parvenir par différens moiens au faite de la grandeur humaine, & par des révolutions subites tomber tout d'un coup de cette élévation, & aller, pour ainsi dire, se perdre & s'abymer dans le même néant d'où ils étoient sortis. Mais, ce qui est bien plus digne d'attention, on y voit dans les mœurs mêmes des peuples, dans leurs caracteres, dans leurs



HISTOIRE PROFANE. 285.
tus & dans leurs vices, la cause de
aggrandissement & de leur chute :
y apprend, non-seulement à dé-
ter ces ressorts secrets & cachés de
olitique humaine, qui donnent le
vement à toutes les actions & à
es les entreprises ; mais à y re-
noître par-tout un Être souverain,
veille & préside à tout, qui règle
onduit tous les événemens, qui
ose & décide en maître du sort de
les roiaumes & de tous les em-
s du monde. Je ne puis donc trop
orter ceux qui sont chargés de
ducation de la jeunesse, à lire &
udier avec attention cet excellent
e, si capable de former en même
s & l'esprit & le cœur ; & , après
bir bien étudié eux-mêmes, à
ier d'en inspirer le goût à leurs
es.

ce que j'ai dit des peuples, on doit
rendre aussi des grands hommes,
personnages célèbres, qui se sont
ingués en bien ou en mal dans
que nation ; dont il faut s'appli-
er avec soin à étudier le génie, le
urel, les vertus, les défauts, les
ilités particulières & personnelles,
un mot un certain fond d'esprit



& de conduite qui domine en eux, & qui les caractérise : car c'est là proprement les connoître. Autrement on n'en voit que la surface & le dehors : & ce n'est pas par l'habillement, ni même par le visage seul, qu'on discerne les hommes, & qu'on en peut juger.

Il ne faut pas croire non plus que ce soit principalement par les actions d'éclat qu'on les puisse connoître. Quand ils se donnent en spectacle au public, ils peuvent se contrefaire & se contraindre, en prenant pour un tems le visage & le masque qui convient au personnage qu'ils ont à soutenir. C'est dans le particulier, dans l'intérieur, dans le cabinet, dans le domestique, qu'ils se montrent tels qu'ils sont, sans déguisement & sans apprêt. C'est là qu'ils agissent & qu'ils parlent d'après nature. Aussi c'est surtout par ces endroits qu'il faut étudier les grands hommes, pour en porter un jugement certain : & c'est l'avantage inestimable qu'on trouve dans Plutarque, & par où l'on peut dire qu'il l'emporte infiniment sur tous les autres historiens. Dans les vies qu'il nous a laissées des grands



L'HISTOIRE PROFANE. 287
 hommes célèbres parmi les Grecs &
 Romains, il descend dans un détail qui fait un plaisir infini. Il ne se contente pas de montrer le capitaine, conquérant, le politique, le magistrat, l'orateur : il ouvre à ses lecteurs l'intérieur de la maison, ou plutôt le fond du cœur de ceux dont il parle, & il leur y fait voir le père, le mari, le maître, l'ami. On croit vivre & s'entretenir avec eux, être à leurs parties & de leurs promenades, assister à leurs repas & à leurs conversations. Cicéron dit quelque part qu'en marchant dans Athènes & dans les lieux circonvoisins, il ne pouvoit faire un pas sans rencontrer quelque ancien monument d'histoire, qui rappelloit dans l'esprit le souvenir des grands hommes qui y avoient autrefois vécu, & qui se rendoit en quelque sorte présent. C'étoit un jardin, où l'on s'imagi-

Quaecumque ingredi-
 tur, in aliquam histo-
 riam vestigium ponitur.
 Quaeque videntur, ut actus
 quanto & acriter uti-
 tur, locum ad-
 mitem, cogitemus. . . .
 ut ego nunc nove-
 rit enim mihi Platonem

in mentem, quem acce-
 pitum primum hic (in
 Academia) disputare so-
 litum : cujus etiam illi
 horuli propinqui non
 memoriam solum mihi
 offerunt, sed ipsam vi-
 dentur in conspectu meo
 hic ponere, &c.



noit voir encore les traces de Platon qui s'y promenoit en traitant des plus graves matieres de philosophie : l'Académie c'étoit le lieu des assemblées publiques où Eschine & Démosthene sembloient encore plaider l'un contre l'autre : on croioit en parcourant les bords de la mer, y entendre la voix de l'Orateur grec qui apprenoit à vaincre le bruit tumultueux des assemblées en surmontant celui des flots. Il me semble que la lecture des vies de Plutarque produit un effet peu près semblable, en nous rendant comme présens les grands hommes dont il parle, & en nous donnant leurs mœurs & de leurs manieres une idée aussi vive & aussi animée que nous avons vécu & conversé avec eux. On connoît plus parfaitement le fond du génie, de l'esprit, du caractère d'Alexandre par la vie assez courte & assez abrégée qu'en a fait Plutarque, que par l'histoire fort détaillée & fort circonstanciée qu'en ont écrit Quinte-Curce & Arrien.

Cette connoissance exacte du caractère des grands hommes fait une partie essentielle de l'histoire : & c'est pour cela qu'ordinairement les bons historiens,



Les historiens ont soin de donner un pré-
 & une idée générale des bonnes
 des mauvaises qualités de ceux qui
 ont eu le plus de part aux événemens
 qu'ils entreprennent de faire le ré-
 Tels sont dans Salluste les por-
 traits de Catilina, de Marius, de Sylla:
 & dans Tite-Live ceux de Furius
 Camillus, d'Annibal, & de tant d'au-
 tres.

C'est en étudiant avec attention les
 qualités dominantes & des peuples
 en général, & des grands capitaines
 en particulier, qu'on se met en état
 de bien juger de leurs desseins, de
 leurs actions, de leurs entreprises,
 qu'on peut même prévoir quelle
 sera la suite. Philopœmen, ce Ca-
 pitaîne si sensé, voyant d'un côté la
 mollesse & la nonchalance d'Antio-
 chus, qui s'amusoit à des festins & à
 des noces, & de l'autre l'attention &
 l'activité infatigable des Romains,
 fut pas de peine à deviner de quel
 côté tourneroit la victoire. Polybe,
 en plusieurs endroits de son histoire,
 joint par de sages réflexions de ren-
 dre son lecteur attentif aux qualités
 personnelles des grands hommes dont
 il parle, & de faire remarquer que



les conquêtes des Romains étoient l'effet d'un plan concerté de loin , & conduit à son exécution par des voies, dont l'habileté des capitaines rendoit le succès presque inmanquable. C'est par cette étude profonde du génie & du caractère des hommes ; c'est en examinant à fond la nature & la constitution des différentes sortes de gouvernemens , & des causes naturelles qui par la suite des tems en changent la forme ; enfin , c'est en faisant de sérieuses réflexions sur la disposition présente des affaires & des esprits, que ce même historien, dans le sixième livre de ses histoires, pousse la sagacité de la conjecture & la prévoyance de l'avenir jusqu'à déclarer nettement que tôt ou tard l'état de Rome retombera dans la monarchie. Lorsque je parlerai de l'histoire Romaine, je donnerai un extrait & un précis de cet endroit de Polybe, l'un des plus curieux & des plus remarquables que nous fournisse l'antiquité.



§. VI.

observer dans l'histoire ce qui regarde
les mœurs & la conduite de la vie.

Les observations dont j'ai parlé
qu'ici ne sont pas les seules, ni les
les essentielles : celles qui regardent
le règlement des mœurs, sont encore
les importantes. » Ce qu'il y a, dit
le - Live dans la belle préface de
son ouvrage, » ce qu'il y a de plus
avantageux dans la connoissance
l'histoire, c'est que l'on y peut
visager des exemples de toute
sorte placés dans un grand jour. «
vous y trouvez des modèles à sui-
vre, tant pour votre conduite par-
ticulière, que pour l'administra-
tion des affaires publiques : vous y
trouvez aussi des actions vicieuses
sans le projet, funestes pour le
succès, qui avertissent d'éviter d'en
faire de semblables. « *Hoc illud est
recipue in cognitione rerum salubre ac
magisterium, omnis se exempli documenta
et illustri posita monumentis intueri : inde
sibi inaque respublica, quod imitare,
et sapias ; inde sedum inceptu, sedum
vires, quod vites.*

Nij



Senec. Epist.
410.

Il en est à peu près de l'étude de l'histoire , comme des voïages. S'ils se bornent à parcourir beaucoup de pays , à voir beaucoup de villes , à examiner la beauté & la magnificence des édifices & des monumens publics , seront-ils d'un grand usage ? rendront-ils quelqu'un plus sage, plus réglé , plus tempérant ? lui ôteront-ils ses préjugés & ses erreurs ? Ils l'amuseront pour un tems comme un enfant par la nouveauté & la variété des objets , qui lui causeront une stupide admiration. En user ainsi , ce n'est pas voïager , mais s'égarer , & perdre son tems & sa peine : *Non est hoc peregrinari , sed errare.* Il est dit d'Ulysse qu'il parcourut beaucoup de villes ; mais ce n'est qu'après qu'on a remarqué qu'il s'appliquoit à étudier les mœurs & le génie des peuples.

Horat. in
Arte poet.

Qui mores hominum multorum vidit , &
urbes.

Les anciens entreprenoient de longs & fréquens voïages , mais c'étoit pour s'instruire , pour voir des hommes , pour profiter de leurs lumières.

Tel est l'usage que nous devons



L'HISTOIRE PROFANE. 293
aire de l'histoire. Nous avons be-
soin d'instructions & de modèles pour
embrasser la vertu malgré tous les
périls & tous les obstacles dont elle
est environnée : l'histoire nous en
fournit de toutes sortes. C'est là qu'on
puise des sentimens de probité &
d'honneur : *Hinc mihi ille justitia hau-*
sus bibat. Il faut étudier avec soin
les actions & les paroles des grands
hommes de l'antiquité, & s'en occu-
per sérieusement.

Quintil. lib.
12. cap. 2.

Cicéron voulant porter son frere
Quintus à la douceur & à la modé-
ration, le fait souvenir de ce qu'il
avoit lu dans Xénophon sur Cyrus
& sur Agésilas. Il nous marque que
c'étoit là l'usage que lui-même fai-
soit des lectures de sa jeunesse, &
qu'il avoit appris dans l'histoire à tout
souffrir, à tout mépriser pour sa pa-
trie. » Combien, dit-il, les écri-
vains grecs & latins nous ont-ils
laissé de modèles de vertus, qu'ils
ne nous proposent pas pour les re-
garder seulement, mais pour les
imiter? Et c'est en les étudiant sans
cesse, & en tâchant de les copier
dans le maniement des affaires pu-
bliques, que je me suis formé l'es-

Epist. 2. ad
Quint.

Pro Arch.
sect. n. 14.



» prit & le cœur par l'idée des grands
 » hommes dont ces écrivains nous
 » ont tracé de si admirables portraits.

*Quàm multas nobis imagines, non so-
 lum ad intuendum, verùm etiam ad
 imitandum, fortissimorum virorum ex-
 pressas scriptores & graci & latini reli-
 querunt? quas ego mihi semper in ad-
 ministranda rep. proponens, animum &
 mentem meam ipsa cogitatione hominum
 excellentium conformabam.*

Il faut donc, en apprenant l'hi-
 stoire aux jeunes gens, être fort at-
 tentif à leur en faire tirer un des prin-
 cipaux fruits, qui est le réglément
 des mœurs : y mêler pour cela de
 tems en tems de courtes réflexions :
 leur demander à eux-mêmes le juge-
 ment qu'ils forment des actions qui
 y sont raportées : les accoutumer sur-
 tout à ne se point laisser éblouir à un
 vain éclat extérieur, mais à juger de
 tout selon les principes de l'équité,
 de la verité, de la justice : leur faire
 admirer la modestie, la frugalité, la
 générosité, le desintéressement, l'a-
 mour du bien public, qui regnoient
 dans les bons tems des Républiques
 grecques, & de celle de Rome.
 Quand de jeunes gens sont ainsi for-



nés de bonne heure, & qu'ils sont accoutumés dès le plus bas âge par l'étude de l'histoire à admirer les exemples de vertu; & à détester les vices, on peut espérer que ces premières semences, aidées d'un secours supérieur, sans lequel elles avorteroient bien-tôt, porteront leur fruit dans le tems: & qu'il leur arrivera quelque chose de pareil à ce qu'on rapporte d'un disciple de Platon, que ce sage philosophe avoit élevé avec grand soin dans la maison. Quand il fut retourné dans celle de ses parens, étonné de la maniere violente & emportée dont son pere parloit: » Jamais, dit-il, je n'ai rien vû de tel chez Platon. « *Apud Platonem. educatus puer, cum ad parentes relatus, vociferantem videret patrem: Nunquam, inquit, hoc apud Platonem vidi.*

*Senn. de
Ira. lib. 2.
cap. 22.*

§. VII.

Remarquer avec soin tout ce qui a rapport à la religion.

Il reste une dernière observation à faire en étudiant l'histoire, qui consiste à remarquer soigneusement tout ce qui regarde la religion, & les

N iij



grandes vérités qui en sont une dépendance nécessaire. Car à travers ce cahos confus d'opinions ridicules, de cérémonies absurdes, de sacrifices impies, de principes détestables, qui l'idolatrie, fille & mere de l'ignorance & de la corruption du cœur a enfantés à la honte de l'esprit humain & de la raison, on ne laisse pas d'entrevoir des traces précieuses de presque toutes les vérités fondamentales de notre sainte religion. On y reconnoît sur-tout l'existence d'un Etre souverainement puissant, souverainement juste, maître absolu des rois & des roiaumes, dont la Providence règle tous les événemens de cette vie, dont la justice prépare pour l'autre vie des récompenses & des châtimens aux bons & aux méchans; enfin dont la lumière pénètre dans les replis les plus cachés des consciences, & y porte malgré nous le trouble & la confusion. Comme j'ai déjà traité cette matiere avec quelque étendue dans le discours préliminaire qui est à la tête du premier volume, je ne croi pas devoir ici m'y arrêter plus long-tems.

PAG. LV. & C.

Voilà, ce me semble, les princi-



pales observations auxquelles on doit rendre attentifs les jeunes gens qui étudient l'histoire, en se proportionnant néanmoins toujours à leur âge & à leur portée, & en ne leur proposant jamais des réflexions qui soient au dessus de leurs forces. Il s'agit maintenant de faire l'application de ces principes généraux à des exemples particuliers: & c'est ce que je vais essayer de faire de la manière la plus nette & la plus intelligible qu'il me sera possible.

CHAPITRE SECOND.

Application des règles précédentes à quelques faits d'histoire particuliers.

POUR faire l'application des principes que j'ai posés jusqu'ici, je choisirai, d'abord dans l'histoire des Perses & des Grecs, & ensuite dans celle des Romains, quelques morceaux & quelques faits particuliers, auxquels je joindrai quelques réflexions.



N 7



ARTICLE PREMIER.

De l'histoire des Perses & des Grecs.

PREMIER MORCEAU tiré de
l'histoire des Perses.

C Y R U S.

Je divise en trois parties ce que j'ai à dire sur Cyrus : son éducation ; ses premières campagnes ; la prise de Babylone par ce Prince, & ses dernières conquêtes. Je ne rapporterai que les circonstances les plus importantes de ces événemens, & celles qui me paroîtront les plus propres à l'instruction de la jeunesse. Je les tirerai de Xénophon, que je prens ici pour mon guide, comme l'auteur le plus digne de foi sur cette matiere.

I. *Education de Cyrus.* Cyrop. lib. I.

Cyrus étoit fils de Cambyse roi de Perse, & de Mandane fille d'Astyage roi des Medes. ^a Il étoit bien fait de corps, & encore plus estimable par les qualités de l'esprit : plein de douceur & d'humanité, de desir d'ap-

^a Εἶδος μὲν κάλλιστος, | καὶ φιλομαθέστατος, καὶ φι-
ψυχὸν δὲ φιλανθρώπων ἄριστον, | λογιστάτατος.



prendre, d'ardeur pour la gloire. Il ne fut jamais effrayé d'aucun péril, ni rebuté d'aucun travail, quand il s'agissoit d'acquérir de l'honneur. Il fut élevé selon la coutume des Peres, qui pour-lors étoit excellente. Le bien public, l'utilité commune, étoit le principe & le but de toutes leurs loix. L'éducation des enfans étoit regardée comme le devoir le plus important & la partie la plus essentielle du gouvernement. On ne s'en reposoit pas sur l'attention des peres & des meres, qu'une aveugle & molle tendresse rend souvent incapables de ce soin : l'Etat s'en chargeoit. Ils étoient élevés en commun d'une maniere uniforme. Tout y étoit réglé : le lieu & la durée des exercices, le tems des repas, la qualité du boire & du manger, le nombre des maîtres, les différentes sortes de châtimens. Toute leur nourriture, aussi-bien pour les enfans que pour les jeunes gens, étoit du pain, du bresson, & de l'eau : car on vouloit de bonne heure les accoutumer à la tempérance & à la sobriété ; & d'ailleurs cette sorte de nourriture simple & frugale, sans aucun mélange de

Nvj



fauces ni de ragoûts , leur fortifioit le corps , & leur préparoit un fond de santé capable de soutenir les plus dures fatigues de la guerre jusques dans l'âge le plus avancé , comme on le remarque de Cyrus , ^a qui dans la vieillesse se trouva aussi fort & aussi robuste qu'il l'avoit été dans ses premières années. Ils alloient aux écoles pour y apprendre la justice , comme ailleurs on y va pour y apprendre les lettres : & le crime qu'on y punissoit le plus sévèrement étoit l'ingratitude.

La vûe des Perses , dans tous ces sages établissemens , étoit d'aller au devant du mal , persuadés qu'il vaut bien mieux s'appliquer à prévenir les fautes qu'à les punir : & au lieu que dans les autres Etats on se contente d'établir des punitions contre les méchans , ils tâchoient de faire en sorte que parmi eux il n'y eût point de méchans.

On étoit dans la classe des enfans jusqu'à 16 ou 17 ans : après cela on entroit dans celle des jeunes gens. C'est alors qu'on les tenoit de plus court , parce que cet âge en a plus de

^a Cyrus non fuit imbecillior in senectute, quam in juvenia. Cic. de senect. n. 30.



soin. Ils étoient dix années dans cette classe. Pendant ce tems ils passoient toutes les nuits dans les corps de garde, tant pour la sûreté de la ville, que pour les accoutumer à la fatigue. Pendant le jour ils venoient recevoir les ordres de leurs gouverneurs, & accompagnoient le Roi lorsqu'il alloit à la chasse, ou se perfectionnoient dans les exercices.

La troisième classe étoit composée des hommes faits; & ils y demeuroient vingt-cinq ans. C'est de là qu'on tiroit tous les Officiers qui devoient commander dans les troupes, & remplir les différens postes de l'Etat, les charges, les dignités. Enfin ils passôient dans la dernière classe, où l'on choisissoit les plus sages & les plus expérimentés pour former le Conseil public.

Par là tous les citoyens pouvoient aspirer aux premières charges de l'Etat; mais aucun n'y pouvoit arriver sans avoir passé par ces différentes classes, & s'en être rendu capable par tous ces exercices.

Cyrus fut élevé de la sorte jusqu'à l'âge de 12 ans, & surpassa toujours ses égaux, soit par la facilité à appren-



dre, soit par le courage, ou par l'adresse à exécuter tout ce qu'il entreprenoit. Alors sa mere Mandane le mena en Medie chez Astyage son grand-pere, à qui tout le bien qu'il entendoit dire de ce jeune Prince avoit donné une grande envie de le voir. Il trouva dans cette Cour des mœurs bien différentes de celles de son pays. Le faste, le luxe, la magnificence y regnoient par-tout. Il n'en fut point ébloui, & sans rien critiquer ni condamner, il sut se maintenir dans les principes qu'il avoit reçus dès son enfance. Il charmoit son grand-pere par des saillies pleines d'esprit & de vivacité, & gagna tous les cœurs par ses manieres nobles & engageantes. J'en rapporterai un seul trait qui pourra faire juger du reste.

Astyage, voulant faire perdre à son petit-fils l'envie de retourner en son pays, fit préparer un repas somptueux, dans lequel tout fut prodigué, soit pour la quantité, soit pour la qualité & la délicatesse des mets. Cyrus regardoit avec des yeux assez indifférens tout ce fastueux appareil. Et comme Astyage en paroissoit surpris : Les



L'HISTOIRE PROFANE. 305
ces, dit-il, au lieu de tant de détours
de circuits pour appaiser la faim,
prennent un chemin bien plus court
pour arriver au même but : un peu
de pain & de cresson les y conduisent.
Le grand-pere lui ayant permis de
spolier à son gré de tous les mets
qu'on avoit servis, il les distribua sur
le champ aux Officiers du Roi qui se
trouvoient présents : à l'un, parce
qu'il lui apprenoit à monter à che-
val ; à l'autre, parce qu'il servoit
en Astyage ; à un autre, parce qu'il
tenoit grand soin de sa mere. Sacas,
chanson d'Astyage, fut le seul à qui
il ne donna rien. Cet Officier, outre
sa charge d'échanson, avoit celle
d'introduire chez le Roi ceux qui de-
voient être admis à son audience : &
comme il ne lui étoit pas possible
de rappeler cette faveur à Cyrus aussi-
tôt qu'il la demandoit, il eut le
malheur de déplaire à ce jeune Prin-
ce, qui lui en marqua dans cette oc-
casion son ressentiment. Astyage té-
moignant quelque peine qu'on eût
de cet affront à un Officier pour qui
il devoit une considération particulière,
il lui la méritoit par l'adresse mer-
veilleuse avec laquelle il lui servoit à



boire : Ne faut-il que cela, mon papa, reprit Cyrus, pour mériter vos bonnes grâces ? je les aurai bien-tôt gagnées : car je me fais fort de vous servir mieux que lui. Aussi-tôt on équipe le petit Cyrus en échançon. Il s'avance gravement d'un air sérieux, la serviette sur l'épaule, & tenant la coupe délicatement de trois doigts. Il la présenta au Roi avec une dextérité & une grace qui charmèrent Astyage & Mandane. Quand cela fut fait, il se jeta au cou de son grand-pere, & en le baisant il s'écria plein de joie : " O Sacas, pauvre Sacas, te voila perdu : j'aurai ta charge. Astyage lui témoigna beaucoup d'amitié. Je suis très-content, mon fils, lui dit-il : on ne peut pas mieux servir. Vous avez cependant oublié une cérémonie qui est essentielle : c'est de faire l'essai. En effet l'échançon avoit coutume de verser de la liqueur dans sa main gauche, & d'en goûter avant que de présenter la coupe au Prince. Ce n'est point du tout par oubli, reprit Cyrus, que j'en ai usé ainsi. Et pourquoi donc, dit Astyage ? C'est que j'ai appréhendé que cette liqueur

αὐτὸν Σάκας, ἀπόλασεν ἐκβαλὼν σὺ τῆς πρῆξις.



L'HISTOIRE PROFANE. 305
fût du poison. Du poison ? & com-
ment cela ? Oui , mon papa. Car il
n'a pas long-tems que dans un re-
pas que vous donniez aux grands
seigneurs de votre Cour, je m'aper-
çus qu'après qu'on eut un peu bu de
cette liqueur , la tête tourna à tous
côtés. On crioit , on chantoit ,
on parloit à tort & à travers. Vous
deussiez avoir oublié, vous que vous
êtes roi , & eux qu'ils étoient vos
vassaux. Enfin , quand vous vouliez
vous mettre à danser , vous ne pou-
vez pas vous soutenir. Comment ,
dit Astyage , n'arrive-t-il pas la
même chose à votre pere ? Jamais ,
répondit Cyrus. Et quoi donc ? Quand
il a bu , il cesse d'avoir soif ; & voila
ce qui lui en arrive.

Le pere Mandane étant sur le point
de retourner en Perse , il se rendit
à la priere aux instances réitérées que
fit son grand-pere de rester en
Inde ; afin , disoit-il , que ne sachant
encore bien monter a cheval , il
eût le tems de se perfectionner dans
cet exercice , inconnu en Perse , où
à cause de la sécheresse & la situation du pays
couvert par des montagnes , ne per-
mettoient pas de nourrir des che-
vaux.



Pendant cet intervalle de tems qu'il passa à la Cour, il s'y fit infiniment estimer & aimer. Il étoit doux, affable, officieux, bienfaisant, libéral. Si les jeunes Seigneurs avoient quelque grace à demander au Prince, c'étoit lui qui la sollicitoit pour eux. Quand il y avoit contre eux quelque sujet de plainte, il se rendoit leur médiateur auprès du Roi. Leurs affaires devenoient les siennes, & s'y prenoit toujours si bien, qu'il obtenoit tout ce qu'il vouloit.

Cambyse aiant rappelé Cyrus pour lui faire achever son tems dans les exercices des Perses, il partit sur le champ, pour ne donner par son retardement aucun lieu de plainte contre lui ni à son pere, ni à sa patrie. Ce fut alors qu'on connut combien il étoit tendrement aimé. A son départ tout le monde l'accompagna, ceux de son âge, les jeunes gens, les vieillards: Astyage même le conduisit à cheval assez loin; & quand il falut se séparer, il n'y eut personne qui ne versât des larmes.

Ainsi Cyrus repassa en Perse, où il demeura encore un an au nombre des enfans. Ses compagnons, après le



L'HISTOIRE PROFANE. 307
nur qu'il avoit fait dans une Cour
si voluptueuse & remplie de faste
étoit celle des Medes, s'atten-
ent à voir un grand changement
dans ses mœurs. Mais quand ils vi-
rent qu'il se contentoit de leur table
modeste, & que s'il se rencontroit
à quelque festin, il étoit plus so-
ber & plus retenu que les autres, ils
regarderent avec une nouvelle ad-
miration.

Il passa de cette premiere classe
à la seconde, qui est celle des jeu-
nes gens; où il fit voir, qu'il n'avoit
rien de son pareil en adresse, en pa-
ssage, en obéissance.

R E F L E X I O N S.

On n'entreprend point d'en faire
le récit qui précède: elles se pré-
sentent d'elles-mêmes en foule au
lecteur, & ne peuvent échapper aux
yeux même les moins perçans. On
voit combien une éducation mâle,
vigoureuse, est propre en
tout tems à fortifier le corps, & à
exercer l'esprit; & que ce n'est
pas par des airs de grandeur, mais
par des manieres douces & honnêtes,
que les jeunes gens de qualité peu-



vent se rendre estimables & aimables. Je me contente de faire remarquer l'habileté de l'historien dans l'excellente leçon qu'il donne sur la sobriété. Il pouvoit la faire d'une manière grave & sérieuse, & prendre le ton de philosophe : car Xénophon, tout guerrier qu'il étoit, n'étoit pas moins philosophe que Socrate son maître. Au lieu de cela il la met dans la bouche d'un enfant, & la déguise sous le voile d'une petite histoire, racontée dans l'original avec tout l'esprit & toute la gentillesse possible. Je ne doute point qu'elle ne soit entièrement de son invention, & c'est en ce sens que je croi qu'il faut entendre ce que Cicéron de cet admirable ouvrage, *Que l'Auteur n'a point prétendu suivre les loix rigoureuses de la vérité & de l'histoire, mais qu'il a voulu donner aux Princes dans la personne de Cyrus un modèle parfait de la manière dont ils doivent gouverner les peuples. Cyrus ille à Xenophontem non ad fidem historia scriptus, sed ad officium justii imperii.* C'est-à-dire qu'il a ajouté au fond de l'histoire, très-véritable en soi-même, comme j'aurai bien-tôt lieu de le faire remarquer,

Qu. Frat.
lib. 1. epist. 1.



HISTOIRE PROFANE. 309
lques circonstances particulieres ,
en relever la beauté , & pour ser-
à l'instruction des hommes. Telle
à ce que je pense , l'histoire du
Cyrus devenu échanton : infi-
ent plus propre à montrer com-
l'excès du vin deshonoré les
ces , que tous les préceptes des
sophes.

*Premieres campagnes & conquêtes
de Cyrus. Cyrop. lib. 1. &c.*

Astyage roi des Medes étant mort ,
son fils , frere de la mere de
Cyrus , lui succeda. A peine fut-il
monté sur le trône , qu'il eut une
guerre à soutenir. Il apprit que
le roi des Assyriens armoit puissam-
ment contre lui , & qu'il avoit déjà
vaincu dans sa querelle plusieurs Prin-
ces , entre autres Cræsus roi de Ly-
die. Aussi-tôt il dépêcha vers Cam-
byse pour lui demander du secours ,
chargea ses députés de faire en-
tendre que Cyrus eût le commande-
ment de l'armée qu'on lui enverroit.
Ils n'eurent pas de peine à l'obtenir.
Le jeune Prince étoit alors dans l'or-
dre des hommes faits , après avoir
séjourné dix années dans la seconde classe,



La joie fut universelle quand on sut que Cyrus marcheroit à la-tête de l'armée. Elle étoit de trente mille hommes, d'infanterie seulement : car les Perses n'avoient point encore de cavalerie. Dans ce nombre n'étoient point compris mille jeunes Officiers, l'élite de la nation, tous attachés à Cyrus d'une manière particulière.

Il partit, sans perdre de tems : mais ce ne fut qu'après avoir invoqué les dieux. Car sa grande maxime, & il la tenoit de son père, étoit qu'on ne devoit jamais former aucune entreprise soit grande soit petite, sans consulter les dieux. Cambyse lui avoit souvent représenté que la prudence des hommes est fort courte, leurs vûes fort bornées, qu'ils ne peuvent pénétrer dans l'avenir, & que souvent ce qu'ils croient devoir tourner à leur avantage, devient la cause de leur ruine : au lieu que les dieux étant éternels savent tout, l'avenir comme le passé, & * inspirent à ceux qu'ils aiment ce qu'il est à propos d'entreprendre : protection qu'ils ne doivent

* On attribuoit à la divine Providence tous succès, même celui de la chasse. Venatio nobis hæc, amici, dit Cyrus, volente Deo prospera futura est. *Cyrop.* lib. 2.



L'HISTOIRE PROFANE. III.
personne, & qu'ils n'accordent qu'à
ceux qui les invoquent & les consul-
tent.

Cambyse voulut accompagner son
frère jusques aux frontieres de la Perse.
Sur le chemin il lui donna d'excel-
lentes instructions sur les devoirs d'un
Général d'armée. J'ai déjà remarqué
plusieurs que Cyrus, qui croioit n'igno-
rer rien de tout ce qui regarde le mé-
tier de la guerre après les longues le-
çons qu'il en avoit reçues des maîtres
les plus habiles qui fussent de son
temps, reconnut pour-lors qu'il igno-
roit absolument tout ce qu'il y a de
plus essentiel dans l'art militaire,
mais qu'il en fut parfaitement instruit
dans cet entretien familier, qui mérite
bien d'être lu avec soin & d'être sé-
rieusement médité par quiconque est
destiné à la profession des armes. Je
ne rapporterai qu'un seul trait, par
lequel on pourra juger des autres.

Il s'agissoit de savoir comment on
devoit rendre les soldats soumis &
obéissans. Le moyen m'en paroît bien
facile & bien sûr, dit Cyrus : il ne
faut que louer & récompenser ceux
qui obéissent, punir & noter d'infra-
ction ceux qui refusent de le faire. Cela



est bon, reprit Cambyse, pour se faire obéir par force : mais l'important est de se faire obéir volontairement. Or le moien le plus sûr d'y réussir, c'est de bien convaincre ceux à qui l'on commande qu'on fait mieux ce qui leur est utile qu'eux-mêmes : car tous les hommes obéissent sans peine à ceux dont ils ont cette opinion. C'est de ce principe que part la soumission aveugle des malades pour le medecin, des voiageurs pour un guide de ceux qui sont dans un vaisseau pour le pilote. Leur obéissance n'est fondée que sur la persuasion où ils sont que le medecin, le guide, le pilote sont plus habiles & plus prudents qu'eux. Mais que faut-il faire ? demanda Cyrus à son pere, pour paroître plus habile & plus prudent que les autres ? Il faut, reprit Cambyse, l'être effectivement : & pour l'être, il faut se bien appliquer à sa profession, en étudier sérieusement toutes les règles, consulter avec soin & avec docilité les plus habiles maîtres, ne rien négliger de ce qui peut faire réussir nos entreprises, & sur-tout implorer le secours des dieux, qui seuls donnent la prudence & le succès,

Quand



Quand Cyrus fut arrivé en Médie près de Cyaxare, la première chose qu'il fit, après les complimens ordinaires, fut de s'informer de la qualité & du nombre des troupes de part & d'autre. Il se trouva, par le dénombrement qu'on en fit, que l'armée des ennemis montoit à soixante mille chevaux, & à deux cens mille hommes à pied; & que par conséquent il s'en alloit plus des deux tiers que les Medes & les Perses joints ensemble n'eussent tant de cavalerie qu'eux, & qu'à peine avoient-ils la moitié d'infanterie. Une si grande inégalité jetta Cyaxare dans un grand embarras & une grande crainte. Il n'imaginoit point d'autre expédient que de faire venir de nouvelles troupes de Perse, en plus grand nombre encore que les premières. Mais, outre que le remède auroit été fort lent, il paroissoit impraticable. Cyrus sur le champ proposa un moien plus sûr & plus court: ce fut de faire changer d'armes aux Perses; & au lieu que la plupart ne se servoient presque que de l'arc & du javelot, & ne combattoient par conséquent que de loin, genre de combat où le grand nombre l'em-



porte facilement sur le petit, il fut d'avis de les armer de telle sorte qu'ils pussent tout d'un coup combattre de près & en venir aux mains avec les ennemis, & rendre ainsi inutile la multitude de leurs troupes. On goûta fort cet avis, & il fut exécuté sur le champ.

Un jour que Cyrus faisoit la revue de son armée, il lui vint un courier de la part de Cyaxare l'avertir qu'il lui étoit arrivé des ambassadeurs du Roi des Indes, & qu'il le prioit de le venir trouver promptement. Pour ce sujet, dit-il, je vous apporte un riche vêtement: car il souhaite que vous paroissiez superbement vêtu devant les Indiens, afin de faire honneur à la nation. Cyrus ne perdit point de tems: il partit sur le champ avec ses troupes pour aller trouver le Roi, sans avoir d'autre habit que le sien, qui étoit fort simple à la manière des Perses. Et comme Cyaxare en parut d'abord un peu mécontent: Vous aurois-je fait plus d'honneur, réprit Cyrus, si je m'étois lu-

ἡ Ἐξ ἑνὸς Περσικῆς ὀνόματι ἰνδύτης ἢ ὀνομασμένης. Belle expression! Persica veste | indutus, ornata alie
minimè concaminata.



illé de pourpre, si je m'étois chargé de brasselets & de chaînes d'or, & qu'avec tout cela j'eusse tardé plus long-tems à venir ; que je ne vous en fais maintenant par la sueur de mon visage & par ma diligence, en montrant à tout le monde avec quelle promptitude on exécute vos ordres ?

La grande attention de Cyrus étoit de s'attacher les troupes, de gagner le cœur des Officiers, de se faire aimer & estimer des soldats. Pour cela il les traitoit tous avec bonté & douceur, se rendoit populaire & affable, & invitoit souvent à manger avec lui, sur-tout ceux qui se distinguoient parmi leurs égaux. Il ne faisoit aucun usage de l'argent que pour le donner. Il distribuoit avec largesse des présents à chacun selon son mérite & sa condition. A l'un c'étoit un bouclier, à l'autre une épée, ou quelque chose de pareil. C'étoit par cette grandeur d'ame, cette générosité, & ce penchant à faire du bien qu'il croioit qu'un Général devoit se distinguer, & non par le luxe de la table, ou par la magnificence des habits & des équipages, & encore moins par la hauteur & la fierté.

Oij



Voiant toutes les troupes pleines d'ardeur & de bonne volonté, il proposa à Cyaxare de les mener contre l'ennemi. On se mit donc en marche après avoir offert des sacrifices aux dieux. Quand les armées furent à la vûe l'une de l'autre, on se prépara au combat. Les Assyriens s'étoient campés en rase campagne : Cyrus au contraire s'étoit couvert de quelques villages & de quelques petites collines. On fut de part & d'autre quelque jours à se regarder. Enfin, les Assyriens étant sortis les premiers de leur camp en fort grand nombre, Cyrus fit avancer ses troupes. Avant qu'elles fussent à la portée du trait, il donna le mot du guet, qui fut, *Jupiter se courable & conducteur*. Il fit entonner l'hymne ordinaire en l'honneur de Castor & de Pollux, & les soldats pleins d'une religieuse ardeur (θεοσιβῶς) y répondirent à haute voix. Ce n'étoit dans toute l'armée de Cyrus qu'allégresse, qu'émulation, qu' courage, qu'exhortations mutuelles que prudence, qu'obéissance, ce qu'

α Ἡ δὲ μὲν τὸ εὐ-
πείμα τῶ Κόρα προθυμίας,
εὐλοπίας, φόβου, δάρι-
στος, παρακλινομένη, σω-

εὐροσύνη, πειθῆς... ἔτι
τοιαῦτα γὰρ δι' οἱ δεισιδαι-
μονες ἄλλοι τὰς ἀνθρώπων
εὐροσύνη.



jettoit une étrange fraieur dans le cœur des ennemis. Car, dit ici l'historien, on a remarqué qu'en ces occasions ceux qui craignent plus les dieux, ont le moins de peur des hommes. Du côté des Assyriens les archers, les frondeurs, & ceux qui lançoient des javelots firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée. Mais les Perses, animés par la présence & l'exemple de Cyrus, en vinrent tout d'un coup aux mains, & enfoncerent les premiers bataillons. Les Assyriens ne purent soutenir un choc si rude, & prirent tous la fuite. La cavalerie des Medes s'ébranla en même tems pour attaquer celle des ennemis, qui fut aussi bien-tôt mise en déroute. Ils furent vivement poursuivis jusques dans leur camp. Il s'en fit un effroyable carnage, & le roi des Assyriens y perdit la vie. Cyrus ne se crut pas en état de les forcer dans leurs retranchemens, & il fit sonner la retraite.

Cependant les Assyriens après la mort de leur Roi, & la perte des plus braves gens de l'armée, étoient dans une étrange consternation. Cræsus, & tous les autres alliés, perdirent aussi



toute espérance. Ainsi ils ne pensèrent plus qu'à se sauver à la faveur de la nuit.

Cyrus l'avoit bien prévu, & il se préparoit à les poursuivre vivement. Mais il avoit besoin pour cela de cavalerie, & , comme on l'a déjà remarqué, les Perses n'en avoient point. Il alla donc trouver Cyaxare, & lui proposa son dessein. Cyaxare l'improva fort, & lui représenta le danger qu'il y avoit de pousser à bout des ennemis si puissans, à qui l'on inspireroit peut-être du courage en les réduisant au désespoir: qu'il étoit de la sagesse d'user modérément de la fortune, & de ne pas perdre le fruit de la victoire par trop de vivacité: que d'ailleurs il ne vouloit pas contraindre les Medes, ni les empêcher de prendre un repos qu'ils avoient si justement mérité. Cyrus se réduisit à lui demander la permission d'emmener ceux qui voudroient bien le suivre, à quoi Cyaxare consentit sans peine: & il ne songea plus qu'à passer le tems en festin & en joie avec les Officiers, & à jouir de la victoire qu'il venoit de remporter.

Presque tous les Medes suivirent



Cyrus , qui se mit en marche pour pour suivre les ennemis. Il rencontra en chemin des couriers qui venoient de la part des Hyrcaniens lui déclarer que dès qu'il paroîtroit ils se rendroient à lui , & en effet ils le firent. Il ne perdit point de tems , & aiant marché toute la nuit , il arriva près les Assyriens. Crœsus avoit fait partir ses femmes durant la nuit pour prendre le frais , car c'étoit en été , & il les suivoit avec quelque cavalerie. La désolation fut extrême parmi les Assyriens quand ils virent l'ennemi si près d'eux. Plusieurs furent tués dans la fuite : tous ceux qui étoient demeurés dans le camp se rendirent : la victoire fut complète, & le butin immense. Cyrus se réserva tous les chevaux qui se trouverent dans le camp , songeant dès lors à former parmi les Perses un corps de cavalerie , ce qui leur avoit manqué jusques-là. Il fit mettre à part pour Cyaxare tout ce qu'il y avoit de plus précieux. Quand les Medes & les Hyrcaniens furent revenus de la poursuite des ennemis , il leur fit prendre le repas qui leur avoit été préparé , en les avertissant d'envoyer seu-



lement du pain aux Perses, qui avoient d'ailleurs soit pour les ragoûts, soit pour la boisson, tout ce qui leur étoit nécessaire. Leur ragoût étoit la faim, & leur boisson l'eau de la riviere. C'étoit la maniere de vivre à laquelle ils étoient accoutumés dès leur enfance.

La nuit même que Cyrus étoit parti pour aller à la poursuite des ennemis, Cyaxare l'avoit passée dans la joie & dans les festins, & s'étoit enivré avec ses principaux Officiers. Le lendemain à son réveil il fut étrangement étonné de se voir presque seul. Plein de colere & de fureur il dépêcha sur le champ un courier à l'armée avec ordre de faire de violens reproches à Cyrus, & de faire revenir tous les Medes sans aucun délai. Cyrus ne s'effraia point d'un commandement si injuste. Il lui écrivit une lettre respectueuse, mais pleine d'une généreuse liberté, où il justifioit sa conduite, & le faisoit ressouvenir de la permission qu'il lui avoit donnée d'emmener tous ceux des Medes qui voudroient bien le suivre. Il envoya en même tems en Perse pour faire venir de nouvelles troupes, dans le dessein qu'il avoit de pousser plus loin ses conquêtes.



Parmi les prisonniers de guerre qu'on avoit faits , il se trouva une jeune Princesse d'une rare beauté , qu'on avoit réservée pour Cyrus. Elle se nommoit Panthée , & étoit femme d'Abradate roi de la Susiane. Sur le récit qu'on fit à Cyrus de sa beauté , il refusa de la voir ; dans la crainte , disoit-il , qu'un tel objet ne l'attachât plus qu'il ne voudroit , & ne le détournât des grands desseins qu'il avoit formés. Araspe , jeune Seigneur de Médie , qui l'avoit en garde , ne se desioit pas tant de sa foiblesse , & prétendoit qu'on est toujours maître de soi-même. Cyrus lui donna de sages avis , en lui confiant de nouveau le soin de cette Princesse. Ne craignez rien , reprit Araspe ; je suis sûr de moi , & je vous répons sur ma vie que je ne serai rien de contraire à mon devoir. Cependant la passion pour cette jeune Princesse s'alluma peu à peu jusqu'à un tel point , que la trouvant invinciblement opposée à ses desirs , il étoit près de lui faire violence. La Princesse enfin en donna avis à Cyrus , qui chargea aussitôt Artabaze d'aller trouver Araspe de sa part. Cet Officier lui parla avec

O v



la dernière dureté , & lui reprocha sa faute d'une manière propre à le jeter dans le desespoir. Araspe , outré de douleur , ne put retenir ses larmes , & demeura interdit de honte & de crainte. Quelques jours après Cyrus le manda. Il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part , & au lieu des violens reproches auxquels il s'attendoit , il lui parla avec la dernière douceur, reconnoissant que lui-même avoit eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi si redoutable. Une bonté si inespérée rendit la vie à ce jeune Seigneur. La confusion , la joie , la reconnoissance, firent couler de ses yeux une abondance de larmes. Ah ! je me connois maintenant , dit-il , & j'éprouve sensiblement que j'ai deux ames , l'une qui me porte au bien , l'autre qui m'entraîne vers le mal. La première l'emporte quand vous venez à mon secours , & que vous me parlez : je cede à l'autre , & je suis vaincu, quand je suis seul. Il répara avantageusement sa faute , & rendit un service considérable à Cyrus en se retirant comme espion chez les Assyriens, sous prétexte d'un prétendu mécontentement.



Cependant Cyrus se préparoit à vancer dans le pays ennemi. Aucun es Medes ne voulut le quitter, ni retourner sans lui vers Cyaxare, dont s craignoient la colere & la cruauté. L'armée se mit en marche. Le bon traitement que Cyrus avoit fait aux prisonniers de guerre, en les renvoyant libres chacun dans leur pays, avoit répandu par-tout le bruit de sa bonté. Beaucoup de peuples se joindirent à lui, & grossirent le nombre de ses troupes. S'étant approché de Babylone, il fit faire au Roi des Assyriens un défi de terminer leur querelle par un combat singulier. Son défi ne fut pas accepté. Mais, pour mettre ses alliés en sûreté pendant son absence, il fit avec lui une espèce de trêve & de traité, par lequel on convint de part & d'autre de ne point inquiéter les laboureurs, & de leur laisser cultiver les terres avec une pleine liberté. Après avoir reconnu le pays, examiné la situation de Babylone, & s'être fait un grand nombre d'amis & d'alliés, il reprit le chemin de la Médie.

Quand il fut près de la frontière, il députa aussitôt vers Cyaxare, pour

Ovj



lui donner avis de son arrivée ; & il
pour recevoir ses ordres. Celui-ci ne
jugea pas à propos de recevoir dans
son pays une armée si considérable,
& qui alloit encore être augmentée
de quarante mille hommes nouvel-
lement arrivés de Perse. Le lendemain
il se mit en chemin avec ce qui lui
étoit resté de cavalerie. Cyrus alla au
devant de lui avec la sienne, qui étoit
fort nombreuse & fort leste. A cette
vûe la jalousie & le mécontentement
de Cyaxare se réveillèrent. Il fit un
accueil très-froid à son neveu, dé-
tourna son visage pour ne point re-
cevoir son baiser, & laissa même cou-
ler quelques larmes. Cyrus comman-
da à tout le monde de s'éloigner, &
entra avec lui en éclaircissement. Il
lui parla avec tant de douceur, de
soumission, de raison ; lui donna de
si fortes preuves de la droiture de son
cœur, de son respect, & d'un invio-
lable attachement à sa personne & à
ses intérêts, qu'il dissipa en un mo-
ment tous ses soupçons, & rentra
parfaitement dans ses bonnes graces.
Ils s'embrassèrent mutuellement, en
répandant des larmes de part & d'au-
tre. On ne peut exprimer quelle fut



L'HISTOIRE PROFANE. 325
joie des Perses & des Medes , qui
tendoient avec inquietude & trem-
blement de quelle façon se termine-
roit cette entrevûe. A l'instant Cya-
xare & Cyrus remonterent à cheval :
alors tous les Medes se rangerent
la suite de Cyaxare , comme Cyrus
en avoit fait signe. Les Perses
virent Cyrus , & les autres nations
leur Prince particulier. Quand ils fu-
rent arrivés au camp , ils conduisi-
rent Cyaxare dans la tente qu'on lui
avoit dressée. Il fut aussi-tôt visité de
la plupart des Medes , qui vinrent le
complimenter , & lui faire des présens , les
uns de leur propre mouvement , les
autres par ordre de Cyrus. Cyaxare
fut extrêmement touché , & com-
mença à reconnoître que Cyrus ne
n'avoit point débauché ses sujets , &
que les Medes ne lui étoient pas
moins affectionnés qu'auparavant.

REFLEXIONS.

Tout est plein d'instructions dans
ce récit que nous venons de faire. On
voit dans Cyrus toutes les qualités
qui forment les grands hommes , &
dans les troupes tout ce qui rend
une armée invincible. Ce jeune Prin-



ce , infiniment élevé au dessus des sentimens ordinaires à ceux de son rang & de son âge , ne met point sa gloire dans la magnificence des repas , des vétemens , des équipages. Il ne fait ce que c'est que ces airs de hauteur & de fierté par lesquels souvent les jeunes gens de qualité croient devoir se distinguer. Il n'estime dans les richesses que le plaisir de les distribuer , & la facilité qu'elles donnent de se faire des amis. Il possède merveilleusement l'art * important de gagner les cœurs , plus encore par ses manieres honnêtes & prévenantes , que par ses libéralités. Instruit à fond de la science militaire , il est fécond en ressources & en expédiens , témoin le changement d'armes qu'il introduisit parmi les Perses , & l'établissement de la cavalerie qu'il y fit. Il est sobre , vigilant , endurci au travail , insensible aux attraits de la volupté ; & le contraste de lui & de Cyaxare sert beaucoup à relever le prix de ces excellentes qualités.

Dans un âge où les passions sont ordinairement si vives , dans l'ardeur

* *Artificium benevolentiae colligendae* , dit Cicéron , en parlant de Cyaxare , Ep. 1. ad Quint. frat.



même de la victoire où tout semble permis , au milieu des louanges & des applaudissemens qu'il reçoit de toutes parts , il demeure toujours maître absolu de lui-même , & donne un jeune Seigneur , qui lui ressembloit peu , des leçons de continence & de vertu , qui nous étonnent tous chrétiens que nous sommes , & qui nous paroissent à peine croiables, tant elles sont éloignées de nos mœurs.

Mais ce qui nous doit étonner encore davantage , c'est son respect inni pour les dieux , son exactitude à ne rien entreprendre sans les consulter & sans implorer leur secours , sa religieuse reconnoissance à leur égard en leur attribuant tous ses heureux succès , & la profession ouverte qu'il ne vouloit point de faire en tout sens & en toute rencontre de piété & de religion , s'il est permis de se servir de ces termes à l'égard d'un Prince qui ignoroit le vrai Dieu.

Voilà ce que les jeunes gens doivent étudier dans Cyrus ; & l'on ne manque pas de leur faire observer que c'est sur ce modèle que se forma un des plus grands Capitaines qu'ait porté la république Romaine,



je veux dire Scipion l'Africain le second, qui avoit toujours en main les livres admirables de la Cyropédie.

Cic. Epist. 1.
ad Quint.
Frat.

Quos quidem libros non sine causa noster ille Africanus de manibus ponere non solebat. Nullum est enim pratermissum in his officium diligentis & moderati imperii.

3. Continuation de la guerre. Prise de Babylone. Nouvelles conquêtes. Mort de Cyrus. Cyrop. lib. 6. &c.

Dans le conseil qui se tint en présence de Cyaxare, il fut résolu de continuer la guerre. On travailla aux préparatifs avec une ardeur infatigable. L'armée des ennemis étoit encore plus nombreuse qu'elle ne l'avoit été dans la première campagne, & l'Egypte seule leur avoit fourni plus de six vints mille hommes. Leur rendez-vous étoit à Tybarra, ville de Lydie. Cyrus, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour que son armée ne manquât de rien, & après être descendu dans un détail surprenant, que Xénophon rapporte fort au long, songea à se mettre en marche. Cyaxare ne le suivit point, & demeura avec la troi-



L'HISTOIRE PROFANE. 329
me partie des Medes seulement ,
ur ne pas laisser son pays entiere-
ent dégarni.

Abradate , roi de la Susiane , se
éparant à prendre son armure, Pan-
te sa femme lui vint présenter un
sque , des brassars , & des brasse-
s , tout cela d'or massif , avec une
tte d'armes de sa hauteur plissée
r enbas , & un grand pannache de
uleur de pourpre. Elle avoit fait
plupart de ces ouvrages elle-même
inçu de son mari , pour lui mé-
ger le plaisir de la surprise. Quel-
e tendresse qu'elle eût pour lui ,
e l'exhorta à mourir plutôt les ar-
es à la main , que de ne pas se
gnaler d'une maniere digne de leur
issance , & digne de l'idée qu'elle
roit râché de donner de lui à Cy-
is. Nous lui avons , dit-elle , des
bligations infinies. J'ai été sa pri-
nniere , & comme telle , destinée
our lui : mais je ne me suis point
ouvé esclave entre ses mains , ni ne
e suis point vû libre à des condi-
ions honteuses. Il m'a gardée , com-
e il auroit gardé la femme de son
propre frere ; & je lui ai bien pro-
mis que vous sauriez reconnoître une



telle grace. Ne l'oubliez point. O Jupiter, s'écria Abradate en levant les yeux vers le ciel, fais que je paroisse aujourd'hui digne mari de Panthée & digne ami d'un si généreux bienfaiteur. Cela dit, il monta sur son char. Panthée ne pouvant plus l'embrasser, voulut encore baiser le char où il étoit, & le suivit quelque tems à pié; après quoi elle se retira.

Quand les armées furent en présence, tout se prépara au combat. Après les prières publiques & générales, Cyrus fit des libations en particulier, & pria encore de nouveau le dieu de ses peres de vouloir être son guide, & de venir à son secours. Aiant entendu un coup de tonnerre, *Nous te suivons, * souverain Jupiter,* s'écria-t-il; & à l'instant même il s'avança vers les ennemis. Comme le front de leur bataille surpassoit de beaucoup celle des Perses, ils firent ferme dans le milieu, tandis que les deux aîles s'avancèrent en se courbant à droit & à gauche dans le dessein d'enveloper l'armée de Cyrus, & de l'assaillir en même tems par plusieurs

* Il avoit effectivement un Dieu bien différent de pour guide un Dieu, mais Jupiter.



HISTOIRE PROFANE. 338
voits. Il s'y attendoit, & n'en fut surpris. Il parcourut tous les rangs pour animer les troupes; & lui qui en toute autre occasion étoit si modeste & éloigné de tout air de vanité, au moment du combat parloit d'un ton ferme & décisif: Suivez-moi, disoit-il, à une victoire assurée; les dieux sont pour nous. Après avoir donné tous les ordres nécessaires, & fait entonner par toute l'armée le signe du combat, il donna le si-

gnal. Syrus commença par attaquer le flanc des ennemis qui s'étoit avancée sur le flanc droit de son armée, & fut prise elle-même en flanc, la bataille se mit en desordre. On en fit autant de même sur l'autre côté, où l'on fit d'abord avancer l'escadron des chameaux. La cavalerie ennemie ne l'attendit pas, & si loin que les chevaux l'aperçurent, ils se renverserent les uns sur les autres, & plusieurs se cabrant jetèrent par terre ceux qui les montoient. Les chariots armés de faux contribuèrent d'y mettre la confusion. Pendant Abradate qui commandoit les chariots placés à la tête de l'armée les fit avancer à toute bride.



Ceux des ennemis ne purent soutenir un choc si rude, & furent en desordre. Abradate les aiant percés, vint aux bataillons des Egyptiens. Mais son char s'étant malheureusement renversé, il fut tué avec les siens, après avoir fait des efforts extraordinaires de courage. Le combat fut violent de ce côté-là, & les Perses furent contraints de reculer jusqu'à leurs machines. Là les Egyptiens se trouverent fort incommodés des fleches qu'on leur tiroit de ces tours roulantes, & les bataillons de l'arriere-garde des Perses s'avancant l'épée à la main, empêcherent les gens de trait de passer plus avant & les contraignirent de retourner à la charge. Alors on ne vit plus que des ruisseaux de sang couler de tous côtés. Sur ces entrefaites Cyrus arrive, après avoir mis en fuite tout ce qui s'étoit présenté devant lui. Il vit avec douleur que les Perses avoient lâché le pié, & jugeant bien que les Egyptiens ne cesseroient de gagner toujours le terrain, il résolut de les aller prendre par derriere, & en un instant aiant passé avec sa troupe à la queue de leurs bataillons, il les char-



HISTOIRE PROFANE. 335
rudement. La cavalerie survint
même tems, & poussa vivement
ennemis. Les Egyptiens attaqués
de tous côtés faisoient face par-tout,
& défendoient avec un courage
merveilleux. A la fin Cyrus admirant
leur valeur, & aiant peine à laisser
mourir de si braves gens, leur fit offrir
de bonnes conditions honnêtes, leur repré-
sentant que tous leurs alliés les avoient
faites. Ils les accepterent, &
restèrent depuis dans ses troupes avec
une fidélité inviolable.

Après la bataille perdue, Crœsus
s'enfuit en diligence avec ses troupes
restées, où Cyrus le suivit dès le
lendemain, & se rendit maître de la
ville sans y trouver aucune résistance,
de là il marcha droit vers Baby-
lonne, & subjuga en passant la grande
Arménie & la Cappadoce. Quand il
fut arrivé devant cette ville, & qu'il
eut examiné avec soin la situation,
les murailles, les fortifications, cha-
cun jugea qu'il étoit impossible de
se rendre maître par la force. Il
fut donc se déterminer au dessein
de la prendre par famine. Pour cela
il fit creuser tout autour de la ville
des fossés fort larges & fort profonds,



pour empêcher, disoit-il, que rien ne pût y entrer ou en sortir. Ceux de la ville ne pouvoient s'empêcher de rire du dessein qu'il avoit pris de les assieger, & comme ils se voioient des vivres pour plus de vint ans, ils se mocquoient de toute la peine qu'ils se donnoit. Tous ces travaux étant achevés, Cyrus apprit que bientôt on devoit célébrer une grande solennité, dans laquelle tous les Babylo niens passoient la nuit entière à boire & à faire la débauche. Cette fête étant arrivée, & la nuit commençant de bonne heure, il fit ouvrir l'embouchure de la tranchée qui aboutissoit au fleuve, & à l'instant même l'eau entra avec impétuosité dans ce nouveau canal, & laissant à sec son ancien lit ouvrit à Cyrus un passage libre dans la ville. Ses troupes y entrèrent donc sans trouver aucun obstacle. Elles pénétrèrent jusques dans le palais, où le Roi fut tué. Dès la pointe du jour la citadelle se rendit sur les nouvelles de la prise de la ville, & de la mort du Roi. Cyrus fit publier dans tous les quartiers que ceux qui voudroient avoir la vie sauve demeurassent dans leurs maisons, & lui en-



HISTOIRE PROFANE. 335
sent leurs armes : ce qui fut fait
e champ. Voila ce que coûta à
ince la prise de la ville la plus
& la plus forte qui fût alors
l'univers.

rus commença par remercier les
de l'heureux succès qu'ils ve-
t de lui accorder : il assembla
incipaux Officiers, dont il loua
quement le courage, la sagesse,
e & l'attachement pour sa per-
, & distribua des récompenses
toute l'armée. Il leur remontra
e que l'unique moien de con-
t ce qu'ils avoient acquis, étoit
rserver dans leur ancienne vertu.
Le fruit de la victoire n'étoit pas
abandonner aux délices & à l'oi-
: Qu'après avoir vaincu les en-
s par la force des armes, il se-
monteux de se laisser vaincre par
rupté : Qu'enfin, pour conserver
ancienne gloire, il faloit main-
à Babylone parmi les Perses la
e discipline qui étoit observée
leur pays, & pour cela donner
principaux soins à la bonne édu-
n des enfans. Par là, dit-il, nous
ndrons nous-mêmes plus ver-
t de jour en jour, en nous effor-



çant de leur donner de bons exemples, & il sera bien difficile qu'ils se corrompent, lorsque parmi nous il ne verraient & n'entendraient rien qui ne les porte à la vertu, & qu'ils se verraient continuellement dans une pratique d'exercices louables & honorables.

Cyrus confia à différentes personnes, selon les talens qu'il leur connoissoit, différentes parties & différents soins du gouvernement : mais il se réserva à lui seul celui de former des généraux, des gouverneurs de provinces, des ministres, des ambassadeurs, persuadé que c'étoit proprement le devoir & l'occupation du Roi, & que de là dépendoit sa gloire, le succès de toutes les affaires, le repos & le bonheur de l'empire. Il établit un ordre merveilleux pour la guerre, pour les finances, pour la police. Il avoit dans toutes les provinces des personnes d'une probité reconnue, qui lui rendoient compte de tout ce qui s'y passoit : on les appelloit les yeux & les oreilles du Prince. Il étoit attentif à honorer & récompenser tous ceux qui se distinguoient par leur mérite, & qui excelloient



alloient en quelque chose que ce
Il préféroit infiniment la clé-
ce au courage guerrier , parce
celui-ci entraîne souvent la ruine
désolation des peuples , au lieu
l'autre est toujours bienfaisante
durable. Il savoit que les loix peu-
l beaucoup contribuer au régle-
e des mœurs : mais , selon lui , le
ce devoit être par son exemple
loi vivante ; & il ne croioit pas
fût digne de commander aux
es , s'il n'avoit plus de lumière
us de vertu que ses sujets. La li-
lité lui paroissoit une vertu vé-
lement roiale ; mais il faisoit
re plus de cas de la bonté , de
bilité , de l'humanité , qualités
res à gagner les cœurs & à se
aimer des peuples , ce qui est
rement regner : outre que , d'ai-
plus que les autres à donner
id on est infiniment plus riche
ux , est une chose moins surpre-
le , que de descendre en quelque
du trône pour s'égalier à ses su-
Mais ce qu'il préféroit à tout ,
le culte des dieux , & le respect
la religion ; persuadé que qui-
que étoit sincèrement religieux
me III. P



& craignant Dieu, étoit en mé-
 rems bon & fidele serviteur des ro
 & inviolablement attaché à leur p
 sonne & au bien de l'Etat.

Quand Cyrus crut avoir suffisa-
 ment donné ordre aux affaires de
 bylone, il songea a faire un voi-
 en Perse. Il passa par la Médie p
 y saluer Cyaxare, a qui il fit de gra-
 présens, & lui marqua qu'il trou-
 roit à Babylone un palais magnifi-
 tout préparé quand il voudroit y
 lér, & qu'il devoit regarder co-
 ville comme lui appartenant en p-
 pre. Cyaxare, qui n'avoit point de
 fant mâle, lui offrit sa fille en mar-
 ge, & la Médie pour dot. Il fut se-
 sensible à une offre si avantageuse
 mais il ne crut pas devoir l'accepte-
 avant que d'avoir eu le consentement
 de son pere & de sa mere; laissant
 pour tous les siècles un rare exemple
 de la respectueuse soumission, & de
 l'entiere dépendance que doivent
 montrer en pareille occasion à l'é-
 gard de pere & de mere tous les en-
 fans, quelque âge qu'ils puissent
 avoir, & à quelque degré de puissance
 & de grandeur qu'ils soient parve-
 nus, Cyrus épousa donc cette Prin-
 de



HISTOIRE PROFANE. 339.
à son retour de Perse, & la mena
lui à Babylone, où il avoit éta-
le siege de son empire.

Il y assembla ses troupes. On dit
s'y trouva six vints mille che-
deux mille chariots armés de
, & six cens mille hommes de
Il se mit en campagne avec cette
oreuse armée, & subjuga tou-
es nations qui sont depuis la Sy-
asqu'a la mer des Indes : après
il tourna vers l'Egypte, & la
a pareillement sous sa domi-
n.

Il établit sa demeure au milieu de
ces pays, passant ordinairement
trois mois à Babylone pendant l'hiver,
et que le climat y est chaud y
trois mois à Suses, pendant le prin-
t, & deux mois à Ecbatane, du-
les grandes chaleurs de l'été.

Plusieurs années s'étant ainsi écoulées,
Cyrus vint en Perse pour la
troisième fois depuis l'établissement
de la monarchie. Cambyse & Man-
détan étoient morts il y avoit déjà
deux siècles, & lui-même étoit fort
vieilles. Sentant approcher sa fin, il
assembla ses enfans, & les Grands
de son Empire ; & après avoir remercié

P ij



les dieux de toutes les faveurs qu'il
lui avoient accordées pendant sa vie
& leur avoir demandé une pareille
protection pour ses enfans, pour ses
amis, & pour sa patrie, il déclara
Cambyse son fils aîné son successeur
& laissa à l'autre plusieurs gouverne-
mens fort considerables. Il leur don-
na à l'un & à l'autre d'excellens avis
en leur faisant entendre que le plus
ferme appui des trônes étoit le res-
pect pour les dieux, la bonne inte-
lligence entre les freres, & le soin
de se faire & de se conserver de fideles
amis. Il mourut, également regretté
de tous les peuples.

REFLEXIONS.

J'EN ferai deux : dont l'une re-
gardera le caractère & les qualités
personnelles de Cyrus ; l'autre, la
vérité de son histoire écrite par Xé-
nophon.

PREMIERE REFLEXION.

ON PEUT regarder Cyrus comme
le conquérant le plus sage & le héros
le plus accompli dont il soit parlé
dans l'histoire profane. Aucune des



dance. En effet c'est le fondement & comme la base de l'état des Princes de n'être pas à eux. C'est le caractère même de leur grandeur, d'être consacrés au bien public. Il en est d'eux comme de la lumière, qui n'est placée dans un lieu éminent que pour se répandre par-tout. Ce seroit leur faire injure que de les renfermer dans les bornes étroites d'un intérêt personnel. Ils rentreroient dans l'obscurité d'une condition privée, s'ils avoient des vûes moins étendues que tous leurs Etats. Ils sont à tous, parce que tout leur est confié.

Ce fut par le concours de toutes ces vertus que Cyrus vint à bout de fonder en assez peu de tems un empire qui embrassoit presque toutes les parties du monde; qu'il jouit paisiblement pendant plusieurs années du fruit de ses conquêtes; qu'il se fit faire tellement estimer & aimer non-seulement par ses sujets naturels mais par toutes les nations qu'il avoit conquises, qu'après sa mort il fut généralement regretté comme le bien commun de tous les peuples.

Nous ne devons pas être étonné que Cyrus ait été si accompli en tout



L'HISTOIRE PROFANE. 343
re, nous qui savons que c'est Dieu
même qui l'avoit formé pour être
instrument & l'exécuteur des desseins
miséricorde qu'il avoit sur son peu-
ple, & pour donner au monde en sa
personne un modèle parfait de la ma-
nière dont les Princes doivent gou-
verner les peuples, & du véritable
usage qu'ils doivent faire de la sou-
veraine puissance.

Quand je dis que Dieu a formé lui-
même ce Prince, je n'entends pas que
il ait été par un miracle sensible, ni
qu'il l'ait tout d'un coup rendu tel que
nous l'admirons dans ce que l'histoire
nous en apprend. Dieu lui avoit donné
un heureux naturel en mettant dans
son esprit les semences de toutes les
plus grandes qualités, & dans son
cœur des dispositions aux plus rares
vertus. Il eut soin qu'on cultivât cet
heureux naturel par une excellente
éducation, & qu'on le préparât ainsi
à grands desseins qu'il avoit sur lui.
Comme il est la lumière des esprits,
dissipoit tous les doutes, lui sug-
geroit les expédients les plus conve-
nables, le rendoit attentif aux meil-
leurs conseils, étendoit ses vues, &
le rendoit plus nettes & plus distin-



Êtes. ^a Ainsi Dieu présida à toutes ses entreprises, le conduisit comme par la main dans toutes ses conquêtes, lui ouvrit les portes des villes, fit tomber devant lui les rempars les plus forts, & humilia en sa présence les Princes les plus puissans de la terre.

Pour mieux sentir le mérite de Cyrus, il ne faut que le comparer à un autre roi de Perse, je veux dire Xerxès son petit fils, qui poussé par un motif absurde de vengeance, entreprit de subjuguier la Grece. On voit autour de lui tout ce qu'il y a de plus grand & de plus éclatant selon les hommes; le plus vaste empire qui fut alors sur la terre, des richesses immenses, des armées de terre & de mer dont le nombre paroît incroyable. Tout cela est autour de lui, mais non en lui, & n'ajoute rien à ses qualités naturelles. Mais par un aveuglement trop ordinaire aux Grands & aux Princes, né dans l'abondance de tous les biens avec une puissance sans

<p>^a Hæc dicit Dominus christo meo Cyro, ejus apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus gentes, & dorsa regum vertam, & aperiam foram eo januas, & por-</p>	<p>te non clauderent. Ego ante te ibo, & gloriosæ terræ humiliabo: portas æneas conteram, & velas terreos confringam. Ijâ. 45. 1. 2.</p>
---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------



L'HISTOIRE PROFANE. 345
nes, dans une gloire qui ne lui
a rien coûté, il s'étoit accoutumé
à user de ses talens & de son mérite
comme sonnel par les dehors de la place
de son rang. Il méprise les sages
conseils d'Artabane son oncle & de
Marate, pour n'écouter que les
suggerations de sa vanité. Il mesure le suc-
cès de ses entreprises sur l'étendue
de son pouvoir. La soumission servile
de tant de peuples ne pique plus son
ambition, & devenu dédaigneux pour
l'obéissance trop prompte & trop
facile, il se plaît à exercer sa domi-
nation sur les élémens, à percer les
montagnes & à les rendre navigables,
à braver la mer pour avoir rompu
le pont, à captiver ses flots par des
chaînes qu'il y fait jeter. Plein d'u-
ne vanité puérile & d'un orgueil rudi-
cote, il se regarde comme le maître
de la nature & des élémens : il croit
qu'aucun peuple n'osera attendre son
arrivée : il compte avec une présom-
ptueuse & folle assurance sur les mil-
lions d'hommes & de vaisseaux qu'il
a réunis après lui. Mais, quand après
la bataille de Salamine il vit les tri-
stes restes & les honteux débris de ses
troupes innombrables répandus dans

P Y



toute la Grece , il reconnut quell
différence il y avoit entre une armée
& une foule d'hommes : *Stratusque*
per totam passim Graciam Xerxes intel
lexit , quantum ab exercitu turba dista
ret.

Senee. lib. 6.
de benef. cap.
32.

Od. 4. lib. 3. Je ne puis m'empêcher d'applique
ici deux vers d'Horace , qui semblent
faits pour le double événement dont
je viens de parler.

Vis consili expers mole ruit sua :
Vim temperatam Dii quoque provehunt
In majus.

En effet est-il possible de mieux dé
finir l'armée de Xerxès que par ces
mots , *vis consili expers* , une puissance
destituée de conseil & de prudence
ou d'en mieux exprimer le succès que
par ces autres termes , *mole ruit sua* ,
qui marquent que cet énorme colosse
tomba par son propre poids & par sa
propre grandeur ? au lieu , dit Horace ,
que les dieux se plaisent à élever une
puissance fondée sur la justice , &
guidée par la raison , telle que fut
celle de Cyrus : *Vim temperatam dii*
quoque provehunt In majus.

22



SECONDE REFLEXION.

UNE des règles que j'ai proposées pour conduire & former les jeunes gens dans l'étude des historiens, a été de chercher avant tout & sur tout la vérité, & de s'accoutumer de bonne heure à en connoître & à en discerner les caractères. C'est ici le lieu naturel de faire l'application de cette règle. Hérodote & Xénophon, qui conviennent parfaitement dans ce que je considère comme l'essentiel & le fond de l'histoire de Cyrus, je veux dire son expédition contre Babylone, & ses autres conquêtes; suivent des routes toutes différentes dans le récit qu'ils font de plusieurs faits très-importans, tels que sont par exemple la naissance & la mort de ce Prince, & l'établissement de l'empire des Perses.

On ne doit pas laisser ignorer aux jeunes gens ces différences. Hérodote, & après lui Justin, racontent qu'Astyage roi des Medes, sur un songe effrayant qu'il eut, donna sa fille Mandane en mariage à un homme de Perse d'une naissance & d'une condition obscure, nommé Cambyse. Un



fils étant né de ce mariage , le Roi
 chargea Harpagus , l'un de ses prin-
 cipaux Officiers , de le faire mourir .
 Celui - ci le donna à un des bergers
 du Roi pour l'exposer dans une forêt ;
 mais l'enfant aiant été sauvé miracu-
 leusement , & nourri en secret par la
 femme du berger , fut dans la suite
 reconnu par son grand-pere , qui se
 contenta de le reléguer dans le fond
 de la Perse , & fit tomber toute sa co-
 lere sur le malheureux Harpagus , à
 qui il donna son propre fils à manger
 dans un festin. Le jeune Cyrus , plus
 sieurs années après , averti par Har-
 pagus de ce qu'il étoit , & animé par
 ses conseils & ses remontrances , leva
 une armée en Perse , marcha contre
 Astyage , le défit dans un combat , &
 fit ainsi passer l'empire des Medes aux
 Perses.

Le même Hérodote fait mourir
 Cyrus d'une maniere peu digne d'un
 si grand conquérant. Ce Prince , se-
 lon lui , aiant porté la guerre contre
 les Scythes , & les aiant attaqués dans
 un premier combat , fit semblant de
 prendre la fuite , après avoir laissé
 dans la campagne une grande quan-
 tité de vin & de viandes. Les Scy-



es ne manquerent pas de se jeter
 sus. Cyrus revint contre eux, &
 ayant trouvé tous endormis &
 ivrés, les défit sans peine, & fit un
 grand nombre de prisonniers, parmi
 lesquels se trouva le fils de la Reine,
 nommée Tomyris, qui commandoit
 même son armée. Ce jeune Prin-
 ce que Cyrus avoit refusé de rendre
 à sa mere, étant revenu de son ivresse,
 ne pouvant souffrir de se voir ca-
 ver, se donna la mort. Tomyris, ani-
 mée par le desir de la vengeance, pré-
 para un second combat aux Perses,
 les ayant attirés à son tour dans des
 embûches par une fuite simulée, en
 tua plus de deux cens mille avec leur
 Roi Cyrus. Puis, ayant fait couper la
 tête de Cyrus, elle la mit dans un
 vase plein de sang, en lui insultant
 avec ces paroles : « Cruel que tu es, «
 « assie-toi après ta mort du sang, «
 « et tu as eu soif pendant ta vie, «
 « dont tu as toujours été insatiable. «
Quis te, inquit, sanguine, quem fuisse,
isque insatiabilis semper fuisse.

*Justin. libi
 2. cap. 8.*

IL S'AGIT de savoir lequel des
 deux historiens, qui rapportent la mê-
 me histoire d'une maniere si diffé-
 rente, est le plus digne de foi. De



jeunes gens même , conduits par les interrogations d'un habile maître peuvent aisément prendre leur part. Le récit que fait Hérodote des premiers commencemens de Cyrus, bien plus l'air d'une fable , que d'une histoire. Pour ce qui regarde sa mort, quelle apparence qu'un Prince si expérimenté dans la guerre , & plus recommandable encore par sa prudence que par son courage , eût donné ainsi tête baissée dans des embûches qu'une femme lui auroit préparées. Ce que le même historien rapporte d'un brusque emportement & de la périlleuse vengeance de Cyrus contre le fleuve où l'un de ses chevaux s'étoit noyé , & qu'il fit couper sur le champ par son armée en trois cent soixante canaux, combat directement l'idée qu'on a de ce Prince , dont le caractère étoit la douceur & la modération. ^a D'ailleurs est-il vraisem-

^a Cicero'n remarque que pendant tout son gouvernement il ne lui échapa jamais une parole de colere & d'emportement : cujus summo in imperio nemo unquam verbum ullum asperius audivit. *Epist. 2. ad Quint. frat.*

^b Cum Babylonem pugnaturus festinavit ad bellum , cujus momenti in occasibus sunt . . . huc omnia transtulit belli apparatus . . . Perit itaque & tempus , magna in magnis rebus jactura ; & mi-



L'HISTOIRE PROFANE. 358
de que Cyrus marchant à la con-
tre de Babylone , perdit ainsi un
qui lui étoit si précieux , consu-
l'ardeur de ses troupes dans un
si inutile , & manqua l'occa-
de surprendre les Babyloniens
amufant à faire la guerre à un
te , au lieu de la porter contre
ennemis ?

mais ce qui décide sans réplique
l'aveur de Xénophon , est la con-
nité de son récit avec l'écriture
e , où l'on voit que , bien loin
Cyrus eût élevé l'empire des
sur la ruine de celui des Me-
comme le marque Hérodote ,
eux peuples de concert, attaque-
Babylone , & joignirent leurs
es pour abbatre cette redoutable
ance.

où peut donc venir une si grande
rence entre ces deux historiens ?
odote nous l'explique. Dans l'en-
même où il raporte la naissance
yrus , & dans celui où il parle
mort , il avertit que dès lors
voit différentes manieres de ra-

ardor, quem inu-
hor fregit, & oc-
aggrediendi iupa
dum ille bellum

in. illudum hosti cum An-
mine gerit. Senec. lib. 30
de ira, cap. 21.



conter ces deux grands événemens. Hérodote a suivi celle qui étoit plus de son goût, & l'on voit qu'il aimoit les choses extraordinaires & merveilleuses, & qu'il y ajoutoit foi très-facilement. Xénophon étoit plus sérieux, & moins crédule; & il nous avertit dès le commencement de sa histoire qu'il s'étoit informé avec grand soin de la naissance de Cyrus, de son caractère, & de son éducation.

Il ne faut pas conclure de ce que je viens de dire, qu'Hérodote ne soit croiable en rien, parce qu'il se trompe quelquefois; la règle seroit fautive & contraire à l'équité: comme il auroit de la témérité aussi à croire tout un auteur, parce qu'il diroit quelquefois ce qui est vrai. La vérité & le mensonge peuvent se trouver ensemble: mais l'habileté & la prudence du lecteur consistent à savoir les démêler, à les reconnoître à certains traits qui leur sont propres, & à faire le triage & la séparation. Et c'est à ce discernement du vrai & du faux qu'il faut accoutumer de bonne heure les jeunes gens.



tiré de l'histoire Grecque.

La grandeur & de l'empire d'Athenes.

MON DESSEIN, dans ce second morceau d'histoire, est de donner quelque idée de l'empire que les Athéniens ont eu pendant plusieurs siècles sur la Grece, & d'exposer par quels degrés & par quels moïens Athènes parvint à une si haute élévation. Les Chefs qui, dans l'espace de deux siècles dont nous parlons, contribuèrent le plus à établir & à maintenir la grandeur & la puissance de cette République par des qualités toutes différentes, furent Thémistocle, Aristide, Cimon, Périclès.

En effet Thémistocle jeta les fondemens de cette nouvelle puissance sur un seul conseil, en tournant toutes les forces & toutes les vues des Athéniens vers la mer. Cimon mit ces forces navales en usage par ses expéditions maritimes, qui mirent l'empire des Perses à deux doigts de sa perte. Aristide fournit aux dépenses de la guerre par la sage économie avec laquelle il administra les deniers



publics. Enfin Periclès maintint & augmenta par sa prudence ce que les autres avoient acquis , en mêlant les doux exercices de la paix aux tumultueuses expéditions de la guerre. Ainſi ce qui fit l'élévation des Athéniens fut l'heureux concours & le mélange de la politique de Thémistocle & de l'activité de Cimon , du désintéressement d'Aristide , & de la sagesse de Periclès : enſorte que ſi l'une de ces cauſes eût manqué , Athenes ne ſeroit pas parvenue au Commandement.

L'HEUREUX succès de la bataille de Marathon où Thémistocle s'étoit trouvé , commença d'allumer dans son cœur cette ardeur pour la gloire qui le ſuivit toujours , & qui le porta quelquefois trop loin. Les trophées de Miltiade , diſoit-il , ne lui laiſſoient de repos ni jour ni nuit. Il ſongea dès lors à illuſtrer ſon nom & ſa patrie par quelque grande entrepriſe , & à la rendre ſupérieure à Lacédémone , qui depuis long-tems dominoit ſur toute la Grece. Dans cette vûe il crut devoir tourner toutes les forces d'Athenes du côté de la mer , voyant bien que foible par terre com-



L'HISTOIRE PROFANE. 356
elle étoit, elle n'avoit que ce seul
bien de se rendre nécessaire aux
alliés, & formidable aux ennemis.
Durant donc son dessein du prétexte
visible de la guerre contre les Egip-
tiens, il fit construire une flote de
vingt vaisseaux, qui peu de tems après
contribua beaucoup au salut de la
reعه.

L'attachement inviolable d'Aristide
à la justice l'obligea en plusieurs oc-
casions de s'opposer à Thémistocle,
et ne se piquoit pas de délicatesse
sur ce point, & qui par ses intrigues
et ses cabales vint à bout de le faire
exiler. Dans cette sorte de jugement
les citoyens donnoient leurs suffrages
en écrivant le nom du particulier sur
une coquille, appelée en grec *ostrakon*,
où est venu le nom d'Ostracisme.
Un paysan, qui ne savoit pas écrire,
et qui ne connoissoit pas Aristide,
adressa à lui-même pour le prier de
mettre le nom d'Aristide sur sa co-
quille. Cet homme vous a-t-il fait
quelque mal, lui dit Aristide, pour
le condamner ainsi? Non, répliqua
l'autre, je ne le connois pas même:
mais je suis fatigué & blessé de l'en-
tendre par-tout appeller le *Juste*. Ari-



Aristide, sans répondre une seule parole prit tranquillement la coquille, & la lui rendit. Il partit pour son exil, en priant les dieux de ne pas permettre qu'il arrivât à sa patrie aucun accident qui lui fit regretter. Le grand Camille, en un cas tout semblable, n'imita point sa générosité, & fit une prière toute contraire : *In exilium abiit, precatus ab diis immortalibus, si innoxio sibi injuria fieret, primo quoque tempore desiderium sui civitati ingratis facerent*. J'examinerai dans la suite ce qu'on doit penser de l'Ostracisme. Aristide fut bien-tôt rappelé.

Liv. lib. 5.
num. 32.

Ce fut l'expédition de Xerxès contre la Grece qui hâta son retour. Tous les alliés réunirent leurs forces pour repousser l'ennemi commun. On sentit pour-lors tout le prix de la sage prévoyance de Thémistocle, qui sous un autre prétexte avoit fait bâtir cent galeres. On doubla ce nombre à l'arrivée de Xerxès. Quand il fut question de nommer un Généralissime pour commander la flote, les Athéniens, qui eux seuls en avoient fourni les deux tiers, prétendirent que cet honneur leur appartenoit, & rien



L'HISTOIRE PROFANE. 357
étoit plus juste que leur prétention.
pendant tous les suffrages des alliés
réunirent en faveur d'Eurybiade
lacédémonien. Thémistocle, quoi-
qu'un jeune & fort avide de gloire, crut
que dans cette occasion il devoit ou-
vrir ses propres intérêts pour le bien
commun de la patrie ; & aiant fait
entendre aux Athéniens que pourvu
qu'ils se conduisissent en gens de cou-
rage, bien-tôt tous les Grecs leur dé-
cerneroient d'eux-mêmes le comman-
dement, il leur persuada de céder
à Mithridate plutôt qu'à lui aux Lacédémoniens ;
il rapporté ailleurs avec quelle mo-
dération & quelle prudence ce jeune
Athénien se conduisit & dans le con-
sail de guerre, & dans la journée de
Salamine, dont il eut tout l'honneur,
quoiqu'il n'y eût pas commandé en
chef.

*Discours Pré-
liminaire. pag. 38.*

Depuis cette glorieuse bataille, la
réputation & le crédit des Athéniens
sont beaucoup augmentés. Ils n'en
vinrent point plus fiers, & ils ne
négligèrent point à accroître leur puissance
non-seulement par les voies de l'honneur & de
la justice. Mardonius qui étoit resté
en Grèce avec un corps d'armée de
plus de cent mille hommes, leur fit, de



la part de son maître, des offres très-avantageuses, pour les détacher du reste des alliés, Il leur promettoit de rétablir entièrement leur ville qui avoit été brûlée, de leur fournir de grandes sommes d'argent, & de leur donner le commandement sur toute la Grece. Les Lacédémoniens effrayés de cette nouvelle avoient envoyé des députés à Athenes, pour en détourner l'effet, & s'offroient de recevoir & de nourrir chez eux leurs femmes, leurs enfans, & leurs vieillards, de leur fournir tout ce qui leur seroit nécessaire. Aristide étoit pour-lors en charge. Il répondit qu'il pardonnoit aux barbares, qui n'estimoient que l'or & l'argent, d'avoir espéré de pouvoir corrompre leur fidélité par de magnifiques promesses: mais qu'il ne pouvoit voir sans surprise & sans indignation que les Lacédémoniens, n'envisageant que la pauvreté & la misère présente des Athéniens, & oubliant leur courage & leur grandeur d'ame, vinssent les exhorter à combattre généreusement pour le salut commun de la Grece par la vue de quelques récompenses & de quelques nourritures qu'ils leur offroient:



s'ils déclarassent à leur République
 que tout l'or du monde n'étoit pas
 capable de tenter les Athéniens, ni
 leur faire abandonner la défense
 de la liberté commune : Qu'ils étoient
 faibles, comme ils le devoient,
 mais qu'ils feroient en sorte de
 ne rien laisser à charge à aucun de leurs al-
 liés. Puis se tournant vers les députés
 de Mardonius, & leur montrant
 la main le soleil : » Sachez, leur
 dit-il, que tant que cet astre conti-
 nera sa course, les Athéniens se-
 ront mortels ennemis des Perses,
 qu'ils ne cesseront de venger sur
 eux le ravage de leurs terres, &
 le incendie de leurs maisons & de
 leurs temples. «

Cependant Thémistocle ne perdoit
 rien de vue le grand projet qu'il
 avoit formé de supplanter les Lacé-
 démoniens, en substituant les Athé-
 niens à leur place ; & peu délicat sur
 le choix des moyens, il trouvoit bonne
 & légitime toute voie qui pouvoit le
 conduire à ce but. Un jour en pleine
 assemblée il déclara qu'il avoit un
 secret important, mais qu'il ne pou-
 voit le communiquer au peuple, parce



que pour le faire réussir il avoit besoin d'un profond secret ; & il demanda qu'on lui nommât quelqu'un avec qui il pût s'en expliquer. Tous nommerent Aristide , & s'en rapporterent entierement à son avis. Thémistocle l'ayant tiré à part , lui dit qu'il songeoit à brûler la flote des Grecs qui étoit dans un port voisin , moyennant quoi Athenes deviendroit certainement maitresse de toute la Grece. Aristide retourna à l'assemblée , & déclara simplement que rien ne pouvoit être plus utile que le projet de Thémistocle , mais qu'en même tems rien n'étoit plus injuste. Tout le peuple d'une commune voix défendit à Thémistocle de passer outre.

On voit par là que ce fut avec raison qu'on accorda à Aristide, de son vivant même , le surnom de *Juste* ; surnom , dit Plutarque , infiniment préférable à tous ceux que les Conquerans recherchent avec tant d'ardeur , & qui approche en quelque sorte l'homme de la divinité. Un jour que l'on prononçoit sur le théâtre vers d'Eschile , où ce poete , en parlant d'Amphiaräus, dit qu'il *cherchoit non à paroître juste , mais à l'être ;* tou



Le peuple aussi-tôt jeta les yeux sur Aristide, & lui appliqua cet éloge si magnifique.

L'armée des Perses reçut un terrible échec dans la fameuse bataille de Platée. A peine Mardonius, de trois cent mille hommes qu'il avoit, en eut-il sauver quarante mille. Pausanias, l'un des Rois de Sparte, commandoit l'armée des Grecs. Il fit paraître pour-lors beaucoup d'équité & de modération, comme on le peut voir par deux traits qu'en rapporte Hérodote, qui sont très-particuliers. Lib. 90

Après la victoire de Platée, un des premiers citoyens d'Egine l'exhorta à venger sur le cadavre de Mardonius la mort de tant de braves Spartiates qui avoient péri aux Thermopyles, de la manière indigne dont Xerxès & Mardonius lui-même avoient traité son oncle Léonidas en faisant attacher son corps à une potence. « Quel conseil me donnes-tu, lui dit-il, d'imiter dans les barbares une conduite que nous détestons ? Si c'est à ceux qu'on achète l'estime des Egéens, je me contente de plaire aux Lacédémoniens, qui n'accordent la gloire qu'à la vertu & au mérite. Pour

Tome III. Q



» Léonidas & ses compagnons , ils
 » tiennent sans doute assez vengés par
 » le sang de tant de milliers de Per-
 » ses qui ont été tués dans le com-
 » bat.

Le second trait n'est pas moins re-
 marquable. Pausanias, qui avoit trou-
 vé un butin immense dans le camp
 des ennemis , fit préparer dans un
 même sale deux repas d'une espé-
 re bien différente. Dans l'un on voit
 étalée toute la magnificence des Per-
 ses ; des lits superbes , des tapis de
 très-grand prix, des vases d'or & d'ar-
 gent sans nombre , une prodigieuse
 variété de mets apprêtés avec toute
 la délicatesse possible , des vins & des
 liqueurs de toutes sortes. L'autre re-
 pas n'avoit rien que de simple , à la
 manière de Sparte ; c'est-à-dire appa-
 remment du pain , de l'eau , & au
 plus du brouet noir. ^a Alors Pau-
 sanias , s'adressant aux Officiers Grecs
 qu'il avoit mandés exprès ; & leur
 montrant ces deux tables si différem-
 ment servies : » Voiez , leur dit-il ,
 » la folie du Chef des Medes , qu'

^a Αἰδοῦντες Ἑλληνας , τῶν δὲ εὐτυχῶν ἰσὺς ὑμῶν σιγή-
 γαρον , κινδύμονος ὑμῶν
 τὰ δὲ τῷ Μήδων ἡγεμότος

τὴν ἀρεστέτην δαΐτην ἰ-
 ποιήσασθαι διαίτην ἕλ-
 λαθὲ εἰς ὑμῶν ἵστα εἰς ἡ-
 ἰχθυίας ἀπαφροσύμοιοι.



accoutumé à de tels repas , a cru «
pouvoir nous dompter , nous qui «
menons une vie si dure. «

L'avantage que venoient de rem-
porter les Grecs , les mit en état d'en-
voyer une flote pour délivrer les alliés
qui étoient encore sous le pouvoir
des Perses. Elle étoit commandée par
Pausanias Lacédémonien. Aristide &
Simon y commandoient pour les
Athéniens. Elle fit d'abord voile vers
l'île de Chypre , puis vers Byzance,
elle prit ; & par-tout les alliés fu-
rent rétablis dans leur liberté. Mais
ils tombèrent bien-tôt dans une nou-
velle espece de servitude. Pausanias ,
dont l'orgueil s'étoit beaucoup accru
depuis les victoires qu'il avoit rempor-
tées , quitta les manieres & les mœurs
de son pays , prit l'habillement & la
manière des Perses , imita leur somptuo-
sité & leur magnificence. Il traitoit
les alliés avec une dureté insuppor-
table ; ne parloit aux Officiers qu'avec
une hauteur & menaces ; se faisoit
rendre des honneurs extraordinaires,
par cette conduite rendoit odieux
sous les alliés le gouvernement des
Lacédémoniens. Les manieres dou-
ces , honnêtes , & prévenantes d'A-

Qij



ristide & de Cimon ; l'humanité & la justice qui paroissent dans toutes leurs actions ; l'attention qu'ils avoient à n'offenser personne , & à faire du bien à tout le monde : tout cela contribuoit à faire encore sentir davantage la différence des caracteres , & à augmenter le mécontentement. Enfin ce mécontentement éclata , & tous les alliés passèrent sous le commandement des Athéniens , & se mirent sous leur protection. Ainsi , dit Plutarque , Aristide en opposant à la dureté & à la hauteur de Pausanias beaucoup de douceur & d'humanité , & inspirant à Cimon son collègue les mêmes sentimens , détacha des Lacédémoniens insensiblement & sans qu'ils s'en aperçussent l'esprit des alliés , & leur enleva enfin le commandement , non de vive force en employant des armées & des flotes , & encore moins en usant de ruse & de perfidie ; mais en rendant aimable par une conduite sage & douce le gouvernement des Athéniens.

Les Lacédémoniens dans cette occasion firent paroître une grandeur d'ame & une modération qu'on ne peut assez admirer. Car s'apercevant



ue la trop grande autorité rendoit
eurs Capitaines fiers & insolens, ils
monterent de bon cœur à la supé-
orité qu'ils avoient eue jusques-là
lr les autres Grecs, & cessèrent d'en-
pier de leurs Chefs pour avoir le
immandement des armées, ^a aimant
ieux avoir des citoiens sages, mo-
stes, & parfaitement soumis à la
scipline & aux loix du pays, que de
nserver la prééminence sur tous les
res Grecs.

Jusques-là les villes & les peuples
la Grece avoient bien contribué
quelques sommes d'argent pour
venir aux frais de la guerre con-
les barbares : mais cette réparti-
n avoit toujours causé de grands
contentemens, parce qu'elle ne se
loit pas avec assez d'égalité. On
ca à propos, sous le nouveau gou-
nement, d'établir un nouvel ordre
r les finances, & de fixer une taxe
seroit réglée sur le revenu de
que ville & de chaque peuple, afin
e les charges de l'Etat étant égale-
nt réparties sur tous les membres

Μέμνησθε δὲ τῶν ἀποφασιστικῶν
ἐπιπέσεων τοῦ Πλάτωνα
ἐπιπέσεων τοῦ Πλάτωνα
ἐπιπέσεων τοῦ Πλάτωνα

Q iij



qui le composoit; personne n'eut
sujet de se plaindre. Il s'agissoit de
trouver un homme capable de s'ac-
quiescer dignement d'une fonction
importante pour le bien public,
délicate, & si pleine de dangers &
d'inconvéniens. Tous les alliés jette-
rent les yeux sur Aristide. Ils lui don-
nerent un plein pouvoir, & s'en rap-
porterent entièrement à sa prudence
& à sa justice pour imposer à chacun
sa taxe. On n'eut pas lieu de se repen-
tir d'un tel choix. Il administra les
finances avec la fidélité & le desinte-
ressement d'un homme qui regardoit
comme un crime capital de toucher
au bien d'autrui, avec l'attention & l'ac-
tivité d'un pere de famille qui gouverne
son propre revenu, avec la réserve
& la religion d'une personne qui res-
pecte les deniers publics comme ses
crés. Enfin, chose très-difficile & très-
rare, il vint à bout de se faire aimer
dans un emploi, où c'est beaucoup
que de ne se pas rendre odieux. C'est
le glorieux témoignage que Sénèque
rend à une personne chargée à pro-
près d'un pareil emploi, & le plus
bel éloge que l'on puisse faire d'un
Surintendant ou Contrôleur Géné-



al des Finances. Je rapporterai ses paroles mêmes en latin, n'ayant pu rendre dans notre langue, comme je l'aurois souhaité, l'énergique & élégante brieveté de Sénèque. *Tu quidem rebus terrarum rationes administras, tam abstinenter quam alienas, tam diligenter tuas, tam religiose quam publicas. In officio amorem consequeris, in quo diuuium vitare difficile est.* C'est à la lettre ce que fit Aristide. Il montra tant d'équité & de sagesse dans l'exercice de ce ministère, que personne ne se plaignit: & dans la suite on regarda toujours ce tems, comme le siècle d'or, c'est-à-dire, comme le bon & l'heureux tems de la Grece. En effet la taxe qu'il avoit fixée à quatre cens dixante talens, fut portée par Périclès à six cens, & bien-tôt après jusqu'à treize cens talens; non que les frais de la guerre montassent plus haut, mais parce qu'on faisoit beaucoup de dépenses inutiles en distributions manuelles au peuple d'Athenes, en célébrations de jeux & de fêtes, en constructions de temples & d'édifices publics; & que d'ailleurs les mains de ceux qui touchoient les deniers publics, n'étoient pas toujours

*Sener. lib.
de brevitate vitæ
cap. 18.*

Qiiij



si pures & si nettes que celles d'Aristide.

Car il est remarquable que ce grand homme sortit d'un ministère, où l'on a coutume de s'enrichir, encore plus pauvre qu'il n'y étoit entré; de sorte qu'après sa mort on ne trouva point chez lui de quoi faire les frais de ses funeraillles. Le peuple s'en chargea, ainsi que du soin de nourrir & de marier ses filles. ^a Aristide avoit embrassé cet état si vil aux yeux de la plûpart des hommes, & s'y étoit toujours maintenu par goût & par estime; & loin de rougir de sa pauvreté, il n'en tiroit pas moins de gloire que de tous ses trophées & de toutes les victoires qu'il avoit remportées. Plutarque en cite une preuve que je ne puis m'empêcher de rapporter ici.

Callias, très-proche parent d'Aristide, & le plus opulent citoyen d'Athenes, fut appelé en jugement. Son accusateur, insistant peu sur le fond de la cause, lui faisoit sur-tout un crime de ce que, riche comme il étoit, il n'avoit pas de honte de voir Ari-

^a Αυτὸς ἐπέμεινε τῆν πε- | ἀγαθῶν τῆς ἀπὸ τῶν τρε-
νία, & τὴν ἀπὸ τῆς πικρίας | πάλαι διατέλονται. Plut.
εἶναι δόξαν ἐδὲν ἄλλοι



ide, sa femme, & ses enfans dans indigence, & de les laisser manquer au nécessaire. Callias, voyant que ces reproches faisoient beaucoup d'impression sur l'esprit des Juges, somma Aristide de venir déclarer devant eux s'il n'étoit pas vrai qu'il lui avoit plusieurs fois présenté de grosses sommes d'argent, & l'avoit pressé avec instance de vouloir les accepter; & il ne les avoit pas toujours constamment refusées, en lui répondant qu'il ne pouvoit vanter à meilleur titre de sa pauvreté, que lui de son opulence: que l'on pouvoit trouver assez de gens qui usoient bien ou mal de leurs richesses, mais qu'il n'étoit pas aisé de rencontrer un seul qui portât la pauvreté avec courage & générosité: qu'il n'y avoit que ceux qui étoient pauvres malgré eux, qui pussent rougir de l'être. Aristide avoua que tout ce que son parent venoit de dire, étoit vrai, & il n'y eut personne dans l'assemblée qui n'en sortit avec cette pensée & ce sentiment intérieur, qu'il vût mieux aimé être pauvre comme Aristide, que riche comme Callias. Aussi Platon, en parcourant ceux qui ont été le plus renommés à Athenes,

Qv



ne fait cas que d'Aristide.^a Car les autres, dit-il, comme Thémistocle Cimon, Périclès, ont à la verité embellie la ville de portiques, de bâtimens superbes; l'ont remplie d'ordres d'argent, & d'autres pareilles superfluités & curiosités: mais celui-ci laissé le modèle d'un gouvernement parfait, en ne se proposant pour but dans toutes ses actions que de rendre ses citoyens plus vertueux.

Plut. in vit. Cim.

Cimon avoit aussi de grandes qualités, qui servirent beaucoup à établir & à affermir la puissance des Athéniens. Outre les sommes d'argent auxquelles chacun des alliés étoit taxé, ils devoient encore fournir un certain nombre d'hommes & de vaisseaux. Plusieurs d'entre eux, qui depuis la retraite de Xerxès ne s'occupoient plus que le repos, & ne s'occupoient plus qu'à cultiver leurs terres, pour se délivrer des fatigues & des dangers de la guerre, aimoient mieux fournir de l'argent que de hommes, & laissoient aux Athéniens le soin de remplir de soldats & d'

a Θειοτερια μὲν γὰρ, ἢ Κίμωνος, ἢ Περικλῆος, σοφίας, ἢ χρημάτων, ἢ οὐραγίας, πολλὰς ἰμπελασθεὶ τῶν πό. | λιν' Ἀριστίδην δὲ πάλιν, ὅτι οὐδὲν πρὸς ἐπιτήν. Πλά. ἰσ τῆ. Ἀριστ.



L'HISTOIRE PROFANE. 371
meurs les vaisseaux qu'ils étoient
bligés de donner. D'abord on les
magrina fort, & on vouloit les ré-
uire à l'exécution literale du traité.
Simon garda une conduite toute op-
bse. Il les laissa jouir tranquille-
ent de la paix, sentant bien que les
liés, de braves guerriers qu'ils
oient auparavant, ne seroient plus
propres qu'au labourage & au trafic;
ndant que les Athéniens, qui au-
ient toujours la rame ou les armes
la main, s'aguerriroient de plus
plus, & deviendroient de jour en
ar plus puissans. Cela ne manqua
s d'arriver, & ce furent ces peu-
es mêmes, qui à leurs propres frais
dépens se donnerent des maîtres,
de compagnons & d'alliés qu'ils
oient, devinrent en quelque sorte
jets & tributaires des Athéniens.

Il n'y eut jamais de Capitaine Grec *ibid.*
si rabaisât la fierté ni la puissance
grand Roi de Perse, comme le fit
mon. Après que les barbares eu-
nt été chassés de la Grece, il ne
ur laissa pas le tems de respirer,
ais il les poursuivit vivement avec
e flotte de plus de deux cens voiles,
ur enleva leurs plus fortes places,

Qvj



& leur débaucha tous leurs alliés en sorte qu'il ne demeura pas un homme de guerre pour le Roi de Perse dans toute l'Asie depuis le pays d'Ionie jusqu'en Pamphilie. Poussant toujours sa pointe, il eut la hardiesse d'aller attaquer la flotte ennemie, quoique beaucoup plus nombreuse que la sienne. Elle étoit à l'embouchure du fleuve Eurymedon. Il la défit entièrement, & prit plus de deux cens vaisseaux, sans compter ceux qui furent coulés à fond. Les Perses étoient sortis de leurs vaisseaux, pour aller joindre leur armée de terre qui étoit près de là, & cotoioit les rives. Cimon, profitant de l'ardeur de ses soldats que ce premier succès avoit extrêmement animés, les fit aussi descendre de leurs vaisseaux, les mena droit contre les barbares, qui les attendirent de pié ferme, & soutinrent le premier choc avec beaucoup de valeur. Mais enfin obligés de plier, ils prirent la fuite. Le carnage fut grand : on fit un nombre infini de prisonniers, & un butin immense. Cimon aiant dans un seul jour remporté deux victoires, qui égaloient la gloire des deux journées de Salamine



L'HISTOIRE PROFANE. 373
le Platée, si elles ne la surpassoient
, alla, pour y mettre le comble,
devant d'un renfort de quatre-
vingt vaisseaux Phéniciens qui ve-
nt pour joindre la flotte des Per-
, & ne savoient rien de ce qui
voit passé. Ils furent tous pris ou
nés à fond, & presque tous les
rats tués ou noyés. Cet exploit
ames dompta tellement l'orgueil
Roi de Perse, qu'il fit ce traité de
x qui est si célèbre dans les an-
nes histoires, par lequel il pro-
que désormais les armées de terre
procheroient point plus près de
ner de Grece que de 400 stades,
font à peu près vingt lieues, &
t les galeres ni autres vaisseaux de
rre ne pourroient avancer au delà
illes Chelidoniennes & Cyanées.
Simon plein de gloire revint à
enes, & employa une partie des
ouilles à fortifier le port, & à
bellir la ville. Pendant son ab-
ce Pénclès s'étoit rendu fort puis-
& auprès du peuple. Il n'étoit pas
urellement populaire, mais il s'é-
z devenu par politique, pour écar-
les soupçons qu'on auroit pu avoir
il songeat à la tyrannie, & aussi

*Plat. la vita
Perid.*



pour contrebalancer l'autorité & le crédit de Cimon qui étoit soutenu par la faction des riches & des puissans. Périclès avoit eu une excellente éducation, & avoit été instruit & formé par les plus habiles philosophes de son tems. Anaxagore, qui le premier attribua les événemens humains & le gouvernement du monde, non à une aveugle fortune ni à une fatale nécessité, mais à une intelligence supérieure qui régloit & conduisoit tout avec sagesse, l'instruisit à fond de cette partie de la philosophie qui regarde les choses naturelles, & qui pour cela est appelée physique. Cette étude lui donna une force & une élévation d'esprit extraordinaire; & au lieu de basses & timides superstitions qui engendrent l'ignorance, lui inspira, dit Plutarque, une piété solide à l'égard des dieux, accompagnée d'une fermeté d'ame assurée, & d'une tranquille espérance des biens qu'on doit attendre d'eux. Il fit usage de cette science dans la guerre même. Car dans le tems que la flotte des Athéniens se préparoit à partir pour aller

* C'est pour cela qu'Anaxagore fut surnommé l'Intelligence.



L'HISTOIRE PROFANE. 375
 entre le Péloponnese, une éclipse
 de soleil étant survenue, & voiant le
 drapeau de la galere qu'il montoit tout
 obscurci par cette subite obscurité, il
 jeta son manteau sur les yeux;
 ce qui lui fit entendre qu'une pareille
 fortune l'empêchoit de voir le soleil. Il
 étoit aussi fort exercé dans l'élo-
 quence, qu'il regardoit comme un
 instrument nécessaire à quiconque
 vouloit conduire & manier le peuple.
 Les poëtes disoient de lui qu'il fou-
 droyoit, qu'il tonnoit, qu'il mettoit
 toute la Grece en mouvement, tant
 qu'il excelloit dans le talent de la parole.
 Il étoit pas moins prudent & réservé
 dans ses discours, que fort & véhé-
 ment; & l'on remarque qu'il ne par-
 loit jamais en public sans avoir prié les
 dieux de ne pas permettre qu'il lui
 échappât aucune expression qui ne fût
 propre à son sujet. Eupolis disoit de
 lui que la déesse de la persuasion ré-
 sidait sur ses levres: & comme un
 jour on demandoit à Thucydide*,
 son adversaire & son rival, qui de
 son temps ou de Périclès lutoit le mieux:
 il répondit que c'étoit Périclès, quand
 je l'ai renversé par terre en

* Ce n'est pas
 Thucydide.

lib Aristophane poeta | miscere Graeciam discipulis
 dicit, totum, per. est, Orat. n. 29.



lutant, répliqua-t-il, il assure le contraire avec tant de force, qu'il persuade en effet à tous les assistans, contre le témoignage de leurs propres yeux, qu'il n'est point tombé.

*Plut. in vit.
Cim.*

Tel étoit l'adversaire avec qui Ciméron fut obligé d'en venir souvent aux mains au retour de ses glorieuses campagnes. Mais comme Périclès, par ses manières flatteuses & par la force de son éloquence, s'étoit rendu maître du peuple, il l'emporta enfin sur Ciméron, & le fit condamner à l'exil par l'Ostracisme. Au bout de cinq ans il fut rappelé à cause du mauvais état des affaires d'Athènes par rapport aux Lacédémoniens : & Périclès, sacrifiant sa jalousie au bien public, ne rougit point d'écrire & de porter lui-même le decret du rappel de son adversaire. Dès qu'il fut revenu, il rétablit la paix, & réconcilia les deux peuples. Et pour ôter aux Athéniens, enflés par l'heureux succès de tant de victoires, l'envie & l'occasion d'attaquer leurs voisins & leurs alliés, il jugea nécessaire de les mener au loin contre l'ennemi commun, cherchant par cette voie d'honneur à aguerrir en même tems & à enrichir ses citoiens.



L'HISTOIRE PROFANE. 377
 mit donc en mer une flote de deux
 ns vaisseaux. Il en envoya soixante
 ntre l'Egypte, & alla avec le reste
 ntre l'isle de Chypre. Il batit la flote
 nemie ; & dans le tems qu'il mé-
 soit la perte entiere de l'empire des
 ses, il fut blessé au siege d'une ville
 il attaquoit en Chypre, & mourut
 sa blessure. Il avoit sagement aver-
 les Athéniens de se retirer en bon
 dre en cachant sa mort : ce qui fut
 écuté, & ils retournerent chez eux
 route sureté sous la conduite en-
 re & sous les auspices de Cimon,
 oique mort depuis plus de trente
 ars. Depuis ce tems-là les Grecs ne
 ent plus rien de considérable contre
 barbares : la division se mit parmi
 x : ils donnerent à l'ennemi com-
 un le tems de respirer, & ils se dé-
 aisièrent eux-mêmes par leurs pro-
 es forces.

Cimon fut généralement regretté, *ibid.*

la suite fit encore mieux connoître
 quelle perte la Grece avoit faite en sa
 rsonne. Il étoit riche & opulent :
 mais, dit * Plutarque, en citant les
 propres paroles de Gorgias, il posse-

α θουτ' οτι κίμωνος το | χρονον. χρονον δ' ο
 κίμωνος κίμωνος αφ' οτι | αμφοτερον



*Cornel. Nep.
& Plut. in vi-
ta Cim.*

doit de grands biens pour en user, & il en usoit pour se faire aimer & honorer: L'histoire raconte de lui au sujet de sa libéralité des choses, qui ne nous paroissent croiables, tant elles sont éloignées de nos mœurs. Il vouloit que ses vergers & ses jardins fussent ouverts en tout tems aux citoyens, afin qu'ils pussent y prendre les fruits qui leur conviendroient. Il avoit tous les jours une table servie frugalement, mais où il y avoit à manger pour beaucoup de personnes; & tous les pauvres bourgeois de la ville étoient reçus. Il se faisoit toujours suivre de quelques domestiques, qui avoient ordre de glisser secrettement quelque piece d'argent dans la main des pauvres qu'on rencontroit, & de donner des habits à ceux qui en manquoient. Souvent aussi il pourvut à la sepulture de ceux qui étoient morts sans avoir de quoi se faire inhumer. Et il ne faisoit point tout cela pour se rendre puissant parmi le peuple, & pour acheter ses suffrages: car nous avons déjà remarqué qu'il s'étoit déclaré pour la faction contraire, c'est-à-dire des riches & des nobles. Il n'est pas étonnant qu'un homme de ce ca-



L'HISTOIRE PROFANE. 379
Père ait été si fort honoré pendant
vie, & si regretté après sa mort.
Depuis ce tems-là, & sur-tout après
le Thucydide beau-père de Cimon
eût été banni par l'Ostracisme, person-
ne balançant plus l'autorité de Pé-
lès, il eut un souverain pouvoir à
Athènes, disposant seul des finances,
des troupes, des vaisseaux, & du ma-
nagement de toutes les affaires publi-
es. Il commença alors à changer
sa conduite, ne cedant plus, comme
paravant, aux caprices & aux fan-
tasies du peuple, mais substituant aux
manieres trop molles & trop complai-
santes qu'il avoit eues jusques-là, un
gouvernement plus ferme & plus in-
dependant, sans pourtant se départir
rien en rien de la droite raison, &
de l'amour du bien public. Il enga-
geoit souvent par remontrances &
de bonnes raisons le peuple à faire volontai-
rement ce qu'il proposoit : mais quel-
ques fois aussi par une salutaire con-
strainte, il le menoit malgré lui à ce
qui étoit le meilleur ; imitant en cela
la conduite d'un sage medecin, qui
dans le cours d'une longue maladie,
ordonne de tems en tems quelque
chose au goût du malade, mais sou-



vent ordonne des remèdes qui le travaillent & le tourmentent pour le guérir. Se trouvant donc chargé de la conduite du gouvernement d'une populace devenue extrêmement fière, comme il avoit une grande habileté & une dextérité merveilleuse à manier les esprits, il employoit selon les différentes conjonctures tantôt la crainte pour réprimer la fierté que lui inspiroient les heureux succès, tantôt l'espérance pour ranimer son courage abattu par l'adversité; montrant que la Rhetorique, comme dit Platon, n'est autre chose que l'art de manier & de maîtriser les esprits & les cœurs, & que le plus sûr moyen pour y réussir est de savoir faire usage des passions, soit douces, soit violentes, dont le succès est presque toujours inmanquable.

Ce qui donnoit un si grand crédit à Périclès parmi le peuple, n'étoit pas seulement la force victorieuse de son éloquence, mais la grande idée qu'on avoit de son mérite, de sa prudence, de son habileté dans les affaires, & surtout de son désintéressement: car il étoit regardé comme un homme

α δὲ βριτὰτε πρὸ φιλῶς γινομένη, καὶ χρημῆτων κρείσσονα



HISTOIRE PROFANE. 381
able de se laisser corrompre par
presens, & gouverner par l'ava-
En effet s'étant vû long-tems
maitre de la République, aiant
é la grandeur d'Athenes au plus
point où elle pût arriver, & amas-
ans la ville des trésors immenses,
augmenta pas d'une seule drach-
e bien que son pere lui avoit
t. Il gouverna toujours son patrie
e avec économie, se faisant ren-
an compte exact de l'emploi de
evenus, & retranchant toute dé-
t folle & superflue, ce qui déplut
coup à la femme & à ses enfans,
auroient voulu plus d'éclat & de
uificence: mais il préféra à cette
p & frivole gloire, la solide joie
er un grand nombre de pauvres
ens.

n'étoit pas moins bon Capitaine,
xcellent politique. Les troupes
ent une pleine confiance en lui,
suivoient avec une entière assu-
e. Sa grande maxime dans la guer-
oit de ne point hazarder un com-
ans être presque assuré du succès,
e ménager le sang des citoyens. Il
t coutume de dire que s'il ne se

αὐτὸν οὐκ ἔστιν οὐδὲν ἄλλο



noit qu'à lui, ils seroient immortels que les arbres coupés & abbattus re-
venoient en peu de tems, mais que le
hommes morts étoient perdus pou-
tousjours. Une victoire, qui n'auroit
été l'effet que d'une heureuse témé-
rité, lui paroissoit peu digne de louan-
ge, quoique souvent elle fût fort ad-
mirée. Fortement attaché à cette ma-
xime, il la suivit toujours avec une
constance que rien ne put jamais
ébranler, ce qui parut sur-tout lors-
que les Lacédémoniens firent une in-
ruption dans l'Attique. Semblable
dit Plutarque, à un Pilote, qui auroit
avoir donné ordre à tout dans une tem-
pête, méprise les prieres & les larmes
de l'équipage; Périclès, aiant pris de
sages mesures pour la sureté de sa pa-
trie, & étant résolu de ne point sortir
de la ville pour aller à la rencontre des
ennemis, demeura ferme & inébran-
lable dans sa résolution, quoique plu-
sieurs de ses amis le conjurassent par
les prieres les plus pressantes; que les
ennemis cherchassent à le troubler par
leurs menaces & leurs accusations;
que la plupart le décriassent par ces

ἢ ἔχρητο τοῖς αὐτῶν λό- | τῶν κατὰ θεοῦ τῶν ἐδεῶν
χομῶν, ἐπὶ τὰ φροῦδίζου | μινί τῶν.



HISTOIRE PROFANE. 383
nsons & des railleries, comme un
nme sans cœur, & un traître qui
oit sa patrie aux ennemis. Cette
stance & cette grandeur d'ame est
qualité bien nécessaire pour qui-
que est chargé du gouvernement
affaires.

ussi toutes les expéditions mili-
es de Périclès, & elles furent en
ad nombre, réussirent toujours
faitement, & lui acquirent à juste
e la réputation d'un Général con-
mé dans l'art de la guerre.

Il ne s'en laissa pas éblouir, & ne
fit pas l'ardeur aveugle du peuple,
enflé par tant d'heureux succès, &
de la puissance qui s'accroissoit de
en jour, méditoit de nouvelles
quêtes, formoit de grands projets,
voit de nouveau à attaquer l'E-
e, & à se soumettre les provin-
maritimes de l'empire des Perses.
ieus même dès lors commen-
nt à jeter les yeux sur la Sicile, &
ivrer au malheureux & fatal desir
envoyer une flotte : desir qu'Alci-
e ralluma bientôt après, & qui
à la perte entière d'Athènes. Pe-
s employoit tout son credit & tou-
sageille à réprimer ces fougueu-



ses faillies, & cette avidité inquiète. Il vouloit qu'on se bornât à conserver & à assurer les anciennes conquêtes, estimant que c'étoit beaucoup faire que de contenir & d'arrêter les Lacédémoniens, qui regardoient d'un œil jaloux la grandeur & la puissance d'Athènes.

Cette grandeur n'éclatoit pas seulement au dehors par les victoires remportées sur les ennemis, mais brilloit encore plus au dedans par la magnificence des bâtimens & des ouvrages dont Périclès avoit orné & embellis la ville, qui jettoit les étrangers dans l'admiration & le ravissement, & leur donnoit une grande idée de la puissance des Athéniens.

C'est une chose étonnante de voir en combien peu de tems furent achevés tant de divers ouvrages d'architecture, de sculpture, de gravure, & de peinture; & comment néanmoins ils furent tout d'un coup portés au plus haut point de perfection. Car ordinairement les ouvrages achevés avec tant de facilité & de promptitude n'ont point une grace solide & durable, l'exactitude régulière d'une beauté parfaite. Il n'y a que la longueur d'ac-

ten



HISTOIRE PROFANE. 385
as jointe à l'assiduité du travail ,
leur donne une force capable de
conserver, & de les faire triom-
pher des siècles. Et c'est ce qui rend
si admirables les ouvrages de Péri-
clès, qui furent achevés si rapide-
ment, & qui ont pourtant duré si
long-tems. Car chacun d'eux dans le
moment même qu'il fut achevé avoit
une beauté qui sentoit déjà son anti-
quité; & aujourd'hui encore, dit Plu-
tarche plus de cinq cens ans après, ils
ont une certaine fraîcheur de jeunesse,
comme s'ils ne venoient que de sortir
des mains de l'ouvrier; tant ils con-
servent encore une fleur de grace &
de nouveauté, qui empêche que le
tems n'en amortisse l'éclat, comme si
l'esprit toujours rajeunissant & une
aversion de vieillesse étoit répan-
dus dans tous ces ouvrages.

Phidias, ce célèbre sculpteur, pré-
féroit à tout le travail, & en avoit
une vénération générale. Ce fut lui qui
fit en particulier la statue d'or de Pal-
las, si estimée dans l'antiquité par les
Grecs. Il y avoit parmi les ou-
vriers une ardeur & une émulation
indomptable. Tous s'efforçoient à l'envi
de surpasser les uns les autres, &
livre III. **R**



386 *III. Partie.* DE
d'immortaliser leur nom par des chefs
d'œuvres de l'art.

Ce qui faisoit l'admiration de toute
la terre, excita la jalousie contre Péri-
clès. Ses ennemis ne cessoient de crier
dans les assemblées que le peuple se
deshonoroit en s'attribuant l'argent
comptant de toute la Grece, qu'il
avoit fait venir de Délos où il étoit en
dépôt : que les Alliés ne pouvoient re-
garder une telle entreprise que com-
me une tyrannie manifeste, en voyant
que les deniers qu'ils avoient fournis
par force pour la guerre étoient em-
ployés par les Athéniens à dorer &
embellir leur ville, à faire des statues
magnifiques, & à élever des temples
qui coutoient des millions.

Périclès au contraire remontra
aux Athéniens qu'ils n'étoient pas
obligés de rendre compte à leurs Al-
liés de l'argent qu'ils en avoient reçu :
que c'étoit assez qu'ils les défendis-
sent, & qu'ils éloignassent les barba-
res, pendant que de leur côté ils ne
fournissoient ni soldats, ni chevaux,
ni navires, & qu'ils en étoient quittes
pour quelques sommes d'argent, qui,
dès qu'elles sont délivrées, n'appar-
tiennent plus à ceux qui les ont don-



ées, mais sont à ceux qui les ont reçues, pourvû qu'ils exécutent les conditions dont ils sont convenus, & pour lesquelles ils les ont touchées.

ajoutoit que la ville étant suffisamment pourvûe de tout ce qui étoit nécessaire pour la guerre, il étoit convenable d'employer le reste de ses richesses à des ouvrages, qui étant achevés produiroient une gloire immortelle; & qui, dans le tems qu'on travailloit, répandoient par-tout l'abondance, & faisoient subsister un grand nombre de citoyens. Un jour même, comme les plaintes s'échauffoient, il s'offrit de prendre tous les vais sur lui, pourvû que les inscriptions publiques marquassent que lui seul avoit fait cette dépense. A ces paroles le peuple, soit qu'il admirât sa magnanimité, ou que piqué d'émulation il ne voulût pas lui céder cette gloire, s'écria qu'il pouvoit prendre au trésor de quoi fournir à tous les frais nécessaires sans rien épargner.

Les ennemis de Périclès, n'osant plus encore l'attaquer directement, furent appelés en jugement devant le peuple les personnes qui lui étoient



le plus attachées : Phidias , Aspasia , Anaxagore. Périclès , qui connoissoit la légèreté & l'inconstance des Athéniens , craignit de succomber enfin aux complots & aux efforts de ses envieux. Pour conjurer donc cet orage , il alluma la guerre du Peloponésique qui depuis long-tems se préparoit , persuadé que par ce moyen il dissiperoit les plaintes qu'on avoit faites contre lui , & qu'il appaiseroit l'envie , parce que dans un danger pressant la ville ne manqueroit jamais de se jeter entre ses bras , & de s'abandonner à sa conduite , à cause de sa puissance & de sa grande réputation,

R E F L E X I O N S .

J'en ferai trois. La première regardera le caractère de ceux dont il a été parlé dans ce morceau d'histoire : la seconde sera sur l'Ostracisme : & dans la dernière je dirai quelque chose de l'émulation qui regnoit dans la Grece , & sur-tout à Athenes , par rapport aux beaux arts,



CARACTERES de *Thémistocle*,
Aristide, de *Cimon*, & de *Périclès*.

On ne doit point, ce me semble, ôter ce morceau d'histoire, sans mander aux jeunes gens lequel de quatre illustres chefs ils trouvent plus estimable, & quelles sont leurs qualités bonnes ou mauvaises qui ont le plus d'impression sur eux, & sans faire remarquer les principaux traits qui caractérisent ces grands hommes.

IL Y A dans THÉMISTOCLE quelque chose qui frappe extrêmement, & la seule bataille de Salamine, où il eut tout l'honneur, lui donna le droit de disputer de la gloire avec les plus grands hommes. Il y fit paroître un courage invincible, une connoissance parfaite de l'art militaire, une grandeur d'ame extraordinaire, accompagnées d'une sagesse & d'une modération qui en relevent beaucoup le mérite : comme on le vit sur-tout lorsque pour le bien commun il porta les Athéniens à céder le commandement général de la flotte à ceux de Cédémone, & lorsque lui-même souffrit avec une patience & un sang



390 *III. Partie. DE*
froid qui étoient au dessus de son âge
le traitement injurieux d'Eurybiade.

*Cornel. Ne-
-pos. & Plus.*

Ce qu'il y a de plus admirable dans
Thémistocle, & qui forme son prin-
cipal caractère, c'est une pénétration
& une présence d'esprit, à qui rien
n'échappoit. Après une courte & ra-
pide délibération, il prenoit sur le
champ le meilleur parti. Il avoit
une extrême habileté pour discer-
ner dans l'occasion ce qui étoit le
plus convenable; & il prévoit par
des conjectures presque sûres ce qui
devoit arriver. Le dessein qu'il for-
ma & qu'il exécuta, de tourner tou-
tes les forces d'Athènes du côté de la
mer, marquoit en lui un génie supé-
rieur, capable des plus grandes vues,
pénétrant dans l'avenir, & saisissant
dans les affaires le point décisif. Il
comprit qu'Athènes, ne possédant
qu'un territoire stérile & peu étendu,
n'avoit que ce seul moyen pour s'en-
richir & s'aggrandir, & pour se ren-
dre nécessaire aux alliés, & formida-
ble aux ennemis. On peut regarder
ce projet comme la source & la cause
de tous les grands événemens qui ren-
dirent dans la suite la république d'A-
thènes si florissante.



Mais il faut avouer que le dessein
 & perfide que Thémistocle pro-
 a, de brûler en pleine paix la flotte
 Grecs pour accroître la puissance
 Athéniens, oblige de rabattre
 iniment de l'idée qu'on a de lui :
 comme nous l'avons souvent ob-
 té, c'est le cœur, c'est - à - dire la
 bité & la droiture, qui décide du
 i mérite. Et c'est ainsi que le peu-
 d'Athènes en jugea. Je ne sai si
 s toute l'histoire il y a un fait plus
 ne d'admiration que celui-ci. Ce
 ont point des philosophes, à qui
 e coute rien d'établir dans leurs
 les de belles maximes & de subli-
 s règles de morale, qui décident
 jamais l'utile ne doit l'emporter
 l'honnête. C'est un peuple entier,
 pressé dans la proposition qu'on
 fait, qui la regarde comme très-
 importante pour le bien de l'Etat ;
 qui néanmoins, sans hésiter un
 ment, la rejette d'un commun ac-
 t, par cette unique raison, qu'elle
 contraire à la justice.

es grandes qualités de Thémisto-
 furent aussi beaucoup ternies par
 desir de gloire excessif, & par une
 bition démesurée, qu'il ne put ja-



mais contenir dans de justes bornes
 qui le rendit ennemi de tout mérite
 qui pouvoit disputer de la gloire avec
 lui, qui le porta à faire exiler Ari-
 stide, c'est-à-dire la vertu même, &
 qui lui fit terminer ses jours d'une
 manière peu honorable dans un pays
 étranger, & parmi les ennemis de sa
 patrie.

PERICLES, lorsqu'il fut chargé
 du maniement des affaires publiques
 trouva sa ville dans le plus haut point
 de grandeur où elle eût jamais été, &
 dans la fleur de sa puissance, au lieu
 que ceux qui l'avoient précédé l'au-
 voient rendu telle. Si cela diminua
 quelque chose de sa gloire, en ce qu'il
 n'eut qu'à maintenir ce que d'autres
 avoient établi; on peut dire aussi d'un
 autre côté que cela l'augmente, par
 la difficulté qu'il y a de maîtriser &
 de contenir dans le devoir des citoyens
 fiers, & devenus presque intraitables
 par la prospérité.

Il se maintint à la tête des affaires
 & dans un pouvoir presque absolu,
 non peu de tems, & par une faveur
 de peu de durée, mais pendant l'es-
 pace de quarante ans, quoiqu'il eût
 à se soutenir contre un grand non-



te d'illustres adverfaires ; ce qui est
 refque fans exemple. Rien ne fait
 sentir plus vivement l'étendue, la fu-
 riorité, la force de fon génie, la
 blidité de fa vertu, la variété de fes
 uens, que ce seul fait, fur-tout dans
 ne démocratie fi jaloufe, fi remuante,
 fi remplie de mérite. Plutarque
 mble en montrer la cause, & faire
 on caractère en un mot, lorsqu'il dit
 ue Périclès, auffi-bien que Fabius,
 e rendit très-utile à fa patrie par fa
 ouceur, par fa justice, & par la force
 t la patience qu'il eut de souffrir les
 nprudences & les injustices de fes
 allegues & de fes citoyens. Ses en-
 emis, qui pendant fa vie avoient été
 eflés de l'exceffif crédit qu'il s'étoit
 zquis, furent obligés après fa mort
 de convenir que jamais homme n'a-
 oit mieux fu tempérer la force du
 on commandement par la modération,
 i relever la bonté & la douceur de
 on caractère par une majestueufe
 ravité ; & fa puiffance, qui avoit ex-
 ité l'envie contre lui, & a qui l'on
 onnoit le nom odieux de tyrannie,
 arut alors avoir été la plus sûre dé-

α Απομνημόνιον τῆς μι-
 κροῦς ἐξουσίας, καὶ τῆς
 ἀπομνημόνιου τῆς
 ἀπομνημόνιου τῆς

R v



fense & le plus fort rempart de l'Etat, tant il se glissa depuis dans le gouvernement de méchanceté & de corruption, qui n'avoient osé éclater pendant sa vie, ou qu'il avoit toujours contenues en les tenant foibles & basses, & en les empêchant de croître & de monter à un excès sans remède, par la licence & par l'impunité.

Périclès, par la force de son éloquence, & par l'ascendant qu'il avoit pris sur les esprits, déconcerta plusieurs fois les projets du peuple qui ne respiroit que la guerre. Il rendit par là un grand service à sa patrie; & il lui auroit épargné bien des malheurs, s'il avoit jusqu'à la fin tenu la même conduite. Il avoit de bonnes vûes en dominant, mais il vouloit dominer seul; & c'est ce qui le porta à faire exiler les meilleurs sujets, & les plus capables de servir la République, parce qu'ils balançoient son autorité. Enfin craignant pour lui-même un pareil sort, & sentant que son crédit diminuoit tous les jours, pour se mettre en sûreté il alluma une guerre, dont les suites furent très-funestes à sa patrie.



On vante beaucoup les ouvrages magnifiques dont il embellit Athenes: mais je ne sai si c'est a juste titre. étoit-il donc raisonnable d'employer en bâtimens superflus, & en vaines décorations, des sommes * immenses, qui étoient destinées pour le fonds de la guerre; & n'auroit-il pas mieux valu soulager les alliés d'une partie des contributions, qui sous le gouvernement de Périclès furent portées près d'un tiers de plus qu'elles n'étoient auparavant?

Cimon s'appliqua aussi à orner la ville. Mais outre que l'argent qu'il employa faisoit partie du butin qu'il avoit pris sur les ennemis, & n'étoit point le plus pur sang & la substance des peuples; la dépense fut très-médiocre, & il ne s'attacha qu'à des ouvrages, ou absolument nécessaires, comme étoient le port, les murailles, & les fortifications de la ville; ou d'une grande commodité pour les citoyens, telles qu'étoient les galeries & les promenades publiques, les grandes places de la ville, les lieux d'exercice, comme l'Académie, séjour ordinaire des beaux esprits, & retraite

* Elles montoient à plus de deux millions.



célèbre des philosophes. Ce fut particulièrement cet endroit qu'il s'appliqua à rendre plus commode & plus agréable ; & par cette légère dépense il donna occasion à ces entretiens savans , véritablement dignes d'honorer nos livres , & qui ont fait tant d'honneur à la ville d'Athenes dans tous les siècles.

Il avoit amassé de grands biens , mais il en faisoit un usage capable de faire rougir des chrétiens , donnant largement à tous les pauvres qu'il rencontroit , faisant distribuer des habits à ceux qui en manquoient , invitant à manger chez lui ceux des bourgeois d'Athenes qui étoient dans le besoin. Quelle comparaison , dit Plutarque , entre la table de Cimon , simple , frugale , populaire , & qui avec une dépense médiocre nourrissoit tous les jours un grand nombre de citoiens ; & celle de Lucullus , magnifiquement servie , plus digne d'un Satrape Persan que d'un citoyen Romain , & destinée à satisfaire à grands frais la sensualité de quelques débauchés de profession , dont tout le mérite étoit de savoir goûter les morceaux friands , & sans doute de



L'HISTOIRE PROFANE. 397
en louer le maître de la maison !
Cimon égala , par ses expéditions
militaires , la gloire des plus grands
capitaines grecs ; car aucun avant
lui n'avoit porté si loin ses armes &
ses conquêtes : & il joignit à la bra-
vure & au courage des autres , une
sagesse & une modération , qui ne
sont pas moins utiles à la patrie.
Sa jeunesse ne fut pas sans repro-
che : mais tout le reste de sa vie en
effaça & en effaça parfaitement les
fautes : & où trouve-t-on une vertu
sans tache ?
S'IL POUVOIT y en avoir quel-
qu'une parmi les païens , ce seroit
celle d'ARISTIDE. Une grandeur
d'âme extraordinaire le rendoit supé-
rieur à toutes les passions. Intérêt ,
orgueil , ambition , ressentiment , ja-
lousie ; l'amour de la vertu & de la
patrie étouffoit en lui tous ces senti-
mens. C'étoit l'homme de la Répu-
blique. Pourvu qu'elle fût bien ser-
vie , il lui importoit peu par qui elle
seroit servie. Le mérite des autres , loin de
le flatter , devenoit le sien propre par
l'approbation qu'il lui donnoit. Il eut
part à toutes les grandes victoires que
la Grèce remporta de son tems , mais



fans s'en élever. Il ne songeoit point à dominer dans Athenes, mais à rendre Athenes dominante : & il en vint à bout, non, comme on l'a déjà remarqué, en équipant de grosses flottes, ou en mettant sur pié de nombreuses armées, mais en rendant aimable aux alliés le gouvernement des Athéniens par sa douceur, sa bonté, son humanité, sa justice. Le désintéressement qu'il fit paroître dans le maniement des deniers publics, l'amour de la pauvreté porté, si on osoit le dire, presque jusqu'à l'excès, sont des vertus tellement au dessus de notre siècle, qu'à peine pouvons-nous les croire. En un mot, & c'est par où l'on peut juger de la solide grandeur d'Aristide, si Athenes avoit toujours eu des chefs qui lui eussent ressemblé, maîtresse de la Grece, & contente d'en faire le bonheur & d'y maintenir la paix, elle auroit été en même tems la terreur des ennemis, l'amour des alliés, & l'admiration de tout l'univers.

Thémistocle ne faisoit point difficulté d'employer les ruses & les fines- ses pour arriver à ses fins, & ne mon- troit pas beaucoup de fermeté ni de



entre dix Généraux Athéniens , Aristide fut le premier à ceder le commandement à Miltiade comme au plus habile, & engagea ses collegues à faire de même, en leur montrant qu'il n'étoit point honteux, mais grand & salutaire, de ceder & de se soumettre à ceux qui ont un mérite supérieur. Et par cette réunion de toute l'autorité en un seul Chef, il mit Miltiade en état de remporter une grande victoire sur les Perses.

IL Y A une qualité infiniment rare qui convient aux quatre grands hommes dont je viens de parler, & qui est de mériter bien qu'un maître y insiste avec soin, & la fasse remarquer à ses disciples : c'est la facilité avec laquelle ils sacrifient au bien de la patrie leurs querelles particulières. Leur haine n'est rien d'implacable, d'amer, d'outré, comme chez les Romains. Le salut de l'Etat les réconcilie, sans qu'ils gardent de jalousie ni de rancune : & bien loin de traverser secrettement son ancien rival, chacun concourt avec zèle au succès de ses entreprises, & à sa gloire.

Ce trait, ce caractère, est ce que l'histoire nous montre de plus grand, de plus difficile, de plus au dessus de



L'HISTOIRE PROFANE. 401
omme, & je puis le dire de plus
portant & de plus nécessaire pour
ux qui occupent les grandes pla-
; en qui il n'est que trop ordinaire
voir une petitesse d'esprit, qu'il leur
ait d'appeller grandeur & noblesse,
l les rend pointilleux, délicats &
eux sur ce qui regarde le comman-
ment, incompatibles avec leurs
legues, uniquement attentifs à s'at-
ter la gloire de tout, toujours prêts
à sacrifier les intérêts publics à leur
intérêt particulier, & à laisser faire
fautes à leurs rivaux pour en pro-
r.

On voit une conduite toute con-
traire dans ceux dont j'examine ici le
caractère.

Thémistocle, peu de tems avant la
bataille de Salamine, sentant que les
Athéniens regrettoient Aristide, &
désiroient sa présence, n'hésita point,
quoiqu'il fût le principal auteur de
son exil, à le rappeler par un décret
commun à tous les bannis, qui leur
permettoit de revenir dans leur patrie
pour l'aider de leurs bons conseils, &
se défendre par leur courage.

Aristide ainsi rappelé, vint quel-
ques tems après trouver Thémistocle

*Herod. lib. 8.
Plut. in vit.
Themist. &
Arist.*



dans sa tente, pour lui donner un avis important, d'où dépendoit le succès de la guerre, & le salut de la Grèce. Le discours qu'il lui tint, méritoit d'être gravé en caracteres d'or. » Thémistocle, lui dit-il, si nous sommes sages, nous renoncerons deormais à cette vaine & puerile dissension qui nous a agités jusqu'ici; & nous nous livrerons à une plus noble & plus salutaire émulation nous combattrons à l'envi à qui servira mieux la patrie: vous en commandant & en faisant le devoir d'un bon & sage capitaine, & moi en vous obéissant, & en vous aidant de ma personne & de mes conseils. « Il lui communiqua en suite ce qu'il jugeoit nécessaire dans la conjoncture présente. Thémistocle, étonné jusqu'à l'excès d'une telle grandeur d'ame, & d'une si noble franchise, eut quelque honte de se voir laissé vaincre par son rival, & se rougissant point d'en faire l'aveu, promit bien d'imiter sa générosité & même, s'il se pouvoit, de la surpasser par tout le reste de sa conduite. Toutes ces protestations ne se terminerent point à de vains complimens, mais elles furent soutenues par des ef-



HISTOIRE PROFANE. 403
 s constans : & Plutarque observe
 pendant tout le tems du comman-
 dement de Thémistocle , ^a Aristide
 da en toute occasion de ses conseils
 de son credit , travaillant avec joie
 a gloire de son plus grand ennemi
 le motif du bien public. Et lors-
 e dans la suite la disgrâce de Thé-
 stocle lui eut donné une belle occa-
 a de se venger , ^b au lieu de se
 sentir des mauvais traitemens qu'il
 avoit reçus , il refusa constamment
 se joindre a ses ennemis, aussi éloi-
 é de jouir avec une secrette joie de
 fortune de son adversaire , qu'il
 voit été auparavant de s'affliger de
 heureux succès.

L'histoire a-t-elle rien de plus ache-
 en tout genre , que ce que nous ve-
 ns de rapporter ? & trouve-t-on mé-
 ailleurs quelque chose qu'on puisse
 comparer a cette noble & généreu-
 conduite d'Aristide ? ^c On admire

Πλάτωνος ἐπιγράμματα
 ἑκδομένη. ἀριστοτέλης
 ἠθικὰ ἡθικὰ βιβλ. β'. κεφ. 10.
 Πλάτ. ἐν εὐθύδημον.
 Ὁ δὲ ἀριστοτέλης ἐν τῇ
 ἠθικῇ βιβλίῳ β' κεφ. 10.
 λέγει ὅτι οὐδεὶς ἀγαθὸς ἄνθρωπος
 ἐκείνην ἀρετὴν ἐπιθυμεῖ.

c Nec Agricola unquam
 in suam famam gestis
 exultavit : ad auctorem
 & ducem , ut minister,
 fortunam retinebat. Ita
 virtute in obsequendo,
 verecundia in predicando,
 extra invidiam, nec
 extra gloriam erat. Taus.
 in vit. Agru. cap. 6.



avec raison, comme un des plus beaux traits de la vie d'Agricola, de ce qu'il employa tous ses talens & tous ses soins pour augmenter la gloire de ses Généraux : ici c'est pour augmenter celle de son plus grand ennemi. Quelle le supériorité de mérite !

On a encore un grand exemple de la vertu dont je parle, dans Cimon, qui étant actuellement banni par l'Ostracisme, vint néanmoins se placer à son rang dans sa tribu pour combattre contre les Lacédémoniens, qui avoient toujours été jusqu'à ce tems de ses amis & avec qui on l'accusoit d'avoir des intelligences secrètes. Mais sur l'ordre que ses ennemis tirèrent du Conseil public pour lui défendre de se trouver à la bataille, il se retira en conjurant ses amis de prouver son innocence & la leur par des effets. Ils prirent l'armure de Cimon, la placèrent dans le poste qu'il devoit occuper, & combattirent avec tant de valeur qu'ils se firent presque tous tuer, laissant aux Athéniens un regret infini de leur perte, & un grand repentir de les avoir accusés si injustement.

Les Athéniens aiant perdu une



L'HISTOIRE PROFANE. 405
une bataille, rappellerent Cimon;
ce fut, comme on l'a déjà remar-
qué, Périclès lui-même qui dressa &
opposa le decret de son rappel, quoi-
qu'il eût auparavant contribué plus
que tout autre à le faire bannir. Sur
ce Plutarque fait une très-belle ré-
flexion, & qui confirme tout ce que
je dis jusqu'ici. Périclès, dit-il, em-
ploya tout son credit pour faire reve-
nir son rival: » tant les querelles mê-
mes des citoyens étoient tempérées &
par le motif de l'utilité publique, &
leurs animosités toujours prêtes à se
dissiper dès que le bien de l'Etat le
demandoit; & tant l'ambition, qui est
la plus vive & la plus forte des pas-
sions, cédoit & se conformoit aux
lois & aux interêts de la patrie. «
Après son retour, sans se faire
prier, sans se plaindre ni faire l'im-
portant, & sans chercher à faire durer
la guerre qui le rendoit nécessaire à
sa patrie, lui rendit promptement le
service qu'on attendoit de lui, & lui
obtint sans délai la paix dont elle
avoit besoin.

Mais rien ne découvre plus claire-
ment le fond du cœur de Périclès, sa
modestie, son éloignement de toute



haine & de toute vengeance, qu'une parole qu'il dit peu avant sa mort. Ses amis, qui ne croioient pas être entendus du malade, louant entr'eux son gouvernement & ses neuf trouphées, il les interrompit en leur disant qu'il s'étonnoit qu'ils s'arrêtassent à des choses qui dépendoient beaucoup de la fortune, & qui lui étoient communes avec beaucoup d'autres Généraux; & qu'ils passassent sous silence ce qui étoit le plus beau & le plus grand, de n'avoir jamais fait porter le deuil à aucun Athénien.

Les différens traits que j'ai rapportés jusqu'ici en parlant des quatre grands hommes qui ont le plus illustré la république d'Athènes, peuvent être, ce me semble, d'une grande utilité non-seulement pour les jeunes gens qui doivent occuper des places considérables dans l'Etat, mais pour toutes sortes de personnes de quelque condition qu'elles soient. Car ils nous montrent quelle petitesse d'esprit & quelle bassesse il y a à être envieux & jaloux de la vertu & de la réputation des autres; & au contraire combien il y a de noblesse & de grandeur d'ame à estimer, à aimer, à faire



HISTOIRE PROFANE. 407
oir le mérite de ses égaux , de ses
égues , de ses concurrens , & mê-
de ses ennemis , si l'on en a. Tous
raits d'histoire doivent faire d'au-
plus d'impression sur les esprits ,
ce ne sont point des leçons spé-
cives de philosophes , mais des
birs réduits en pratique.

DE L'OSTRACISME,

Ostracisme, chez les Athéniens ;
un jugement par lequel on con-
oit un homme à une sorte d'exil
duroit dix ans , à moins que le
le n'en abrégât le tems. Il faloit
y eût au moins six mille citoyens
condannassent à cette peine. Ils
oient leur suffrage en écrivant
m du particulier sur une coquille,
llée en grec ὄστρακον, d'où est venu
m d'Ostracisme. Cette sorte de
assement n'étoit point une puni-
ordonnée pour aucun crime, ni
peine infamante, & c'étoient
us illustres citoyens, & souvent
e les plus gens de bien, qui y
nt exposés. C'est ce qui fait que
re Maxime taxe de folie & d'ex-
gance publique cette coutume

Lucius. Cimon. Aristide. Themistocle, &c.



& cette loi , qui punissoit les plus grandes vertus comme on punit ailleurs les crimes , & qui paioit par l'exil les services rendus à l'État. *Quid obest quin publica dementia sic existimanda, summo consensu maximas virtutes quasi gravissima delicta punire beneficiaque injuriis rependere.*

Val. Max.
lib. 5. cap. 3.

Je ne prétends point me déclarer ici l'avocat ou l'apologiste de l'Ostracisme, ni me charger d'une cause si anciennement & si généralement décriée. Cette loi, qui sembloit n'attaquer que la vertu, & n'en vouloit qu'au mérite, a quelque chose d'extrêmement odieux, & qui révoltoit tout esprit raisonnable. Je demande seulement qu'il me soit permis d'examiner les raisons, & d'en examiner les avantages. Car je ne puis m'imaginer qu'une république, aussi sage que celle d'Athènes, eût souffert si long-tems & même autorisé une coutume, qui n'auroit été fondée que sur l'injustice & sur la violence. Et ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que quand on abrogea cette loi à Athènes, ce ne fut point à titre d'injustice; mais parce qu'ayant eu lieu par rapport à un citoyen mépris-



de toute la ville, (il se nommoit Hyperbolus, & vivoit du tems de Nicias & d'Alcibiade) on crut que désormais l'Ostracisme, flétri & dégradé par cet exemple, deshonoreroit un honnête homme, & seroit injurieux à sa réputation.

Aussi voions-nous que Cicéron ne condamne pas cette loi avec autant de sévérité que Valere Maxime, & s'en plaidant pour Sextius que l'on vouloit faire bannir, quoiqu'il eût été interdit de décréter les bannissements, se contente de taxer les Athéniens de légèreté & de témérité. Plutarque en explique en plusieurs endroits d'une manière assez favorable, ou du moins qui n'est pas dure ni injuste, comme on le verra dans la suite. C'est ce qui me porteroit à croire que Valere Maxime a jugé de cette loi trop superficiellement, & qu'il n'est trop laisse frapper de quelques conveniens, sans approfondir ce

Εκ τῆς Ἀρχαίας
ἀπορίας ἐπιπέδου
ἐπιπέδου ἢ τῆς ἀπορίας
ἀπορίας, ἀπορίας ἢ
ἀπορίας. Plat. in
9.

à nostrorum hominum
gravitate disjunctos, non
decrant qui temp. contra
populi temeritatem de-
tenderent, cum omnes,
qui ita fecerant, à civi-
tate expellerentur. Pro
Srat. n. 141.

Apud Athenienses,
ἀπορίας ἢ ἀπορίας, longè
Tome III.

S



qu'elle pouvoit avoir d'avantageux.
Examinons donc quels pouvoient être
ces avantages.

1. C'étoit une barrière très - utile
contre la tyrannie dans un Etat pure-
ment démocratique , dont la liberté,
qui en est l'ame & la loi souveraine
ne pouvoit subsister que par l'égalité.
Il étoit difficile que le peuple ne pri-
ombrage de la puissance des citoyens
qui s'élevoient au dessus des autres,
^a & dont l'ambition , si naturelle au
cœur de l'homme , donnoit de juste
allarmes à une République extrême-
ment jalouse de son indépendance.
Il convenoit de prendre de loin des me-
sures pour les faire rentrer dans l'or-
dre , d'où leurs grands talens ou leurs
grands services sembloient les avoir
tirés. ^b Ils se souvenoient encore de
la tyrannie de Pisistrate & de ses en-
fans , qui n'avoient été que de sim-
ples citoyens comme les autres. Il
avoient devant les yeux Ephèse , The-
bes , Corinthe , Syracuse , & presque
toutes les villes grecques , dont de

^a ἡ τῆν ἀρχαίαν λαοκρασίαν
καὶ πρὸς ἰσότητά τε δημοκρασίαν
καὶ εἰς ἰσότητα. *Plat. in*
vi. Themist.

^b Athenienses, propter

Pisistratityrannidem, qui
paucis annis ante foerum
omnium civium suorum
potentiam eximiescens
Corn. Nep. in Alcib. cap.



tyrans s'étoient emparé dans le tems que leurs citoyens ne craignoient rien pour leur liberté. Et qui oseroit assurer que Thémistocle, Ephialte, l'ancien Démosthene, Alcibiade, & même Cimon & Périclès, eussent refusé de regner à Athenes, s'ils avoient pu l'entreprendre, comme Pausanias

Lysandre le tenterent à Lacédémone, & tant d'autres dans leurs républiques; & comme César le fit à Rome?

2. Cette sorte de bannissement n'avoit rien de honteux & d'infamant. *In vit. Arist.*

Il n'étoit point, dit Plutarque, une punition de crime ou de malversation, mais une précaution jugée nécessaire contre un orgueil & une puissance qui devenoient à charge: c'étoit un remède doux & humain contre l'envie, à qui un trop grand mérite faisoit ombre, & donnoit de vains soupçons: en un mot c'étoit un moyen sûr de mettre l'esprit du peuple en repos, sans se porter à aucune violence contre le banni. Car il conservoit la jouissance & la disposition de son bien: il possédoit tous les droits & tous les privilèges de citoyen, avec l'espérance d'être rétabli dans



un tems fixe, qui pouvoit être abrégé par une infinité d'incidens. Ainsi on ne rompoit point par l'Ostracisme tous les liens qui attachoient l'exilé à sa patrie : on ne le pouſſoit point au deſeſpoir : on ne le forçoit pas à prendre des partis extrêmes. Auſſi voions-nous par l'événement que ni Ariſtides ni Cimon, ni Thémiftole même, ni les autres, n'ont point pris des engagements contre leur patrie, & qu'au contraire ils ont toujours conſervé pour elle beaucoup de fidélité & de zèle. Au lieu que les Romains, faute d'avoir une loi pareille, ont forcé Camille à faire des imprécations contre ſa patrie, ont engagé Coriolan à prendre les armes contre elle, comme le fit auſſi depuis Sertorius contre ſon inclination. On en venoit d'abord à faire déclarer un citoyen ennemi de l'Etat, comme Céſar, Marc-Antoine & pluſieurs autres : après quoi il ne reſtoit plus de reſſource que dans le deſeſpoir, ni d'aſſurance pour ſa propre conſervation que dans les violences & les guerres ouvertes.

3. C'eſt auſſi par cette loi que les Athéniens ſe ſont préſervés des guerres civiles, qui ont ſi fort troublé &



L'HISTOIRE PROFANE. 413
branlé la république Romaine. Avec
une semblable loi on n'en seroit pas
venu à assassiner les Gracques. On
e seroit peut-être épargné la guerre
de Marius & de Sylla, celle de César
& de Pompée, & les funestes suites
du Triumvirat. Mais Rome n'ayant
point ce remede doux & humain,
comme parle Plutarque, propre à
calmer, à adoucir, à consoler l'en-
vie; quand les deux factions du Se-
nat & du peuple étoient un peu échauf-
ées, il ne restoit plus d'autre parti
d'autre issue, que de décider la
querelle par les armes & par la vio-
lence. Et c'est ce qui a enfin attiré à
Rome la perte de sa liberté.

Peut-être donc pourroit-on croire
qu'il ne faut pas juger de cette loi de
Distracisme comme Valere-Maxime
plusieurs autres, qui ne sont fra-
s que de l'abus de la loi, sans exa-
miner à fond les véritables motifs de
son établissement & ses utilités, &
sans considerer qu'il n'y a point de
bonne loi qui n'ait ses inconvé-
niens dans l'application.

ἡ ἀποστολή τῆς ἐπιτομῆς ἐστὶν ἡ ἀποστολή.

S iij



nes, & se retira en Sicile, où bien-tôt après il mourut de chagrin. Pour Sophocle, sa gloire alla toujours en croissant, & ne l'abandonna pas, même dans son extrême vieillesse. Ses enfans l'ayant appelé en jugement pour le faire interdire, sous prétexte que son esprit s'affoiblissoit de jour en jour; pour toute apologie il lut devant les Juges une piece, intitulée *Oedipus Colonens*, qu'il venoit tout récemment d'achever, & d'une commune voix il gagna son procès.

La gloire de remporter le prix dans ces disputes, où toutes sortes de personnes s'empressoient de produire des ouvrages d'esprit, étoit regardée comme un honneur si distingué, qu'elle faisoit même l'objet de l'ambition des Princes; comme l'histoire nous l'apprend des deux Demy de Syracuse.

Lucian. in
Herodoto.

Ce fut pour Hérodote une journée bien glorieuse, & un plaisir bien flatteur, lorsque toute la Grece assemblée aux jeux olympiques crut, en lui entendant faire la lecture de ses histoires, entendre les Muses même parler par la bouche de cet historien, ce qui fit qu'on donna aux neuf li



Les poëtes qui composent son ouvrage le nom des neuf Muses. Il en étoit de même des orateurs & des poëtes qui prononçoient en public leurs discours, & y lisoient leurs poësies. Quel aiguillon de gloire n'excitoient point dans les esprits des applaudissemens reçus sous les yeux & par les acclamations de presque tous les peuples de la Grece!

L'émulation n'étoit pas moindre parmi les habiles ouvriers, & ce fut par là que sous Périclès, dans un espace de tems assez court, tous les arts furent portés à une souveraine perfection.

Ce fut lui qui bâtit l'Odeon, ou Théâtre de Musique, & qui fit le décret par lequel il étoit ordonné qu'on célébreroit des jeux & des combats de musique à la fête des Panathénées; & ayant été élu juge & distributeur des prix, il ne crut pas se deshonorer en réglant & marquant dans un grand détail les loix & les conditions de ces sortes de disputes.

A qui le nom de Phidias, & la réputation de ses ouvrages, ne sont-ils point connus? Ce célèbre Sculpteur, infiniment plus sensible à la gloire

S y.

*Plut. in vit.
Pericl.*

166.



qu'à l'interêt, se hazarda, malgré l'extrême délicatesse qu'il connoissoit au peuple d'Athenes sur ce point, d'insérer son nom, ou du moins la ressemblance de son visage, dans une fameuse statue, ne croiant pas qu'il pût y avoir pour lui de plus précieuse récompense de son travail, que de partager avec son ouvrage une immortalité dont lui-même étoit l'auteur & la cause.

On fait avec quelle ardeur les Peintres entroient en lice l'un contre l'autre, & avec quelle vivacité ils se disputoient la palme. Leurs ouvrages étoient exposés en public, & des juges également habiles & incorruptibles jugeoient la victoire à celui qui avoit le mieux réussi.

Parrhasius & Zeuxis disputèrent ainsi ensemble. Celui-ci avoit représenté dans un tableau des raisins qui étoient si ressemblans, que les oiseaux vinrent les béqueter. L'autre dans le sien avoit peint un rideau. Zeuxis, fier du puissant suffrage des oiseaux, le pressa comme en insultant de tirer le rideau afin qu'on vît son ouvrage.

^a Il connut bien-tôt son erreur, &

^a Intellecto errore concessit palmam ingenio pudore, quoniam ipse volucres sefellisset, Parrhasius autem se artificem. Plin. lib. 35. cap. 10.



céda la palme à son émule, avouant ingénument qu'il étoit vaincu, puis-que, s'il avoit trompé les oiseaux, Parrhasius l'avoit trompé lui-même tout maître en l'art qu'il étoit.

Ce que j'ai dit de l'ardeur qu'un seul homme excita à Athenes par rapport aux arts & aux sciences, nous montre combien l'émulation pourroit faire de bien dans un Etat, si elle étoit appliquée à des choses utiles au public, & si elle étoit retenue & renfermée dans de justes bornes. Quel nonneur n'ont point fait à la Grece les habiles ouvriers & les savans hommes qu'elle a produits en si grand nombre, & dont les ouvrages, supérieurs à l'injure des tems & à la malignité de l'envie, sont encore aujourd'hui regardés, & le seront toujours, comme la règle du bon goût, & le modèle de la perfection ! Des marques d'honneur, & de justes récompenses, attachées au mérite, piquent & réveillent l'industrie, animent les esprits, les tirent d'une espece d'engourdissement & de léthargie, & remplissent en peu de tems un royaume d'hommes illustres en tout genre. Feu M. Colbert Ministre d'Etat, avoit



destiné par an quarante mille écus pour ceux qui se distingueroient dans quelque genre que ce fût, ou dans les arts, ou dans les sciences; & il disoit souvent à des personnes * de confiance qu'il avoit chargées du soin de lui faire connoître les habiles gens, que s'il y avoit dans le royaume quelque homme de mérite qui souffrît & fût dans le besoin, il en chargeoit leur conscience, & les en rendoit responsables. Ce ne sont point ces sortes de dépenses qui ruinent un Etat; & un Ministre qui aime véritablement son Prince & sa patrie, ne peut gueres mieux les servir, qu'en leur procurant par d'assez modiques sommes des avantages si précieux, & une gloire si durable. Car pour appliquer ici ce que dit Horace sur un autre sujet, quand il manque quelque chose aux gens de bien, on peut acheter des amis à bon prix:

• *Vilis amicorum est annona, bonis ubi quid
deest.*



* M. Perrault,
& M. l'Abbé
Gallois.

Horat. Epist.
2. lib. 1.



TROISIÈME MORCEAU

tiré de l'histoire grecque.

Du gouvernement de Lacédémone.

IL N'Y A peut-être rien dans toute l'histoire profane de plus attesté , ni même de plus incroyable , que ce qui regarde le gouvernement de Lacédémone , & la discipline que Lycurgue y avoit établie. Ce sage législateur étoit fils de l'un des deux Rois qui commandoient ensemble à Lacédémone ; & il lui eût été facile de monter sur le trône , après la mort de son père aîné qui n'avoit point laissé d'enfant mâle. Mais il se crut obligé de se contenter des couches de la Reine sa sœur , qui pour-lors étoit grosse ; après l'heureux accouchement de cette Princesse , il se rendit lui-même tuteur & le protecteur de l'enfant contre les attentats de sa propre mère , qui avoit offert de faire mourir son fils , si Lycurgue vouloit l'épouser. Il conçut le hardi dessein de réformer en tout le gouvernement de Lacédémone : & pour être en état d'y établir de plus sages réglemens , il se fit accompagner à propos de faire plusieurs voia-



ges , afin de connoître par lui-même les différentes mœurs des peuples , & de consulter ce qu'il y avoit de personnes plus habiles & plus expérimentées dans l'art de gouverner. Il commença par l'isle de Crete , dont les loix dures & austeres étoient fort célèbres : il passa de là en Asie , où regnoit une conduite toute opposée , & enfin il se rendit en Egypte , le domicile des sciences , de la sagesse & des bons conseils.

Sa longue absence ne servit qu'à le faire plus désirer de ses citoyens ; & les Rois mêmes presserent son retour , sentant bien qu'ils avoient besoin de son autorité pour contenir le peuple dans le devoir & dans l'obéissance. Dès qu'il fut retourné à Sparte , il travailla à changer toute la forme de son gouvernement , persuadé que quelques loix particulieres ne produiroient pas un grand effet. Il commença par gagner les principaux de la ville , à qui il communiqua ses vûes ; & s'étant assuré de leur consentement , il vint dans la place publique accompagné de gens armés pour étonner & pour intimider ceux qui voudroient s'opposer à son entreprise.



On peut rappeler à trois principaux établissemens la nouvelle forme de gouvernement qu'il introduisit à Lacédémone.

1. ÉTABLISSEMENT. *Sénat.*

De tous les nouveaux établissemens : Lycurgue le plus grand & le plus considérable fut celui du Sénat, lequel, comme dit Platon, tempérant la puissance trop absolue des rois par une autorité égale à la leur, fut la principale cause du salut de cet Etat. Au lieu qu'auparavant il étoit toujours chancelant, & qu'il penchoit tantôt vers la tyrannie par la violence des rois, tantôt vers la Démocratie par le pouvoir trop absolu du peuple : ce Sénat lui servit comme d'un contre-poids qui le maintint dans l'équilibre, & qui lui donna une assiette ferme & assurée ; les vingt-huit * Secteurs qui le composoient se rangeant du côté des Rois quand le peuple vouloit se rendre trop puissant, & fortifiant au contraire le parti du peuple quand les Rois vouloient porter trop loin leur autorité.

Ce Conseil étoit composé de 7 comprenant les deux
 & trente personnes, en 2011.



Lycurgue aiant ainsi tempéré le gouvernement, ceux qui vinrent après lui trouverent la puissance des Trente qui composoient le Sénat, encore trop forte & trop absolue : c'est pourquoy ils lui donnerent un frein en lui opposant l'autorité des Ephores * environ cent trente ans après Lycurgue. Les Ephores étoient au nombre de cinq, & ne demeuroient qu'un an en charge. Ils avoient droit de faire arrêter les rois, & de les faire mener en prison, comme cela arriva à l'égard de Pausanias. Ce fut sous le règne de Théopompe que commencèrent les Ephores. Sa femme lui aiant reproché qu'il laisseroit à ses enfans une roiauté beaucoup moindre qu'il l'avoit reçue, il lui répondit : *à contraire, je la leur laisserai plus grande parce qu'elle sera plus durable.*

2. E'TABLISSEMENT. *Partage des terres, & décri de la monnoie d'or & d'argent.*

Le second établissement de Lycurgue & le plus hardi, fut le partage des terres. Il le jugea absolument né-

* Ephore signifie Contrôleur, Inspecteur.

α Μειζον μὲν ἐστὶ (ὡς πρὸς τὸν ἀριθμὸν τῶν ἀνδρῶν) ἢ τὸν ἀριθμὸν τῶν ἀνδρῶν.



L'HISTOIRE PROFANE. 425
affaire pour rétablir dans la République la paix & le bon ordre. La plupart des habitans du pays étoient pauvres, qu'ils n'avoient pas un seul pouce de terre, & tout le bien se trouvoit entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour bannir donc l'insolence, l'envie, la fraude, le luxe; & deux autres maladies du gouvernement encore plus anciennes & plus grandes que celles-là, je veux dire l'indigence & les excessives richesses: il persuada à tous les citoyens de remettre leurs terres en commun, & d'en faire un nouveau partage, pour vivre ensemble dans une parfaite égalité, ne donnant les prééminences & les honneurs qu'à la vertu & au mérite.

Cela fut aussitôt exécuté. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts qu'il distribua à ceux de la campagne, & il fit neuf mille parts du territoire de Sparte qu'il distribua à autant de citoyens. On dit que quelques années après Lycurgue, au retour d'un long voyage, traversant les terres de la Laconie qui venoient d'être moissonnées, & voyant les tas de gerbes parfaitement égaux, il se



tourna vers ceux qui l'accompa-
gnoient, & leur dit en riant : *Ne sem-
ble-t-il pas que la Laconie soit l'héritage
de plusieurs freres qui viennent de faire
leurs partages?*

Après les immeubles, il entrepri-
de leur faire aussi partager égalemen-
les autres biens, pour achever de
bannir d'entr'eux toute sorte d'ine-
galité. Mais, voiant qu'ils le suppor-
teroient avec plus de peine s'il s'y
prenoit ouvertement, il y procéda
par une autre voie en sapant l'avarice
par les fondemens. Car premierement
il déclia toutes les monnoies d'or &
d'argent, & ordonna qu'on ne se ser-
viroit que de monnoie de fer, qu'on
fit d'un si grand poids & d'un si bas
prix, qu'il faloit une charrette à deu-
bœufs pour porter une somme de
dix * mines, & une chambre entiere
pour la ferrer.

* Cinq cens
livres.

De plus, il chassa de Sparte tous les
arts inutiles & superflus : mais quan-
il ne les auroit pas chassés, la plûpart
seroient tombés d'eux-mêmes, & au-
roient disparu avec l'ancienne mon-
noie, parce que les artisans ne trou-
voient pas à se défaire de leurs ouvra-
ges, & que cette monnoie de fer n'a-



L'HISTOIRE PROFANE. 427
oit point de cours chez les autres
recs, qui bien loin de l'estimer s'en
ocquoient, & en faisoient des rail-
ries.

. E'TABLISSEMENT. *Repas publics.*

Lycurgue, voulant encore faire
us vivement la guerre à la mollesse
au luxe, & achever de déraciner
l'amour des richesses, fit un troisième
établissement: ce fut celui des repas.
Pour en écarter toute somptuosité &
toute magnificence, il ordonna que
tous les Citoyens mangeroient ensem-
ble des mêmes viandes qui étoient
glées par la Loi, & il leur défendit
pressément de manger chez eux en
particulier.

Par cet établissement des repas
communs, & par cette frugale sim-
plicité de la table, on peut dire qu'il
changea en quelque sorte de nature
les richesses, en les mettant hors
l'état d'être désirées, d'être volées,
d'enrichir leurs possesseurs: car il
n'y avoit plus aucun moyen d'user ni
de jouir de son opulence, non pas
même d'en faire parade, puisque le

α τῶν πλούτων ἀποστρέφει, | τὴν ἀντιπλοῦτητα. Plat.
ἀποστρέφει δὲ τὸν πλοῦτον, ὡς ἀποστρέφει τὸν πλοῦτον.



pauvre & le riche mangeoient ensemble en même lieu ; & il n'étoit pas permis de venir se présenter aux sales publiques, après avoir pris la précaution de se remplir d'autres nourritures, parce que tous les convives observoient avec grand soin celui qui ne bûvoit & ne mangeoit point, & lui reprochoient son intempérance ou sa trop grande délicatesse, qui lui faisoient mépriser ces repas publics.

Les riches furent extrêmement irrités de cette ordonnance ; & ce fut à cette occasion que dans une émeute populaire un jeune homme, nommé Alcandre, creva un œil à Lycurgus d'un coup de bâton. Le peuple indigné d'un tel outrage, remit le jeune homme entre les mains de Lycurgus qui sut bien s'en venger ; car par les manières pleines de bonté & de douceur avec lesquelles il le traita, de violent & d'emporté qu'il étoit, il le rendit en assez peu de tems très-moderé & très-sage.

Les tables étoient chacune d'environ quinze personnes ; & pour y être reçu, il falloit être agréé de toute la compagnie. Chacun apportoit par mois un boisseau de farine, huit me



L'HISTOIRE PROFANE. 429.
ares de vin, cinq livres de fromage,
deux livres & demie de figues, &
quelque peu de leur monnoie pour
l'apprêt & l'assaisonnement des vi-
res. On étoit obligé de se trouver
à ce repas public; & long-tems après
le Roi Agis, au retour d'une expédi-
tion glorieuse, aiant voulu s'en dis-
cuser pour manger avec la Reine sa
mère, fut réprimandé & puni.

Les enfans même se trouvoient à
ces repas, & on les y menoit comme
à une école de sagesse & de tempé-
rance. Là ils entendoient de graves
discours sur le gouvernement, & ne
voyoient rien qui ne les instruisît. La
conversation s'égaioit souvent par
des railleries fines & spirituelles, mais
qui n'étoient jamais basses ni cho-
quantes; & dès qu'on s'apercevoit
qu'elles faisoient peine à quelqu'un,
on s'arrétoit tout court. On les ac-
coutumoit aussi au secret; & quand
un jeune homme entroit dans la salle,
le plus vieux lui disoit, en lui mon-
trant la porte: *Rien de tout ce qui se
fait ici, ne sort par là.*

Le plus exquis de tous leurs mets
étoit ce qu'ils appelloient *la sauce noi-*
re, & les vieillards la préféroient à



tout ce qu'on leur servoit sur la table. ^a Denys le Tyran s'étant trouvé à un de ces repas, n'en jugea pas de même, & ce ragoût lui parut fort fade. Je ne m'en étonne pas, dit celui qui l'avoit préparé: l'assaisonnement y a manqué. Et quel assaisonnement reprit le Tyran? La course, la sueur, la fatigue, la faim, la soif. Car c'est là, ajouta le Cuisinier, ce qui assaisonne ici tous nos mets.

4. AUTRES ORDONNANCES.

Lycurgue regardoit l'éducation des enfans comme la plus grande & la plus importante affaire d'un Législateur. Son grand principe étoit qu'ils appartenissent encore plus à l'Etat qu'à leurs peres: & c'est pour cela qu'il ne laissa pas ceux-ci maîtres de les élever à leur gré, & qu'il voulut que le public s'emparât de leur éducation, afin de les former sur des principes constans, & uniformes, qui leur

a Ubi cum tyrannus cenavisset Dionysius, negavit se jute illo nigro, quod cenæ caput erat, delectatum. Tum is, qui illa coxerat: Minimè mirum, inquit; condimenta enim defuerunt. Quæ

tandem, inquit ille? Labor in venatu, sudor, cursus ab Eurora, famulatus. His enim rebus intercedæmoniorum ^{egula} condiuntur. *Tafel. n. 98.*



L'HISTOIRE PROFANÉ. 431
spirallent de bonne heure l'amour
de la patrie & de la vertu.

Si-tôt qu'un enfant étoit né, les an-
s de chaque tribu le visitoient; &
ls le trouvoient bien formé, fort
vigoureux, ils ordonnoient qu'il
nourri, & lui assignoient une des
mille portions pour son hérita-
. Si au contraire ils le trouvoient
fait, délicat & foible, & s'ils ju-
pient qu'il n'auroit ni force ni san-
ils le condannoient à périr, & le
soient exposer.

On accoutumoit de bonne heure
enfans à n'être point difficiles ni
icats pour le manger; à n'avoir
int de peur dans les ténèbres; à ne
pouvant pas quand on les laissoit
ls; à ne point se livrer à la mau-
se humeur, ni à la criaillerie, ni
pleurs; à marcher nus pieds pour
aine à la fatigue; à coucher dure-
nt; à porter le même habit en hiver
en été, pour s'endurcir contre le
froid & le chaud.

*Exempt. de
Laced. rep.*

A l'âge de sept ans on les distri-
bit dans les classes, où ils étoient
vés tous ensemble sous la même
discipline. * Leur éducation n'étoit à

ΕΙΣ ΤΗΝ ΠΑΙΔΕΙΑΝ ΑΙΤΑΙ ΜΑΘΗΤΑΙ ΕΠΙΣΤΡΟΦΑΙ.



proprement parler, qu'un apprentissage d'obéissance, le Législateur aiant bien compris que le moien le plus sûr d'avoir des Citoyens soumis à la Loi & aux Magistrats, ce qui fait le bon ordre & la félicité d'un Etat, étoit d'apprendre aux enfans dès l'âge le plus tendre à être parfaitement soumis aux Maîtres.

Pendant qu'on étoit à table, le Maître proposoit des questions aux jeunes gens. On leur demandoit par exemple : *Qui est le plus homme de bien de la Ville ? Que dites-vous d'une telle action ?* Il falloit que la réponse fût prompte, & accompagnée d'une raison & d'une preuve conçue en peu de mots : car on les accoutumoit de bonne heure au stile laconique, c'est-à-dire à un stile concis & ferré. Lycurgue vouloit que la monnoie fût fort pesante & de peu de valeur ; & au contraire, que le discours comprît en peu de paroles beaucoup de sens.

Pour ce qui est des lettres, ils n'en apprenoient que pour le besoin. Toutes les sciences étoient bannies de leur pays. Leur étude ne tendoit qu'à la voir obéir, à supporter les travaux & à vaincre dans les combats. Il avoient



L'HISTOIRE PROFANE. 433
voient pour surintendant de leur
éducation un des plus honnêtes hom-
mes de la ville & des plus qualifiés,
qui établissoit sur chaque troupe des
maîtres d'une sagesse & d'une probité
généralement reconnues.

Le vol, non-seulement n'étoit point
perdit parmi ces jeunes gens, mais
il étoit commandé : j'entends le
vol d'une certaine espece, & j'expli-
querai dans mes réflexions les raisons
des vûes de Lycurgue pour le per-
mettre. Ils se glissoient le plus fine-
ment & le plus subtilement qu'ils
pouvoient dans les jardins & dans les
potagers à manger, pour y dérober des
herbes ou de la viande : & s'ils étoient
prouvés, on les punissoit pour
avoir manqué d'adresse. On raconte
qu'un d'eux aiant pris un petit re-
pas, le cacha sous sa robe, & souf-
flant, sans jeter un seul cri, qu'il lui
perforait le ventre avec les ongles &
dents, jusqu'à ce qu'il tomba mort
sur la place.

La patience & la fermeté des jeu-
nes Lacédémoniens éclatoient sur-
tout dans une fête qu'on célébroit en
l'honneur de Diane surnommée Or-
thome III.

T



thia, où les ^a enfans, sous les yeux de leurs parens, & en présence de toute la Ville, se laissoient fouetter jusqu'au sang sur l'autel de cette inhumaine déesse, & quelquefois même expiroient sous les coups, sans pousser aucun cri, ni même aucun soupir. ^b C'étoient leurs peres mêmes, qui le voiant tout couverts de sang & de blessures, & près d'expirer, les exhortoient à persévérer constamment jusqu'à la fin. Plutarque nous assure qu'il avoit vû de ses propres yeux plusieurs enfans perdre la vie à ce cruel jeu. De-là vient qu'Horace donne l'épithete de patiente à la ville de La-

-Od. 7. lib. 1. démone, *patiens Lacedæmon*; & qu'un autre Auteur fait dire à un homme qui avoit souffert trois bons coups de bâton sans se plaindre: *Tres plagæ Spartana nobilitate concovi.*

L'occupation la plus ordinaire des Lacédémoniens étoit la chasse, &c.

^a Spartæ pueri ad aram sic verberibus accipiuntur, ut multus è visceribus sanguis exeat, nonnunquam etiam, ut cum ibi essem audiveram, ad necem: quorum non modo nemo exclamavit unquam, sed ne ingemuit quidem. *Cic. lib. 2. Tusc.*

quæst. n. 34.

^b Ipsi illos patres hortantur, ut idæi gellorum fortiter periant, & laceros ac se animas rogant, reverent vulnera præ vulneribus. *Senec. de. vid. cap. 4.*



férens exercices du corps. Il leur
oit défendu d'exercer aucun art
échanique. Les Ilotes, qui étoient
e espece d'esclaves, cultivoient
rs terres, & leur en rendoient un
rtain revenu.

Lycurque vouloit que ses citoyens
issent d'un grand loisir. Il y avoit
s sales communes où l'on s'assem-
oit pour la conversation. Quoi-
elle roulât assez souvent sur des
rières graves & sérieuses, elle étoit
aisonnée d'un sel & d'un agrément
i instruisoit & corrigeoit en diver-
ant. Ils étoient rarement seuls : on
accoutumoit à vivre, comme les
illes, toujours ensemble, toujours
our de leurs Chefs. L'amour de
atrie & du bien commun, étoit leur
ion dominante. Ils ne croient
nt être à eux, mais à leur pays. Pé-
ete n'ayant pas eu l'honneur d'être
choisi pour un des trois cens qui
ient un certain rang distingué dans
ville, s'en retourna chez lui fort
tent & fort gai, dilant *qu'il étoit*
si que Sparte eût trouvé trois cens
autres plus honnêtes gens que lui.

Εὐδοκίῳ τῷ πελάγι. | ἀπομνηστέον, ἵνα οἱ ἄλλοι
: διὰ τῆς ἐξουσίας αὐτῆς | πατρῴας. Tij



Tout inspiroit, à Sparte, l'amour de la vertu, & la haine du vice : les actions des citoyens, leurs conversations, & même les inscriptions publiques, il étoit difficile que des hommes nourris au milieu de tant de préceptes & d'exemples vivans, ne devinssent vertueux. Ce fut pour conserver en eux cette heureuse habitude que Lycurgue ne permit pas à toutes sortes de personnes de voyager, de peur qu'ils ne rapportassent des mœurs étrangères, & des coutumes licentieuses, qui leur auroient bien-tôt inspiré du dégoût pour la vie & pour les maximes de Lacédémone. Il chassa aussi de sa ville tous les étrangers qui n'y venoient pour rien d'utile ni de profitable, & que la curiosité seule y attiroit ; craignant que chacun n'y fit entrer avec lui les défauts & les vices de son pays, & persuadé qu'il étoit plus important & plus nécessaire de fermer les portes des villes aux mœurs corrompues, qu'aux maladies & aux pestiférés.

A proprement parler, le métier d'exercice des Lacédémoniens étoit la guerre. Tout tendoit là chez eux, tout respiroit les armes, Leur vie étoit



ten plus douce à l'armée qu'à la
 ville ; & il n'y avoit qu'eux au mon-
 de à qui la guerre fût un tems de re-
 pos & de rafraîchissement , parce
 qu'alors les liens de cette discipline
 dure & austere qui regnoit à Sparte
 étoient un peu relâchés , & qu'on leur
 avoit plus de liberté. Chez eux la
 dernière loi de la guerre & la plus
 violable , comme Démarate le dé-
 montra à Xerxès , étoit de ne jamais
 prendre la fuite quelque supérieure
 nombre que pût être l'armée des
 ennemis ; de ne jamais quitter son
 poste ; de ne point livrer ses armes ; en
 un mot , de vaincre ou de mourir.
 On raconte que la mère d'un jeune
 homme qui venoit d'être recomman-
 dé à son fils qui partoît pour une
 campagne , de revenir avec son bou-
 clier , ou sur son bouclier ; & qu'une
 fois apprenant que son fils étoit
 mort dans le combat en défendant sa
 patrie , répondit froidement : *Je ne
 suis mis au monde que pour cela.*
 Cette disposition étoit commune par-
 mi les Lacédémoniens. Après la fa-
 meuse bataille de Leuctres qui leur

Hered. lib. 7.

*Cic. lib. 1.
Tusi. Quæst.
n. 101.*

*Plut. in vit.
Art.*

<p> <i>Plus de valeur aussi ne de peur, & un autre. L'avis d'un, d'un autre.</i> </p>	<p> <i>Plus. de valeur. mulier. On rapporte quelquefois sur leurs boucliers ceux qui avoient été tués.</i> </p>
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

T iij



fut si funeste, les peres & les meres de ceux qui étoient morts en combattant se félicitoient les uns les autres, & alloient dans les temples remercier les dieux de ce que leurs enfans avoient fait leur devoir : au lieu que les parens de ceux qui avoient survécu à cette défaite étoient insolables. A Sparte, ceux qui avoient pris la fuite dans un combat, étoient diffamés pour toujours. Non-seulement on les excluait de toutes sortes de charges & d'emplois, des assemblées, des spectacles ; mais c'étoit encore une honte de leur donner une fille en mariage, ou de recevoir une fille d'eux ; & on leur faisoit impunément mille outrages en public.

Ils n'alloient au combat qu'après avoir imploré le secours des dieux par des sacrifices & des prières publiques : & pour-lors ils marchoisent à l'ennemi pleins de confiance, comme étant assurés de la protection divine, & pour me servir de l'expression de Plutarque, comme si Dieu étoit présent, & combattoit avec eux : ἄς τῷ θεῷ συμπάροισ.

Quand ils avoient rompu & ne s'étoient en fuite leurs ennemis, ils ne les pouvoient



L'HISTOIRE PROFANE. 439
 devoient qu'autant qu'il le falloit pour
 assurer la victoire : après quoi ils se
 retiroient , estimant qu'il n'étoit ni
 glorieux , ni digne de la Grece , de
 aller en pieces des gens qui cedent
 qui se retirent. Et cela ne leur étoit
 pas moins utile qu'honorable : car
 leurs ennemis , sachant que tout ce
 qui résistoit étoit passé au fil de l'épée,
 qu'ils ne pardonnoient qu'aux
 fuyards , préféroient ordinairement
 la fuite à la résistance.

Quand les premiers établissemens
 de Lycurgue furent reçus & confir-
 més par l'usage , & que la forme de
 gouvernement qu'il avoit établie pa-
 resse assez forte & assez vigoureuse pour
 maintenir d'elle-même & pour se
 conserver : comme Platon dit de
 Dieu , qu'après avoir achevé de créer
 le monde , il se réjouit lorsqu'il le vit
 tourner & faire les premiers mouve-
 mens avec tant de justesse & d'har-
 monie ; ainsi ce sage Législateur ,
 charmé de la grandeur & de la beauté
 de ses loix , sentit un redoublement

*Ce passage de Platon sur le monde : Vidit Deus
 mundum suum quem creaverat , &
 deus ait : bene est quod creaverat . Gen.
 1. 31.*

T iij



de plaisir quand il les vit , pour ainsi dire , marcher seules & cheminer heureusement.

Mais desirant , autant que cela dépendoit de la prudence humaine , de les rendre immortelles & immuables , il fit entendre au peuple qu'il lui restoit encore un point le plus important & le plus essentiel de tous , sur lequel il vouloit consulter l'oracle d'Apollon ; & en attendant , il le fit tous jurer que jusqu'à ce qu'il fût de retour ils maintiendroient la forme de gouvernement qu'il avoit établie. Quand il fut arrivé à Delphes il consulta le dieu pour savoir si ses loix étoient bonnes & suffisantes pour rendre les Spartiates heureux & vertueux. Apollon lui répondit qu'il n' manquoit rien à ses loix , & que tant que Sparte les observeroit , elle seroit la plus glorieuse ville du monde , & jouiroit d'une parfaite félicité. Lycurgue envoya cette réponse à Sparte & croiant son ministère consommé , il mourut volontairement à Delphes en s'abstenant de manger. Il étoit persuadé que la mort même des grands personnages & des hommes d'Etat ne doit pas être oisive ni inutile à la R



publique, mais une suite de leur ministère, une de leurs plus importantes actions, & celle qui leur doit faire autant ou plus d'honneur que toutes les autres. Il crut donc qu'en mourant de la sorte il mettoit le sceau & le tombeau à tous les services qu'il avoit rendus pendant sa vie à ses citoyens, & que sa mort les obligeroit à garder toujours les ordonnances, qu'ils avoient juré d'observer inviolablement jusqu'à son retour.

REFLEXIONS sur le gouvernement de Sparte, & sur les loix de Lycurgue.

1. Choses louables dans les loix de Lycurgue.

IL FAUT bien, à n'en juger même que par l'événement, qu'il y eût dans les loix de Lycurgue un grand fonds de sagesse & de prudence, puisque tant qu'elles furent observées à Sparte, & elles le furent pendant plus de cinq cents ans, cette ville fut si puissante & si florissante. C'étoit moins, dit Plutarque en parlant des loix de Sparte, le gouvernement & la police

Οὐ μὴν οὐδὲ Σπάρτην ἀναστήσει οὐδὲ κείνην ἰσχυροποιήσει, ἀλλὰ διὰ τὴν αὐτὴν.

TV



d'une ville ordinaire, que la conduite & le réglément d'un homme sage qui passe toute sa vie dans les exercices de la vertu. Ou plutôt, continue ce même auteur, comme les poëtes feroient qu'Hercule, avec sa peau de lion & sa massue seulement, parcourroit le monde, & le purgeoit de voleurs & de tyrans : Sparte de même, avec une simple bande * de parchemin & une méchante cape, donnoit la loi à toute la Grece volontairement soumise à son empire, étouffoit les tyrannies & les injustes dominations dans les cités, terminoit à son gré les guerres, & calmoit les séditions, il plus souvent sans remuer un seul bouclier, & en envoyant un seul Ambassadeur, qui ne paroïssoit pas plutôt que tous les peuples soumis se rangeoient autour de lui, comme les abeilles autour de leur roi, tant la justice de cette ville & son bon gouvernement imprimoient de respect à tous les hommes.

1.
Nature du
gouvernement
de Sparte.

ON TROUVE à la fin de la vie de Lycurgue une réflexion de Platon

* C'étoit ce que les Lacédémoniens appelloient Scytale, une bande de cuir ou de parchemin roulée autour d'un bâton, où les ordres que la République envoioit aux Généraux étoient écrits comme en chiffre.



que, qui seule seroit un grand élo-
 ge de ce sage Législateur. Il dit que
 Platon, Diogene, Zénon, & tous ceux
 qui ont entrepris de parler de l'éta-
 blissement d'un Etat politique, ont
 pris pour modèle la république de
 Lycurgue : avec cette différence,
 qu'ils se sont bornés à des paroles &
 des discours, mais que Lycurgue,
 sans s'arrêter à des idées & à des pro-
 jets, a mis en œuvre & produit au-
 tant de grand jour une police inimitable, & a
 formé une ville entière de philosophes.
 Pour y réussir, & pour établir
 la forme de république la plus par-
 faite qui fût possible, il avoit comme
 vu & mêlé ensemble ce que cha-
 que espèce de gouvernement paroît
 avoir de plus utile pour le bien
 public, en tempérant l'une par l'au-
 tre, & balançant les inconvéniens de
 chacune en particulier par les avan-
 tages que procuroit la réunion de tou-
 s ensemble. Sparte tenoit quelque
 chose de l'état monarchique par l'au-
 torité de ses rois : Le Conseil des
 Anciens, autrement dit le Sénat, étoit
 une véritable aristocratie : & le pou-
 voir qu'avoit le peuple de nommer
 les Sénateurs, & de donner force aux



Loix, étoit un craion du gouvernement démocratique. L'établissement de Ephores corrigea dans la suite ce qu'il pouvoit y avoir de défectueux dans ces premiers réglemens, & suppléa ce qui pouvoit y manquer. Platon en plus d'un endroit, admire la sagesse de Lycurgue dans l'établissement du Sénat, qui fut également salutaire aux rois & au peuple :^a parce que par ce moien la loi devint l'unique maîtresse des rois, & que les rois ne devinrent pas les tyrans de la loi.

2.
Partage égal
des terres : or
& argent bannis
de Sparte.

LE DESSEIN que forma Lycurgue de faire un partage égal des terres parmi les citoyens, & de bannir entièrement de Sparte le luxe, l'avarice, les procès, les dissensions, & même tems qu'il en banniroit l'usage de l'or & de l'argent, nous paroît un plan de république sagement imaginé, mais impraticable dans l'exécution, si l'histoire ne nous apprenoit que Sparte a subsisté dans cet état pendant plusieurs siècles. Concevons-nous qu'on ait pu persuader des citoyens, auparavant riches & opu-

^a Νόμος ἐπιδη κύριος | τύχωνοι νόμοι. *Plat.*
ἔγένετο βασιλεύς πῶν ἀν- | *Erist.* 8.
θρώπων, ἀλλ' ἐκ ἀνθρώπων



ens, de renoncer à tous leurs biens
 & à tous leurs revenus, de se con-
 fondre en tout avec les plus pauvres,
 & s'assujettir à un régime de vivre
 très-dur & très-gênant, de s'interdire
 en un mot l'usage de tout ce qui est
 regardé ailleurs comme faisant la
 douceur & la félicité de la vie? Voila
 pourtant de quoi Lycurgue est venu
 à bout.

Un tel établissement seroit moins
 merveilleux, s'il n'avoit subsisté que
 pendant la vie du Législateur: mais
 on sait qu'il lui survécut de plusieurs
 siècles. Xénophon dans l'éloge qu'il
 nous a laissé d'Agésilas, & Cicéron
 dans l'une de ses harangues, remar-
 quent que Lacédémone étoit la seule
 ville du monde qui eût conservé im-
 mutablement sa discipline & ses loix
 pendant un si grand nombre d'an-
 nées. *Soli*, dit le dernier en parlant
 des Lacédémoniens, *1010 orbe terra-*
rum septingentos jam annos amplius
illis moribus & nunquam mutatis legi-
bus vivunt. Je croi bien que du tems
 de Cicéron la discipline de Sparte,
 n'estoit bien que sa puissance, étoit fort
 foible & diminuée: mais tous les
 historiens conviennent qu'elle se

Pro Flacco.

num. 63.



maintint dans toute sa vigueur jusques au regne d'Agis, sous lequel Lyfandre, incapable lui-même de se laisser éblouir & corrompre par l'or, remplit sa patrie de luxe & d'amour pour les richesses, en y apportant des sommes immenses d'or & d'argent, qui étoient le fruit de ses victoires, & en renversant par là les loix de Lycurgue. Cet événement qui fut le commencement de la décadence de Sparte, mérite bien d'être ici rapporté.

*Plut. in vit.
Lys.*

Lyfandre aiant fait un riche butin dans la prise d'Athenes, envoya à Lacédémone tout l'or & l'argent qu'il avoit pris. On tint conseil pour savoir si l'on devoit le recevoir : rare & belle délibération, dont toute l'histoire ne fournit aucun autre exemple ! Les plus sages & les plus sensés des Spartiates, se tenant rigoureusement à la loi, furent d'avis d'écarteler de la ville avec horreur & anathème cet or & cet argent, comme une peste fatale, & une amorce dangereuse de tout mal. D'autres, & ce fut le plus grand nombre, proposè-

..α Απεδοξαμεν η δει ταυτ | εστιν κινδυλ οπαρταυ
το αργυριου κη τε χρυσιου.



ent un milieu & un tempérament, qui fut suivi. L'on ordonna qu'on rendroit l'or & l'argent, mais que cette monnoie ne seroit employée que par le Trésor public, & n'auroit cours que pour les propres affaires de l'Etat; & que tout particulier qui en trouveroit saisi, seroit mis à mort sur l'heure. Ce fut là une faute essentielle, & qui avec la ruine des loix de Lycurgue causa celle de l'Etat. Ils furent, dit Plutarque, de très imprudens & allez aveugles de croire qu'il suffisoit de placer comme en sentinelle à la porte des mains la loi & la crainte du supplice pour empêcher l'or & l'argent d'y entrer: pendant qu'ils laissoient le cœur de leurs citoyens ouvert à l'admiration & au desir des richesses, & qu'ils introduisoient eux-mêmes une violente passion d'en amasser, en faisant garder comme une chose grande & honorable de devenir riche.

Mais l'introduction de la monnoie

<p>Οὐδὲ τὰς ἀποκαταστάσεις ποιοῦντες, ἔπειτα καὶ τὰς ἀποκαταστάσεις ἐπέβαλλον, ὅπως οἱ πολῖτες οὐκ ἔμελλον εἰς τὴν εὐπορίαν ἀεὶ διὰ τὸ χρῆμα ἀποκλιθεῖν.</p>	<p>ἀποκαταστάσεις ἀργύρου καὶ χρυσοῦ, ἵνα οἱ πολῖτες οὐκ ἔμελλον εἰς τὴν εὐπορίαν ἀεὶ διὰ τὸ χρῆμα ἀποκλιθεῖν.</p>
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------



d'or & d'argent ne fut pas la première plaie que les Lacédémoniens firent aux loix de leur Législateur. Elle fut la suite du violement d'une autre loi encore plus fondamentale. L'ambition fraia le chemin à l'avarice. Le desir des conquêtes entraîna celui des richesses, sans lesquelles on ne pouvoit songer à étendre sa domination. Le principal but de Lycurgue dans l'établissement de ses loix, & sur tout de celle qui interdisoit l'usage de l'or & de l'argent, étoit, comme l'ont judicieusement observé Polybe & Plutarque, de réprimer & de réfréner l'ambition de ses citoiens, de les mettre hors d'état de faire des conquêtes & de les forcer en quelque sorte de se renfermer dans l'enceinte étroite de leur pays, sans porter plus loin leurs vûes ni leurs prétentions. En effet son gouvernement qu'il avoit établi suffisoit pour défendre les frontieres de Sparte; mais il ne suffisoit pas pour la rendre maîtresse des autres villes.

Le dessein de Lycurgue n'avoit donc pas été de former des Conquérans. Pour en ôter jusqu'à la pensée à ses citoiens, il leur défendit expressément

α Απέστη δὲ αὐτῶν χρῆσι. Plut. in meribus L
καὶ ταῖς ἑταῖ καὶ ταυμῶ. l. 664.



quoiqu'ils habitassent un pays envi-
ronné de la mer, de s'exercer a la ma-
rine, d'avoir des flotes, & de com-
mettre sur mer. Ils furent religieux
observateurs de cette défense pen-
sant près de cinq siècles, & jusqu'à
la défaite de Xerxès. A cette occasion
ils songerent à s'emparer de l'empire
de la mer, pour éloigner un ennemi si
redoutable. Mais s'étant bientôt aper-
çu que ces commandemens éloignés &
maritimes corrompoient les mœurs
de leurs Généraux, ils y renoncèrent
sans peine, comme nous l'avons re-
marqué à l'occasion du roi Pausanias.

Quand Lycurgue avoit armé ses ci-
toyens de boucliers & de lances, ce
n'avoit point été pour les mettre en
état de commettre plus impunément
des injustices, mais pour s'en défen-
dre. Il en avoit fait un peuple de
soldats & de guerriers, afin qu'à l'om-
bre des armes ils véussent dans la li-
berté, dans la modération, dans la
justice, dans l'union, dans la paix, en

*Plut. in vit.
Lycurg.*

α Ου μιν τό τε καυ λου-
ρησιν αμείνων ου τε πιν
αίσοι α γυμνάσι α πιν
ου τιν παλιό δαμ' α ο
α βουσι ούδριε κιο α, πο-
α βλασ τιμίζοι ουδαι
αίαι ατ' α γιτὸς β γ γι.

τιδπι α έμενιοι τὸς πρὸς
α πτι, πρι ετε ουδὸς
α α σιταίμασι, τ' πρι ιαυ-
δουσι α α ταρμας χιτ-
μιτοι α α σι, ούδριε ουδ
α πριεσι χιόιοι διαταλῶσθ
Plut. in vit. Lyg.



Plut. *ibid.*
& *in vit.*
Agefil.

se contentant de leur terrain sans usurper celui des autres, & en se persuadant qu'une ville, non plus qu'un particulier, ne peut espérer un bonheur solide & durable que par la vertu. Des hommes corrompus, dit encore Plutarque, qui ne voient rien de plus beau que les richesses, & qu'une domination puissante & étendue, peuvent donner la préférence à ces vastes Empires qui ont assujetti l'univers par la violence: mais Lycurgue étoit convaincu qu'une ville n'avoit besoin de rien de tout cela pour être heureuse. Sa politique, qui a fait avec justice l'admiration de tous les siècles avoit pour principal but l'équité, la modération, la liberté, la paix; & elle étoit ennemie de l'injustice, de la violence, de l'ambition, de la passion de dominer & d'étendre les bornes de la république de Sparte. Ces sortes de réflexions que Plutarque seme de tems en tems dans ses vies, & qui en font la plus grande & la plus solide beauté, peuvent contribuer infiniment à donner aux jeunes gens une véritable notion de ce qui fait la solide gloire d'un Etat réellement heureux, & à les détromper de



bonne heure de l'idée qu'on se forme
de la vaine grandeur de ces Empires
qui ont englouti les Roiaumes, & de
ces fameux Conquérans qui ne doi-
ent ce qu'ils sont qu'à la violence
& à l'usurpation.

LA LONGUE durée des Loix établies
par Lycurgue, est certainement une
chose bien merveilleuse : mais le
moyen qu'il employa pour y réussir,
n'est pas moins digne d'admiration.
Le moyen fut le soin extraordinaire
qu'il prit de faire élever les enfans
des Lacédémoniens dans une exacte
& sévère discipline. Car, comme le
dit remarquer Plutarque, la religion
seul serment auroit été un foible lien,
par l'éducation & la nourriture il
seût imprimé les Loix dans leurs
cœurs, & ne leur eût fait sucer pres-
que avec le lait l'amour de sa police.
Aussi vit-on que ses principales or-
donnances se conserverent plus de
vingt cens ans, ² comme une bonne
& forte teinture qui a pénétré jus-
qu'au fond. Et Cicéron fait la même
remarque, en attribuant le courage
& la vertu des Spartiates, non pas
seul à leur bon naturel, qu'à l'excel-

^{3.}
Excellente
éducation de la
jeunesse.

ἡ δὲ τῶν Λατῶν ἀρετὴ οὐκ ἴσχυσε ἀποταφῆσθαι



lente éducation qu'on recevoit à Sparte

Orat. pro
Flacco, n. 63.

te : *Cujus civitatis spectata ac nobilitate
virtus, non solum naturâ corroboratur
verum etiam disciplinâ putatur.* Ce qui
fait voir de quelle importance il est
pour un Etat de veiller à ce que les
jeunes gens soient élevés d'une ma-
niere propre à leur inspirer l'amour
des Loix de la patrie.

Le grand principe de Lycurgue
& ^a Aristote le répète en termes for-
mels, étoit que, comme les enfans
sont à l'Etat, il faut qu'ils soient éle-
vés par l'Etat, & selon les vûes de
l'Etat. C'est pour cela qu'il vouloit
qu'ils fussent élevés en public & en
commun, & non abandonnés au ca-
price des parens, ^b qui pour l'ordi-
naire par une indulgence molle &
aveugle, & par une tendresse mal-
entendue, énervent en même tems
le corps & l'esprit de leurs enfans.
A Sparte, dès l'âge le plus tendre, on
les endurcissoit au travail & à la fa-
tigue par les exercices de la chasse &

*a Οὐ χρεὶν νομίζουσιν αἰ-
πὴν αὐτῶν πᾶσι εἶναι τῶν
πολιτῶν, ἀλλ' ἂ πάντας τῆς
πόλεως. Δεῖ δὲ τῶν κρι-
τῶν κριτὴν ποιεῖσθαι καὶ τὴν
ἀσκησιν. Arist. lib. 8.
Felix.*

*b Mollis illa educatio,
quam indulgentiam vo-
camus, nervos omnes &
mentis & corporis fran-
git. Quintest. lib. 1. cap. 2.*



la course : on les accoutumoit à
porter la faim & la soif , le chaud
le froid. Et , ce que les meres au-
ent bien de la peine à se persuader ,
est que tous ces exercices durs & pé-
bles tendoient à leur procurer une
forte & robuste santé, capable de sou-
rir les fatigues de la guerre, à la-
quelle ils étoient tous destinés, & la
en procuroient en effet.

MAIS ce qu'il y avoit de plus ex-
cellent dans l'éducation de Sparte ,
est qu'elle enseignoit parfaitement
à jeunes gens à obéir. De là vient
que le poete Simonide donne à cette
ville une épithete * bien magnifi-
que , qui marque qu'elle seule savoit
dompter les esprits , & rendre les
hommes souples & soumis aux loix ,
comme les chevaux que l'on forme
que l'on dresse dès leurs plus ten-
des années. C'est pour cela qu'Agé-
silaos conseilla à Xénophon de faire
venir ses enfans à Sparte , afin qu'ils
appriissent la plus belle & la plus
grande de toutes les sciences , qui est
celle de commander & d'obeir. Il

^{4.}
Obéissance.

Αἰσθητικὸν τὸ ἐστὶν. | αὐτοκρατορικὸν τὸ ἐστὶν
τὸ ἐστὶν τὸ ἐστὶν τὸ ἐστὶν. | τὸ ἐστὶν τὸ ἐστὶν τὸ ἐστὶν.



l'avoit bien apprise lui-même, & en sentoit toute l'importance. Plutarque observe qu'il ne parvint pas comme les autres * rois, à commander, sans avoir auparavant parfaitement appris à obéir; & ^a que ce fut pour cela que de tous les rois de Lacédémone il fut celui qui sût le mieux s'accorder avec ses sujets, aiant ajouté à la grandeur véritablement royale & aux manières nobles qui lui étoient naturelles, un air de bonté, d'humanité, d'affabilité populaire, qu'il tenoit de l'éducation.

Il donna dans la suite le plus mémorable exemple de soumission à la Loi & à l'autorité publique qui soit dans l'histoire; & ce n'est pas sans raison que Xénophon & Plutarque mettent cette action au dessus de toute ce qu'il a fait de plus glorieux. Après les grandes victoires qu'il avoit remportées contre les Perses, toute l'Asie étant déjà émue, & la plûpart des provinces prêtes à se révolter, il se

* A Sparte, les enfans destinés au trône, étoient dispensés de la sévérité de la discipline.

^a Διὸ καὶ πολὺ τῶν βασιλείων εὐαρμόστατον αὐτῷ

τοῖς ὑπὸ κείνῳ παρίσταντο ἔχουσι χρηματικῶν καὶ δικῶν προσήκοντων αὐτῷ τῆς ἀρχῆς τὸ δυνάμει καὶ φιλαίθερα πρῶτον.



voit à aller attaquer le roi de Perse
 dans le cœur de ses Etats, & il se pré-
 toit à partir pour cette grande ex-
 pedition. Sur ces entrefaites arrive
 un courier, qui lui annonce que Sparte
 est menacée d'une furieuse guerre,
 que les Ephores le rappellent, &
 l'ordonnent de venir au secours de
 sa patrie. Agésilas, sans délibérer un
 moment, partit, en s'écriant: *O mal-
 heureux Grecs, plus ennemis de vous-
 mes que les barbares!* Il faut être
 son maître de soi, & bien respecter
 la liberté publique, pour renoncer
 à une si prompte obéissance à tou-
 tes les conquêtes qu'il avoit déjà fai-
 tes, & aux magnifiques espérances
 que l'avenir presque assuré lui pré-
 sentoient.

Les Princes, dit Plutarque, font
 consister ordinairement leur grandeur
 dans ce qu'ils commandent à tous, &
 obéissent à personne. Souvent mé-
 me dans la crainte qu'une raison trop
 étendue ne vienne à les maîtriser, &
 se moule, pour ainsi dire, la pointe
 de la force d'une autorité à laquelle
 ils ne veulent point mettre de bor-
 nes, ils affectent de demeurer dans
 l'ignorance de leurs devoirs, Qui sera

*Plut. ad Prin-
 cipem indo-
 ctum.*



donc , ajoute Plutarque , le maître des Rois qui n'en ont point ? Ce sera la Loi , cette reine souveraine des dieux & des hommes , comme l'appelle Pindare : mais une Loi, non écrite dans les livres , mais gravée dans le cœur ; qui les suivra par tout , qui ne les abandonnera jamais , & qui exercera sur leur esprit un doux mais souverain empire. Un Officier disoit tous les matins au roi des Perses en l'éveillant : Souvenez-vous, Seigneur d'accomplir les ordonnances d'Ormasde : c'étoit le Législateur des Perses. L'amour du bien public & de la justice en dit autant à un Prince bien sensé & bien instruit.

· POUR mieux faire connoître le caractère des Lacédémoniens , & leur parfaite soumission aux Loix , je rapporterai ici un endroit d'Hérodote bien digne d'être remarqué. Xerxès près d'entrer dans la Grece, demanda à Démarate l'un des Rois de Sparte qui s'étoit réfugié auprès de lui , s'il croioit que les Grecs osassent l'attendre , & il lui recommanda sur tout de lui parler avec sincérité. » Puisqu

» vous me l'ordonnez , lui répondi

» Démarate, la verité va vous parle



par ma bouche. Il est vrai que de tout tems la Grece a été nourrie dans la pauvreté: mais on a introduit chez elle la vertu, que la sagesse cultive, & que la vigueur des loix maintient. C'est par l'usage que la Grece fait faire de cette vertu, qu'elle se défend également des incommodités de la pauvreté, & du joug de la domination. Mais pour ne vous parler que de mes Lacédémoniens, soyez sûr que nés & nourris dans la liberté, ils ne prendront jamais l'oreille à aucune proposition qui tende à la servitude. Fussent-ils abandonnés par tous les autres Grecs, & réduits à une troupe de mille soldats, ou à un nombre encore moindre, ils tendront au devant de vous, & refuseront point le combat. Le roi, entendant un tel discours, se mit à rire: & comme il ne pouvoit comprendre que des hommes libres indépendans, tels qu'on lui dépeint les Lacédémoniens, qui n'avoient point de maîtres qui pussent

J'en ferai à la fin de quelques remarques sur une
 partie le texte grec de l'expression de ce passage qui
 se trouve chez Hérodote, avec ce qui s'est fait sans difficulté.
 Tome III. V



les contraindre , fussent capables de
s'exposer ainsi aux dangers & à la
mort.² » Ils sont libres & indépen-
» dans de tout homme , reprit Dé-
» marate ; mais ils ont au dessus d'eux
» la Loi qui les domine , & ils la crai-
» gnent plus , que vous-même n'êtes
» craint de vos Sujets. Or cette Loi
» leur défend de fuir jamais dans le
» combat , quelque grand que soit le
» nombre des ennemis ; & elle leur
» commande , en demeurant fermes
» dans leur poste , ou de vaincre , ou
» de mourir. » La chose arriva com-
me Démarate l'avoit prédit. Trois
cens Lacédémoniens, aiant à leur tête
Léonidas l'un des rois de Sparte, ofe-
rent disputer le passage des Thermo-
pyles à l'armée innombrable des Per-
ses. Enfin, après avoir fait des efforts
incroyables de courage , accablés par
le nombre plutôt que vaincus , ils pé-
rirent tous avec leur Chef, excepté un
seul qui se sauva à Lacédémone, où
il fut traité comme un lâche, & com-

<p>α Ελίυθισοι γάρ εόντις, ου πάντα ελίυθισοι είσιν· ίπασιν γάρ σοι διαπότις, λέμος, τον ύποδύματις πολλῶϊη μάλλον, ἢ εἰ σοι σί· ποιεῖσι γάρ τε αἱ ἐκεί-</p>	<p>τοι ἀνάγει· ἀνάγει δὲ τ' αὐτὸν αἰετὸν, ἕτερον οὐκ γινώσκειν πύδου ἀνάγει ἐκ μαγιστῶν, ἀλλὰ μόνον εἰ τὸ πύδου, ἰπποκρίτου, δὲ ἀπελευθεῖται.</p>
---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------



L'HISTOIRE PROFANE. 459
 ne un traître à la patrie. On éleva
 ans la suite un superbe tombeau
 ans ce lieu-là même à ces braves dé-
 fenceurs de la Grece, avec cette inscri-
 tion, qui étoit du Poete Simonide :

Ὁ ξένε, ἀγγεῖλον Λακεδαιμονίοις, ἐπὶ τῇ δὲ
 Κείμεθα, τοῖς κείτων πιθέμενοι νομίμοις.

est-à-dire : Passant, va annoncer à La-
 cedemone que nous sommes morts ici,
 sur obéir à ses saintes Loix. Il est bon
 faire ici remarquer aux jeunes
 ns la simplicité des inscriptions
 tiques.

OBSERVATIONS CRITIQUES

sur un passage d'Hérodote.

Ἡ ἑλλάδι πρὶν μὴ αἰεὶ κατὰ σπουδαίους
 ἀρετῇ δὲ ἰσχυρῶς εἶναι, ἀπὶ τοὺς οὐλοῦς
 πρῶτον μὲν ἔτι μὲν ἰσχυροῦ· τῇ διαγρῶ-
 οὖν ἑλλάδας, πρὶν πρὶν ἀπεμύνηται, ἔ-
 δωπείσιν.

Herod. lib.
 7. pag. 471.
 edit. Houtt.
 Steph. ano.
 1592.

Valla traduit ainsi ce passage : Gre-
 semper quidem alumna fuit pau-
 raris, hospes virtutis, quam à sapien-

Pari animo Lacedæ. | occiderunt, in quos si-
 illi in Thermopylis monides :

is, hospes, sparta, nec te hinc vidisse jacentes,
 Dom. sac. dicit patria legibus obsequimur.

lib. 1. Tulc. Quest. 2. 101.

V ij



*tia accivit & à severa disciplina: quam
usurpans Gracia, & paupertatem tuctur
& dominatum.* Henri Estienne, au lieu
de *paupertatem tuctur*, a substitué à la
marge, *paupertatem propulsat*; ce qui
est conforme au texte grec, τὴν πείραν
ἀπαμύνηται.

Ce passage m'a embarrassé: & cer-
tainement il n'est point sans difficul-
té. Il semble présenter une contra-
diction évidente, en disant d'abord
que la pauvreté a toujours été en
honneur dans la Grece; & ensuite
que la même Grece rejette & écarte
loin d'elle la pauvreté. C'est pour-
quoi la traduction de Vallart me plai-
soit assez, & en la suivant je trouvois
un fort beau sens dans ce passage.

» La Grece, disoit Démarate à Xer-
» xès, jusqu'ici a toujours été le do-
» micile de la pauvreté, & l'école de
» la vertu. Instruite par les leçons de
» ses sages, & soutenue par une rigi-
» gide observation de ses Loix, elle
» s'est toujours conservée jusqu'ici
» & dans l'amour de la pauvreté
» & dans l'honneur du commande-
» ment, & *paupertatem tuctur, & do-
» minatum.* Mais pour donner ce sens
au passage d'Hérodote, il falloit chan-



ter le texte, & supposer qu'il y avoit
ἐμπίπτω au lieu de *ἀπαμύπτω*, com-
 me apparemment Valla l'avoit sup-
 posé.

Me trouvant dans cet embarras, je
 exposai ma difficulté à un ami ab-
 sent, fort versé dans la connoissance
 des Auteurs grecs & latins, & dont
 ses observations & les conseils m'ont
 été d'un grand secours dans l'ouvra-
 ge que j'ai donné au Public. J'insère-
 rai ici sa réponse, qui pourra être
 utile aux jeunes maîtres, en leur mon-
 trant comment il faut s'y prendre
 pour expliquer des endroits obscurs
 & difficiles.

Je croi, m'écrit cet ami, avoir
 rencontré le vrai sens du passage
 d'Hérodote. J'en donnerai la tradu-
 ction françoise, après avoir établi les
 indices qui la justifient.

La principale difficulté consiste
 dans le sens qu'on doit donner à
ἐμπίπτω. Si l'on y trouve de l'é-
 quivoque en le construisant avec
κατα, cette équivoque est levée par
καταμύπτω, que le même verbe gou-
 verne également. Or *καταμύπτω* ne si-
 gnifie point ici l'honneur du comman-
 dant, comme vous le traduisez.



Car 1°. pour soutenir cette version il faudroit changer ἀπαμύνηται en ἐπαμύνηται de son autorité, & contre la foi des manuscrits & des imprimés, qu'il n'est jamais permis d'abandonner, à moins que d'y être forcé par l'évidence du sens que forme le texte.

2. Le caractère propre des Grecs sur tout dans ces premiers tems étoit l'amour de la liberté, de l'indépendance, de l'affranchissement de tout joug, l'ἀυτονομία; & non pas le désir de la domination, l'ambition du commandement, la gloire des conquêtes.

3. Que l'on nomme, si l'on peut, non un peuple, mais une seule ville sur laquelle les Grecs eussent alors étendu leur empire, & sur laquelle ils affectassent l'honneur du commandement. Démarate se seroit donc rendu ridicule de vanter à Xerxès le commandement des Grecs, pendant qu'il ne pouvoit montrer un village sur lequel ils l'exerçassent.

4. Quand on accorderoit pour un moment que ce Lacédémonien auroit voulu exagérer la jalousie des Grecs pour l'honneur du comman-



ement, capable de leur faire tout sacrifier pour se conserver cette glorieuse possession, jamais il ne se seroit servi du mot *δεσποιν* pour exprimer cette pensée. Il lui auroit préféré certainement *ἡγεμονία*, *ἄρχη*, *κυράνεια*, *ἡγεμονία*, & peut-être *κράτος*, s'il avoit voulu parler comme Homere. Car *δεσποιν* ne signifie que la domination d'un maître sur les esclaves: *dominatio heris in servos*. C'est un terme odieux, qui emporte l'idée de servitude dans celui qui y est soumis, qui donne une idée entièrement opposée au génie des Grecs, lesquels dans la suite, quoique leur ambition eût été allumée par leurs grandes Victoires sur les Perses, ne penserent néanmoins jamais à établir nulle part un empire despotique: *δεσποινία*. Les Athéniens & les Lacédémoniens, qui partageoient tout à tout l'honneur du commandement, affecterent dans leurs conquêtes, les premiers d'introduire dans toutes les Villes la *Democratie*, & les autres l'*Aristocratie*, à les animer contre la servitude des Perses par cette image flatteuse de liberté. Je ne m'arrête point à le prouver: toute l'histoire y est favorable.



5. Ce que Démarate ajoute immédiatement des Lacédémoniens, pour prouver par cet exemple particulier sa thèse générale, montre clairement qu'il ne s'agit pas ici d'une *δυσπιστία* active qu'ils veulent se conserver sur les autres, mais d'une *δυσπιστία* passive que Xerxès exigeoit d'eux, mais à laquelle jamais les Spartiates ne pourroient se résoudre, quand ils seroient abandonnés de tous les Grecs, & qu'ils resteroient seuls livrés à une mort certaine. C'est le but du raisonnement: c'est ce qu'il ne faut pas perdre de vûe.

Je ne voi donc pas comment on peut recevoir une traduction, qui combat en même tems le texte formel de l'original, la propriété des termes, le vrai caractère des peuples, l'évidence des faits, & la suite du raisonnement de celui qui parle.

Voici la traduction que j'ose substituer.

» Il est vrai que de tout tems la
 » Grece a été nourrie dans la pauvreté. Mais on a introduit chez
 » elle la vertu, que la sagesse cultive,
 » ve, & que la vigueur des loix maintient. C'est par l'usage que la Grece:



fait faire de cette vertu, qu'elle se «
 défend également des incommo- «
 dités de la pauvreté, & du joug de «
 la domination. «

2. *Choses blâmables dans les Loix de
 Lycurgue.*

SANS ENTRER ici dans un détail exact de tout ce qui pourroit être blâmé dans les ordonnances de Lycurgue, je me contenterai de quelques légères réflexions, que le Lecteur sans doute, justement blessé & évolté par le simple récit de quelques-unes de ces ordonnances, aura déjà faites avant moi.

EN EFFET, pour commencer par ^{1. Sur la naissance des enfans.} la naissance des enfans, qui ne seroit choqué de l'injuste & barbare coutume de prononcer un arrêt de mort contre ceux des enfans qui avoient le malheur de naître avec une complexion trop foible & trop délicate pour pouvoir soutenir les fatigues & les exercices auxquels la République demandoit tous ses Sujets ? Est-il donc impossible, & cela est-il sans exemple, que des enfans, foibles d'abord & délicats, se fortifient dans la suite de l'âge, & deviennent même très-



robustes ? Quand cela seroit , n'est-ce
 on en état de servir sa patrie que par
 les forces du corps ? & compte-t-on
 pour rien la sagesse , la prudence , le
 conseil , la générosité , le courage , la
 grandeur d'ame , toutes les qualités

*Cic. lib. 1.
 offic. n. 79.* qui dépendent de l'esprit ? *Omnino
 illud honestum , quod ex animo excelsa
 magnificoque quarimus , animi efficitur
 non corporis viribus.* Lycurgue lui-

ibid. n. 76. même a-t-il rendu moins de service
 & fait moins d'honneur à Sparte par
 l'établissement de ses loix , que les
 plus grands Capitaines par leurs vic-
 toires ? Agésilas étoit d'une taille si
 petite , & d'une mine si peu avanta-
 geuse , qu'à sa première vûe les Egy-
 ptiens ne purent s'empêcher de rire :
 & cependant il avoit fait trembler le
 grand Roi de Perse jusques dans le
 fond de son palais.

*2. Soit uni-
 que des corps.* LE GRAND défaut des loix de Ly-
 curgue , comme Platon & Aristote
 l'ont remarqué , c'est qu'elles ne ten-
 doient qu'à former un peuple de sol-
 dats. Ce Législateur paroît en tout
 occupé du soin de fortifier les corps ,
 nullement de celui de cultiver les es-
 prits. Pourquoi bannir de la Répu-
 blique tous les arts & toutes les scien-



es, dont un des fruits le plus avantageux est d'adoucir les mœurs, de polir l'esprit, de perfectionner le cœur, & d'inspirer des manières douces, civiles, honnêtes, propres en un mot à entretenir la société, & à rendre le commerce de la vie agréable ? De là vient que le caractère des Latédémoniens avoit quelque chose de dur, d'austère, & souvent même de féroce : défaut qui venoit en partie de leur éducation, & qui aliéna d'eux l'esprit de tous les alliés.

C'ÉTOIT une excellente pratique de Sparte d'accoutumer de bonne heure les jeunes gens à souffrir le chaud, le froid, la faim, la soif ; & d'assouplir par différens exercices durs & pénibles le corps à la raison, à laquelle il doit servir de ministre pour exécuter ses ordres, ce qu'il ne peut faire, s'il n'est en état de supporter toutes sortes de fatigues. Mais falloit-il porter cette épreuve jusqu'au traitement inhumain dont nous avons parlé ? & n'étoit-ce pas une brutalité

*3. Cruauté
barbare à l'égard des
esprits.*

Omnes artes, quibus
utitur humanitas,
ad humanitatem
informantur. *Ar. h. n. 4.*

Exercendum corpus,

& ita efficiendum est, ut
obedire consilio rationis,
que posita in exequendis
negociis & labore col-
lando. *Lib. 1. de off. c. 79.*



& une barbarie dans des peres & des meres de voir de sang froid couler le sang des plaies de leurs enfans, & de les voir même souvent expirer sous les coups de verges ?

4. *Fermeté
peu humaine
dans les meres.*

ON ADMIRE le courage des meres Spartaines, à qui la nouvelle de la mort de leurs enfans tués dans un combat non seulement n'arrachoit aucunes larmes, mais caufoit une sorte de joie. J'aimerois mieux que dans une telle occasion la nature se fit entrevoir davantage, & que l'amour de la patrie n'étoufât pas tout-à-fait les sentimens de la tendresse maternelle. Un de nos Généraux, qui dans l'ardeur du combat on apprit que son fils venoit d'être tué, parla bien plus sagement. » Songeons, dit-il, maintenant à vaincre l'ennemi, demain je pleurerai mon fils.

5. *Excessif
d'oisir.*

JE NE VOI pas comment on peut excuser la loi qu'imposa Lycurgue aux Lacédémoniens de passer dans l'oisiveté tout le tems de leur vie, excepté celui où ils faisoient la guerre. Il laissa tous les arts & tous les métiers aux esclaves & aux étrangers qui habitoient parmi eux, & ne mit



entre les mains de ses citoyens que le bouclier & la lance. Sans parler du danger qu'il y avoit de souffrir que le nombre des esclaves, nécessaires pour cultiver les terres, s'accrût à un tel point, qu'il passât de beaucoup celui des maîtres, ce qui fut souvent parmi eux une source de séditions : sans combien de desordres un tel loisir devoit-il plonger des hommes toujours desœuvrés, sans occupation journalière, & sans travail réglé ? C'est un inconvenient qui n'est encore aujourd'hui que trop ordinaire parmi la noblesse, & qui est une suite naturelle de la mauvaise éducation qu'on lui donne. Excepté le tems de guerre, la plupart de nos gentilshommes passent leur vie dans une entière inutilité. Ils regardent également l'agriculture, les arts, le commerce au dessous d'eux, & ils s'en feroient deshonorés. Ils ne savent souvent manier que les armes. Ils ne prennent des sciences qu'une légère lecture, & seulement pour le besoin : encore plusieurs d'entr'eux n'ont aucune connoissance, & se servent sans aucun goût pour la lecture. Ainsi il n'est pas étonnant



que la table , le jeu , les parties de
chasse , les visites réciproques , des
conversations pour l'ordinaire assez
frivoles , fassent toute leur occupa-
tion. Quelle vie pour des hommes
qui ont quelque esprit !

6. Pudeur
& modestie
absolument né-
gligées.

MAIS ce qui rend Lycurgue plus
condannable , & ce qui fait mieux
connoître dans quelles ténèbres &
dans quelles desordres le paganisme
étoit plongé , c'est de voir le peu d'é-
gard qu'il a eu à la pudeur & à la
modestie. Un maître chrétien ne
manque pas d'opposer à cette licen-
ce effrénée la sainteté & la pureté
des loix de l'Evangile ; & par ce
contraste il leur fait sentir quelle est
la dignité & l'excellence du christia-
nisme.

Il le fait encore d'une maniere qui
n'est pas moins avantageuse , par la
comparaison même de ce que les loix
de Lycurgue ont de plus louable , avec
celles de l'Evangile. C'est une chose
bien admirable , il faut l'avouer , qu'un
peuple entier ait consenti à un par-
tage de terres qui'égaloit les pauvres
aux riches , & que par le changement
de monnoie il se soit réduit à une
espece de pauvreté. Mais le Législa-



leur de Sparte, en établissant ces loix, avoit les armes à la main. Celui des chrétiens ne dit qu'un mot, *Bienheureux les pauvres d'esprit*; & des milliers de fideles dans la suite de tous les siècles, renoncent à leurs biens, vendent leurs terres, quittent tout, pour suivre Jesus-Christ pauvre.

Sur le vol permis chez les Lacédémoniens.

J'AI CRU devoir traiter cet article séparément & avec quelque étendue, parce que le jugement qu'on en porte est assez souvent fondé sur l'erreur, & n'a d'autre principe qu'une prévention indiscrette, & peu attentive à examiner le fond des choses. On condamne durement cette coutume des Lacédémoniens, comme pouvant porter les jeunes gens à peu réfléchir en d'autres occasions le bien d'autrui, & comme étant contraire à la loi naturelle & au décalogue. Dans le dénombrement qu'on fait des crimes permis chez différentes nations, l'inceste parmi les Perses, du meurtre des peres vieux ou infirmes chez les Indiens, de l'adultere chez d'autres peuples, on ne manque pas d'y faire entrer le vol des Lacédémoniens,



& de faire remarquer que^a chez les Scythes, nation regardée ordinairement comme barbare, & qui destituée de loix ne connoissoit & ne cultivoit la justice que par une espece d'instinct naturel, le vol étoit condamné & puni comme un des plus grands crimes.

Mais peut-on raisonnablement présumer que le plus grand des Législateurs ait autorisé formellement un desordre aussi grossier que le vol pendant que les plus petits législateurs dans tous les pays & dans tous les siècles ont eu soin de le punir sévèrement, & même de mort?

Plutarque, qui rapporte cette coutume dans la vie de Lycurge, dans les mœurs des Lacédémoniens, & dans plusieurs autres endroits, n'y donne jamais le moindre signe d'improbation, quoiqu'il soit ordinairement un juge si équitable & si éclairé dans la morale: & je ne me souviens pas qu'aucun des anciens en ait fait un crime aux Lacédémoniens ni à Lycurgue.

^a *Justitia genis ingenuis culea, non legibus.* | *furto gravius.* *Jus. lib. 1. cap. 1.*
Nullum seclum apud eos



D'où peut donc être venu le jugement peu favorable qu'en portent souvent les modernes ? De ce qu'ils ne se donnent pas la peine d'en pénétrer les circonstances, ni d'en pénétrer les motifs.

1. Les jeunes gens à Lacédémone ne font ces larcins que par ordre de leur commandant.

Plat. in vit. Lyc.

2. Ils ne les font que dans un tems marqué, & en vertu de la loi.

Apophteg. Lacon.

3. Ils ne voloient jamais que des légumes, & des vivres, comme des supplémens au peu de nourriture qu'on leur donnoit exprès en très-petite quantité. Ainsi tous ces larcins n'étoient regardés que comme des tours de souplesse qu'on leur permettoit publiquement pour chercher à quoi vivre plus au large.

Instit. Lacon.

4. Le législateur avoit eu plusieurs motifs en permettant cette sorte de larcin.

C'étoit pour rendre les possesseurs plus vigilans à serrer & à garder leur bien.

On vouloit par là inspirer aux jeunes gens plus de hardiesse & d'adresse, comme étant destinés à la guerre.

On leur donnoit peu de nourriture,



afin qu'ils ne fussent jamais rassasiés, jamais réplets & chargés d'embonpoint ; qu'ils fussent alertes & légers, qu'ils apprissent à supporter la faim & eussent une santé plus forte & plus égale.

Instit. Lacon.

Mais le principal motif étoit, que tous ces jeunes gens étant sans exception destinés à la guerre, il jugeoit important de les accoutumer de bonne heure à la vie de soldat ; de leur apprendre à vivre de peu, à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance sans avoir besoin du pain de munition, à soutenir de grandes fatigues à jeun, à se maintenir long-tems avec peu de vivres dans un pays où les ennemis accoutumés à une grande consommation, mouroient de faim dès les premiers jours, & étoient obligés d'abandonner le terrain, chassés par l'impuissance où ils étoient d'y vivre, au lieu que le Lacédémonien y trouvoit de quoi subsister sans peine. C'est à quoi le législateur, tout guerrier, & uniquement attentif à former des soldats, avoit voulu pourvoir de loin par l'éducation, en les accoutumant à une grande frugalité & à une grande sobriété, faute desquelles la plûpart



Les desseins échouent à la guerre, & les plus fortes armées sont dans l'impossibilité de maintenir leurs conquêtes. De sorte qu'aujourd'hui, où par la bonne chère & par la somptuosité des tables on a multiplié les besoins des armées, le plus embarrassant des soins de ceux qui les commandent est de pourvoir aux vivres, & le premier obstacle qui les empêche d'avancer dans le pays ennemi, est le défaut de subsistance. Aussi, ce que nos meilleurs Généraux regardent comme ce qu'il y a de plus singulier & de plus incroyable dans l'ancienne histoire, c'est la facilité & la promptitude avec lesquelles les plus grosses armées se transportoient d'un pays dans un autre.

Ce sont ces avantages que Lycurgue a voulu procurer à un peuple tout guerrier : & il ne pouvoit choisir un moyen plus efficace ni plus certain. C'est jusques-là qu'il faut aller pour entendre la loi, & pour lui rendre justice. Après toutes ces observations je ne sai si l'on fera encore aux jeunes Lacédémoniens un grand scrupule de leurs vols, & si on les verra obligés à restitution. En ce



cas, il est aisé de les justifier par des raisons encore plus solides & plus foncières.

C'est un principe constant, que depuis le premier partage des biens nous ne possédons plus rien que dépendamment des loix & selon la disposition des loix ; & qu'en abandonnant à chaque particulier la jouissance de la portion du bien qui lui est échue, elles peuvent y faire les réserves, les restrictions, & y imposer les servitudes & les charges qu'elles jugent convenables. Or tout le corps de l'Etat de Sparte, en acceptant les loix de Lycurgue, étoit convenu solennellement que sur les trente neuf mille lots distribués aux Spartiates, il seroit permis aux jeunes gens de prendre parmi les légumes & les vivres ce que le possesseur ne garderoit pas avec assez de soin, sans qu'il pût se plaindre de la rapine, ni avoir action contre le ravisseur. Aussi il est clair, que lorsque le jeune homme étoit surpris, il n'étoit jamais puni comme aiant fait une injustice & pris le bien d'autrui, mais seulement comme aiant manqué d'adresse.

Rien n'est plus ordinaire dans tous



de tout le gibier & des bêtes fauves qui sont chez les vassaux, quoique les terres qui nourrissent ces bêtes ne lui appartiennent point, & même d'empêcher les propriétaires de toucher à ces bêtes, quoiqu'ils les aient vû naître chez eux.

C'est ainsi que tout le corps de l'Etat Lacédémonien, composé de tous les particuliers, avoit transporté publiquement aux jeunes gens le droit de venir prendre dans les jardins & dans les sales les vivres qui les accommodoient. Et ces jeunes gens n'étoient pas plus criminels en se servant de cette liberté, que les bourgeois d'Athènes en allant prendre dans les jardins & dans les vergers de Cimon ce qui leur convenoit, parceque tous les particuliers de Sparte étoient censés avoir donné unanimement aux jeunes gens, qui après tout étoient leurs propres enfans, la même permission que Cimon avoit accordée aux Athéniens, qui n'étoient que ses citoyens.

Pour ce qui regarde l'exemple des Scythes, chez qui le vol étoit sévèrement puni, la raison de la différence est sensible. C'est que la loi, qui



le décide de la propriété & de l'usage des biens, n'avoit rien accordé chez les Scythes à un particulier sur le bien d'un autre particulier : & que la loi chez les Lacédémoniens avoit tout le contraire. C'eut été un véritable vol d'aller prendre du fruit dans les jardins de Periclès, de Théastocle, d'Alcibiade, parcequ'ils en étoient réservés à la propriété : mais on n'en étoit point un d'en aller cueillir dans les vergers de Cimon & de Melpidas, parcequ'ils avoient associé à la jouissance de ces biens tous les citoyens.

Il n'étoit nullement à craindre que la coutume reçue à Sparte n'appriât les jeunes gens à ne pas respecter d'autres cas le bien d'autrui. Car les établissemens de Lycurgue, qui avoient banni de Sparte l'usage de l'or & de l'argent, & qui obligeoient tous les citoyens de vivre & de manger ensemble, avoient rendu le vol de meubles & de la monnoie ou inu-til, ou même impossible. Aussi ne voit-on point que pendant tant de siècles on ait jamais découvert un seul vol à Lacédémone,



QUATRIÈME MORCEAU.

tiré de l'histoire grecque.

*Beaux jours de Thebes, & délivrance
de Syracuse.*

CE N'EST que dans le dessein d'être court, que je joins ces deux morceaux d'histoire, quoiqu'ils soient tout-à-fait séparés; & que par la même raison, sans presque faire aucun récit, je me contenterai de faire connoître le caractère de ceux qui y ont eu le plus de part.

I. *Beaux jours de Thebes.*

NUL TRAIT de l'histoire ne fait mieux sentir, ce me semble, ce qui peut le vrai mérite, & de quelle ressource sont pour un Etat de grands Capitaines, que ce qui arriva à Thebes dans un assez court espace d'années. Cette ville par elle-même étoit très-foible, & elle venoit tout récemment d'être comme réduite en servitude. Lacédémone au contraire étoit depuis long-tems en possession du commandement, & maîtrisoit toute la Grece. Deux Thébains, par leur courage & par leur sagesse, ab-

batirent



exercerent le pouvoir formidable de
 leur patrie, & portèrent leur patrie au
 plus haut point de gloire. Je ne ferai
 presque que montrer cet événement,
 sans entrer dans un grand détail.

Ces deux Thébains furent Pélopi-
 das & Epaminondas, tous deux sortis
 des plus illustres familles de leur ville.
 Le premier étoit né avec de grands
 biens, qu'il augmenta beaucoup étant
 devenu seul héritier d'une maison
 très-riche & très-florissante. Pour
 l'autre, la pauvreté lui étoit dome-
 stique, & il l'avoit reçue comme un
 héritage de père en fils : mais il se la
 rendit encore plus familière & plus
 facile à supporter, par l'étude sérieuse
 qu'il fit de la philosophie, & par le genre
 de vie simple qu'il suivit toujours
 d'une manière constante & unifor-
 me. L'un montra l'usage qu'on de-
 voit faire des richesses, & l'autre ce-
 qu'on pouvoit faire de la pauvre-
 té. Pélopidas faisoit part de ses biens
 à tous ceux qui avoient besoin d'être
 secourus, & qui méritoient de l'être,
 tant voir, dit Plutarque, qu'il étoit
 maître & non l'esclave de ses biens.
 Il n'eût pu jamais porter Epaminon-
 das à accepter ses offres, &



à user de son bien : il apprit de lui à vivre comme pauvre au milieu des richesses. Il faisoit à dessein la visite des maisons des pauvres, pour apprendre d'eux à se passer de beaucoup de choses. Il auroit eu honte, disoit-il, de dépenser plus pour sa table & pour ses habits que le dernier des Thébains. Et il n'étoit si sévère contre lui-même, que pour être en état de partager son bien avec un plus grand nombre d'honnêtes gens qui en avoient besoin.

Ils étoient tous deux également nés pour les grandes choses ; avec cette différence pourtant, que Pélopidas s'appliquoit davantage à exercer son corps, & Epaminondas à cultiver son esprit. Ils emploioient tout leur loisir, l'un aux exercices de la lutte & à la chasse, l'autre à la conversation & à l'étude de la philosophie.

Mais ce que les personnes les plus sensées ont admiré par dessus tout en eux, a été cette amitié & cette union inaltérable qu'ils conserverent pendant tout le cours de leur vie, quoiqu'ils se trouvassent presque toujours employés ensemble soit dans le com-



mandement des armées, soit dans le gouvernement de la République : union, fondée sur une estime mutuelle de part & d'autre, & encore plus sur l'amour du bien public, qui faisoit que chacun d'eux regardoit les intérêts de l'autre comme les siens propres. Cette intelligence & ce bon accord, qualités infiniment rares parmi ceux qui tiennent ensemble le timon de l'Etat, comme on le peut voir par l'exemple des plus grands hommes d'Athenes, ne peut être que l'effet d'une véritable grandeur d'ame, & d'une vertu solide, qui ne cherchant ni la gloire ni les richesses, sources ordinaires des dissensions & de l'envie, vis le bien & l'aggrandissement de la patrie, est bien au dessus des passions & des foiblesses d'une basse ambition, pour qui le mérite d'autrui est un tourment.

La première & la plus éclatante preuve que Pélopidas donna de son courage & de sa prudence, fut le dessein hardi qu'il conçut & qu'il exécuta, quoiqu'il fût encore fort jeune, de délivrer sa patrie du joug de la domination des Lacédémoniens, qui par surprise s'étoient emparé de la



citadelle de Thebes. Il fut formé en peu de tems une conspiration considérable contre les tyrans. Quoiqu'elle eût été conduite avec tout le secret possible, un moment avant l'exécution un courier, qui avoit fait grande diligence, demanda Archias chef des tyrans, qui tous ensemble étoient à table & se rejoissoient, & il lui remit entre les mains une lettre qu'il disoit être fort pressée, & regarder des affaires sérieuses. En effet on fut depuis qu'elle marquoit un détail circonstancié de toute la conjuration. ^a Archias, mettant à rire, *A demain donc*, dit-il, *les affaires sérieuses*; & il mit la lettre sous le coussin sur lequel il étoit appuyé. Mais il n'y eut point de lendemain pour lui. Il fut tué la même nuit avec tous les tyrans, & la citadelle reprise. On peut dire que ce changement qui arriva bien-tôt après dans les affaires, & que la guerre qui rabaisa l'orgueil de Sparte, & qui lui ôta l'empire de la terre & de la mer fut l'ouvrage de cette seule nuit, de laquelle Pélopidas, sans prendre

^a καὶ ὁ Ἀρχίας μισθῶν (ἴση) τὰ σποδῶντα
 παρ' ὀφθαλμῶν εἰς αὐτοὺς



château ni place, mais avec une petite poignée de gens, délia, pour ainsi dire, & rompit les nœuds de la domination des Lacédémoniens, qui passoisent ne pouvoir jamais être ni rompus, ni déliés.

Il eut part dans la suite à toutes les Victoires que Thebes remporta contre Lacédémone. Après de si grandes & de si heureuses expéditions, toutes les villes de Thessalie appellent Pélidas contre le tyran qui les opprimoit. Il marche aussitôt, & leur rend la liberté par sa présence. Les deux Rois de Macédoine, le prennent pour arbitre de leur querelle. Il leur prescrit les conditions de la paix, & exige d'eux des otages pour sûreté de leur parole: tant étoit grande la renommée de la puissance de Thebes, & la confiance qu'on avoit en sa justice. Il va ensuite en qualité d'ambassadeur auprès du roi de Perse, & il en est reçu avec les plus grandes marques de distinction & d'estime: & pendant que les députés des autres Républiques s'empressent d'en tirer des avantages particuliers, il n'est occupé que du bien général de la



Grece ; & sans rien demander pour sa patrie , il ne veut que la liberté parfaite de tous les Grecs , & leur entière indépendance. Content de l'avoir obtenue , & peu touché des présens magnifiques que le Roi lui offre , il n'accepte que ceux , qui ; sans l'enrichir , marquoient simplement la bienveillance du Prince , & sa faveur.

Tant de belles actions furent terminées par une mort fort glorieuse à la vérité , mais qui laisse pourtant quelque chose à desirer. Car Pélopidas poursuivant trop vivement le tyran de Pheres qui fuioit devant lui , & qui s'étoit retiré dans le bataillon de ses gardes , succomba enfin sous le grand nombre , après avoir fait des actions héroïques de courage. Il auroit dû se souvenir que les grands hommes sont redevables de leur vie à leur patrie ; & que c'est pour elle seule , & non pour eux-mêmes , qu'ils doivent mourir.

POUR CE QUI regarde Epaminondas ,^a ce n'est point sans raison qu'il a été considéré comme le premier

^a Thebanum Epaminon- | mum virum Græciz. *Orat.*
dam , haud scio an sum- | lib. 3. de Orat. n. 139.



homme de la Grece. Il seroit difficile de dire s'il fut plus grand Capitaine, qu'homme de bien. Il réunissoit en lui seul, comme le remarque Diodore de Sicile, toutes les belles qualités des plus fameux Généraux, & n'en avoit point les vices. Il étoit également insensible à l'ambition & à l'avarice. Il chercha, non à commander lui-même, mais à procurer le commandement à sa patrie. Les richesses, loin de le tenter, ne purent jamais approcher de lui : il semble qu'il se seroit cru deshonoré en devenant riche, & sa pauvreté l'accompagna jusqu'au tombeau, où il ne put être porté qu'aux dépens du public. Tant né pauvre, il voulut toujours demeurer : & jamais son ami Pélidas ne put vaincre sa résistance. Elle ne rougis point, lui disoit-il, d'une pauvreté qui ne m'a point empêché de mériter les premiers emplois de République, & le commandement de ses armées. Elle ne m'a point fait de honte, & je ne veux pas non plus m'en faire en l'abandonnant.

Fuit incertum, vir | Gult : & pecunie adeo
 horum an dux esset. Nam | parcus fuit, ut sumptus
 Imperium non sibi | functi delucti. *Justin.*
 peti, sed patrie que. | lib. 6. cap. 8.

X iij



Il ne fut pas plus avide de gloire que d'argent. Jamais il ne brigua les premières places : ce furent les dignités qui allèrent le chercher, & elles furent souvent obligées de faire violence à sa modestie. Il s'en acquitta toujours de telle sorte, qu'il parut leur faire plus d'honneur que lui-même n'en étoit honoré.

Sa droiture, sa sincérité, son amour invincible pour la justice, lui attiroient une pleine confiance des citoyens, & même des ennemis. On ne pouvoit s'empêcher d'aimer & d'admirer en lui un caractère de bonté & de douceur constante, que rien n'étoit capable d'altérer, & qui ne diminuoit rien de la haute estime & de la vénération que les grandes qualités lui attiroient. C'est en ces sortes de vertus que Plutarque fait consister la véritable grandeur d'Epaminondas. Rien en effet n'est plus rare

a Gloria quaque non cupidior, quam pecunia; quippe recusant omnia impetia ingesta sunt; honoresque ita gessit ut ornamentum non acciperet, sed dare ipsi dignitati videretur. Jam literarum studium, jam philolo-

phiz doctrina tanta, ut mirabile videretur, unde tam insignis militis scientia homini inter literatos nato. Just. ibid.

b *ὁ δὲ ἀγαθὸς πικρὸν ὑποφέρει, καὶ ἀπολαύει, καὶ παρὰ τὸν πόλεμον, καὶ πρὸς τὸν τῆν. Plut. in Pelop.*



que ces qualités dans un pouvoir pres- que souverain , au milieu des guerres & des victoires , à la tête des gran- des affaires ; & il n'y a rien qu'il soit plus nécessaire de bien montrer aux gens de qualité , qui sont souvent tentés d'y substituer l'artifice , la dis- simulation , les airs de hauteur & de faste.

L'élévation de ses sentimens lui fit toujours porter avec douceur & avec patience la jalousie de ses égaux , la mauvaise humeur de ses citoyens , les calomnies de ses ennemis , & l'ingra- titude de sa patrie après ses grands services. ^a Il étoit persuadé que la grandeur d'ame consiste principale- ment à souffrir ces épreuves sans se troubler , sans se plaindre , sans rien abatre de son zèle ; ^b parce qu'il en est de la patrie comme de ceux qui nous ont donné la vie , dont nous de- vons endurer les mauvais traitemens avec soumission.

Jamais personne ne fut mieux que

Ἡ δὲ τὴν δὲ συνέστατον
 ἐστὶν οὕτως ἡ συνέστατον
 ἡ δὲ τὴν δὲ συνέστατον
 ἡ δὲ τὴν δὲ συνέστατον
 ἡ δὲ τὴν δὲ συνέστατον

ou. *Ibid.*
 b Ut parentem sevi-
 etiam. sic patriæ, patri-
 do ac ferendo lenicendam
 esse. Lev. lib. 17. n. 34.



lui le métier de la guerre. Il joignoit à un courage intrépide une prudence consommée. Et toutes ces vertus ne furent pas moins l'effet de l'excellente éducation qu'il avoit reçue, que de son heureux naturel. Dès sa plus tendre jeunesse il avoit témoigné un goût merveilleux pour l'étude & pour le travail, en sorte qu'on pourroit s'étonner comment un homme né parmi les lettres, & nourri dans le sein de la philosophie, avoit pu acquiescir une science si parfaite de l'art militaire.

Voilà ce qui fait les grands hommes, & comment ils se forment; & l'on ne sauroit trop en avertir les jeunes gens destinés à la guerre, aux premières places de l'Etat, & généralement à quelque emploi que ce soit: dont plusieurs regardent l'étude comme inutile pour eux, & presque deshonorante. Cicéron dans le troisième livre de l'Orateur fait un long dénombrement des Capitaines les plus illustres de la Grece, qui tous avoient pris grand soin de cultiver leur esprit par l'étude des sciences, & en particulier par celle de la philosophie. Pisistrate, Périclès, Alci-

*Lib. 3. de
Orat. n. 37-
141.*



Diade, Dion de Syracuse dont nous parlerons bien-tôt, Timothée fils de Conon, Agétilas, & Epaminondas. C'est un grand malheur quand ceux qui entrent dans les charges & dans le manement des affaires publiques, y entrent, pour me servir des termes de Cicéron, nus & desarmés, c'est-à-dire sans connoissances, sans lumières, & presque sans aucune teinture des sciences qui servent à orner & à embellir l'esprit. *Nunc contra ple-* Ibid. n. 236.
aque ad honores adipiscendos, & ad
republicani gerendam nudi veniunt
aque inermes, nulla cognitione rerum,
nulla scientia ornati.

2. Délivrance de Syracuse.

DEUX hommes fort illustres travaillèrent à rétablir la liberté dans Syracuse, Dion & Timoléon. Le premier en jeta les fondemens, & le second acheva entièrement ce grand ouvrage.

1. DION.

JE NE SAI si parmi les vies des hommes illustres que Plutarque nous a laissées, il y en a aucune plus belle & plus curieuse que celle de Dion:



mais il n'y en a point certainement qui marque davantage quel est le prix de la bonne éducation, & de quelle utilité peut être la conversation des gens savans & vertueux. C'est presque l'unique point auquel je m'arrêterai, en faisant quelques réflexions sur les circonstances de la vie de Dion qui y ont le plus de rapport.

PREMIERE REFLEXION.

Conversation des gens de lettres & de probité infiniment utile aux Princes.

DION étoit frere d'Aristomaque, que le premier Denys avoit épousée. Une espece de hazard, ou plutôt, dit Plutarque, une providence particulière, qui jettoit de loin les fondemens de la liberté de Syracuse, y avoit amené Platon le plus célèbre des philosophes. Dion devint son ami & son disciple, & profita bien de ses leçons. Car, quoiqu'élevé dans des mœurs basses sous un tyran, quoiqu'accoutumé à une sujettion craintive & servile; quoique nourri dans le faste & les délices, en un mot dans un genre de vie qui fait consister le souverain bien dans la volupté & dans la ma-



gnificence : il n'eut pas plutôt entendu les discours de ce philosophe, & goûté de cette philosophie qui mène à la vertu, qu'il sentit son ame enflammée d'amour pour elle.

Le second Denys avoit succédé à son pere dans un âge, où, comme le dit Tite Live d'un autre roi de Syracuse, à peine étoit-il capable d'user modérément de sa liberté, loin de le pouvoir gouverner avec sagesse. Dès qu'il fut monté sur le trone, le premier soin des courtisans fut de s'emparer de son esprit, & d'obséder le jeune Prince par des flateries continuelles. Ils ne pensoient qu'à lui fournir tous les jours de vains amusemens, le tenant toujours occupé à des festins, à des commerces de femmes, & à tous les autres plaisirs les plus honteux. Dion, persuadé que tous les vices du jeune Denys ne venoient que de la mauvaise éducation qu'il avoit eue, chercha à le jetter dans des conversations honnêtes, & lui faire goûter des discours capables de former les mœurs. Pour cela

<p> <i>puerum, vix dum statem, necum do nationem, modicè la tum. Latè id ingnium</i> </p>	<p> <i>tutores atque amici ad precipiandum in omnia vita acceperunt. Liv. lib. 24. n. 4.</i> </p>
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------



il l'engagea à faire venir à sa cour Platon. Quelque répugnance qu'eut le Philosophe pour ce voiage, dont il n'espéroit pas un grand fruit; il ne put résister aux vives sollicitations qu'on lui fit de toutes parts. Il arriva donc à Syracuse, & y fut reçu avec des marques d'honneur & de distinction extraordinaires.

Platon trouva les plus heureuses dispositions du monde dans le jeune Denys, qui se prêta sans réserve à ses leçons & à ses conseils. Mais, comme il avoit lui-même infiniment profité des avis & des exemples de Socrate son maître, le plus habile homme qu'ait eu le paganisme pour faire goûter la vérité, il eut soin de manier l'esprit du jeune tyran avec une adresse merveilleuse, évitant de heurter de front ses passions, travaillant à gagner sa confiance par des manières douces & insinuanes, & surtout s'étudiant à lui rendre la vertu aimable, pour la rendre en même tems victorieuse du vice, qui ne retient les hommes dans ses liens qu'à force d'attraits, de douceurs, de plaisirs, & de délices qu'il leur présente.

Le changement fut prompt & éton-



nant. Le jeune Prince , plongé jus-
 ques-là dans l'oïveté , dans la mol-
 lesse , & dans l'ignorance de tous ses
 devoirs qui en est une suite inévita-
 ble , sortant comme d'un sommeil
 étargique , commença à ouvrir les
 yeux , à entrevoir la beauté de la
 vertu , à goûter les douceurs & les
 charmes d'une conversation égale-
 ment solide & agréable , & il se livra
 avec autant d'empressement au desir
 d'apprendre & de s'instruire , qu'il en
 avoit eu auparavant d'éloignement
 & d'horreur. La Cour, qui est le singe
 des Princes , & qui suit en tout leurs
 inclinations , entra dans les mêmes
 sentimens. Toutes les sales du palais,
 comme autant d'écoles de géométrie,
 étoient pleines de la poussière dont
 les géometres se servent pour tracer
 leurs figures ; & en très-peu de tems
 l'étude de la philosophie & des plus
 utiles sciences , devint le goût do-
 minant & général.

Le grand fruit de ces études , par-
 tout a un Prince , n'est pas seule-
 ment de lui remplir l'esprit d'une in-
 vention de connoissances très-curieuses,
 & utiles , & souvent très-nécessai-
 res ; mais encore plus de le retirer de



l'oisiveté, de l'indolence, & des vains amusemens de la Cour; de l'accoutumer à une vie appliquée & sérieuse; de lui faire naître le desir de s'instruire des devoirs de la roiauté, & de connoître ceux qui ont excellé dans l'art de regner; en un mot, de le mettre en état de gouverner par lui-même, & de voir tout par ses propres yeux, c'est-à-dire d'être véritablement roi. Mais c'est à quoi s'opposent toujours les courtisans & les flatteurs; comme cela ne manqua pas d'arriver sous le jeune Denys.

SECONDE REFLEXION.

Flatteurs, peste funeste des Cours, & ruine des Princes.

CE QUE dit Ciceron de la flaterie par rapport à l'amitié, n'est pas moins vrai par rapport à la cour des princes, qu'elle en est le poison le plus mortel: *Sic habendum est, nullam in amicitiiis pestem esse majorem, quam adulationem.* Il entend par flatteurs ces hommes faux & doubles, d'un esprit souple & pliant, qui vrais Protées prennent mille formes différentes selon le besoin, uniquement atten-

De amicit.
n. 91.

Ibid., n. 91-
93.



ifs à plaire au Prince, toujours occupés à étudier ses goûts & ses inclinations, & à lire sur son visage ce qu'il desire, se faisant une loi de ne lui présenter jamais aucune vérité choquante, de ne le contredire en rien, & de parler toujours le même langage que lui. Les gardes veillent autour du palais des Rois, dit un Ancien, pour écarter des ennemis moins dangereux que n'est la flatterie. ^a Elle rompe les sentinelles : elle pénètre, non seulement dans le cabinet, mais dans le cœur du Prince ; & elle travaille à lui enlever ce qu'il y a de plus précieux & de plus essentiel à son bonheur : c'est-à-dire, un esprit sage & équitable, le discernement du vrai & du faux, l'amour de la justice & du bien public.

^b Il n'est pas étonnant qu'un jeune Prince comme Denys, qui avec le plus excellent naturel & au milieu des meilleurs exemples auroit eu bien

a Sola quippe hæc, (adulation) nequicquam
 insancibus sarcellitibus
 perium deperdatur ;
 quicque nobilissimam
 stem, animam nuni-
 m, aggreditur. Syac.
 1791.

b Vir artibus honestis
 pudor retinetur, nedum
 inter certamina victorum
 pudicentia, aut modestia,
 aut quidquam probi mo-
 ritu servaretur. Tacit. An-
 nal. lib. 14. cap. 17.



de la peine à se soutenir, ait enfin succombé à une tentation si délicate dans une cour infectée depuis long-tems, où il n'y avoit d'émulation que pour le vice, & où il étoit environné d'une troupe de flateurs qui ne cessoient de le louer & de lui applaudir en tout. Ils commencerent par jeter un ridicule parfait sur la vie retirée qu'on lui faisoit mener, & sur les études auxquelles on l'appliquoit, comme si il s'agissoit d'en faire un philosophe. Ils allerent plus loin, & travaillerent de concert à lui rendre suspect, & même odieux, le zele de Dion & de Platon, en les lui représentant^a comme d'incommodes censeurs & d'impérieux pédagogues, qui prenoient sur lui une autorité qui ne convenoit ni à son âge ni à son rang. Enfin Dion & Platon, sous différens prétextes, & en différens tems, furent éloignés de la cour, qui se trouva de nouveau abandonnée à toutes sortes de desordres & d'excès.

On voit par-là combien il est difficile à un Prince d'éviter les pièges qui lui sont tendus par la conspiration

^a Tristes & supercilio. | publicos pedagogos. *Sofos alienæ vitæ censores,* | *nec. Epist. 113.*



Un petit nombre de personnes qui occupent les premières places auprès de lui & les premiers emplois ; qui ont intérêt à se ménager les uns les autres , à lui cacher une partie de ce qui devoit lui être connu ; & à s'accorder sur divers points malgré leurs intérêts différens , leurs jalousies , leurs haines secrètes , pour se rendre seuls les maîtres des affaires , pour porter à eux seuls la confiance du Prince, & pour le tenir comme captif dans l'étroite enceinte dont ils l'ont environné. *Claudentes principem se-*
rem , & agentes arte omnia ne quid
fiat. Lamprid. in
vita Alex.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Grandes qualités de Dion , mêlées de quelques légers défauts.

IL EST difficile de trouver réunies dans une seule personne autant d'excellentes qualités qu'on en voit dans le Prince dont nous parlons. Grandeur d'ame , noblesse de sentiment , générosité à répandre ses biens , valeur héroïque dans les combats accompagnée d'un sang froid & d'une sagesse peu communes , un esprit



vaſte & capable des plus grandes vûes; une fermeté inébranlable dans les plus grands dangers & dans les revers de fortune les plus inopinés, un amour de la patrie & du bien public porté preſque juſqu'à l'excès; voilà une partie des vertus de Dion. Il ſaiſit les préceptes de la philoſophie avec une ardeur, dont Platon témoigne avoir vû peu d'exemples: & il l'étudia, non par curioſité ou par vanité, mais pour ſ'inſtruire de ſes devoirs, & pour en faire la regle de ſa conduite.

Quelque paſſionné qu'il fût pour la philoſophie, ^a cette étude ne le détourna jamais de ſon devoir, & il ſûr contenir ſon ardeur dans de juſtes bornes. Après que Denys l'eut obligé de quitter Syracuſe & la Sicile, il menoit dans ſon exil la vie la plus agréable qu'il ſoit poſſible d'imaginer pour un homme qui a bien goûté une fois la douceur de l'étude; jouiſſant tranquillement de la converſation des philoſophes, aſſiſtant à leurs diſputes, y brillant d'une manière toute particulière par la beauté de ſon génie & par la ſolidité de ſon jugement, parcou-

^a Retinuitque, quod pientia modum. *Tacit.*
 eſt diſticiſſimum, ex ſa. | *in viſ. Agric. n. 4.*



L'HISTOIRE PROFANE. 501
tant les villes de la docte Grece pour
y cueillir, s'il est permis de parler
ainsi, la fleur des beaux esprits, &
pour y consulter les plus habiles poli-
tiques, laissant par-tout des marques
de sa libéralité & de sa magnificence,
également aimé & respecté de tous
ceux qui le connoissoient, & recevant
dans tous les lieux où il passoit des
honneurs extraordinaires, qu'on ren-
doit encore plus à son mérite qu'à sa
naissance. C'est du milieu d'une vie si
douce qu'il s'attacha pour aller secou-
rir sa patrie qui imploroit sa prote-
ction, & pour la délivrer du joug de
la tyrannie sous lequel elle gémissoit
depuis long-tems.

Jamais peut-être entreprise ne fut
plus hardie, & n'eut en même tems
un succès plus heureux. Il partit avec
huit cens hommes seulement, & deux
vaisseaux de charge, pour aller atta-
quer à main armée une puissance aussi
redoutable que celle de Denys. « Qui
seroit jamais cru, dit un historien, «
qu'un homme avec deux vaisseaux «
de charge fût venu à bout de détrô- «
ner un Prince qui avoit quatre cens «
cens vives de guerre, cent mille hom- «
mes de pié, dix mille chevaux, une

*Diod. Sic.
hist. lib. 16.*



» aussi grande provision d'armes &
 » de blé, & autant de richesses qu'il
 » en falloit pour entretenir & pour
 » soudoyer des troupes si nombreuses;
 » qui outre cela étoit maître d'une
 » des plus grandes villes de Grece;
 » qui avoit des ports, des arsenaux,
 » des citadelles imprenables, & qui
 » étoit soutenu & fortifié par un
 » grand nombre d'alliés très-puis-
 » sans? La cause des grands succès
 » de Dion fut sa magnanimité & son
 » courage, & l'affection de ceux à qui
 » il devoit procurer la liberté.

Mais ce que je trouve de plus beau
 dans la vie de Dion, de plus digne
 d'admiration, & , s'il étoit permis de
 parler ainsi, de plus au dessus de l'hu-
 main, c'est cette grandeur d'ame &
 cette patience inouïe avec laquelle il
 souffrit l'ingratitude de ses citoiens.
 Il avoit tout quitté pour venir à leur
 secours : il avoit réduit la tyrannie
 aux abois, & touchoit au moment où
 il devoit les rétablir dans une entière
 liberté. Pour prix de tant de services,
 ils le chassent honteusement de leur
 ville accompagné d'une poignée de
 soldats étrangers dont ils n'ont pu
 corrompre la fidélité, ils le chargent



Injures, & ajoutent à la perfidie les plus durs outrages. Il n'a, pour punir les ingrats & ces rebelles, qu'à faire un mouvement: il n'a qu'à laisser agir l'indignation de ses soldats. Maître de leur ame comme de la sienne, il crée leur impétuosité, & sans desarrêter leurs mains il met un frein à leur juste colere, ne leur permettant, dans le feu même & dans l'ardeur du combat, que d'effraier & non de tuer ses ennemis, parcequ'il les regardoit toujours comme ses concitoyens & comme ses freres.

Il disoit dans une autre occasion, que les Capitaines passoient ordinairement leur vie à s'exercer aux armes, & à apprendre le métier de la guerre: que pour lui il avoit passé un fort long tems à Athenes dans l'Académie, pour y apprendre à combattre la colere, l'envie, & le ressentiment: que la marque de la victoire que l'on a remportée sur ses ennemis, ce n'est pas d'être doux & affable à ses amis & aux gens de bien, mais de se montrer humain à ceux qui nous ont fait injustice, & d'être toujours prêt à leur pardonner... Il est vrai, disoit-il, que



» selon les loix humaines, il est plus
 » pardonnable & plus permis de se
 » venger quand on a été maltraité,
 » que de commettre le premier une
 » injustice contre les autres. Mais, si
 » on consulte la nature, on trouvera
 » que l'une & l'autre de ces fautes
 » viennent de la même source, &
 » qu'il y a autant de foiblesse à se
 » venger d'une injure, qu'à la faire
 » le premier.

Toutes les injustices & les ingrati-
 tudes de sa patrie ne furent pas ca-
 pables de rallentir son zele. Après
 beaucoup d'avantures il la rétablit
 dans sa liberté, & en chassa les ty-
 rans. Il n'eut pas la consolation de
 jouir du fruit de ses travaux. Un traï-
 tre forma un complot contre lui, &
 l'égorgea dans sa propre maison. Sa
 mort replongea Syracuse dans de
 nouveaux malheurs.

On ne pouvoit, ce semble, repro-
 cher à Dion qu'un défaut; c'est qu'il
 avoit quelque chose de dur & d'austere
 dans l'humeur, qui le rendoit moins
 accessible & moins sociable, & qui
 éloignoit un peu de lui jusqu'aux
 plus gens de bien, & jusqu'à ses meil-
 leurs amis. Platon l'avoit souvent
 averti



» le monde, & réduit un homme à
 » la solitude. ^a Malgré les reproches
 qu'on lui faisoit de la gravité trop au-
 stère, & de l'inflexible sévérité avec
 laquelle il traitoit le peuple, il se pi-
 qua toujours de n'en rien relâcher, &
 soit que son naturel fût entierement
 éloigné des attrait de l'insinuation &
 de la persuasion, soit que dans le des-
 sein qu'il avoit de corriger & de ra-
 mener les Syracusains gâtés & cor-
 rompus par les discours flatteurs &
 complaisans des Orateurs, il crût de-
 voir employer des manieres plus fer-
 mes & plus mâles.

Dion se trompoit dans le point le
 plus essentiel du gouvernement. A
 compter depuis le trône jusqu'à la
 dernière place de l'Etat, quiconque
 est chargé du soin de gouverner & de
 conduire les autres, doit avant tout

*prochent volontiers, & qui
 s'empressent de s'attacher à
 eux; au contraire la fierté
 fait autour d'eux un desert,
 mes tout en fuite, & les
 réduit à demeurer seuls
 comme dans une solitude,
 & par là les prive du se-
 cours des hommes dont ils
 ont besoin pour le succès de
 leurs affaires. H' d'audi-*

*δία, ἐπιπλά εὐνοίας, La
 fierté réduit un homme
 à la solitude.*

*α Αἰμα εὐσις πὲρ εὐνοίας
 -εστὲ πὲρ πιδανὸν δὲ τῶν
 εἰς κολημένους, ἀπομα-
 τῆ τῶν Συρακούσιος ἐπὶ
 ἀνεπίπλους κ. διατὸ βρομῶ-
 νος τοῦ δὲ μέρους. Plut.
 in vit. Dion.*



tudier * l'art de manier les esprits,
 de les fléchir, de les tourner à son
 gré, de les amener à son point; ce
 qui ne se fait point en voulant les mai-
 triser durement, en leur commandant
 avec hauteur, en se contentant de
 leur montrer la règle & le devoir
 avec une rigidité inflexible. Il y a,
 dans le bien même & dans la vertu,
 dans l'exercice de toutes les char-
 tes, une exactitude & une fermeté,
 la plutôt une sorte de roideur, qui
 peuvent dégénérer en vice, quand elle
 est poussée trop loin. Je sai qu'il n'est
 jamais permis de courber la règle:
 mais il est toujours louable, & sou-
 vent nécessaire, de l'amollir & de la
 rendre plus maniable; ce qui se fait
 tout par des manières douces &
 sinuantes, en n'exigeant pas tou-
 jours le devoir avec une extrême ri-
 gueur, en fermant les yeux sur beau-
 coup de petites fautes qui ne méritent
 pas d'être relevées, en avertissant
 avec honte de celles qui sont plus
 considérables, en un mot en tâchant
 de tous les moyens possibles de se faire

C'est ce qu'on appelle *regina* | *rerum oratio. Cic. lib. 1.*
 ou *regina* | *de Divin. n. 80.*
 ou *regina* |

Y ij



aimer, & de rendre la vertu & le devoir aimables.

2. TIMOLEON.

TIMOLEON, qui étoit de Corinthe, acheva à Syracuse ce que Dion y avoit commencé si heureusement ; & il se signala dans cette expédition par des exploits inouis de valeur & de sagesse, qui égalèrent sa gloire à celle des plus grands hommes de son tems. Après avoir obligé Denys de se retirer hors de la Sicile, il rappella tous les citoiens que la tyrannie avoit dispersés en différentes contrées : il en rassembla jusqu'à soixante mille pour repeupler la ville déserte : il leur partagea les terres ; il leur donna des loix, & il établit une police avec les commissaires de Corinthe ; il purgea toute la Sicile des tyrans qui l'avoient si long-tems infestée, rétablit par-tout la sûreté & la paix, & fournit aux villes ruinées par la guerre tous les moyens de se relever.

Après de si glorieuses actions, qui lui avoient donné un crédit sans bornes, il se déposa lui-même de son autorité, & passa le reste de sa vie



à Syracuse en simple particulier, goûtant la douce satisfaction de voir tant de villes & tant de milliers d'hommes lui devoir le repos & la félicité dont ils jouissoient. Mais il fut toujours respecté & consulté comme l'oracle commun de la Sicile. Il n'y avoit ni traité de paix, ni établissement de loi, ni partage de terres, ni règlement de police, qui fussent bien faits, si Timoléon ne s'en étoit mêlé, & ne les avoit finis lui-même.

Sa vieillesse fut éprouvée par une affliction bien sensible, qu'il supporta avec une patience étonnante; je veux dire par la perte de la vue. Cet accident, loin de rien diminuer de la considération & du respect qu'on avoit pour lui, ne servit qu'à les augmenter. Les Syracusains ne se contentent pas de lui rendre de fréquentes visites: ils lui menotent encore à la ville & à la campagne tous les étrangers qui passoient chez eux, afin qu'ils vissent leur bienfaiteur & leur libérateur. Quand ils avoient à délibérer dans l'assemblée publique sur quelque affaire importante, ils l'appelloient à leur secours: & lui, sur un



char à deux chevaux, il traversoit la place, se rendoit au théâtre, & monté sur ce char il étoit introduit dans l'assemblée, avec des cris & des acclamations de joie de tout le peuple. Après qu'il avoit dit son avis, qui étoit toujours religieusement suivi, ses domestiques le remenoient au travers du théâtre, & tous les citoyens le reconduisoient jusques hors des portes avec les mêmes acclamations & les mêmes battemens de main.

On lui rendit encore de plus grands honneurs après sa mort. Rien ne manqua à la magnificence de son convoi, dont le plus bel ornement furent les larmes mêlées aux bénédictions dont chacun s'empressoit de combler le défunt, & qui n'étoient accordées ni à la coutume, ni à la bienséance, mais partoient d'une affection sincère, & de la plus vive reconnoissance. Il fut ordonné qu'à l'avenir toutes les années le jour de son trépas on célébreroit en son honneur des jeux de musique & des jeux gymniques, & qu'on feroit des courses de chevaux.

Nous n'avons encore rien vu de plus accompli que ce que l'histoire



que tous les événemens humains sont conduits & réglés par les ordres secrets de la providence divine.

J E N E P U I S finir cet article qui regarde le gouvernement de la Sicile, sans prier le lecteur de comparer l'heureuse & paisible vieillesse de Timoléon, estimé, honoré, aimé généralement de tous les peuples, avec la vie misérable que traînoit Denys le Tyran, (je parle du pere) toujours agité de troubles & de fraieurs qui ne lui laissoient aucun repos, & devenu l'horreur & l'exécration du public. Pendant tout le tems de son regne, qui fut de trente-huit ans, il porta toujours sous sa robe une cuirasse d'airain. Il ne haranguoit son peuple que du haut d'une tour. N'osant se fier à aucun de ses amis ni de ses proches, il se faisoit garder par des étrangers & des esclaves, & sortoit le plus rarement qu'il pouvoit, la crainte l'obligeant de se condamner lui-même à une espece de prison. Pour ne point confier sa tête & sa vie à la main d'un barbier, il chargea ses filles encore très-jeunes de ce vil ministere : & quand elles furent plus âgées, il leur ôta des mains les ciseaux & le rasoir,

*Cic. lib. 5.
Tusc. Quæst.
n. 58-62.*



& leur apprit à lui brûler la barbe & les cheveux avec des cocquilles de noix : & enfin il se rendit lui-même ce service, n'osant plus apparemment se fier à ses propres filles. Il n'alloit jamais de nuit dans la chambre de ses femmes, sans avoir fait fouiller-partout auparavant avec grand soin. Le lit étoit environné d'un fossé très-large & très-profond avec un petit pont levis, qui en ouvroit le passage. Après avoir bien fermé & bien verrouillé les portes de sa chambre, il devoit ce pont levis, afin de pouvoir dormir en sûreté. Ni son frere, ni son fils même, n'entroient dans sa chambre sans avoir changé d'habits, & sans avoir été visités par les gardes. Est-ce regner, est-ce vivre, que de passer ainsi ses jours dans une défiance & une frayeur continuelles ? Un roi véritablement digne de ce nom, n'a besoin de gardes que pour la bienséance, & pour l'éclat extérieur de la majesté ;^b parce qu'il vit

*Lib. 2. de
Off. n. 21.*

*Plut. in vit.
Dion.*

a Princeps, suis bene-
lis tutus, nihil prest-
oper: arma ornamen-
causa habet. Sene. lib.
de Clem. cap. 15.
b Quod tutus impe-

rium est, quam illud,
quod amore & caritate
munitur? Quis securus
quam rex ille, quem non
meruunt, sed cui meruunt
subditi? Dion. s. de reges.

Y v



au milieu de sa famille, qu'il ne voit par-tout où il va que ses enfans, qu'il ne visite que ses amis, qu'il ne marche que dans un pays confié à ses soins & à sa bonté, & que tous ses sujets, loin de le craindre, ne craignent que pour lui.

*Lib. 5. Tusc.
Quæst. n. 63-
66.*

Quelle comparaison, dit Cicéron dans un de ses livres des Tusculanes, entre la vie malheureuse & tremblante de Denys le tyran, & celle que menoit un Platon, un Architas, & tant d'autres philosophes qui vivoient du même tems ! Ce Prince, au milieu du faste & de la grandeur, condamné par son propre choix à une espece de cachot, exclus du commerce des honnêtes gens, passoit sa vie avec des esclaves, des scélérats, des barbares, regardant comme ennemi quiconque savoit faire cas de la liberté, ne s'occupant que de meurtres & de carnages, & passant les jours & les nuits dans une fraieur continuelle. Les autres, liés ensemble par l'estime & le goût des mêmes biens & des mêmes études, formoient entr'eux la plus douce & la plus agréable société qu'il soit possible d'imaginer, exemts de tout soin & de toute inquiétude,



L'HISTOIRE PROFANE. 515

& ne connoissant d'autre plaisir que celui qui vient de la contemplation de la verité, & de l'amour de la vertu, en quoi ces philofophes faisoient confister tout le bonheur de l'homme.

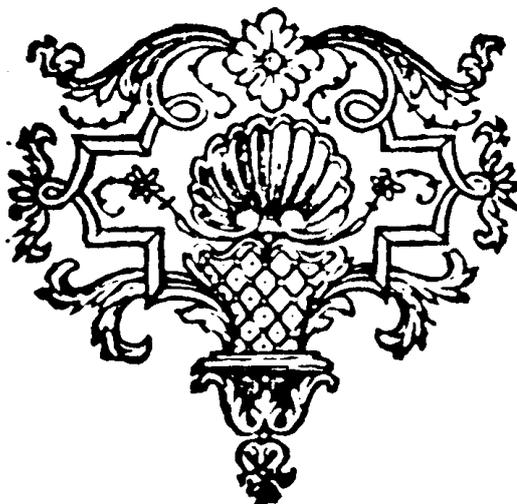
C'est dans leur école & dans leurs conversations que Dion avoit puisé ces principes & ces sentimens qu'il s'efforçoit d'inspirer au jeune Denys, en l'exhortant à gouverner ses sujets avec bonté & douceur, comme un bon pere gouverne sa famille. » Pensez, lui disoit-il, que les liens qui maintiennent & affermissent la domination monarchique, & que votre pere se vançoit d'avoir rendu aussi difficiles à rompre que le diamant, ne sont ni la crainte, ni la force, comme il l'a cru, ni le grand nombre de galeres, ni ces milliers de barbares qui composent votre garde: mais l'affection, l'amour, & la reconnoissance que font naître dans le cœur des peuples la vertu & la justice des Princes; & que des sens, formés par de tels sentimens, quoique plus doux & moins serrés que ces autres si roides & si durs, sont pourtant plus forts pour la durée & pour le maintien des Etats. »

Plat. in vit.

Dion.



» Que d'ailleurs un Prince n'est ni
» honoré, ni estimé, parce qu'il est
» habillé magnifiquement, qu'il a
» de grands équipages & des meu-
» bles somptueux, qu'il entretient
» sa maison dans le luxe, dans la dé-
» licatesse, dans les délices, & dans
» tous les plaisirs les plus recherchés ;
» pendant que du côté de l'esprit &
» de la raison il n'a aucun avantage
» sur le moindre de ses sujets, &
» qu'uniquement occupé à parer &
» à enrichir ses appartemens, il dé-
» daigne de tenir le palais de son
» ame décemment & roialement or-
» né.



ARTICLE SECOND.

DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Quelque prévenu que paroisse Tite-Live en faveur du peuple dont il écrit l'histoire, on ne peut nier que le magnifique éloge qu'il en fait dès l'entrée de son ouvrage n'ait de très-justes fondemens, & l'on doit reconnoître avec lui qu'il n'y a jamais eu de république ni plus puissante, ni gouvernée avec plus de justice, ni plus riche en grands exemples; & qu'il n'y en a point eu non plus où l'avarice & le luxe soient entés si tard, & où la pauvreté & la frugalité aient été en si grand honneur, & pendant un si long tems. *Ceterum, dit*

Tit. Liv.
in Prof.

Tite-Live, aut me amor negotii suscepti ulli, aut nulla unquam respublica nec major, nec sanctor, nec bonis exemplis vitior fuit; nec in quam iam sera avaritia luxuriaque immigraverint; nec ubi minus ac tandem paupertati ac parsimonia honos fuerit.

La Providence, après avoir montré dans Nabucodonosor, dans Cyrus, dans Alexandre, avec quelle facilité elle renverse les plus grands



empires , & en forme de nouveaux ; a pris plaisir à en établir un d'un genre tout différent, qui ne tint rien de cette impétuosité précipitée des premiers, & de ce tumulte où le hazard paroît plus dominer que la sagesse ; qui tendît par mesure & par degrés ; qui fût conquérant par méthode ; qui s'affermît par la sagesse des conseils & par la patience ; dont la puissance fût le fruit de toutes les plus grandes vertus humaines ; & qui par tous ces titres méritât de devenir le modèle de tous les autres gouvernemens. Dans cette vûe elle a jetté de loin les fondemens capables de porter ce grand édifice. Elle y a préparé par une longue suite de grands hommes, & par un enchaînement d'événemens singuliers , que les payens n'ont pu s'empêcher d'admirer , & auxquels ils ont été forcés d'avouer que la Divinité présidoit. Tite - Live , dès le commencement de son histoire, dit ^a que l'origine & la fondation du plus grand empire qui fût sur la terre, ne pouvoit être que l'ouvrage des destins,

^a Debeatur, ut opinor, factis tantæ origo urbis, maximæque securum | dùm deorum opes imperii principium. Liv. lib. 1. n. 4.



& l'effet d'une protection particulière des dieux. ^a Il fait déclarer par Romulus, dans le moment qu'il est admis dans le ciel, que les dieux veulent que Rome devienne la capitale de l'univers, & que nulle puissance humaine ne pourra lui résister. ^b Il rapporte avec soin les prodiges qui dès la fondation de cette ville en attestoient la future grandeur, & fait remarquer dans plusieurs de ceux qui la gouvernerent d'abord comme un secret instinct & un pressentiment assuré de la puissance à laquelle elle étoit destinée. Enfin Plutarque dit en termes exprès, que pour peu d'attention que l'on fasse sur la conduite & sur les actions des Romains, on reconnoitra clairement qu'ils ne seroient jamais parvenus à ce haut point de gloire, si les dieux n'en avoient pris soin dès le commencement, & si leur origine n'avoit eu quelque chose de miraculeux & de divin. Et dans un autre endroit, qui m'a paru bien digne

*Plut. in vit.
Rom.*

a Abi : nuncia Roma-
is, Coelestes ita velle,
a nica Roma caput orbis
statum. *ibid.* . . . Sciant.
is, & ita posteris tra-
ans, nullas opes huma-
as atwis Romanis telu-

stere posse. *Ibid.* n. 16.

b Inter principia con-
dendi hujus operis, (Ca-
pitoli) movisse numen
ad indicandam tantis im-
perii molem traditus
deos. *Ibid.* n. 55.



d'attention, ^a il attribue cette rapidité incroiable de conquêtes qui étonna l'univers, non à des efforts humains de prudence & de valeur, mais à une protection spéciale des dieux, dont la faveur, comme un vent impétueux, sembloit s'être hâtée d'accroître par de prompts succès & de porter au loin la puissance Romaine.

C'est de l'histoire de ce peuple que j'entreprends de donner ici quelque idée. J'en rapporterai pour cela quelques morceaux détachés, comme j'ai fait en traitant de l'histoire grecque; & je choisirai ceux qui font mieux connoître le caractère & l'esprit du peuple Romain, & qui présentent de plus grandes vertus, & de plus beaux modèles. J'y joindrai aussi quelques réflexions, pour apprendre aux jeunes gens à tirer de leurs lectures tout le fruit qu'on en doit attendre.

Le premier morceau de cette histoire traitera de la fondation de l'em-

α Η' ἰσθια τῶν προ-
 γμῶν, πὶ ἴσθια τῆς εἰ-
 πσαυτοῦ δυνάμει καὶ ἀν-
 ξιότη ἰσθιας, ἐν ἡλίσι
 ἀνθρῶπων ἰδέ ἰσθιας πο-
 χαρῶσαι ἡγεμονίας, θεῶν

ἢ ποταμῶν καὶ πρὸς τὴν
 χεῖρ ἐπισημασμένα ἰσθ-
 ἴα καὶ οἱ τοῦ ἑβραίου ἰσθ-
 ἴα μόνον. Plus de ser-
 Rom.



pire Romain par Romulus & Numa : le second de l'expulsion des rois , & de l'établissement de la liberté : le troisième aura beaucoup plus d'étendue , quoiqu'il ne renferme que l'espace d'environ 50 ans , depuis le commencement de la seconde guerre Punique , jusqu'à la défaite de Persée roi de Macédoine ; qui est le tems des plus grands événemens de l'histoire Romaine. Enfin , le quatrième & dernier morceau aura pour matière le changement de la République Romaine en Monarchie , prévu & marqué par l'historien Polybe.

PREMIER MORCEAU

DE L'HISTOIRE ROMAINE.

*Fondation de l'Empire Romain par
Romulus & Numa.*

On trouve réunis dans Romulus & dans Numa tous les principes & les fondemens de la puissance de Rome , les causes de son agrandissement & de sa durée , les maximes de sa politique , les règles de son gouvernement , le génie particulier de son peuple , & l'esprit dont il a été animé dans toute sa conduite & dans toutes



les différentes situations pendant plus de douze siècles. C'est dans ces deux regnes que le peuple Romain a puisé les caractères propres & singuliers qu'il a portés depuis avec tant d'éclat & de succès : & l'impression en a été si intime & si profonde , qu'elle a duré sans altération , non-seulement du tems des Rois & de la République , mais sous les Empereurs , & jusqu'à la décadence de l'Empire.

I. CARACTERE DES ROMAINS.

La valeur.

Un des caractères dominans du peuple Romain , a été d'être belliqueux , entreprenant , conquérant ; de se consacrer tout entier à la profession des armes , & de préférer à tout la gloire qui revient des exploits guerriers. Romulus , son fondateur , semble lui avoir inspiré ce caractère. Ce Prince , endurci dès son enfance par les pénibles exercices de la chasse , & accoutumé à combattre contre les voleurs ; obligé ensuite de défendre les franchises de l'asyle qu'il avoit ouvert ; n'ayant pour sujets de son nouveau royaume qu'un assemblage



de gens hardis, déterminés, féroces, qui n'espéroient de sûreté pour leurs personnes que par la force, & qui ne possédant rien ne pouvoient trouver de subsistance qu'à la pointe de l'épée: ce Prince, dis-je, s'accoutuma à avoir toujours les armes à la main, & il passa son regne à faire successivement la guerre aux Sabins, aux Fidénates, aux Veïens, & à tous les peuples voisins.

Il mit fort en honneur la bravoure militaire par les fréquentes victoires qu'il remporta, & par ses exploits personnels. Et l'éclat avec lequel on le vit entrer deux fois dans Rome, portant un trophée à la tête de ses troupes victorieuses au milieu d'une foule de captifs, & parmi les acclamations de tout le peuple, donna lieu aux triomphes qui furent en usage dans la suite, & qui étoient en même tems l'équillon le plus puissant de l'ambition des Généraux, & le dernier comble de la grandeur à laquelle ils pouvoient aspirer. Romulus ne fut pas moins attentif à animer le courage des simples soldats par des récompenses & les différens honneurs militaires, & par l'amorce des



II. CARACTERE DES ROMAINS.

Mesures sages pour étendre l'Empire.

Un autre grand caractère des Romains consiste dans les sages mesures qu'ils ont toujours prises pour étendre & agrandir leur empire, & dont Romulus leur a donné l'exemple. Ce Prince, persuadé qu'un Etat n'est puissant qu'à proportion de la multitude des sujets qui le composent, employa deux moyens pour augmenter le nombre des siens.

Le premier fut l'usage modéré & prudent qu'il fit de ses victoires & de ses conquêtes. Au lieu de traiter les vaincus en ennemis, selon la coutume des autres conquérans, en les exterminant, en les dépouillant, en les réduisant en servitude, ou en les forçant par la dureté du joug qu'on leur impose de haïr le nouveau gouvernement: il les regarda tous comme ses sujets naturels, les fit habiter avec lui dans Rome, leur communiqua tous les privilèges des anciens citoyens, adopta leurs fêtes & leurs sacrifices, leur ouvrit indifféremment



l'entrée à tous les emplois civils & militaires ; & en les intéressant par tous ces avantages au bien de l'Etat, il les y attacha par des liens si puissans & si volontaires, qu'ils ne furent jamais tentés de les rompre,

Les Romains portant au fond du cœur un pressentiment secret de la grandeur à laquelle ils étoient destinés, furent en tout tems fideles à suivre cette maxime d'une politique profonde & si salutaire. On sait que c'étoit ordinairement le Général même qui avoit fait la conquête d'une ville ou d'une province, qui en devoit le protecteur, qui plaidoit leur cause dans le Sénat, qui défendoit leurs droits & leurs intérêts, & qui, oubliant sa qualité de vainqueur, ne se souvenoit que de celle de patron de pere, pour les traiter tous comme ses chiens & ses enfans.

Le second moyen que Romulus employa, fut de ne pas dédaigner des étrangers, des esclaves, des gens sans biens & sans naissance, pour augmenter le nombre de ses sujets & de ses citoyens. Il savoit que les commens-

*Ut res quoque, ut res deinde, quasi sua virtus
ex infimo nasci : ac dei juveni, magnas*



cemens des villes & des Etats, aussi bien que de toutes les autres choses humaines, étoient foibles & obscurs; & que c'est ce qui avoit donné lieu aux fondateurs des villes de feindre que leurs premiers habitans étoient nés & sortis de la terre. Il reçut donc dans son asyle tous les fugitifs que l'amour de la liberté, & les poursuites pour dettes ou pour d'autres raisons, obligeoient de chercher une retraite. Ce premier bienfait, joint à la fête des Saturnales que Numa introduisit depuis, & où les maîtres admettoient leurs esclaves aux mêmes festins, & vivoient avec eux dans une parfaite égalité, inspira aux Romains plus de douceur & de bonté pour leurs esclaves que n'en a eu aucun peuple policé. Chaque citoyen avoit le pouvoir, en donnant la liberté à ses esclaves, de les rendre citoyens Romains comme lui, de leur en accorder le rang & tous les droits, & de les unir à l'Etat d'une maniere si étroite & si hono-

sibi opes magnumque nomen facere. . . Adjicienda multitudinis causa, vetere consilio condentium urbes, qui obscuram atque humilem consien-

do ad se multitudinem, natam è terra sibi prolema ementiebantur; asyllum aperit. Liv. lib. 1. n. 8. § 9.



table, qu'on n'a point vû d'affranchi qui n'ait préféré cette nouvelle patrie à son pays natal & à sa famille.

C'est par ces deux moyens que Rome se renouvelloit sans cesse, & se fortifioit. C'est par là qu'elle réparoit les pertes, qu'elle remplaçoit les anciennes familles qui s'éteignoient par les accidens de la guerre, qu'elle trouvoit dans son sein des recrues toujours prêtes à remplir les légions, & des sujets capables d'occuper tous les emplois de la paix & de la guerre; que se sentant surchargée par une multiplication trop féconde, elle étoit en état d'envoyer au loin de nombreux essains, & d'établir sur ses frontières de puissantes colonies, qui seroient de rempars contre les ennemis, & faisoient la sûreté des nouvelles conquêtes.

En s'incorporant sans cesse des étrangers, & les transformant en citoyens & en membres, elle leur communiquoit ses mœurs, ses maximes, son esprit, la noblesse de ses sentimens, son zèle pour le bien public; & en les associant à sa puissance, à ses avantages, & à sa gloire, elle tenoit un Etat toujours florissant;



que le dehors & le dedans contri-
buoient également à fortifier & à
agrandir.

*Plut. in vit.
Pericl.*

Les Romains éviterent en tout tems
la faute capitale que fit Périclès, quoi-
que d'ailleurs un des plus grands po-
litiques qu'ait eu la Grece, en dé-
clarant qu'on ne tiendroit pour Athé-
niens naturels & véritables que ceux
qui seroient nés de pere & de mere
Athéniens. Par ce seul decret, qui
excluoit plus du quart de ses citoiens,
il affoiblit extrêmement sa Républi-
que. Il la mit hors d'état de faire des
conquêtes, ou de les conserver; &
forcé de se contenter d'avoir les villes
conquises pour alliées ou pour tribu-
taires, au lieu de les unir à soi com-
me membres du corps de l'Etat, &
comme parties de la République,
selon les principes des Romains, il
les vit bien-tôt secouer le nouveau
joug, & se mettre en liberté.

C'est avec raison que ^a Denys
d'Halicarnasse regarde la coutume
introduite par Romulus d'incorpo-
rer dans l'Etat les villes & les nations

α Κράνησι πάντων πο- | ἐπὶ τῆς ἡγεμονίας ἀπέ-
λιτυμάτων ὑπαρχόν, ὅ | τινι ἐκ ἐλαχίστη μίση
καὶ τῶν βασιλέων Ῥωμαίων | παρήχη. Dionys. Halic.
ἐλευθερίας ἤρχη, καὶ τῶν | Antiq. Rom. lib. 2.
vaincues;



vaincues, comme la plus excellente maxime de politique, & qui a le plus contribué à l'établissement & à l'affermissement de la grandeur Romaine. Il remarque que ce fut le mépris ou l'ignorance de cette maxime qui ruina la puissance des Grecs, qui mit Sparte hors d'état de se relever après la bataille de Leuctres, & qui à la bataille de Chéronée fit perdre pour toujours aux Thébains & aux Athéniens l'empire de la Grece: au lieu qu'on a vu la république Romaine survivre aux plus sanglantes défaites, & mettre sur pié de nouvelles armées encore plus nombreuses que celles qu'elle venoit de perdre.

L'Empereur Claude, dans un excellent discours qu'il fit au Sénat pour justifier le privilege de citoyen Romain qu'il avoit accordé aux peuples de la Gaule, remarqua judicieusement que ce qui avoit perdu les Républiques de Lacédémone & d'Apenes, étoit l'extrême différence qu'elles avoient mise entre les ci-

<p>Quid aliud exitio acedamoniis & Athe. vobis fuit, quan- tam armis pollerent, quod victos pro alie- nis arcebant? At</p>	<p>conditor noster Romu- lus tantum sapientia va- luit, ut plerisque popu- los eodem die hostes, deici cives habuerit. Te- at. <i>Annal. lib. 11. cap. 24.</i></p>
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------



toiens & les peuples conquis : traitant toujours ces derniers comme étrangers , les tenant séparés de tout, & ne les intéressant ainsi jamais au bien public ; au lieu que le fondateur de Rome , par une politique infiniment mieux entendue , avoit incorporé dans le nombre des citoyens les peuples qu'il avoit vaincus ; & que dans le jour même où il les avoit combattus comme ennemis , il les avoit reçus comme membres de l'Etat, admis à tous les privilèges des sujets naturels , & engagés par leur propre intérêt à défendre la même ville qu'ils avoient attaquée.

Ce fut principalement par ce moien , comme on l'a déjà remarqué, que le plus étendu de tous les empires fit un corps dont toutes les parties étoient liées , beaucoup plus par l'affection que par la crainte. Les Romains avoient des colonies dans tous les pays : & les peuples de toutes les provinces étoient admis au gouvernement de l'Etat ; sans qu'il y eût presque de différence entre eux & les vainqueurs. Les ^a Gaules étoient plei-

a Cetera in communi | Général de l'armée Ro-
litâ sunt : (disoit Céréalus) | maine à ceux de Treves



des de familles consulaires. Les charges civiles & militaires étoient également remplies ou par les Romains, ou par des hommes du pays. Saint Augustin remarque en quelque endroit qu'on distinguoit peu à Carthage si elle étoit libre ou vaincue, tout étant commun entre ses citoyens & ceux de Rome, & le gouvernement étant égal pour l'une & pour l'autre.

Ce principe de politique à l'égard des peuples vaincus, observé exactement à Rome dans tous les tems, est bien digne d'attention, & peut être d'un grand usage. Les voies dures & hautes ne sont propres qu'à entretenir une division dangereuse, qui éclate à la première occasion. Le bon traitement au contraire fait aimer le vainqueur, attache au nouveau gouvernement, efface les anciennes impressions: & comme les peuples conquis servent ordinairement de frontière, leur fidélité devient une barrière plus ferme & plus sûre que tous les rempars.

de Langres. Ipsi ple-
nque legionibus no-
s praesides: ipsi has
que provincias regi-
Nihil sepatatum,
Mun.ve... Joinde

pacem & urbem, quam
victi videlicet eodem
jute obtinemus, amate,
colate. Tacit. Hist. lib. 4.
cap. 74.

Zij



III. CARACTERE DES ROMAINS.

Sagesse des délibérations dans le Sénat.

Le troisième caractère est la sagesse du Sénat, qui commença sous Romulus à prendre une forme arrêtée & fixe. Le Sénat^a étoit le Conseil public de la nation toujours subsistant ; composé, non de membres arbitraires, mais de personnes tirées des plus considérables familles. Les Sénateurs intéressés par leurs fortunes & par leurs dignités au succès du gouvernement, capables par la maturité de l'âge & par une longue expérience de gouverner sagement, tenoient le milieu & la balance entre l'autorité souveraine du Prince & la foiblesse du peuple, & fournissoient une foule de Magistrats, formés au bien & préparés

a Majores nostri, cum regum potestatem non tulissent, ita magistratus annuos creaverunt, ut consilium Senatus reipublicæ præponerent sempiternum : deligerentur autem in id consilium ab universo populo, aditusque in illum summum ordinem omnium civium industria ac virtuti pate-

ret. Senatum reip. cultodem, præsidem, propugnatores collocaverunt. Hujus ordinis auctoritate uti magistratus, & quasi ministros gravissimi consilii esse voluerunt : Senatuum autem ipsum proximorum ordinum splendore confirmari, plebis libertatem & commodatucti atque augere voluerunt. Cic. Orat. pro Sexto. n. 137.



aux plus grands emplois par une excellente éducation, remplis de lumières & de sentimens supérieurs à ceux du vulgaire. On les appelloit *Peres, Patres*, afin que d'un côté ce nom les fit souvenir qu'ils étoient en place, & tenoient un rang distingué, pour devenir les protecteurs du peuple, dont ils devoient procurer les avantages avec une vigilance, un désintéressement, un zèle de peres; & que d'un autre côté le peuple fût verti du respect & de l'affection qu'il étoit obligé de leur témoigner, & de la confiance avec laquelle il devoit faire usage de leur conseil, de leur crédit, & de leur protection.

Ce Sénat fut dans tous les siècles vivans le plus ferme appui, la principale force, la plus grande ressource de l'Etat, même sous les Empereurs. On fait la célèbre parole de Cineas, que Pyrrhus avoit député vers les Romains. Quand il fut de retour, il dit à son maître que le Sénat de Rome lui avoit paru une assemblée de trois, tant il y avoit reconnu de

Quem qui ex regibus | senatus cepit. *Liv. lib.*
 stare dixit, unus vr. | 9. c. 17.
 Speciem Romani

Z iij



grandeur & de majesté. Ce ^a n'est point dans les édifices, (dit l'Empereur Othon à l'occasion d'une émeute où il craignoit pour le Sénat) ni dans la magnificence extérieure que consiste la gloire & la durée de l'Empire. Tout ce qui n'est que matériel est peu de chose : il peut se détruire & se rétablir, sans que l'essentiel souffre aucun changement. Mais c'est attaquer le fond de l'Etat & le Prince même, que de donner atteinte à l'autorité du Sénat.

J'aurai lieu de parler encore ailleurs du Sénat, lorsque j'examinerai plus en détail la forme du gouvernement établi dans la république Romaine.

IV. CARACTERE.

Union étroite de toutes les parties de l'Etat.

Le peuple Romain n'étoit d'abord qu'une multitude confuse, formée par l'assemblage tumultueux & fortuit de

^a Quid? Vos pulcherrimam hanc urbem domibus & tectis, & congestu lapidum stare creditis? Muta ista & inanima intercidere ac reparari pro-

miscua sunt: æternitas rerum, & pax gentium, & mea cum vestra salus, incolumitate senatus firmatur. Tacit. Hist. lib. 1. cap. 84.



plusieurs peuples, opposés de caractères & d'intérêts, différens d'inclinations & de professions, pleins de jalousies & d'animosités. Pour faire cesser cette diversité si nuisible à l'affermissement solide de l'Etat, Romulus commença par distribuer tous les citoyens en tribus & en légions : & ensuite Numa, allant encore plus loin au devant du mal, rassembla tous ceux d'un même art & d'un même métier, & les réunit dans une même confrairie, en leur assignant des jours de fêtes & des cérémonies propres, pour leur faire oublier par ces nouveaux liens de religion & de plaisir la diversité de leur ancienne origine.

*Plut. in vit.
Numo.*

Mais ce qui contribua le plus à établir une parfaite concorde dans ce peuple naissant, fut le droit de patronage établi par Romulus ; parce qu'en unissant par des liens très-étroits & très-sacrés les Patriciens avec les Plébéciens, les riches avec les pauvres, il sembloit ne faire du peuple entier qu'une seule famille. On appelloit les premiers Patrons ou Protecteurs, & les autres Cliens. Les patrons étoient engagés par leur nom

*Dionys. Halicarn.
Antiq. Rom. lib. 2.*



même à protéger en toute occasion leurs Cliens, comme un pere soutient ses enfans ; à les aider de leur conseil, de leur crédit, de leurs soins ; à conduire & poursuivre leurs procès, s'ils en avoient ; en un mot, à leur rendre toutes sortes de bons offices. Les Cliens de leur côté rendoient toutes sortes d'honneurs à leurs Patrons, les respectoient comme de seconds peres, contribuoient de leurs biens à marier leurs filles si elles étoient pauvres, à racheter leurs enfans s'ils avoient été pris par l'ennemi, à les faire subsister eux-mêmes s'ils tomboient dans quelque disgrâce. On a déjà remarqué que dans les tems postérieurs ce n'étoit pas seulement des particuliers, mais des villes & des provinces entieres, que l'on mettoit sous la protection des grands de Rome.

Cette union des citoiens, comme l'observe Denys d'Halicarnasse, formée ainsi dès le commencement & cimentée avec soin par Romulus, s'affermir de telle sorte dans la suite, que pendant l'espace de plus de six cens ans, quoique la République fût continuellement agitée par des divi-



ions intestines qui exercerent si long-tems le peuple & le sénat, jamais on n'en vint jusqu'à prendre les armes & à répandre le sang ; mais les disputes, quelque échauffées & violentes qu'elles fussent, se pacifioient toujours à l'amiable sur les remontrances qui se faisoient de part & d'autre, chacun cédant mutuellement de son côté, & relâchant quelque chose de ses droits ou de ses prétentions.

V. CARACTERE.

Amour de la simplicité, de la frugalité, de la pauvreté, du travail, de l'agriculture.

Un des premiers soins de Numa, quand on l'eut choisi pour roi, fut d'inspirer à ses nouveaux sujets l'amour du travail, de la simplicité, de la frugalité, de la pauvreté, dont le goût & l'estime ont duré si long-tems parmi les Romains. La maniere dont il étoit monté sur le trône lui donnoit droit de recommander fortement toutes ces vertus à ses citoyens.

Numa étoit né & faisoit sa rési-

Plat. in vit. Numa.

ἡ Πείθεισι & δίδωσι. | καὶ ἐπιδίδωσι τὰς τῶν
ὡς τις ἀμύλας, & τὴν αὐτῆς | ἰστορίας διαθήσει.
κατασκευασμένην, τὴν δὲ σὺν ἰατρικῆς. *Matth. lib. 6.*
καὶ λαμβάνουσι, πάλιν.

Z v.



dence ordinaire à Cures , principale ville des Sabins , d'où les Romains , unis avec cette nation , s'appellerent *Quirites*. Porté naturellement à la vertu , il avoit encore cultivé son esprit par l'étude de toutes les sciences dont son siecle étoit capable , & surtout de la philosophie. Il en mit les règles en pratique dans toute sa conduite. La campagne & la solitude faisoient ses délices. Il s'y occupoit à cultiver la terre , & à étudier dans les ouvrages de la nature les merveilles de la puissance divine.

Il jouissoit d'un si doux repos , lorsque les ambassadeurs des Romains vinrent lui annoncer que les deux partis qui divisoient Rome , s'étoient enfin réunis à le choisir pour leur roi. Cette nouvelle le troubla , mais ne le déconcerta pas. Il leur représenta combien il étoit dangereux à un homme , qui étoit heureux & content dans la vie qu'il menoit , de passer brusquement à un genre de vie tout opposé. » J'ai été nourri & élevé , leur dit-il , » dans la discipline dure & austere des Sabins , & hors le tems » que je donne à étudier & à connoître la divinité , je ne m'occupe qu'à



cultiver la terre , & à nourrir des troupeaux. Si l'on croit voir en moi quelque chose d'estimable , ce sont toutes qualités qui doivent m'éloigner du trône : l'amour du repos , une vie retirée & appliquée à l'étude , une extrême aversion de la guerre , & une grande passion pour la paix. Me seroit-il bien , entrant dans une ville qui ne retentit que du bruit des armes , & qui ne respire que les combats , de vouloir enseigner & inspirer le respect des dieux , l'amour de la justice , la haine des violences & de la guerre à un peuple , qui semble desirer beaucoup plus un Capitaine qu'un Roi ?

Le refus de Numa ne servit qu'à redoubler les instances des Romains. Ils le prièrent & le conjurèrent de ne pas les rejeter dans une nouvelle sédition , qui aboutiroit à une guerre civile , puisqu'il n'y avoit que lui seul qui fût au gré des deux partis.

Quand ces ambassadeurs se furent retirés , son pere & Martius son parent n'oublierent rien pour le porter à accepter le sceptre. » Si vous n'êtes sensible , lui disoient-ils , ni au plaisir d'amasser de grands biens »



» parce que vous vous contentez de
» peu ; ni à l'ambition de comman-
» der , parce que vous jouissez d'une
» gloire plus grande & plus réelle ,
» qui est celle de la vertu : considérez
» que bien regner , c'est rendre à
» Dieu l'hommage & le culte qui lui
» est le plus agréable. C'est Dieu qui
» vous appelle , ne voulant pas laisser
» inutile & oisif le grand fond de
» justice qu'il a mis en vous. Ne vous
» dérobez donc point à la roiauté ,
» puisque c'est à un homme sage le
» plus vaste champ du monde pour
» faire de belles & de grandes actions.
» C'est là qu'on peut servir magni-
» fiquement les dieux , & adoucir in-
» sensiblement l'esprit des hommes ,
» & les plier sous le joug de la reli-
» gion : car les sujets se conforment
» toujours aux mœurs de leurs prin-
» ces. Les Romains ont aimé Tatius ,
» quoiqu'il fût étranger : & ils ont
» consacré par des honneurs divins
» la mémoire de Romulus , qu'ils
» adorent. Que fait-on si ce peuple
» victorieux n'est pas las de guerres ,
» & si , plein de triomphes & de
» dépouilles , il ne desire pas un chef
» plein de douceur & de justice , qui



le gouverne en paix sous de bonnes «
loix & sous une bonne police? Mais «
quand il continueroit d'aimer la «
guerre avec la même fureur, ne «
vaut-il pas mieux tourner ailleurs «
cette fougue, en prenant en main «
les rênes, & unir par des nœuds «
d'amitié & de bienveillance votre «
patrie & toute la nation des Sabins «
avec une ville si puissante & si flo- «
rissante? «

Numa ne put résister à de si fortes
& de si sages remontrances, & il se
mit en marche. Le sénat & le peu-
ple, pressés d'un merveilleux desir
de le voir, sortirent de Rome, &
allèrent au devant de lui. L'idée qu'ils
avoient conçue depuis long-tems de
sa probité s'étoit beaucoup accrue par
ce que les ambassadeurs leur avoient
aporté de sa modération. Ils com-
ptenoient qu'il falloit qu'il y eût un
grand fonds de sagesse dans un hom-
me capable de refuser la roiauté, &
qui regardoit avec indifférence, &
même avec mépris, ce que le reste
des hommes considère comme le
somme de la grandeur & de la féli-
cité humaine.

*Diouyf. Ha-
lic. lib. 2.*

Numa conserva sur le trône les



vertus qu'il y avoit portées. Autant que les bienséances de son rang le pouvoient permettre, il vécut avec la simplicité & la modestie qu'il avoit choisies dès le tems de sa vie privée. On voit en lui un modèle parfait de la roiauté. Il tempere la majesté du Prince par la modération du philosophe, ou plutôt il la relève par un nouvel éclat, & la rend plus aimable & plus assurée. Content de s'attirer le respect par ses qualités vraiment roiales, il bannit le vain appareil de sa grandeur, qui n'impose qu'aux sens, & dont sa vertu n'avoit pas besoin. Il est sans faste, sans luxe, sans gardes. Dès le premier jour de son regne il casse la cohorte que Romulus tenoit toujours auprès de sa personne, ^a en déclarant qu'il ne vouloit ni se défier de ceux qui se fioient à lui, ni commander à des hommes qui se défieroient de lui.

Il partage entre les pauvres citoyens les terres conquises, afin de les éloigner de l'injustice par les fruits légitimes de leur travail, & afin de les porter à l'amour de la paix par les

^a Οὐτε γὰρ ἀπεστὶν π | ἀπεστὶ τῶν ἡξίου. Πίντ.
 σίουσιν, ἐπὶ βασιλείῳι |



soins de l'agriculture qui en a besoin. Il arrête & il charme leur ardeur trop bouillante pour la guerre par les douceurs d'une vie tranquille & utilement occupée. Pour les attacher à la culture des terres d'une manière plus intéressante & plus fixe, il les distribue par bourgades, leur donne des inspecteurs & des surveillans, visite souvent lui-même les travaux de la campagne, juge des maîtres par l'ouvrage, élève aux emplois ceux qu'il reconnoît laborieux, appliqués, industrieux, réprimande les négligens & les paresseux. Et par ces différens moyens, soutenus de son exemple, & appuyés par la persuasion, il met l'agriculture si fort en honneur, que dans les siècles suivans les géné-

la pluribus monumentis scriptorum adinvenit, apud antiquos nostris fuisse ploriam curam rusticationis: ex qua Quintus Cincinnatus obsessi Consulis & exercitus imperator, ab aratro vocatus ad dignitatem veniens, ac rursus, fascibus repositus, quos festinantibus victor redidit, eandem sumpterat imperator, ad eandem juvenos & quatuor jugerum vitum hereditarium retulit. Itemque C. Fabius & Curtius Dentatus,

alter Pyrho finibus Italia pulso, donatus alter Sabinis, accessit quæ vitum dividebantur capivi agri septem jugera non minus industrie colverte, quam fortiter armis quaerierat. Et ne singulos in tempestivè nunc persequar, cum tot alios Romani generis intuear memorabiles duces hoc semper duplici studio floruisse, vel defendendi vel colendi patrios quaeriosque fines. *Columella de re rust. lib. 1.*



raux d'armée & les premiers magistrats, bien-loin de regarder comme au dessous d'eux les occupations rustiques, faisoient gloire de cultiver leurs champs de ces mêmes mains victorieuses & triomphantes qui avoient domté l'ennemi ; & le peuple Romain ne rougissoit pas de donner le commandement de ses armées & de confier le salut de l'Etat à ces illustres laboureurs qu'il alloit prendre à la charue, & leur faisoit quitter le soin de leurs terres pour prendre celui de l'Empire.

^a Scipion l'Africain, après avoir vaincu Annibal, béchoit lui-même la terre, selon l'usage des anciens, plantoit & greffoit ses arbres, & s'occupoit de travaux rustiques. Personne n'ignore combien Caton l'ancien, surnommé le Censeur, s'étoit appliqué à l'agriculture, dont il nous a même laissé des préceptes. Cicéron, ^b dans son beau plaidoyer pour Ros-

^a In hoc angulo ille Carchaginis horror Scipio, abluetur corpus laboribus rusticis fessum: exercebat enim opere terramque (ut mos fuit prisca) ipse subigebat. Senec. Epist. 86.

^b Næ tu, Eruci, accusator esses ridiculus, & illis temporibus natus esses, cum ab aratro arcescebantur qui consules fierent Etenim, qui præesse agro colendo flagitium putes, profecto il-



Cius d'Amerie , entre dans une juste indignation contre l'accusateur de sa partie , qui aiant dégénéré de l'ancien goût , décrioit le séjour de Roscius à la campagne , & vouloit qu'on le prit comme une preuve de la haine de son pere contre lui ; & qui par le même principe auroit dû regarder comme un homme dégradé & deshonoré un Atilius , que les députés du peuple Romain trouverent dans son champ occupé actuellement à semer ses terres. » Nos ancêtres , dit - il , pensoient bien autrement. Et c'est par une telle conduite que de foible & de médiocre qu'étoit notre République , ils l'ont rendu si puissante & si florissante. Ils cultivoient leurs propres terres avec soin , & ne desiroient point celles d'autrui par le sentiment d'une basse & intolérable

dom Atilium , quem sua manu spargentem semen , qui iusti erant , conveperunt , hominem turpissimum atque inhonestissimum judicantes. At periculum majores nostri longe aliter & de illo & de ceteris talibus visis existimabant. Itaque ex minima tenuissimaque re publica maximam & flo-

rentissimam nobis reliquerunt. suos enim agros studiosè colebant , non alienos cupidè appetebant : quibus rebus & agris , & urbibus , & nationibus rempublicam , atque hoc imperium , & populi R. nomen auerunt. *Orat. pro S. Roscio Amer. n. 30.*



» avarice ; & par là ils ont enrichi la
 » république & grossi l'empire Ro-
 » main de tant de terres , de villes ,
 » & de nations.

Mais cet amour du travail & de la vie champêtre n'a pas seulement contribué aux conquêtes & à l'agrandissement de l'empire Romain : il a servi aussi à y conserver pendant tant de siècles cette noblesse de sentimens, cette générosité, ce desintéressement, qui ont encore plus illustré le nom Romain que toutes les plus fameuses victoires. Car, il faut l'avouer, ^a cette vie innocente de la campagne a une liaison bien étroite avec la sagesse dont elle est comme la sœur ; ^b & l'on peut avec raison la regarder comme une excellente école de simplicité, de frugalité, de justice, & de toutes les vertus morales.

Numa, élevé dans cette école, inspira le même goût & les mêmes sentimens, non-seulement à ses propres sujets, mais aux villes voisines, comme l'observe Plutarque dans la ma-

^a Res rustica, sine dubitatione, proxima & quasi consanguinea sapientia est. *Colum. de re rust. lib. 10.*

^b Vita rustica parsimonia, diligentia, justitia magistra est. *Orat. pro Resp. Amer. n. 75.*



gnifique description qu'il nous a laissée de son regne. Car le peuple Romain n'étoit pas le seul qui fût adouci & calmé par la justice & l'humour pacifique de ce bon Roi, mais aussi les villes des environs, dans lesquelles, comme si un doux zéphyre eût soufflé du côté de Rome, on aperçut un admirable changement de mœurs, & l'on vit succéder à la fureur de la guerre un ardent desir de vivre en paix, de cultiver la terre, d'élever tranquillement ses enfans, & de servir les dieux en repos. Dans tout le pays ce n'étoient que fêtes, que jeux, sacrifices, festins, & réjouissances de gens qui se visitoient, & qui alloient les uns chez les autres, sans aucune crainte, comme si la sagesse de Numa eût été une riche source d'où la vertu & la justice eussent coulé dans l'esprit de tous les peuples, & répandu dans leur cœur la même tranquillité qui regnoit dans le sien.

En effet pendant le regne de Numa on ne vit ni guerre, ni esprit de révolte; & l'ambition de regner ne porta personne à conspirer contre lui. Mais, soit que le respect pour son éminente vertu, ou la crainte de la



divinité qui le protégeoit si visiblement, eût defarmé le crime ; soit que le ciel par une faveur singuliere prît plaisir à préserver cet heureux regne de tout attentat qui pût en souiller la gloire, ou en troubler la joie ; il a servi de preuve & d'exemple à cette grande vérité, que^a Platon osa prononcer long-tems depuis, lorsqu'en parlant du gouvernement, il dit : *Les villes & les hommes ne seront délivrés de leurs maux, que lorsque, par une protection particuliere des dieux, la souveraine puissance & la philosophie se trouvant réunies dans un même homme, rendront la vertu victorieuse du vice.* Car le sage n'est pas seulement heureux, mais il rend encore heureux tous ceux qui écoutent les paroles qui sortent de sa bouche. Il n'a presque jamais besoin d'en venir à la force & aux menaces pour réduire ses sujets, qui voiant éclater la vertu dans un modèle aussi illustre & aussi exposé aux

Lib. 5. de Rep.

a Atque ille quidem princeps ingenii & doctrinæ Plato, tum denique fore beatas respublicas putavit, si, aut docti & sapientes homines eas regere cœpissent ; aut, qui regerent, omne suum stu-

dium in doctrina ac sapientia collocassent. Hanc conjunctionem videlicet potestatis & sapientix saluti censuit civitatibus esse posse. *Cic. Epist. 1. ad Quint. frat. lib. 1.*



yeux qu'est la vie de leur Prince, se portent naturellement à l'imiter, & à mener comme lui une vie irrépréhensible & heureuse, ce qui est le fruit le plus doux d'un sage gouvernement : comme d'un autre côté la plus solide gloire d'un Prince est de pouvoir inspirer à ses sujets une si noble inclination, & de les conduire à une vie si parfaite ; ce que personne n'a su si bien faire que Numa.

J'ai cru devoir exposer avec quelque étendue les raisons de Numa pour refuser la couronne, les motifs qui le déterminèrent à l'accepter, les excellentes règles qu'il suivit dans son gouvernement, & la belle description que fait Plutarque des merveilleux effets que produisit son regne, fondé sur la justice & sur l'amour de la paix. Ce caractère est grand, & presque unique dans l'histoire : & il me semble que le devoir d'un maître est de bien faire sentir à ses disciples des endroits si pleins de beaux sentimens, & si propres à former en même tems & l'esprit & le cœur,



VI. CARACTERE.

Sagesse des Loix.

Numa comprit dès le commencement de son regne que la justice, qui est la base des empires & de toute société, étoit encore plus nécessaire à un peuple élevé dans l'exercice des armes, accoutumé à subsister par la violence, & à vivre sans discipline & sans police. Pour adoucir la férocité de ces esprits, & pour réduire à l'uniformité tant de caracteres différens, il établit des loix sages, & les rendit aimables par sa modération & sa douceur, par l'exemple des plus grandes vertus, par un amour invariable pour l'équité envers les étrangers aussi-bien qu'à l'égard des citoyens. Par cette conduite il inspira à ses sujets un si grand respect pour la justice, qu'il changea toute la face de la ville. Et le zèle pour observer des loix si utiles & si saintes, & pour en perpétuer l'esprit, fut si grand, que l'on vit toujours à Rome jusques sous les derniers Empereurs une tradition suivie de jurisprudence, une espece d'école de sages Législateurs & de cé-



L'HISTOIRE PROFANE. 551
Illustres Jurisconsultes , qui formant
leurs décisions sur les plus pures lu-
mières de la raison , & sur les plus
sûres maximes de l'équité naturelle,
composèrent ce corps de droit & de
jurisprudence , qui est devenu l'admi-
ration de tout l'univers , & que tou-
tes les nations policées ont adopté ,
ou du moins imité , en y puisant les
loix les plus salutaires.

VII. CARACTÈRE.

La Religion.

Le septième caractère est un grand
respect pour la religion , une exacte
fidélité à tout commencer par elle ,
& à y rapporter tout. Romulus avoit
déjà montré beaucoup d'attachement
pour la religion , comme Plutarque
observe : mais Numa le porta beau-
coup plus loin , & s'appliqua à lui
donner plus de lustre & plus de ma-
jesté. Il en prescrivit les règles par-
ticulières : il en marqua en détail les
exercices & les rites , & les accompa-
gna de tout ce que les cérémonies
pouvoient avoir de plus auguste , &
de plus agréable & de plus
divertissant. Par ces spectacles nouveaux



de religion , & par ce commerce fréquent avec les choses saintes qui sembloient rendre la divinité présente par-tout , il rendit les esprits plus dociles , plus traitables , plus humains , & tourna insensiblement le panchant qu'ils avoient à la violence & à la guerre , vers l'amour de la justice , & vers le desir de la paix qui en est le fruit. Cette habitude de faire entrer la religion dans toutes les actions , remplit le peuple d'une vénération pour la divinité si profonde & si durable , que dès lors , & dans tous les siècles suivans , on ne créoit point de magistrats , on ne déclaroit point la guerre , on ne donnoit point de bataille , on n'entreprenoit rien en public , & l'on ne faisoit rien en particulier , ni mariages , ni funérailles , ni voïages , sans l'avoir consacré par la religion. Le soin qu'il eut de bâtir un temple à la foi , & de la faire regarder comme la dépositaire sacrée des paroles données & des promesses , & comme la vengeresse inexorable de leurs violemens , rendit le peuple si fidele à ses engagements , que jamais dans aucune nation la sainteté du serment ne fut plus inviolable.

Polybe



Polybe & Tite-Live rendent sur cela un glorieux témoignage aux Romains. ^a Le premier dit que quand ils avoient une fois prêté serment, ils gardoient inviolablement leur parole, sans qu'il fût besoin ni de cautions, ni de témoins, ni de promesses par écrit : au lieu que toutes ces précautions étoient inutiles chez les Grecs. Le second remarque ^b que « les différens & continuels exercices de religion, établis par Numa, qui faisoient intervenir la divinité à toutes les actions humaines, avoient rempli d'une si grande religion tous ces esprits, qu'une parole donnée & un serment n'avoient pas moins de poids & d'autorité à Rome, que la crainte des loix & des châtimens. » Et non-seulement les Romains prirent le caractère & les mœurs pa-

a Δι' αὐτῶν τῶν ἁγίων τῶν
 ῥωμαίων τῶν κατὰ τὴν ἑλληνικὴν
 ἱστορίαν. Polyb. lib. 6.

b Decorum assidua in-
 tens cura, cum inter-
 rebus humanis cæle-
 Numen videretur, ea
 rare omnium pectora
 overat, ut fides ac jul-
 andum proxime legum
 penarum metum ci-
 tem regerent. Et cum
 se homines in regis,

velut unci exempli, mo-
 res formarent, tum fini-
 tum etiam populi, qui
 ante, castra, non urbem
 positam in medio, ad so-
 licitandam omnium pa-
 cem crediderant, in eam
 verecundiam adjecti
 sunt, ut civitatem totam
 in cultum versam deco-
 rum violari ducerent ne-
 fas. Liv. lib. 1. n. 21.



» cifiques de Numa , se formant sur
 » leur Roi comme sur un modèle par-
 » fait : mais les nations voisines , qui
 » auparavant avoient regardé Rome,
 » moins comme une ville , que com-
 » me un camp destiné à troubler la
 » paix de tous les peuples , conçurent
 » une si profonde vénération pour le
 » Prince & pour ses sujets , qu'ils au-
 » roient cru que ç'eût été commettre
 » un crime & une espece de sacrilege,
 » que d'attaquer une ville toute oc-
 » cupée du culte & du service des
 » dieux.

En commençant à parler de l'histoire Romaine , il m'a paru nécessaire de donner d'abord une idée de ce fameux peuple , dont les principaux caractères , qui l'ont rendu si célèbre & l'ont si fort élevé au dessus de tous les autres peuples , se trouvent heureusement réunis dans Romulus & Numa ses deux fondateurs. On voit par là de quelle conséquence sont , non - seulement pour les particuliers , mais même pour des nations entières , les premières impressions qu'on leur donne ; & il est visible que ce furent ces grandes & solides vertus , établies dans Rome dès



sa naissance, & toujours cultivées de plus en plus & infiniment accrues dans la suite des siècles, qui la rendirent victorieuse & maîtresse de l'univers. Car, selon la judicieuse remarque de Denys d'Halicarnasse, c'est une loi immuable, & fondée dans la nature même, que ceux qui sont supérieurs en mérite, le deviennent aussi en pouvoir & en autorité; & que les peuples qui ont plus de vertu & de courage, l'emportent tôt ou tard sur ceux qui en ont moins.

SECOND MORCEAU

DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Expulsion des rois, & établissement de la liberté.

L'époque de l'expulsion des rois, & de l'établissement de la liberté à Rome, est trop considérable pour ne s'y pas arrêter. Cet événement mémorable est la base de la plus fameuse république qui ait jamais été: c'est la source de ses beaux jours, & de tout ce qu'on a admiré en elle de plus

ὁ δὲ θεὸς γὰρ δὲ νόμος | ἀπὸ τοῦ ἀρχαίου καὶ ἀπὸ τοῦ
 καὶ ἀπὸ τοῦ | νόμου. Dionys. Halic. lib.
 ἀπὸ τοῦ ἀρχαίου. ἀρχαίου | 1. Antiq. Rom.

A a ij



556 *III. Partie.* DE
grand & de plus merveilleux. De là
le peuple Romain contracta encore
deux caracteres singuliers : l'un de
haine irréconciliable contre la roiau-
té, & contre tout ce qui en présen-
toit la moindre apparence ; l'autre
d'un violent amour de sa liberté,
dont il fut jaloux dans tous les tems
presque jusqu'à l'excès. La modéra-
tion réciproque que le Sénat & le
peuple garderent dans leurs disputes,
fait encore un troisième caractere,
bien digne d'être remarqué.

I. C A R A C T E R E,

Haine de la roiauté.

Plusieurs circonstances & divers
motifs concoururent à faire naître
cette haine implacable de la roiauté,
& à la fortifier,

1. Le mécontentement & l'aversion
que le peuple Romain couvoit depuis
long-tems contre les violences & le
gouvernement tyrannique des Tar-
quins, éclaterent enfin à l'occasion
de l'outrage fait à Lucrece, & de la
manière funeste dont elle punit sur
elle-même le crime du Prince en se
donnant la mort de sa propre main,



2. Ces dispositions augmentèrent infiniment par la fermeté inouïe avec laquelle le consul Brutus fit en sa présence trancher la tête à ses enfans, pour être entrés dans un complot qui tendoit au rétablissement des Rois. Le sang de deux fils répandu par un pere avec le saisissement & l'effroi de tous les assistans, fit sentir plus vivement quel étrange malheur c'étoit que le joug des Tarquins, puisqu'il en falloit acheter l'affranchissement à un si grand prix. Cette exécution sanglante, & la fin tragique de Lucrece, qui faisoient également horreur à la nature, graverent si avant dans tous les esprits l'aversion de la roiauté, que même dans les siècles suivans ils n'en purent souffrir jusqu'à l'ombre; & ils crurent, à l'exemple de leurs ancêtres, devoir sacrifier ce qu'ils avoient de plus cher, & tenter ce qu'il y a de plus extrême, pour écarter un mal qu'ils étoient accoutumés dès la jeunesse à regarder comme le plus grand & le plus insupportable de tous les maux.

3. En livrant au pillage les biens du Roi, en abattant son palais & sa maison de campagne, en confa-

A a iij



crant au dieu Mars ses champs près de Rome , afin d'en rendre la restitution impossible , en jettant dans le Tibre la moisson de ses terres , ils acheverent de rendre la rupture irréconciliable ; & tout le peuple qui avoit pris part à l'insulte & au pillage , comprit qu'il ne pouvoit trouver l'impunité que dans une résistance inflexible.

4. L'acharnement opiniâtre des Tarquins à fatiguer les Romains par une longue & rude guerre , & à soulever contre eux tous leurs voisins , les mit dans la nécessité de se défendre sans ménagement. Les attaques réitérées , les fréquentes batailles , la mort d'un de leurs consuls tué dans le combat avec les plus considérables des citoyens , entretenirent & échaufferent leur animosité , & firent passer en habitude la crainte & la haine de la roiauté. On peut juger de l'horreur qu'ils en avoient conçue dès le commencement par la réponse qu'ils firent aux ambassadeurs du roi Porcéna , qui sollicitoit fortement le rétablissement des Tarquins. ^a Ils dé-

^a Ita induxisse in animum , hostibus potius quam regibus portas pacis refacere : eam esse volun-



clarerent qu'ils étoient disposés à ouvrir plutôt leurs portes aux ennemis qu'aux rois , & qu'ils aimeroient mieux perdre leur ville que leur liberté.

5. La loi qui donnoit pouvoir de prévenir quiconque tenteroit de se rendre maître de la République , & de le tuer avant qu'il fût juridiquement condamné , pourvû qu'après le meurtre on apportât des preuves de l'attentat , sembloit armer indifféremment la main de tous les citoyens contre l'ennemi commun, établir tous les particuliers comme également dépositaires de la liberté publique , & les rendre responsables de sa conservation.

6. La valeur héroïque d'Horatius Collès , avec les récompenses & les honneurs extraordinaires qu'il reçut, pour avoir arrêté seul sur le pont l'armée auxiliaire des Tarquins : l'audace intrépide de Scévola, qui punit sa main pour avoir manqué son coup : le courage de Clélie & de ses compagnes : les triomphes décernés à Publicola & Marcus son frere à cause des victoi-

rem omnium , ut qui Gals , Idem urbi sit. Liv.
 titati eui in illa urbe | lib. 2. n. 19.

A a iiiij



res remportées sur les rois : l'éloge funebre , & les honneurs solennels rendus à Brutus comme au pere de la liberté , & ceux qu'on rendit ensuite à Publicola en reconnoissance de son amour constant pour la République : tous ces objets enflammerent de plus en plus le zèle pour la liberté , & la haine de la tyrannie ; & en attirant l'admiration de tous les esprits vers ces grands modèles, leur inspirerent un ardent desir de les imiter.

7. ^a Le serment solennel que fit le peuple sur les autels en son nom, & au nom de toute la postérité , que jamais, sous quelque prétexte que ce pût être, il ne souffriroit qu'on rétablît à Rome la roiauté , fut toujours dans la suite des siècles aussi présent à ce peuple, que s'il eût tout récemment secoué le joug d'une servitude également dure & honteuse.

Cette aversion , cimentée par tant de sang , & fortifiée par de si puissans motifs , a passé d'âge en âge, non-seulement pendant que la République a

^a Omnium primùm avidum novæ libertatis populum, ne postmodum hæc præcibus aut donis regiis possit, jurejurando adegit (Brutus,) neminem Romæ passuros regnare. Liv. lib. 2. n. 2.



subsisté, mais sous les Empereurs mêmes, & n'a pu s'éteindre qu'avec l'Empire. L'entreprise de Manlius, qui aspirait à la roiauté, effaça le souvenir de toutes ses grandes actions, & le fit précipiter impitoyablement du haut de ce roc même qu'il avoit sauvé d'entre les mains des ennemis. Rien ne hâta plus la mort de César que le soupçon qu'il avoit donné qu'il pensoit à se faire déclarer roi. Ses successeurs, outre la puissance Tribunitienne, accumulèrent les titres de César, d'Auguste, de Grand Pontife, de Proconsul, d'Empereur, de Pere de la patrie : mais ni leur ambition, ni la flaterie des peuples n'osa aller plus loin, ni trancher le mot. Et quoiqu'ils fussent, autant qu'aucun roi de la terre, en possession d'une puissance absolue ; quoique quelques-uns même, comme Caligula, Néron, Domitien, Commode, Caracalla, Héliogabale, poussassent l'abus de la souveraineté jusqu'à la plus cruelle tyrannie ; aucun

in Damnatum tribuni
se sato Tarpeio delect-
ant : locusque idem in
no homine & eximia
loris monumentum, &
satis ulumque sunt. . . .

Ut sciat homines que
& quanta decora sorda
cupiditas regni, non in-
grata solum, sed inuisa
eiam reddidit. Liv.
lib. 6. c. 20.



ne s'est hasardé à prendre le diadème, parce qu'il étoit regardé comme la marque d'un titre dont huit ou dix siècles n'avoient pu effacer ce qu'il avoit d'odieux : & , ce qui est étrange, & paroît presque incroyable , pendant que leur religion impie leur permettoit de se donner pour des dieux , une politique plus réservée leur défendoit de se donner pour des rois.

II. CARACTÈRE.

Amour excessif de la liberté, & application à en étendre les droits.

On sait que le corps entier de la république Romaine étoit composé de deux Ordres, qui avoient chacun leurs magistrats particuliers, aussi-bien que leurs intérêts différens, & qui furent toujours opposés entre eux. L'un s'appelloit le *Sénat*, & il étoit comme le chef & le conseil de l'Etat : l'autre étoit le simple peuple, nommé en latin, *plebs* ou *plebes*; qui étoit distingué de la noblesse & des familles patriciennes. Ces deux Ordres réunis ensemble formoient ce qu'on appelle proprement le peuple Romain, *populus Romanus* : dont les assemblées



générales se tenoient ou par Centuries , & étoient nommées *centuriata comitia* , & le Sénat y étoit plus puissant ; ou par Tribus , *tributa comitia* , & le peuple y dominoit davantage.

Ce peuple , à qui les victoires fréquentes & les conquêtes sur ses voisins avoient déjà fort élevé le cœur , prit encore des sentimens plus hauts , & conçut plus d'amour pour la liberté par la part qu'on lui donna à l'autorité & aux affaires publiques , & par les complaisances que le Sénat fut obligé d'avoir pour lui dans les premiers tems qui suivirent la révolution.

Rien ne fut plus capable de flater ce peuple que la promptitude avec laquelle le consul Publicola fit raser dans une nuit sa maison sur quelques murmures qu'on faisoit contre sa situation élevée , & contre la grandeur de l'édifice que l'on traitoit de citadelle.

Le même Publicola , pour ôter au gouvernement consulaire ce qu'il montrait de terrible , & pour le rendre plus populaire & plus doux , fit ôter dans la ville les haches des faisceaux qu'on portoit devant les



consuls ; ^a & en se présentant à l'assemblée du peuple , il fit baisser les faisceaux , comme s'il les lui soumettoit , & lui faisoit hommage de son autorité.

Il augmenta encore extrêmement le pouvoir du peuple & ses immunités par la loi qui permettoit d'appeler au peuple du jugement des Consuls & du Sénat : par celle qui condamnoit à mort ceux qui prendroient quelque charge sans la recevoir du peuple : par la loi qui affranchissoit des impôts les pauvres citoyens : par celle qui exemptoit de punition corporelle ceux qui desobéiroient aux Consuls , & qui réduisoit toute la peine de leur desobéissance à une amende pécuniaire.

Il crut aussi , pour affermir davantage l'autorité du peuple , devoir se décharger de la garde & de la dispensation des deniers publics , & en interdire le maniement à ses proches & à ses amis. Il les mit donc en dépôt dans le temple de Saturne ; & en permettant au peuple de choisir

a Gratum id multitudi- | nemque factam populi
dini spectaculum fuit , | quam consulis majesta-
summissa sibi esse impe- | tem vimque majorem
gii insignia , confessio- | esse. Liv. lib. 2. n. 7.



lui-même deux Gardes du trésor, il lui donna beaucoup de part à l'administration des finances, qui sont la force d'un Etat, le nerf de la guerre, & la matiere des récompenses.

Le peuple aiant pris goût pour le gouvernement & pour l'autorité, fut toujours attentif dans la suite à porter plus loin les anciennes bornes; & l'on ne pouvoit le flater plus agréablement qu'en lui donnant des ouvertures & des prétextes pour étendre ses prérogatives & ses droits.

La plus forte barriere qu'il opposa aux entreprises du Sénat & des Consuls, & le plus ferme appui de son crédit & de sa liberté, fut l'établissement des Tribuns du peuple, ^a qui fut une des conditions de sa réunion avec le Sénat & de son retour dans la ville lors de sa retraite sur le mont sacré. La personne de ces Tribuns, qui étoient proprement les hommes du peuple, fut déclarée inviolable & sacrée. On en créa d'abord deux, & ils furent multipliés dans la suite

^a Agi drinde de concordia caprum, concessumque in conditiones, ut plebi sui magistratus fieri sactofandi, quibus auxilii ratio adversus consules esset, neve eorum patrum capere cum magistratum liceret. Liv. lib. 2. c. 33.



jusqu'au nombre de dix. L'entrée dans cette charge fut absolument interdite aux Patriciens : ^a & pour les mettre hors d'état d'influer par leur crédit dans l'élection des Tribuns, il fut ordonné que tous les magistrats plébéiens seroient nommés dans les assemblées qui se faisoient par Tribus, où les Sénateurs avoient moins d'autorité. La violence & l'injustice des Décemvirs, qui fut l'occasion de la seconde retraite du peuple sur le mont Aventin, donna lieu aussi à fortifier de nouveau la puissance des Tribuns. Il fut arrêté que les loix portées par le peuple dans les assemblées par Tribus, obligeroient le peuple Romain entier, & par conséquent le Sénat comme le reste ; ^b ce qui arma les Tribuns d'une grande autorité : Qu'on ne créeroit aucune magistrature dont il ne fût permis d'appeller, & l'on donnoit pouvoir à tout particulier de tuer impunément

^a Volero, tribunus plebis, rogationem tulit ad populum, ut plebei magistratus tribus comitiis fierent. Haud parva res, sub titulo prima specie minimè atroci, ferebatur; sed quæ patriciis om-

nem potestatem per clientium suffragia creandi quos vellent tribunos auferret. *Ibid.* n. 56.

^b Quæ lege tribuniciis rogationibus telum acerrimum datum est. *Liv.* lib. 3. n. 55.



quiconque contreviendrait à cette ordonnance : Que la personne des Tribuns seroit de nouveau déclarée plus que jamais sacrée & inviolable. Leur pouvoir en effet alloit fort loin, & s'étendoit jusques sur les Consuls mêmes, qu'ils prétendoient avoir droit de faire mettre en prison, ^a comme ils le déclarerent publiquement dans une occasion où le Sénat eut recours à leur autorité pour réduire à leur devoir des Consuls qui refusoient de lui obéir.

Après que le peuple eut ainsi affermi son autorité, il ne cessa de former de nouvelles entreprises, que les Tribuns, par complaisance ou par zèle, ne manquoient pas de seconder avec chaleur. Il n'y a point d'efforts qu'il ne fit pour s'ouvrir le chemin à toutes les dignités, & sur-tout au Consulat qui étoit la première charge de l'Etat, dans laquelle résidoit presque toute l'autorité publique, & qui étoit réservée aux seuls Patriciens. Après de longues & de vives contestations, il y parvint enfin ; & une légère aventure en fit naître l'occasion. Qu'il me

<p>^a Pro collegio pronun- tante, placete consules maius disto audientes se: si adversus conscu-</p>	<p>sum amplissimū ordinis ultra tendam, in vincula se auti eos iussuros. Livius lib. 4. n. 26.</p>
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------



soit permis d'en insérer ici le récit ; l'un des plus beaux & des plus naturels qui se trouvent dans Tite-Live.

Fabius ^a Ambustus avoit marié sa fille aînée à Serv. Sulpicius de race patricienne , & la cadette à un jeune homme plébéien , nommé Licinius Stolo. Un jour que celle-ci étoit allé rendre visite à sa sœur , pendant qu'elles s'entrenoient ensemble , Sulpicius , alors Tribun des soldats avec la puissance consulaire , revenant chez lui , le premier des licteurs frapa à la porte avec la verge qu'il portoit à la main , comme c'étoit l'ordinaire , & fit grand bruit. La jeune Fabia , pour qui cette coutume étoit nouvelle , aiant fait paroître quelque fraieur , sa sœur se mit à rire d'une telle simplicité , s'étonnant que cet usage lui fût inconnu. Comme souvent les moindres choses font impression sur les personnes du sexe , cette innocente plai-

^a M. Fabii Ambusti , potentis viri , filia duz nuptæ , Ser. Sulpicio major , minor C. Licinio Stoloni erat . . . Fortè ita incidit , ut in Ser. Sulpicii tribuni militum domo sorores Fabiæ , cum inter se (ut fit) sermonibus tempus tererent , licitor

Sulpicii , cum is de foro se domum reciperet , forem (ut mos est) virga percuteret. Cum ad id , moris ejus insueta , expavisset minor Fabia , risui sorori fuit , miranti ignorare id sororem. Ceterum , is risus stimulos parvis mobilibus animo mu-



lanterie piqua jusqu'au vif la cadette. La foule des personnes qui accompagnoient le Tribun militaire par honneur, & qui lui demandoient ses ordres, lui fit sans doute regarder le sort de son aînée comme beaucoup plus heureux que le sien; & une secrète jalousie, qui fait qu'on ne peut voir sans peine ses proches au dessus de soi, lui fit regretter d'être alliée comme elle l'étoit. Dans le trouble que cette plaie de son cœur encore toute récente lui causoit, son pere l'ayant trouvé plus triste qu'à l'ordinaire, lui en demanda la cause. Mais, comme elle ne pouvoit l'avouer sans paroître manquer d'amitié pour sa sœur, & de respect pour son mari, elle dissimula quelque tems. Enfin Fabius, par sa douceur & ses caresses, tira d'elle le sujet de son chagrin, & l'obligea à lui avouer qu'elle avoit de

lievi subditit: frequens
quoque prolequebat
soga. numque nuncquid
vellet, credo fortunatum
matrimonium ei sororis
visum, tunc ipsam malo
arbitrio, quo a proximo
quisque minime antem
vult, periculis. Confu-
sam eam ex recenti moru
suum cum patre soror vi-

disset, percunctatus satim
sua, avententem cau-
sam doloris (quippe nec
satis piam adversus soror-
tem, nec admodum in-
vitum honorificam) eli-
cuit, comites sciscitando,
ut fatetur eam esse cau-
sam doloris, quod juncta
impuri esset, nupta in do-
mo, quam nec honos nec



la peine de se voir engagée par une alliance inégale dans une maison, où jamais ne pouvoit entrer ni charge ni crédit. Son pere la consola, & lui dit de prendre courage, l'assurant que bien-tôt elle verroit dans sa maison ces mêmes dignités, qui lui faisoient trouver sa sœur si heureuse. C'est à quoi, depuis ce moment, il travailla de toutes ses forces avec son gendre Licinius. Aiant associé à leur dessein, L. Sextius, jeune homme entreprenant, à qui il ne manquoit, pour mériter les plus hautes dignités, que le rang de patricien, ils saisirent l'occasion favorable que la conjoncture du tems leur présentoit, & après avoir livré aux Patriciens bien des attaques, ils les forcerent enfin d'admettre les Plébéiens au Consulat. L. Sextius fut le premier à qui cet honneur fut accordé.

Depuis cette victoire, rien ne demeura inaccessible au peuple. Préture, Censure, Dictature même, & Sacerdoce, tout lui fut ouvert, tout lui fut

gratia intrare posset. Consolans inde filiam Ambustus, bonum animum habere jussit: eisdem prope.

diem domi visuram honores, quos apud sororem viderat. Liv. lib. 6. n. 34.



accordé ; le Sénat jugeant bien, qu'après s'être vû forcé de céder pour le Consulat, il feroit d'inutiles efforts pour conserver le reste. C'est ainsi qu'un peuple, presque esclave sous les Rois, & foible client sous les Patriciens, devint par degrés égal à ses patrons, & leur associé dans toutes les dignités de la République.

III. CARACTÈRE.

Moderation réciproque du Sénat & du peuple dans leurs disputes.

Les disputes entre le peuple & le Sénat au sujet des charges publiques durèrent fort long-tems, & furent poussées avec une force & une vivacité qui sembloit ne pouvoir se terminer que par la ruine de l'un des deux partis. Les Tribuns du peuple, fort violens pour l'ordinaire, & fort emportés, ne cessoient d'animer la multitude par des discours pleins de fiel & d'amertume contre les Consuls & le Sénat. Au sujet des mariages avec les Patriciens qu'on avoit interdits à

in Senatu, cum in sum-
ma impetibus id non ob-
misset, minus in pre-
senti tendente. Liv. lib. 2.
c. 15.



ceux du peuple : ^a » Sentez-vous, leur
disoient-ils, » dans quel mépris vous
» vivez ? Ils vous ôteroient, s'ils le
» pouvoient, une partie de cette lu-
» miere qui vous éclaire. Ils souffrent
» avec peine que vous respiriez avec
» eux un même air, que vous parliez
» un même langage, & que vous ayiez
» la figure d'homme aussi bien qu'eux.
» Y a-t-il donc rien de plus outrageux
» & de plus infamant, que de déclara-
» rer une partie de la ville indigne de
» s'allier avec les Patriciens, comme
» étant souillée & impure ? Et quant
» aux dignités, la République a-t-elle
» lieu d'être mécontente du service
» des Plébéiens dans toutes les char-
» ges qui leur ont été confiées ? Il ne
» leur reste donc plus que le Consu-
» lat. C'est en ce point desormais

a *Ecquid sentitis in
quanto contentu vivatis?
Lucis vobis hujus par-
tem, si liceat, adimant.
Quod spiratis, quod vo-
cem mittitis, quod for-
mas hominum habetis,
indignantur... An esse ul-
la major aut insignior
contumelia potest, quam
partem civitatis, velut
contaminatam, indi-
gnam connubio haberi ?*
Liv. lib. 4. n. 3. & 4.

*Nullius eorum (qui ex
plebe creati sunt tribuni
militum) populum Ro-
manum pœnituisse. Con-
sulatum superesse ple-
beis. Eam esse arcam li-
bertatis, id columen. Si cō-
perventum sit, cum po-
pulum Romanum verè
exactos ex urbe reges, &
stabilem libertatem suam
existimaturum. Lib. 6
n. 37.*



qu'ils doivent faire consister leur salut & leur liberté : & ce n'est que du jour qu'ils y seront parvenus , qu'ils peuvent compter être devenus libres , & avoir secoué le joug de la servitude & de la tyrannie. «

Du côté du Sénat il n'y avoit pas quelquefois moins de violence & d'emportement. * Tout ce qu'on accordoit au peuple pour affermir sa liberté , ils croioient que c'étoit autant de perdu pour eux :^b & quoiqu'ils reconnussent que leur jeunesse étoit souvent trop vive & trop échauffée , cependant , s'il falloit que de part ou d'autre on sortit des bornes , ils aimoient mieux voir l'audace poussée trop loin du côté de leurs partisans , que de celui de leurs adversaires : tant , dit Tite-Live , il est difficile dans ces sortes de disputes , où l'on croit ne vouloir qu'établir une par-

^a Quicquid libertati plebis caveretur , id Patres decedere suis opibus credebant. Liv. lib. 3. n. 17.

^b Seniores Patrum , ut ab his feroces suos crederent crederent esse , ita malles , modus excedendus est , suis quam adversariis superesse animi. Adco moderatio juenda

libertatis , dum æquari velle simulando ita se quisque extollit , ut deprimat alium , in difficili est : cavendoque ne mutantur homines , metuendus ultro se efficiunt : & injuriam à nobis repulsam , tanquam aut lacere aut pari necesse sit , injungimus aliis. Liv. lib. 3. n. 65.



faite égalité entre les deux partis, de tenir la balance dans un équilibre si juste qu'elle ne panche ni de côté ni d'autre ; chacun travaillant insensiblement à s'élever pour abaisser son adversaire , & à se rendre formidable pour n'être point soi-même en état de le craindre , comme s'il n'y avoit point de milieu entre faire & souffrir l'injure.

Cependant , il faut l'avouer à la gloire du peuple Romain ,^a cette disposition prochaine ce semble à en venir aux dernières extrémités , & à éclater par de sanglantes séditions , qui est la source & la cause ordinaire de la ruine des grands empires , fut long-tems arrêtée & comme suspendue , partie par la sagesse des Sénateurs , partie par la patience du peuple ; & pendant plus de six cens ans , comme on l'a déjà remarqué , jamais ces disputes domestiques ne dégénérent en guerres civiles.

Il se trouvoit toujours dans le Sé-

a *Æternas esse opes Romanas , nisi inter semet ipsi seditionibus scæviant. Id unum venenum , eam labem civitatibus opulentiæ repertam , ut ma-*

gna imperia mortalia essent. Diu sustentatum id malum , partim Patrum consiliis , partim patientia plebis. Liv. lib. 2. n. 44.



nat de ces hommes graves & sages , amateurs zélés du bien public , qui évitant également les deux excès contraires , ou de trahir les intérêts du Sénat pour se rendre agréables au peuple , ou d'aigrir & d'irriter le peuple en se déclarant trop vivement pour le Sénat , savoient ramener doucement les esprits à la paix & à l'union , & par de prudentes condescendances prévenir les suites funestes qu'une résistance trop ferme auroit infailliblement attirées. ^b Ils représentoient à leurs Consuls trop échauffés & trop violens , tel qu'étoit un Appius , qu'ils ne devoient pas prétendre porter la majesté consulaire au delà des justes bornes que demandoit le bien commun de la paix & de la concorde : que pendant que les Tribuns & les Consuls tiroient tout

^a Alios consules , aut per proditorum dignitatem Patrum plebi adulatoros , aut acerbe iurando iura ordinis , asperiores Romano multitudine locuste. T. Quintium orationem memoriam majestatis Patrum concordique ordinum habuisse. Liv. lib. 1. n. 69.

^b Ab Appio petitur ut tantam consularem ma-

jestatem esse vellet , quantum in concordia civitate esse posses. Dum tribuni consulesque ad se quosque omnia trahant , nihil relictum esse virtutum in medio : distractam laceratamque rempublicam magis quorum in manu sit , quam ut incolumis sit , quæ. Liv. lib. 2. n. 57.



chacun de leur côté, la République ainsi divisée & déchirée demeuroid sans force, les deux partis songeant moins à la conserver qu'à s'en rendre maîtres. ^a Ils représentoient aussi aux Tribuns, qu'il ne seroit ni glorieux ni utile pour eux de vouloir établir & accroître leur autorité sur la ruine de celle du Sénat, qui étoit le conseil public : & que l'unique moien d'affermir la liberté dans Rome, & de maintenir l'égalité entre les citoyens, étoit de conserver à chaque corps & à chaque ordre ses droits, ses privilèges, & sa majesté.

Le peuple de son côté monroit quelquefois une modération étonnante, & se piquoit d'une générosité dont on auroit de la peine à croire qu'une multitude fût susceptible : témoin ce qui arriva dans une assemblée où les esprits avoient paru plus échaufés que jamais. Le peuple paroissoit déterminé à ne point prendre les armes pour repousser les ennemis qui étoient en campagne, si l'on re-

^a Ne ita omnia tribuni potestatis suæ implerent, ut nullum publicum consilium sinerent esse. Ita demum liberam civita-

tem fore, ita æquatas leges, si sua quisque jura ordo, suam majestatem teneat. Liv. lib. 3. n. 63.

fusoit



fusoit de l'admettre dans les charges publiques. Le Sénat, voyant qu'il fa-
loit céder ou au peuple, ou aux enne-
mis, après s'être inutilement relâché
sur ce qui regardoit les mariages, crut
le devoir faire aussi sur les honneurs;
& aiant proposé de nommer des Tri-
buns militaires au lieu de Consuls,
il consentit que les Plébéciens fussent
admis à cette charge. ^a L'événement
montra qu'après la chaleur & le feu
des disputes, lorsque les esprits tran-
quilles & rassés sont en état de juger
sainement des choses, le peuple étoit
tout autre que dans les disputes mê-
mes. Content de la condescendance
qu'avoit eu pour lui le Sénat, il ne
nomma pour Tribuns militaires que
des Patriciens, par une modération,
dit Tite-Live, une équité, & une gran-
deur d'ame, qui se trouvent rarement
même dans des particuliers. *Hanc me-
desitiam, aequitatemque, & altitudinem
animi, ubi nunc in uno inveneris, qua
tunc populi universi fuit?*

^a Eventus eorum co- | alios secundum deposite
miorum docuit, alios | certamina incorrupto ju-
animos in contentione | dicio esse. Liv. lib. 4.
libertatis dignitatique, | n. 6.

Fin du troisième Tome.

Tome III.

Bb



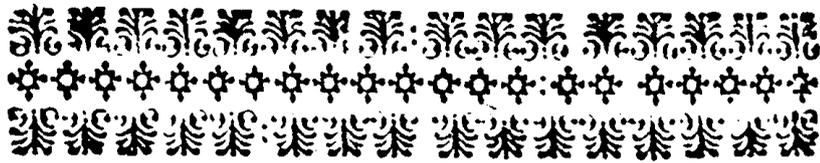


TABLE.

LIVRE QUATRIÈME.

DE L'HISTOIRE.

AVANT-PROPOS. page 1.

PREMIÈRE PARTIE.

S UR le goût de la solide gloire, & de la véritable grandeur.	13
§. I. Richesses. Pauvreté.	19
§. II. Bâtimens.	34
§. III. Ameublemens. Habillemens.	
Equipages.	43
§. IV. Du luxe de la table.	56
§. V. Dignités. Honneurs.	77
§. VI. Victoires, Noblesse d'extraction, Talens de l'esprit, Réputation.	82
Victoires.	83
Noblesse de l'Extraction.	90
Talens de l'Esprit.	99
Réputation.	105
1. Souffrir avec peine la louange, & parler de soi-même avec modestie.	111
2. Contribuer de bon cœur à la réputation des autres.	113
3. Sacrifier sa réputation à l'utilité publique.	117



TABLE.

§. VII. En quoi consiste la solide gloire & la véritable grandeur.	120
-----------------------------------------------------------------------------------	-----

SECONDE PARTIE.

De l'Histoire Sainte. 145

CHAPITRE PREMIER.

PRINCIPES nécessaires pour l'intelligence de l'Histoire Sainte. *ibid.*

ARTICLE I. Caractères propres & particuliers à l'Histoire Sainte. 146

ART. II. Observations utiles pour l'étude de l'Histoire Sainte. 166

CHAPITRE SECOND.

Application des principes à quelques exemples. 193

ARTICLE I. Histoire de Joseph. *ibid.*

1. Joseph vendu par ses frères; conduit en Egypte chez Putiphar: mis en prison. *ibid.*

Réflexions. 197

2. Elevation de Joseph. Premier voyage de ses frères en Egypte. 205

Réflexions. 208

3. Second voyage des enfans de Jacob en Egypte. Joseph reconnu par ses frères. 214

Réflexions. 220

Rapports entre Joseph & Jesus-Christ.

225

Bb ij



T A B L E:

ART. II. Délivrance miraculeuse de Jérusalem sous Ezéchias.	228
Réflexions. 1. Sennacherib instrument de la colere de Dieu.	235
2. Les Grands ont recours aux rois d'Ethiopie & d'Egypte.	237
3. Discours impies, & lettre blasphématoire de Sennacherib.	238
4. Défaite du roi d'Ethiopie.	239
5. Armée des Assyriens détruite par l'Ange exterminateur.	240
6. Raisons de la patience de Dieu à souffrir Sennacherib, & de sa lenteur à délivrer Jérusalem.	243
7. Confiance en Dieu, caractère dominant d'Ezéchias.	246
8. Jérusalem délivrée, figure de l'Eglise.	247
ART. III. Prophéties.	249
Prophétie de Daniel au sujet de la Statue composée de differens métaux.	251
Réflexion sur les Prophéties.	259

TROISIEME PARTIE.

De l'Histoire profane. 263

CHAPITRE PREMIER.

REGLES & principes pour l'étude de l'Histoire profane. ibid.

§. I. Ordre & clarté nécessaire pour bien étudier l'Histoire. 264



TABLE.

- §. II. Observer ce qui regarde les loix,
les usages, les coutumes des peuples. 268
- §. III. Chercher surtout la vérité. 269
- §. IV. S'appliquer à découvrir les cau-
ses des événemens. 274
- §. V. Étudier le caractère des peuples &
des grands hommes dont parle l'Hi-
stoire. 283
- §. VI. Observer dans l'Histoire ce qui
regarde les mœurs & la conduite de
la vie. 291
- §. VII. Remarquer avec soin tout ce
qui a rapport à la Religion. 295

CHAPITRE SECOND.

Application des règles précédentes à quel-
ques faits d'Histoire particuliers. 297

ARTICLE I. De l'histoire des Perses &
des Grecs. 298

Premier morceau tiré de l'Histoire
des Perses. *ibid.*

CYRUS. *ibid.*

1. Education de Cyrus. *ibid.*

Reflexions. 307

2. Premières campagnes & conquêtes
de Cyrus. 309

Réflexions. 315

3. Continuation de la guerre. Prise
de Babylone. Nouvelles conquêtes.

Mort de Cyrus. 328



T A B L E:

ART. II. Délivrance miraculeuse de Jerusalem sous Ezéchias.	228
Réflexions. 1. Sennacherib instrument de la colere de Dieu.	235
2. Les Grands ont recours aux rois d'Ethiopie & d'Egypte.	237
3. Discours impies, & lettre blasphématoire de Sennacherib.	238
4. Défaite du roi d'Ethiopie.	239
5. Armée des Assyriens détruite par l'Ange exterminateur.	240
6. Raisons de la patience de Dieu à souffrir Sennacherib, & de sa lenteur à délivrer Jerusalem.	243
7. Confiance en Dieu, caractère dominant d'Ezéchias.	246
8. Jerusalem délivrée, figure de l'Eglise.	247
ART. III. Prophéties.	249
Prophétie de Daniel au sujet de la Statue composée de differens métaux.	251
Réflexion sur les Prophéties.	259

TROISIÈME PARTIE.

De l'Histoire profane. 263

CHAPITRE PREMIER.

REGLES & principes pour l'étude de l'Histoire profane. ibid.

§. I. Ordre & clarté nécessaire pour bien étudier l'Histoire. 264



TABLE.

- §. II. Observer ce qui regarde les loix,
les usages, les coutumes des peuples. 268
- §. III. Chercher surtout la vérité. 269
- §. IV. S'appliquer à découvrir les cau-
ses des événemens. 274
- §. V. Étudier le caractère des peuples &
des grands hommes dont parle l'Hi-
stoire. 283
- §. VI. Observer dans l'Histoire ce qui
regarde les mœurs & la conduite de
la vie. 291
- §. VII. Remarquer avec soin tout ce
qui a rapport à la Religion. 295

CHAPITRE SECOND.

Application des règles précédentes à quel-
ques faits d'Histoire particuliers. 297

ARTICLE I. De l'histoire des Perses &
des Grecs. 298

Premier morceau tiré de l'Histoire
des Perses. *ibid.*

CYRUS. *ibid.*

1. Education de Cyrus. *ibid.*

Reflexions. 307

2. Premières campagnes & conquêtes
de Cyrus. 309

Reflexions. 315

3. Continuation de la guerre. Prise
de Babylone. Nouvelles conquêtes.

Mort de Cyrus. 328



T A B L E.

<i>Réflexions.</i>	340.
Second morceau tiré de l'Histoire	
Grecque.	353
<i>De la grandeur & de l'empire d'A-</i> <i>thenes.</i>	ibid.
<i>Réflexions.</i>	388
1. <i>Caractères de Thémistocle, d'Ari-</i> <i>stide, de Cimon, & de Periclès.</i>	389
2. <i>De l'Ostracisme.</i>	407
3. <i>Emulation pour les arts & pour les</i> <i>sciences.</i>	414
Troisième morceau tiré de l'Histoire	
Grecque.	421
<i>Du gouvernement de Lacédémone.</i>	ibid.
1. <i>Etablissement. Senat.</i>	423
2. <i>Etablissement. Partage des terres,</i> <i>& décri de la monnoie d'or & d'ar-</i> <i>gent.</i>	424
3. <i>Etablissement. Repas publics.</i>	427
4. <i>Autres Ordonnances.</i>	430
<i>Réflexions sur le Gouvernement de</i> <i>Sparte, & sur les loix de Lycurgue.</i>	441
1. <i>Choses louables dans les loix de Ly-</i> <i>curge.</i>	ibid.
<i>Observations critiques sur un passage</i> <i>d'Hérodote.</i>	459
2. <i>Choses blamables dans les loix de</i> <i>Lycurgue.</i>	465



TABLE.

<i>Sur le vol permis chez les Lacedemoniens.</i>	471
Quatrième morceau tiré de l'Histoire Grecque.	480
1. <i>Beaux jours de Thebes, & délivrance de Syracuse.</i>	ibid.
2. <i>Délivrance de Syracuse.</i>	491
1. DION.	ibid.
<i>Première Réflexion. Conversation des gens de lettres & de probité infiniment utile aux Princes.</i>	492
<i>Seconde Réflexion. Flateurs, peste funeste des Cours, & ruine des Princes.</i>	496
<i>Troisième Réflexion. Grandes qualités de Dion, mêlées de quelques légers défauts.</i>	499
2. TIMOLEON.	508
ART. II. De l'Histoire Romaine.	517
Premier morceau de l'Histoire Romaine.	
<i>Fondation de l'Empire Romain par Romulus & Numa.</i>	521
I. <i>Caractere des Romains. La valeur.</i>	522
II. <i>Caractere des Romains. Mesures sages pour étendre l'Empire.</i>	524
III. <i>Caractere des Romains. Sagesse des délibérations dans le Senat.</i>	532
IV. <i>Caractere. Union étroite de son</i>	



TABLE.

<i>tes les parties de l'Etat.</i>	534
<i>V. Caractere. Amour de la simplicité, de la frugalité, de la pauvreté, du travail, de l'agriculture.</i>	537
<i>VI. Caractere. Sagesse des loix.</i>	550
<i>VII. Caractere. La religion.</i>	551
<i>Second morceau de l'Histoire Romaine.</i>	
<i>Expulsion des Rois, & établissement de la liberté.</i>	
<i>I. Caractere. Haine de la roiauté.</i>	555
<i>II. Caractere. Amour excessif de la liberté, & application à en étendre les droits.</i>	562
<i>III. Caractere. Modération réciproque du Senat & du peuple dans leurs disputes.</i>	571

Fin de la Table.



De l'Imprimerie de G. F. QUILLAU Fils.



88 814406j24

65

64

